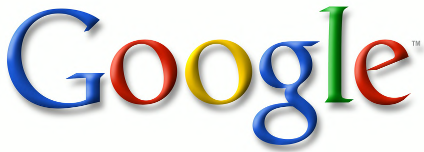


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

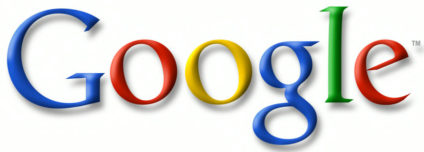
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

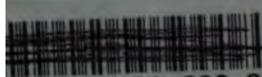
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

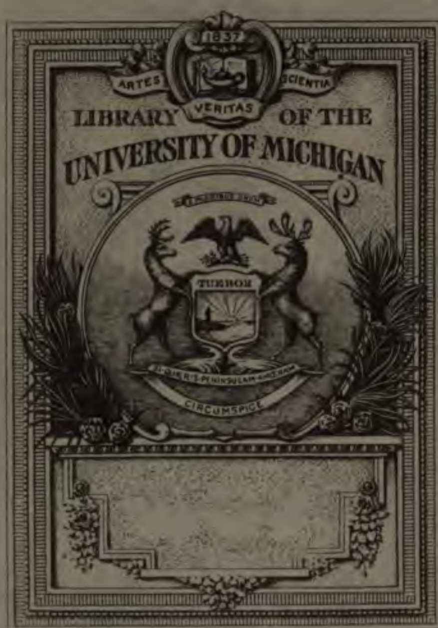
Nous vous demandons également de:

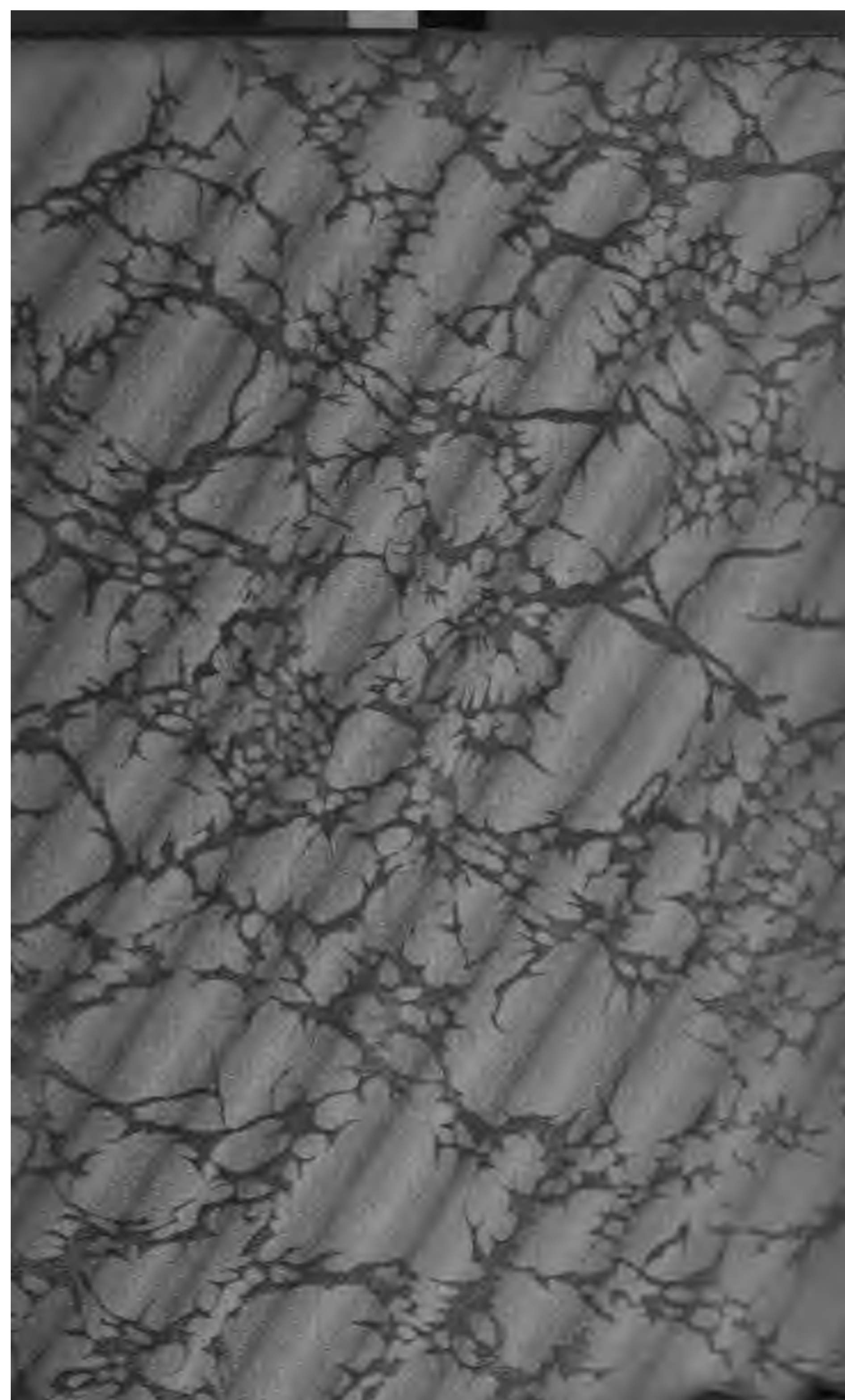
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


9015 00389 699 3
University of Michigan – BUHR


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





B
112
.F12



LA PENSÉE ANTIQUE

(DE MOÏSE A MARC-AURÈLE)

DU MÊME AUTEUR

La Chanson de Roland, traduite et rythmée conformément au texte roman, et **Récits Epiques**, composés d'après les chansons de geste. 1 vol. de 664 pages (Belin frères).

Les Libérateurs. Troisième édition (Hachette et Cie).

Washington, libérateur de l'Amérique. Quatrième édition (Hachette et Cie).

Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Sixième édit. (Hachette et Cie).

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, *avec éclaircissements* et *fac-simile* de l'attestation d'authenticité du manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Chambre des Députés. Troisième édition (Hachette et Cie).

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, suivi de *Jeanne d'Arc et le peuple de France*. 2 vol., deuxième édition (Hachette et Cie).

Jeanne d'Arc. Drame en trois parties et neuf tableaux, joué au Châtelet et repris à l'Odéon. Nouvelle édition (Hachette et Cie).

Les bourreaux de Jeanne d'Arc. *Notice sur les personnages du procès de condamnation*, suivie de *Documents sur la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme*.

La délivrance d'Orléans. Mystère en quatre actes et dix-sept tableaux, tiré du *Vieux Mystère du siège d'Orléans*.

Jésus. Mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue (2e édition).

Le mois de Jeanne d'Arc, ou Éphémérides de Jeanne d'Arc en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai (Colin et Cie). Couronné par l'Académie francaise (Prix Guizot).

L'A-B-C de la psychologie et de la logique. 1 vol. in-12.

Le devoir et Dieu. 1 vol. in-12.

La Pensée antique. *De Moïse à Marc-Aurèle*. 1 vol. (Félix Alcan).

La Pensée chrétienne. *Des Evangiles à l'Imitation de Jésus-Christ*. Sous presse (Félix Alcan).

La Pensée moderne. *De Luther à Leibniz*. Sous presse (Félix Alcan).

Les Pères de la Révolution. *De Bayle à Condorcet*. Sous presse (Félix Alcan).

La Pensée nouvelle. *De Kant à Tolstoï*. En préparation (Félix Alcan).

NOTA. — L'auteur donne à tous les éditeurs le droit de rééditer, sous un format quelconque, sans avoir aucune espèce de droits à acquitter, les deux ouvrages ci-dessus désignés : PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC ; PROCÈS DE RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC, *à la seule condition que cette reproduction soit absolument* fidèle et intégrale.

JOSEPH FABRE

LA PENSÉE ANTIQUE

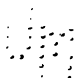
(DE MOÏSE A MARC-AURÈLE)

Même quand on invoque un autre Dieu que moi,
C'est toujours à mes pieds qu'arrive la prière.

BAGHAVAT-GITA.

Honnêtes gens de tous les temps, de tous les pays, de toutes les philosophies, de toutes les églises, nous sommes tous amis ; et nous fraternisons dans la poursuite de la vérité, qui est le plus haut objet de l'ambition humaine.

NEWTON.



PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1902

Tous droits réservés

Philos.-spec.
Terq.
9-1-28
13824

PRÉFACE

Je veux présenter au public une esquisse des évolutions de la pensée humaine, en cinq ouvrages dont chacun formera un tout et qui en même temps se complèteront, sous les titres suivants :

LA PENSÉE ANTIQUE. — *De Moïse à Marc-Aurèle.*

LA PENSÉE CHRÉTIENNE. — *Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ.*

LA PENSÉE MODERNE. — *De Luther à Leibniz.*

LES PÈRES DE LA RÉVOLUTION. — *De Bayle à Condorcet.*

LA PENSÉE NOUVELLE. — *De Kant à Tolstoï.*

Les quatre premiers ouvrages, commencés il y a longtemps, sont faits et vont paraître successivement.

Le cinquième est à faire. C'est le plus délicat, parce que j'y parlerai des contemporains et devrai y formuler mes conclusions.

Conçus en dehors de tout esprit de système, non enfermés dans les cadres usités, succincts sur les points très connus, accordant une large place aux périodes de transition et d'enfantement, donnant toujours le pas au concret sur l'abstrait et au moral sur le spéculatif, ces livres ne sont pas des manuels. Toutefois du manuel ils ont la brièveté. Je me suis donné beaucoup de peine pour en épargner à mes lecteurs; et j'ai pu expérimenter combien il est long de faire court.

Tout simplifier sans rien dénaturer est la loi d'une œuvre philosophique qui veut être en même temps une œuvre littéraire. Par suite, il m'arrive de placer dans la bouche de tel ou tel des paroles qui ne sont pas littéralement ce qu'il a dit ni dans l'ordre où il l'a dit. Mais j'ai mis toute ma conscience à traduire fidèlement les doctrines que je résumais. Le respect impartial de l'idée est un mince mérite. C'est le seul que je revendique; et il me sera reconnu par tout critique qui, pour vérifier l'économie de mon œuvre, reconstruira les échafaudages que je me suis interdit d'étaler aux yeux du public.

J'aspire à être lu par les personnes qui ne font pas métier de philosophie; et je voudrais ne pas intéresser seulement une vaine curiosité.

Sans doute l'histoire de la pensée humaine est souvent l'histoire de nos erreurs; mais elle est aussi l'histoire de la vérité; car, au fond de toutes les grandes doctrines, on peut démêler certains principes communs qui, plus ou moins mis en lumière, constituent cette « philosophie éternelle » dont parle Leibniz.

Que si on remarque, à côté de la suite des doctrines philosophiques et religieuses, la suite des événements politiques et sociaux, on verra que les grands penseurs, vulgarisés tôt ou tard, finissent par modifier le courant général des opinions et des faits.

Les passions agitent le monde; mais la pensée le mène.

Le temps est passé où l'histoire ne parlait que des monarques et ne racontait que des batailles; elle s'est mise enfin à parler des peuples et à raconter les civilisations.

L'histoire de la philosophie réclame une révolution analogue à celle qui s'est opérée dans l'histoire proprement dite. Au lieu de se borner à considérer les rois de l'école et les abstractions des

systèmes en lutte, elle sera de plus en plus amenée à envisager l'idée en marche, sous ses formes religieuses, morales et politiques.

En recherchant ce qu'offrent de typique et de vivant les divers âges de la pensée humaine, j'ai acquis la conviction que, malgré arrêts, reculs et détours, nous progressons dans l'épuration de ces trois idées, pierre angulaire de toute grande civilisation : Liberté ; Devoir ; Dieu.

A première vue, il semble que les tyrannies, les barbaries, les superstitions, au lieu de disparaître, ne font que se déplacer. Mais, qu'on envisage l'ensemble, et qu'on regarde plus à fond, il apparaîtra que les lois, les mœurs, les croyances, tendent de plus en plus vers un meilleur idéal.

Mon espoir est que le vingtième siècle enfantera une doctrine, une civilisation, une foi, harmonisant, dans ce qu'ils eurent de meilleur, l'esprit de l'hellénisme, l'esprit du christianisme et l'esprit de la révolution : Beauté ; Amour ; Justice.

Aubrac, 22 septembre 1901.

J. F.

LA PENSÉE ANTIQUE
(DE MOÏSE A MARC-AURÈLE)

LIVRE PREMIER
LA PENSÉE DANS LE MONDE ORIENTAL

L'Orient a tout pressenti et tout commencé.
GŒTHE.

L'œil qui voit le Parfait se ferme à tout le reste.
Ton âme est ton témoin ; ne la fais pas rougir !
Si le matin la voix de la raison céleste
A captivé ton cœur, le soir tu peux mourir.
CONFUCIUS.

Morts, notre vertu seule accompagne notre âme.
Veux-tu ne plus mourir? Que tout mal meure en toi!
Justice à tous ; bonté pour tous : telle est la loi.
BOUDDHA.

I
DE L'ÉTUDE DES ANCIENNES DOCTRINES DE L'ORIENT

Il n'a été que trop commun d'absorber l'humanité dans les Juifs, les Grecs et les Romains, et de confondre avec l'histoire universelle un coin de l'histoire particulière, comme si voir la Méditerranée était voir tous les Océans.

Que penseraient donc les sages de l'Inde ou de la Chine, s'ils lisaient tel de nos livres les plus admirés où on prétend raconter la marche et les destinées de l'humanité, et où il n'est point du tout parlé d'une des deux moitiés de l'humanité, de celle-là même qui fut le plus anciennement civilisée et qui a été comme la

première nourrice de l'autre? Ne pourraient-ils pas nous dire ce que disait à Platon ce prêtre de Memphis : « O Platon, vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants ! Vous ne connaissez rien de ce qui est plus ancien que vous ; remplis de votre propre excellence et de celle de votre nation, vous ignorez ce qui vous a précédés, et vous croyez que ce n'est qu'avec vous que le monde a commencé d'exister. »

Tel un homme qui, le soir venu, à l'aspect du soleil qui illumine l'Occident, méconnaîtrait que l'Orient a été tout d'abord inondé de ses feux.

Pourtant n'y a-t-il pas ici quelques phénomènes de vitalité qui devraient frapper les esprits et les faire songer ? Thèbes, et Babylone, et Ninive, ont été englouties, les grands empires dont ces villes étaient les capitales ont disparu, et sur ces ruines se sont élevés de nouveaux empires disparus à leur tour; or voici que la Chine est là, debout, comme elle était debout quand florissaient ces sociétés maintenant évanouies, comme elle était debout lorsqu'il n'y avait que des marais à l'endroit d'où Romulus devait faire sortir Rome, lorsqu'il n'était pas encore venu d'Égypte un Cécrops pour fonder Athènes, lorsque le peuple juif attendait encore son Moïse.

Cette durée est-elle donc un pur effet du hasard, un simple accident de géographie ? Certes, après avoir été battue de tant de flots qui ont tout renversé autour d'elle sans faire chanceler son gigantesque édifice, la Chine peut bien, du haut de ses cinquante siècles, regarder avec quelque mépris ces nouveaux venus qui disent : « Nous sommes, et il n'y a que nous. En dehors de nous, pas de vérité, pas de moralité. »

Mais, hommes trop prévenus, ne voyez-vous point que ce qui se perpétue ainsi est vraiment solide, et que cette solidité manquerait s'il n'y avait là pour ciment une grande part de vérité et une grande part de moralité ?

A vous entendre, l'idée morale est née hier et c'est hier seulement que, comme une voix de salut dans la solitude, le mot de charité a retenti au milieu de l'universel égoïsme. Ainsi l'Inde et la Chine ont pu être si florissantes sans qu'aucun souffle d'amour, de dévouement et de sacrifice eut passé par là? Ainsi tout le reste, hormis nous, si heureusement nés d'hier, n'est qu'un immense troupeau de déshérités?

Et c'est pour glorifier Dieu que vous parlez ainsi ! Comment parleriez-vous donc si vous vouliez l'outrager ?

Mais à quoi bon discuter quand les faits, quand les textes sont là, évidents pour tous, et donnent raison à la raison ? Cependant encore faut-il consentir à regarder ces faits et à interroger ces textes. Or, on prétend connaître tous les monuments de la sagesse humaine et on ignore, par exemple, l'enseignement d'un Confucius dont la doctrine se soutient depuis deux mille ans et règne encore sur plus de trois cents millions d'âmes !

Qu'on daigne donc regarder, qu'on remarque que ce sage, qui vivait il y a vingt-quatre siècles, rapportait sa sagesse à ses prédécesseurs et se plaignait qu'en son temps on fût si profondément déchu de la philosophie des ancêtres ! Qu'on considère, en outre, cette Egypte dont la pensée profonde se fait jour à travers les mystères qui l'enveloppent encore ! Qu'on examine ces

vieilles civilisations de la Perse et de l'Inde où apparaissent, dès les temps les plus reculés, une métaphysique si savante et les inspirations de la charité la plus sublime! Qu'on repasse par la pensée à travers toutes ces grandes routes que l'intelligence s'était ouvertes si longtemps avant notre ère; et peut-être renoncera-t-on à cette vanité puérile qui veut que la date d'une phase nouvelle dans le développement humain soit la date de l'avènement de l'humanité dans l'humanité.



II

DOCTRINES DES ÉGYPTIENS

Nous commencerons par le plus obscur, par les doctrines de l'ancienne Égypte. Les sphinx mystérieusement accroupis dont est demeurée peuplée cette terre classique des symboles y figuraient le symbolisme et la figurent aujourd'hui elle-même, sphinx gigantesque dont nul encore n'a complètement deviné l'énigme, malgré l'énorme multiplicité des monuments et des documents découverts.

Aussi loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve l'Égypte tout organisée avec ses rois, ses prêtres et ses dieux, se disant déjà bien vieille, déroulant l'interminable série de ses généalogies, et donnant le spectacle de ses grands corps de pierre, œuvre d'une architecture simple, hardie, sublime.

LES PRÊTRES ET LES DIEUX DE L'ÉGYPTE

En Égypte, tout était dominé par le collège des prêtres, qui étaient en même temps les savants.

Les secrets de leur science convertie en privilège étaient le nerf de leur puissance. Imaginez un Franklin, un Leverrier, au milieu de foules ignorantes et superstitieuses, auxquelles ils persuaderaient, l'un avec

son paratonnerre, qu'il commande à la foudre ; l'autre, avec ses calculs astronomiques, qu'il commande aux astres, si bien qu'une comète apparaît par son ordre et que, par son ordre, le soleil et la lune s'éclipsent.

Ces pieux et doctes despotes réussirent merveilleusement à assagir une grande nation, et ils entendirent à fond le régime qui assouplit le mieux les corps et les âmes; mais ils eurent le tort immense de traiter le peuple à la façon des enfants, au lieu de l'élever, au-dessus du culte des formes sensibles, jusqu'aux vérités abstraites dont ces formes étaient pour eux les pâles symboles. De là le double aspect de la mythologie égyptienne : ridicule, si, avec l'ignorant, on y prend le polythéisme à la lettre; vénérable, si, avec le savant, on y reconnaît le langage de la foi monothéiste exprimant la multiplicité infinie des attributs de Dieu.

C'est surtout à l'Égypte que fut longtemps applicable le mot de Bossuet : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Il y avait les dieux-éléments, les dieux-lumière, les dieux-animaux, les dieux-hommes, suscités les uns par la crainte, les autres par la reconnaissance. Qui n'a entendu parler des crocodiles et des bœufs sacrés que choyait et vénérait, avec une inépuisable magnificence, le fétichisme des foules et de leurs prêtres?

Mais peu à peu le symbolisme tend à remplacer le fétichisme dans l'infinie variété des cultes en honneur. Le jour arrive où le dieu Amon, naguère confondu avec le peuple des dieux, prend l'empire au sommet du Panthéon égyptien, sans toutefois mettre un terme à cette adoration des animaux, oies, chats, taureaux, éperviers, et à ces évocations de morts, à ces hantises

de revenants, à ces incantations de la magie, sur lesquelles spéculait l'imposture des habiles et dont avait besoin l'imagination superstitieuse des simples.

Nombreux étaient les dieux qui rendaient des oracles. Mais le grand oracle, l'oracle sans cesse consulté par les Pharaons, c'était Amon.

Pour le vulgaire Amon-Ra n'est que le roi des dieux, le seigneur du ciel; mais les sages adorent en lui le Dieu unique, l'Être suprême.

Au-dessous de l'Être suprême est la « Sagesse » sortie de lui à l'appel de son sourire et de sa parole. Le Père de toutes choses l'ayant rendue féconde, elle a enfanté le Soleil et s'est incarnée dans la Nature infinie. A elle il appartient de dire d'elle-même : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera. Nul n'a soulevé le voile qui me couvre. »

Auprès de la Sagesse éternelle, qui est la force créatrice, est placé « l'Ouvrier divin », lui aussi né de l'Être suprême, et en qui se personnifie la force organisatrice donnant aux mondes leurs lois, aux esprits leurs inventions, à la philosophie ses principes.

A cette première hiérarchie de puissances divines se subordonnent plusieurs autres hiérarchies où les divinités, représentées tantôt sous forme bestiale, tantôt sous forme humaine, tantôt sous forme moitié bestiale, moitié humaine, sont groupées de trois en trois, parce qu'on distingue en tout le principe mâle, élément actif qui féconde, le principe femelle, élément passif où la fécondation se produit, et enfin le fruit de leur union.

Vers le bas de l'échelle, là où semble s'achever la série des incarnations du grand Être, se trouvent Isis,

Osiris et leur fils Horus, divinités familières, plus accessibles que les autres aux esprits grossiers et en qui étaient figurés tantôt la lutte victorieuse du bien contre le mal incarné dans Typhon, tantôt l'avènement de l'humanité sans foyers et sans lois à la civilisation, tantôt la double influence du Soleil et du Nil, ces deux pères nourriciers de la terre d'Égypte.

Enfin, comme la Providence bienfaisante pénètre tout, astres, éléments, bêtes, plantes, tout était considéré comme pouvant revêtir un caractère sacré et servir de sanctuaire à un Dieu. Chaque canton de l'Égypte avait ses génies protecteurs, ses dieux à part qu'il adorait, et l'ensemble de ces dieux constituait une espèce de féodalité divine.

Les contes que les imaginations avaient brodés sur les interminables dynasties des dieux formaient la plus vaste et la plus complexe des mythologies.

HAUTE PHILOSOPHIE DES LIVRES SACRÉS

D'après l'histoire des Égyptiens, différents initiateurs, participant de la divinité et apportant son verbe aux hommes, s'étaient montrés sur la terre. L'un d'eux était le dieu Thotht qui enseigna aux hommes le langage parlé et écrit, en même temps que les arts.

Aux prêtres appartenait le dépôt des livres sacrés, trésors des remèdes de l'âme, source de la science des choses divines.

En divers endroits de ces livres et sous diverses formes il était dit :

« L'existence véritable est le premier des biens ; et il

n'y a pas d'existence véritable en dehors du permanent et de l'immuable.

» L'existence véritable est impossible sur la terre parce que toute chose y est une matière, revêtue d'une forme sensible, sujette au changement, à l'altération, à la corruption, à de nouvelles combinaisons.

» L'homme n'est pas véritablement; celui-là seul est véritablement qui a tiré son essence de soi-même et qui reste ce qu'il est.

» Toute chose qui périt est mensonge; la terre n'est que corruption et génération, et toute génération procède d'une corruption. Ne cherchez donc pas ici l'éternelle vérité; il n'y en a que des imitations imparfaites qui sont par rapport à elle ce qu'est une peinture par rapport à la réalité vivante.

» Il est difficile à la pensée de concevoir Dieu et à la langue d'en parler. On ne peut connaître par les sens, et on ne peut faire connaître par des moyens sensibles l'incorporel, l'immatériel sans couleur et sans forme; et ainsi nous comprenons que Dieu est nécessairement incompréhensible. Nous ne pouvons rien en dire sinon qu'il est ineffable.

» Aux hommes bons, pieux, saints, la pensée divine vient en aide et aussitôt ils ont des clartés de tout, et le Père est pour eux propice et miséricordieux, et leur esprit purifié retourne à Dieu.

» O hommes, pourquoi vous précipitez-vous vers la mort, puisque vous êtes capables d'obtenir l'immortalité? Fuyez les ténèbres de l'ignorance, retirez-vous de la lumière obscure, échappez à la corruption, engagez-vous dans les voies du salut !

» A l'origine des choses, les germes flottaient dans

l'océan du chaos; et sur ce chaos planait le Dieu éternel né de lui-même, l'Être en qui seul la vie a toute sa plénitude, père des pères et mère des mères.

» Lui-même est à la fois le père, la mère et le fils, triple en son action, un en son essence. Les dieux, collaborateurs de sa providence bienfaisante, sont ses créatures; il se sert d'eux comme l'homme des membres de son corps.

» Honorons la Divinité; remplissons nos devoirs, chacun selon notre condition; souvenons-nous qu'être méchant envers les hommes, c'est être impie envers les dieux; et quittons chargés de bonnes œuvres nos hôtelleries d'un jour.

» Fort est Dieu ; faible l'impie ! Lumineux est Dieu; ténébreux l'impie! Bon est Dieu; méchant l'impie! Dieu est vie ; à l'impie le néant !

» O Être invisible dont nul ne connaît l'image! O Seigneur des années, qui développes le temps du sein de ton éternité ! O créateur de toi-même, qui as fait le ciel, la terre, la mer et les vivants! La création te bénit. Les dieux, en qui tu t'incarnes, se prosternent devant ta sainteté. Salut à toi ! Gloire à toi! »

Hérodote raconte comme quoi il lui fut donné d'assister à un de ces mystères où les prêtres égyptiens représentaient, devant la foule assemblée, la passion et la résurrection d'Osiris, mis en lambeaux par Typhon, à la tombée de la nuit, et renaissant le matin, avec l'éclat de l'aurore... Ainsi de l'homme, selon les sages de l'Égypte. Il ne s'enfonce dans les ténèbres de la mort que pour renaître à la vie; et de même qu'il vit encore après être mort, il avait déjà vécu avant de naître.

C'est Osiris, que la superstition commune se représentait comme le Seigneur de vérité et de justice, qui préside le tribunal des divins juges et devant lequel comparaissent les âmes pour plaider leur cause.

Les momies portaient sur elles des papyrus funéraires où étaient écrites, pour la fatale comparution, diverses formules de prières qu'on peut ainsi résumer :

« Hommage à vous, Dieu grand, dont il m'est donné de contempler les perfections. Je sais qu'à vous il appartient de peser les paroles et les actes et que vous écrasez les pécheurs sous les coups de votre justice.

» J'ai été un homme de vérité. Jamais je n'ai rendu de faux témoignages ; jamais je n'ai menti. Je ne connais pas la mauvaise foi.

» J'ai été un homme de probité. Jamais je n'ai médité des gains frauduleux ; jamais je n'ai faussé l'équilibre d'une balance ; jamais je n'ai clandestinement déplacé les bornes d'un champ ; jamais je n'ai imposé aux travailleurs sous mes ordres une tâche plus grande que celle qu'ils devaient : j'ai fait de la justice mon pain quotidien.

» J'ai été humain : Je n'ai pas tué ; je n'ai pas affamé ; je n'ai pas fait pleurer. Jamais par moi la veuve n'a pâti. J'ai nourri celui qui avait faim ; j'ai désaltéré celui qui avait soif ; j'ai vêtu celui qui était nu. Partout où j'étais j'ai semé la joie.

» J'ai été actif, toujours en garde contre l'oisiveté et le relâchement, m'abstenant de toute négligence et de toute défaillance.

» J'ai été pieux, me gardant de prendre, aux filets, à la pêche, à la chasse, les oiseaux, les poissons, le bétail sacré ; offrant des sacrifices aux dieux et des repas

funéraires aux défunts : me conformant aux rites saints pour toutes offrandes et cérémonies.

« Je suis pur ! »

L'AU-DELÀ POUR LES ÉGYPTIENS

C'était une croyance populaire en Égypte que la vie se continue, après ce qu'on appelle la mort, sous mille formes diverses et avec une juste répartition de récompenses et de châtiments.

Les âmes irrémédiablement coupables sont plongées dans l'abime des ténèbres : elles ne voient plus le soleil lançant les rayons de son disque et elles n'entendent point la voix du Dieu grand, lorsqu'il traverse les mondes. Mais les âmes qui ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand habitent les demeures de gloire, où l'on vit de la vie céleste. Les corps qu'elles ont abandonnés resteront dans leurs tombeaux tandis qu'elles jouiront à jamais de la présence de l'Être suprême.

Aux hautes idées sur l'immortalité peu à peu triomphantes, continuaient toujours à se mêler des doctrines grossières, telles que celle du « double », projection éthérée de notre corps qui en demeurerait inséparable, garderait la vie dans la mort, et serait capable de jouir, au sein du tombeau, des biens où nous trouvons la joie de l'existence.

De là ces tombes monumentales, « maisons éternelles » des défunts, où étaient déposées des provisions pour leur nouvelle vie et où étaient tracées sur les murs mille scènes de l'existence réelle, comme si les peindre était les perpétuer.

Très variées les épitaphes des Égyptiens. Il y en avait d'élevées, dans ce goût : « O maître de l'univers, tu m'en es témoin ! Tout le temps que j'ai passé dans le monde, j'ai dit la vérité et pratiqué la justice ; j'ai mené une vie de paix et de dévouement. J'aimai mon père et ma mère ; je fus la joie de mes frères et l'amour de mes serviteurs. Vous tous qui descendez de moi, dites-vous : « Notre ancêtre fit le bien. Imitons-le ! »

Mais quelquefois l'adieu des morts aux vivants était bien mélancolique. Voici les propos qu'une inscription funèbre prête à une jeune femme : « O mon mari, mon frère, mon ami, vide la coupe de la joie et ferme ton cœur aux soucis, aussi longtemps que tu seras sur la terre. La région des morts est une région de sommeil et de ténèbres. Les morts ne s'éveillent pas pour voir et reconnaître un père, une mère, un enfant. L'eau vivifiante abonde pour qui est sur la terre. Ici c'est une soif sans fin jamais satisfaite. Ah ! où sont les sources jaillissantes ? Où est la douce brise des bords du Nil ? C'est là-haut où tu vis qu'il fait bon être. Ici tout est inerte. Le Dieu qui règne ici c'est le Dieu Néant. Il dit à tous les hommes : Venez ! Et tous les hommes se soumettent. Il les voit tremblants, et il reste impitoyable. Que lui importe qu'on soit des grands ou des petits ? Il égalise tous les êtres. A quoi bon le prier ? Les supplications le trouvent sourd. A quoi bon l'adorer ? Aucun hommage ne fléchit sa rigueur. »

C'est selon le même esprit que, dans maintes salles de festin, on étalait des images de la mort, pour s'exciter à jouir de la vie. Dessous il était dit :

« Tels vous serez demain. Donc aujourd'hui buvez, et réjouissez-vous ! »

IDÉES MORALES DE L'ÉGYPTE

La morale des Égyptiens était toute tournée vers l'action. Dans un papyrus, reconnu jusqu'à ce jour le plus ancien livre du monde, le prince Ptahhotpou déclare qu'il vient remettre en mémoire « les paroles du passé » ; et, d'un bout à l'autre de ses Instructions, il insiste sur les règles pratiques de la vie, où sagesse, libéralité, douceur et justice, mènent au bonheur.

Il dit notamment, comme le répétera le quatrième précepte du décalogue hébraïque, que *le fils docile à la parole de son père deviendra vieux à cause de cela;* qu'il sera vénéré, et que ce sera sa joie de renouveler à ses enfants les exhortations qu'il reçut de son père.

Un autre Égyptien, Anit, adresse à son fils des conseils où il lui dit : « C'est moi qui t'ai donné ta mère; mais c'est elle qui t'a porté neuf mois; c'est elle qui t'a mis au monde au prix de dures souffrances; c'est elle qui t'a nourri et t'a prodigué des soins continuels sans que la peine lui coûtât et sans que tes malpropretés lui donnassent du dégoût. Plus tard, elle te menait à l'école, et elle t'apportait à manger et à boire. Que n'a-t-elle fait pour toi? Le choix que tu fais d'une maîtresse de ta maison et ton mariage avec elle ne doit pas te faire oublier ni l'enfantement douloureux que tu as coûté à ta mère, ni sa sollicitude de tous les jours ! Fais qu'elle n'ait jamais à se plaindre de toi ; car si elle élevait les mains vers Dieu, Dieu écouterait ses plaintes. »

Ailleurs, un sage prélude ainsi aux recommandations que fera Jésus : « Les manifestations tapageuses de la

piété ne pénètrent pas jusqu'au sanctuaire de Dieu, qui les abhorre. Prie humblement et dans le secret, avec un cœur aimant. »

Il ajoute : « Mon fils, aie toujours devant les yeux la règle de l'équité et sois prêt pour la tombe. Chacun meurt, bon ou méchant. Quoi que tu fasses, le messager des ténèbres est là qui vient. Il n'y a pas à lui répondre : « Mais je suis jeune ! » La Mort frappe également le nourrisson et le vieillard. »

Devanciers du christianisme, les sages de l'Égypte enseignent que l'homme vertueux se fait le père de l'orphelin, le mari de la veuve, la providence du pauvre.

Les proverbes étaient nombreux ; et il y en avait de hardis tel que celui-ci, qui ne devait pas être goûté par les Pharaons, *fils du soleil* : « Le bœuf, chef du troupeau, le conduit aux champs ; mais lui-même est un animal pareil aux autres. »

LE BON ET LE MAUVAIS DE L'ÉGYPTE

En Égypte les fêtes symboliques étaient multipliées en l'honneur des dieux. Tout se tournait en cérémonies. Il entrait dans le génie de cette nation de figurer les idées morales par des manifestations sensibles qui les gravassent dans les esprits.

De fait, les Égyptiens étaient de bonne heure imprégnés de qualités nobles et solides que l'antiquité a admirées. Diodore de Sicile leur donne en particulier cette louange qu'ils étaient les plus reconnaissants des hommes. Ils devaient être aussi les plus bienfaisants ; car, comme le dit Bossuet, « qui reconnaît les grâces aime à en faire, et, en bannissant l'ingratitude, le plaisir

de faire du bien demeure si pur qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. »

Les lois que la philosophie avait faites aux Égyptiens n'étaient pas indignes des mœurs qu'elle leur avait données.

Et d'abord l'étude et la connaissance de la police de l'État étaient obligatoires pour tous. Ne doit-ce pas être la première des lois que, qui est tenu d'obéir à la loi soit préalablement tenu de ne pas l'ignorer?

Était jugé coupable quiconque n'empêchait pas un méfait qu'il pouvait empêcher. Laisser tuer un homme n'est-ce pas le tuer? De plus, chacun était invité à poursuivre l'auteur d'un délit quelconque. En effet, si l'acte accompli n'intéresse que tel ou tel, le manquement à la loi intéresse tous les citoyens : la loi les garde et est sous leur garde.

La législation pénale avait cela de caractéristique qu'elle visait à intéresser chaque mauvais penchant contre lui-même et à empêcher que le coupable ne commît deux fois le même crime. Ainsi, un attentat à la pudeur entraînait la mutilation; on enlaidissait la femme adultère en lui estropiant le nez et on déshonorait son complice en le frappant de verges ; on obligeait à une action d'éclat le guerrier coupable d'une lâcheté; à qui faisait un faux on lui coupait la main ; à qui révélait les secrets de l'État on lui arrachait la langue.

Il y avait, comme on l'entrevoit, un fond de sagesse en Égypte. Mais c'était une sagesse peu philosophique, manque de liberté.

Le cri de la misère humaine a des accents particu-

lièrement lamentables chez les opprimés de cette vieille terre, paysans, ouvriers, soldats. Lisez cet extrait d'un antique texte traduit par M. Maspero : « Pourquoi prétends-tu que l'officier d'infanterie a plus « de chance que le scribe? Viens que je te conte le « sort de l'officier d'infanterie, l'étendue de ses misères. « Tout enfant, on l'emprisonne dans une caserne ; on le « bat et son ventre est crevassé de plaies ; on le bat et « ses deux sourcils sont fendus de plaies ; on le bat et « sa tête est cassée par une blessure. On l'étend et on « frappe sur lui comme sur un papyrus ; il est brisé « par le bâton... Viens maintenant, que je te conte ses « courses aux pays lointains. Ses vivres et son eau « sont sur son épaule comme le faix d'un âne et trai- « tent son cou et sa nuque comme ceux d'un âne, si « bien que les jointures de son échine sont rompues. « Il boit de l'eau pourrie, tout en montant une garde « perpétuelle. Arrive-t-il à l'ennemi, il n'est plus qu'un « oiseau qui tremble. Revient-il en Égypte, il n'est « plus qu'un vieux bois rongé par le ver... »

D'autre part, quel n'était pas le respect servile de la tradition dans un pays où nous voyons les médecins tenus de se conformer à un canon sacré de la médecine, sous peine, s'ils innovaient, de payer de leur mort la mort de leurs malades ?

Le despotisme théocratique, en même temps qu'il a été la providence de l'Égypte, en a été le fléau. Un même esprit de régularité et d'uniformité dominait tout ; les moindres mouvements étaient réglés au compas ; tous les citoyens, artisans, scribes, commerçants, cultivateurs, guerriers, prêtres, étaient parqués chacun dans sa classe ; au bas de l'échelle sociale grouillait une

plèbe besogneuse, licencieuse et voleuse, puis cette foule de pauvres serfs qui semblaient n'être nés que pour le labeur et la bastonnade; la science était un privilège aristocratique, et on emprisonnait la pensée dans le sanctuaire.

A qui envisage ces servitudes, l'Égypte n'apparaît plus que comme une magnifique momie.

III

DOCTRINES DES HÉBREUX

MOISE ET LE DÉCALOGUE

Une des nations dont l'Égypte fut l'institutrice est la nation juive.

Moïse, qui la poliça, avait été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens avant de devenir puissant en paroles et en œuvres.

On a bien pu prouver qu'il était loin d'avoir fait tout ce qui est dit de lui ; mais c'est sans preuves suffisantes qu'on a affirmé qu'il n'avait point existé. Il dut être le libérateur et le législateur des Hébreux. Nous ne saurions croire tout à fait mensongère la tradition qui le représente rapportant du mont Sinaï le décalogue, c'est-à-dire la formule des dix commandements de Dieu gravés sur les tables de la loi.

Sublime est la notion que donne de Dieu le *premier commandement :* « Je suis celui qui est, dit Jéhovah. Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi; vous ne vous ferez point d'image taillée ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, en bas sur la terre, ou dans les eaux plus bas que la terre. Vous n'adorerez que moi. »

La suite ne peut être également admirée :

« Vous ne vous prosternerez pas devant les idoles, parce que moi, l'Éternel votre dieu, je suis un dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de mes ennemis, et qui fais miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. »

Notre conscience répugne à admettre qu'il y ait deux morales : elle réprouverait la justice humaine faisant expier aux enfants les fautes de leurs pères ; elle ne comprend pas, dans l'histoire d'Israël, la justice divine frappant tous les descendants de Cham, pour la faute que Cham avait seul commise ; et elle étend à Dieu même cette règle équitable du Deutéronome : « On ne fera pas mourir les pères pour les enfants, et l'on ne fera pas mourir les enfants pour les pères : on fera mourir chacun pour son péché. »

Le premier commandement a pour sanction la peine de mort. L'idolâtre, le sacrilège, l'impie qui excite à l'adoration de dieux étrangers, le profane qui touche aux aromates sacrés ou en fabrique une contrefaçon, doivent être exterminés.

Second commandement : « Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu; car l'Éternel ne laissera point impuni celui qui prendra son nom en vain. »

Troisième commandement : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat. Vous travaillerez six jours, et vous ferez tout votre ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, votre Dieu : vous ne ferez, ce jour-là, aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni

votre bétail, ni l'étranger qui est dans vos portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre, la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos, et l'a sanctifié. »

Qui travaillait le jour du Sabbat était mis à mort.

Après ces trois prescriptions qui visent les devoirs de l'homme envers Dieu, viennent cinq prescriptions qui visent les devoirs de l'homme envers l'homme.

Quatrième commandement : « Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. »

Qui frappait son père et sa mère était puni de mort. Était également puni de mort qui prononçait contre eux des paroles de malédiction.

Cinquième commandement : « Vous ne tuerez point. »

Quiconque frappait mortellement un homme était puni de mort, hors le cas où la victime était son esclave.

Sixième commandement : « Vous ne commettrez point d'adultère. »

Pour les Hébreux comme pour les Grecs, la femme est la gardienne de la race. La mort était le châtiment de la femme adultère.

Septième commandement : « Vous ne déroberez point. »

Le voleur était tenu à la restitution du double ou du triple de ce qu'il avait volé. S'il était incapable de restituer, il devait s'acquitter par le sacrifice de sa propre personne et devenir esclave.

Huitième commandement : « Vous ne porterez pas de faux témoignage contre votre prochain. »

Le faux témoin était puni de la peine qu'il faisait encourir à l'accusé par son faux témoignage. « Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »

Les deux derniers préceptes du décalogue vont au delà de la matérialité des actes, et, visant le for intérieur, ils complètent la condamnation du vol et de l'adultère effectifs par la condamnation du désir même de commettre un adultère ou un vol. Ici le moraliste parle après le législateur :

Neuvième commandement : « Vous ne désirerez point la femme de votre prochain. »

Dixième commandement : « Vous ne désirerez point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne. »

Si on envisage humainement le décalogue, et que, le replaçant dans son milieu réel ou supposé, on évoque les ténèbres de la pensée humaine au quinzième siècle avant l'ère chrétienne, et la demi-barbarie de cette bande de pâsteurs et de laboureurs qu'était alors le peuple juif, on admirera les dix commandements.

On peut bien regretter que, la veille du jour où fut formulé le précepte : *Vous ne volerez point*, Moïse ait ordonné aux Hébreux, de la part de Dieu, d'emprunter aux Égyptiens leurs vases d'or et d'argent pour pouvoir les emporter dans leur fuite; et que, le lendemain, après avoir promulgué le précepte : *Vous ne tuerez point*, il ait ordonné aux lévites, toujours au nom de Dieu, de tuer à coups d'épées leurs frères et leurs amis, adorateurs d'un veau d'or, tant et si bien que vingt-trois mille hommes furent massacrés.

Mais ce vol, ces égorgements en masse apparaîtront comme d'abominables excès de la raison d'État, qui n'empêchent pas que le décalogue conserve sa majestueuse grandeur.

Cette grandeur ne se perd que, si on veut, comme c'est arrivé, faire des dix commandements une règle divine, constituant l'idéal éternel de la morale universelle.

Alors il faudra bien remarquer qu'il y a dans le décalogue mosaïque des détails et des lacunes jurant avec la sainteté de Dieu.

Nous ne pouvons croire que Dieu déclare qu'il punira l'irréligion des pères dans la personne de leurs enfants et des enfants de leurs enfants. Puis, ce n'est pas la crainte du châtiment qui doit nous détourner du parjure, c'est son infamie propre; ce n'est pas « pour vivre longtemps sur la terre », selon l'expression de saint Paul rappelant le quatrième commandement dans son épître aux Éphésiens, que nous sommes tenus d'honorer nos parents, c'est parce qu'il y a là une dette sacrée de justice, s'imposant sans réplique aux cœurs les plus dénaturés, la mort dût-elle venir demain.

Pour ramener la morale aux dix commandements, il faudrait leur faire dire bien des choses, qu'ils n'excluent pas toutes certes, mais qu'en fait ils ne disent point.

Le premier commandement ne se bornerait pas à condamner l'idolâtrie, la superstition, le sacrilège, il enseignerait l'humilité, l'amour des lumières et la tolérance, en même temps que la piété.

Outre le parjure et la profanation du nom de Dieu, le second commandement condamnerait les impréca-

tions, les propos outrageants ou grossiers, les vœux téméraires et tout manquement à la parole donnée.

Le troisième commandement, consacrant un jour par semaine à la vie supérieure, prescrirait, non seulement à ceux qui font œuvre servile, mais à tous les êtres humains, l'interruption des travaux qui leur profitent, pour des œuvres désintéressées de piété et de vertu.

En même temps que le respect, l'amour, l'obéissance, le dévoument des enfants à leurs parents, le quatrième commandement prescrirait le respect de l'homme envers la femme, la vénération des jeunes gens envers les vieillards, la fidélité et le zèle des serviteurs envers les maîtres, la déférence des subordonnés envers leurs supérieurs, la soumission des citoyens aux magistrats et aux lois, le dévoument de tous à la patrie, et l'accomplissement par les parents, les maîtres, les supérieurs, les magistrats, de toutes leurs obligations de justice et de charité.

En même temps que l'homicide, le cinquième commandement défendrait le suicide,les mutilations volontaires, les rixes, les pratiques inquisitoriales, les tortures, les peines non exigées par l'évidente nécessité de la défense sociale.

Le sixième commandement ne viserait pas seulement l'adultère ; il s'appliquerait à toutes les sortes d'impureté ; il interdirait ces trois formes de la sensualité, la mollesse, la gourmandise, l'ivrognerie ; il prescrirait la monogamie et la mutuelle tendresse des époux, à jamais unis pour fonder la famille et se compléter l'un par l'autre.

Outre la soustraction du bien d'autrui, le septième commandement viserait les fraudes de toute espèce, les

contrats perfides, l'usure, le jeu, l'avarice et cet égoïsme de la richesse qui est un vol fait aux misérables.

En même temps qu'aux faux témoignages, le huitième commandement s'appliquerait aux mensonges, aux médisances, aux calomnies, aux jugements téméraires, aux bassesses, à l'adulation.

Le neuvième commandement corroborerait le sixième, en interdisant les pensées et les désirs déshonnêtes dus à une complaisance de la volonté, et en prescrivant l'entière pureté du cœur.

Le dixième commandement corroborerait le septième, en interdisant toutes les cupidités, toutes les ambitions dommageables au prochain, et en prescrivant tous les actes de courage, de magnanimité, de persévérance qui peuvent profiter au bien commun, puis la bienfaisance, la pitié, la charité.

Il est si simple de reconnaître, d'une part, que le décalogue omet les devoirs de l'homme envers lui-même, introduit le fanatisme dans les devoirs de l'homme envers Dieu, et n'introduit pas dans les devoirs de l'homme envers ses semblables la règle de la parfaite équité et de la parfaite charité; d'autre part, qu'à travers le progrès des âges, les commandements de Moïse ont été dépassés par les révélations que les penseurs de la Grèce, de Rome et de l'Europe civilisée ont fait jaillir du Sinaï de la conscience.

LA LOI MOSAIQUE

L'ensemble des lois hébraïques se trouve dans les cinq premiers livres de la Bible dont la collection est appelée Pentateuque.

Ces livres sont : la *Genèse*, le livre des origines; l'*Exode*, le livre de la sortie d'Égypte ; le *Lévitique*, le livre des prêtres et des rites ; les *Nombres*, le livre des recensements ; le *Deutéronome*, le livre de la seconde loi, finissant par le récit de la mort de Moïse.

Ils sont formés d'un assemblage de documents colligés ou rédigés par divers auteurs qui ont vécu au IXe, au VIIe, au VIe et au Ve siècle avant l'ère chrétienne.

Jusqu'au XVIIIe siècle c'était l'opinion générale que ces livres avaient été totalement écrits, quinze cents ans avant Jésus-Christ, par Moïse lui-même : « L'histoire que Moïse avait écrite, a dit Bossuet, fut partagée en cinq livres qu'on appelle Pentateuque, et qui sont le fondement de la religion. Le corps de droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différents. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu. On ne voit point d'ordonnance ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat ou d'Ézéchias, quoique tous très zélés pour la justice. Les bons princes n'avaient qu'à faire observer la loi à leurs successeurs. Y ajouter ou en retrancher un seul article était un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avait besoin de la loi à chaque moment pour régler, non seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avait point d'autres livres où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il fallait le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir les

sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'était là que les enfants apprenaient à lire. La seule règle d'éducation qui était donnée à leurs parents était de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvait les rendre sages dès l'enfance. »

Quelle que soit la part de la légende dans l'histoire de Moïse et quels que soient les auteurs et les temps auxquels il faut rapporter les différentes parties du Pentateuque, un fait demeure, c'est que, historiquement, la loi hébraïque apparut toujours à ses fidèles comme l'œuvre de Moïse, et qu'en tout cas, malgré les assertions d'une certaine critique, c'est bien à Moïse qu'on doit faire remonter le décalogue.

Voilà pourquoi, d'accord avec la foule des commentateurs chrétiens, on peut continuer à appeler loi mosaïque la loi des Hébreux.

LA THÉOCRATIE MOSAIQUE

Le propre de cette loi, écrite sous la dictée de Dieu, est d'être théocratique. Les tables de la loi trônent dans le sanctuaire du Temple qui est la tente mystérieuse du Jéhovah. Il règne par elle, et elle règne par lui.

Dans le Deutéronome, Moïse rappelant les bienfaits prodigués aux fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, compare la sollicitude de Jéhovah pour Israël à l'affection de l'aigle pour ses petits. Comme un aigle pousse en avant sa couvée, voltige sur ses aiglons, les porte sur ses ailes et leur apprend à voler, ainsi Dieu a pris la charge de son peuple, l'a porté sur ses épaules et s'est

fait son instructeur. Mais malheur aux rebelles ! Leur chair sera mise en lambeaux par l'épée de Jéhovah ; les flèches de Jéhovah s'enivreront de leur sang. Obéir aux ordonnances divines, c'est la vie. Y désobéir, c'est la mort. A Jéhovah, seul juge et seul roi, appartient la souveraineté d'Israël.

Dans le *Livre des rois*, il est précisé que l'établissement de la royauté a été une usurpation sur Dieu même. Les Hébreux s'étant avisés de demander un roi, Samuel adresse sa plainte à Dieu. Dieu répond : « C'est moi qu'ils rejettent. Mais donne-leur des avertissements, et fais-leur connaître quels seront les droits d'un roi ». Et Samuel dit au peuple : « Le roi prendra vos fils et en fera ses cavaliers afin qu'ils courent devant son char, ou encore il les emploiera à labourer ses terres et à récolter ses moissons. Il prendra vos filles, et il en fera ses parfumeuses, ses cuisinières, ses boulangères. Il prendra, pour lui-même ou pour ses créatures, le meilleur de vos champs et de vos vignes, la dîme de vos oliviers et de vos bestiaux. Il prendra pour ses travaux vos serviteurs et vos servantes, vos bœufs et vos ânes. Vous-mêmes, vous serez esclaves. Pour lors, vous crierez contre le roi que vous aurez voulu ; mais l'Éternel ne vous exaucera point ». Samuel leur dit encore : « Le seigneur était votre roi ; et vous avez demandé un roi ! » Et il advint que les Hébreux gémirent d'avoir mis le comble à leurs péchés, en commettant celui de demander un roi.

Dans le *Livre des Juges*, Gédéon, devançant les paroles de Samuel, répond aux Hébreux qui veulent le faire roi : « Je ne serai point votre seigneur. C'est à Dieu que doit appartenir la seigneurie en Israël »; et

Jotham fait cet apologue : « Un jour, les arbres eurent la fantaisie de mettre un roi à leur tête. Ils dirent à l'olivier : « Règne sur nous ! » Mais l'olivier répondit : « Pourquoi renoncerais-je à mon huile, qui me rend cher à Dieu et aux hommes, pour aller planer sur les arbres ? » Ils s'adressèrent au figuier : « Viens, toi ; règne sur nous ! » Mais le figuier répondit : « Pourquoi renoncerais-je à mon fruit si doux pour aller planer sur les arbres ? » Ce fut le tour du cep de vigne. « Accepte de régner sur nous, » lui dirent-ils. Mais le cep de vigne répondit : « Pourquoi renoncerais-je à mon vin qui réjouit le cœur de l'homme, pour aller planer sur les arbres ? « Alors les arbres eurent recours au buisson d'épines : « Consens, lui dirent-ils, à être notre roi. » Et le buisson d'épines, — qui, lui, est sec et piquant et n'a ni huile ni fruits, — fit cette réponse : « C'est de bonne foi, n'est-ce pas, que vous voulez m'oindre pour votre roi ? Eh bien, venez ; et réfugiez-vous sous mon ombrage. Si vous ne le faites pas, le feu sortira de mes épines, et il dévorera jusqu'aux cèdres du Liban ! ».

La royauté établie, le sacerdoce eut à cœur d'assurer l'alliance du roi et du prêtre, de telle sorte que le prêtre possédât la prépondérance. Certains rois, tels que Salomon, eurent le grand prêtre dans la main; mais combien d'autres tremblèrent devant lui !

L'esprit sacerdotal et théocratique apparaît tout entier dans ces paroles de Moïse bénissant les lévites, voués au service religieux : « O Éternel, votre perfection et votre doctrine ont été données à l'homme que vous vous êtes consacré, que vous avez éprouvé dans la tentation, et que vous avez jugé aux eaux de contradiction.

Il a dit à son père et à sa mère : « Je ne vous connais pas. » Il a dit à ses frères : « Je vous ignore. » Il n'a pas connu ses propres enfants... Bénissez sa force, ô Éternel, et agréez l'œuvre de ses mains! Brisez les reins de ses adversaires! que ses ennemis tombent et ne se relèvent plus ! »

Ce serait entrer dans un détail infini que d'entreprendre l'énumération des rites, des cérémonies, des sacrifices par lesquels le prêtre absorbait la vie d'Israël.

Au Temple, toute l'année, ce n'étaient que boucheries. Les plus nombreux sacrifices avaient lieu à la Pâque, en souvenir de l'œuvre de Dieu qui, pour ménager aux Hébreux la sortie d'Égypte, fit mourir dans ce pays tous les premiers-nés, depuis les premiers-nés des hommes, jusqu'aux premiers-nés des animaux.

Chaque année, un jour était consacré à la purification solennelle des Israélites et à l'expiation de leurs péchés. Deux boucs étaient amenés devant le grand prêtre. L'un était égorgé et l'autre épargné par le couteau du sacrificateur. Sur la tête de l'animal épargné, le grand prêtre posait ses deux mains en le comblant d'exécrations, et en confessant toutes les transgressions des Israélites, afin de détourner d'eux sur lui le mal dû à leurs crimes : puis, il faisait chasser dans le désert ce bouc émissaire, chargé des fautes et des iniquités de tous.

Telles étaient les prescriptions légales du livre des rites et des prêtres qu'Origène écrira, dans son entretien sur le *Lévitique*, qu'il faut interpréter allégoriquement la plupart des prescriptions de la loi. « S'il fallait, ajoutera-t-il, les entendre dans le sens où les Juifs les ont

entendues, je rougirais de dire que de pareilles lois émanent de Dieu ; car il serait manifeste que les lois des hommes, telles que celles des Romains, des Athéniens ou des Lacédémoniens, sont bien plus conformes aux convenances et à la raison. »

Il est incontestable que la théocratie a fait des Juifs, comme on va le voir, le plus fanatique et le plus féroce des anciens peuples ; mais aussi elle a établi leur nationalité sur des bases si indestructibles que, même persécutés et dispersés, ils ont trouvé dans leur religion une commune patrie.

FÉROCITÉS DE LA LOI MOSAÏQUE

En Israël, le précepte « tu ne tueras pas » devient lettre morte, dès qu'un intérêt religieux ou national apparaît. C'est là ce qui explique que la législation des Hébreux édicte tant de pénalités homicides, et que leur histoire soit surchargée de meurtres commis pour la gloire de Dieu et par son ordre.

La loi mosaïque convertit en crimes les manquements aux prescriptions cultuelles et ne regarde pas si elle frappe le vrai coupable. Ainsi elle porte que tout mâle, dont la chair n'aura pas été circoncise, devra être exterminé, parce qu'il ne porte point sur son corps la marque de l'alliance de la race d'Abraham avec Dieu.

Seront également exterminés les Israélites qui, au jour où c'est défendu, auront mangé du pain avec du levain ; ceux qui, en un temps quelconque, auront mangé du sang ; ceux qui auront omis de jeûner le jour des expiations ; ceux qui, ayant touché des objets déclarés impurs, ne se seront pas fait asperger par le prêtre.

Aux vœux ordinaires, dont on peut se racheter moyennant certaines sommes d'argent remises au prêtre, la loi oppose les vœux solennels qui sont irrévocables, et entraînent la destruction de tout ce qui a été voué à Dieu, chose, animal ou personne. « Aucune personne vouée à l'Éternel avec anathème ne pourra être rachetée ; elle sera mise à mort. » C'est en conformité de cette prescription du Deutéronome que Jephté immola sa fille et que Samuel coupa en morceaux le roi Agag.

Le comble de l'horrible se trouve dans une des lois qui servaient de sanction au premier commandement du décalogue. Cette loi prescrivait les plus inhumaines dénonciations ; facilitait les plus abominables perfidies ; et ouvrait la porte à tous les forfaits. La voici telle que la formule le Deutéronome : « Quand votre fils, ou votre frère, ou votre femme bien-aimée, ou votre ami qui vous est cher comme votre âme, viendront vous dire en secret : « Allons à d'autres dieux ! » gardez-vous de prêter l'oreille à leurs discours. Quel que soit l'être chéri qui vous aura ainsi parlé dans le secret, que la compassion ne vous porte pas à l'épargner ou à lui ménager une retraite, mais tuez-le aussitôt. Que votre main lui donne le premier coup et que tout le peuple le frappe ensuite. Qu'il périsse lapidé, parce qu'il a voulu vous détacher du culte de l'Éternel votre Dieu, qui vous a tiré de l'Égypte, la terre de servitude ».

Après cela, quelles cruautés étonneront ?

Le Livre des rois raconte que Dieu frappa de mort cinquante mille Bethsamites pour avoir porté un regard indiscret sur l'arche sainte.

Un jour, des enfants s'attroupent après le prophète Élisée qu'ils appellent le chauve. Élisée les maudit au

nom de Dieu ; et aussitôt voici venir deux ours, envoyés par Dieu, qui dévorent les quarante-deux enfants.

Dans une autre circonstance, Dieu tue, en une seule nuit, par la main d'un de ses anges, cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens, parce que leur roi Sennachérib a déclaré la guerre aux Hébreux.

Dieu lui-même prescrit aux Israélites, par la bouche de Moïse, de faire aux Chananéens une guerre sans miséricorde, où tout soit mis à feu et à sang : « Ni alliance, ni traité ! N'ayez aucune compassion de ces sept peuples ! Faites-les passer au fil de l'épée ! Détruisez leurs autels ! Brisez leurs statues ! que dans leurs villes il ne reste plus un seul habitant ! Que leur nom soit exterminé de dessous le ciel ! »

Quand les Israélites se laissèrent entraîner à pécher avec les filles du pays de Madian et adorèrent leurs idoles, Moïse les fit périr au nombre de vingt-quatre mille et organisa la guerre contre les Madianites : « Préparez-vous au combat, dit-il, afin que vous puissiez exécuter la vengeance que le Seigneur veut tirer de ce peuple ! » La victoire fut obtenue sans qu'il en coûtât un seul homme à l'armée d'Israël. On tua les cinq rois de l'ennemi ; on alluma des incendies qui ne laissèrent debout ni ville ni village ; on passa les hommes au fil de l'épée. Les triomphateurs, chargés d'un immense butin et emmenant captifs les enfants et les femmes, allèrent au-devant de Moïse et du pontife Eléazar. Mais Moïse entra dans une grande colère : « Pourquoi avez-vous épargné les femmes ? N'est-ce pas d'elles qu'est venue la séduction ? Pourquoi avez-vous épargné les enfants mâles ? Tuez tout ce qui appartient au sexe masculin, y compris les tout petits enfants. Tuez toutes les femmes

qui ont connu des hommes. Quant aux petites filles et aux autres qui seront trouvées vierges, réservez-les pour vous. » Et au massacre de tous les hommes fut ajouté celui de tous les enfants mâles, de toutes les femmes mariées, de toutes les filles qui ne furent pas reconnues vierges. Quant aux vierges, qui se trouvèrent être trente-deux mille, on se les distribua à l'amiable, en compagnie des brebis, des bœufs et des ânes, d'après les proportions établies par Moïse, l'interprète du Seigneur.

Josué imitera Moïse. « Le Seigneur nous a livré Jéricho, dit-il. Que cette ville soit anathème! ». Et les Israélites tuent tout ce qu'ils rencontrent, depuis les hommes jusqu'aux femmes, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, sans compter les bœufs, les brebis et les ânes. Dieu désigne à Josué d'autres villes, et il lui dit de les traiter comme il a traité Jéricho. Josué obéit.

Les égorgements étaient suivis de purifications déterminées par la loi. Pour obéir à Dieu, on tuait; et pour obéir à Dieu, on se purifiait après avoir tué.

Aod fait savoir au roi des Moabites qu'il a à lui parler en secret de la part de Dieu ; et, aussitôt arrivé près de lui, il le perce de part en part.

Jahel convie le général ennemi, Sisara, à accepter son hospitalité en lui disant : « Entre, mon seigneur, et sois sans crainte » ; puis, quand il dort, elle lui loge à coups de marteau un long clou dans la cervelle.

Au nom de Dieu, Samuel recommande expressément à Saül marchant contre les Amalécites de tout égorger, jeunes et vieux, hommes et femmes, sans épargner les enfants à la mamelle. Saül égorge tout, sauf le roi Agag. Samuel réprouve cette exception ; et lui-même,

il met en pièces le corps d'Agag, offert à l'Éternel.

David est plus clément pour les Moabites, sans d'ailleurs cesser d'être cruel. Il les fait tous coucher à terre ; et, prenant au cordeau la mesure de cette longue file de corps, il en fait deux parts. La première part sera livrée à la mort ; la seconde à la servitude.

Toute la population mâle de l'Idumée est exterminée par le même David, le roi protégé de Dieu. Quant aux Ammonites, il fait scier en deux leurs corps ; il les fait écraser sous des chariots aux roues de fer ; il les fait jeter dans des fourneaux pour y être brûlés.

Un jour David désobéit à Dieu en faisant contre son ordre le recensement du peuple. Dieu, pour punir sa faute, fait mourir de la peste soixante-dix mille Israélites. En face de l'immolation de ces victimes innocentes, David lui-même ne peut s'empêcher de s'écrier : « Qu'ont fait ces brebis ? Le pécheur c'est moi. »

On ne tarirait pas si on voulait énumérer les atrocités ou directement attribuées à Dieu, ou prescrites par Dieu, ou commises par des élus de Dieu sous le couvert de Dieu.

Nous devons admettre que l'âpre souvenir des misères de l'ancienne servitude et la commune barbarie des peuples expliquent en partie les férocités de la conquête et le farouche fanatisme d'un culte qui se confondait avec l'esprit national. Mais il y a là trop d'abominations. L'invincible instinct de la conscience les réprouve et est scandalisé par la doctrine sacrilège qui fait de Dieu leur auteur.

N'est-il pas étrange que ceux qui, jetant un voile pieux sur tant de monstruosités, s'obstinent à revêtir d'un caractère divin les lois et l'histoire des Hébreux,

peuple de Dieu, ainsi que les livres qui les racontent, soient ceux-là même qui, au moyen âge et dans les temps modernes, ont fait des Hébreux les souffre-douleur des nations? Ils ont traité ce peuple comme la peste du genre humain, tout en proclamant que les hommes de toute race sont frères ; qu'aux Hébreux appartient la paternité de la religion chrétienne, et que ses premiers apôtres furent des Hébreux.

INIQUITÉS DE LA LOI MOSAÏQUE

La méconnaissance des droits de l'homme et la disproportion des châtiments sont deux des vices inhérents à l'esprit théocratique. Comment admettrait-il qu'il y ait des limites à l'ingérence des lois puisqu'il procède au nom d'un Dieu infaillible? Pourquoi serait-il modéré dans les peines qui sanctionnent ces lois, puisqu'il agrandit toute faute à la mesure du grand Être vis-à-vis duquel elle est une désobéissance?

La législation présentée aux Hébreux comme étant la législation de Dieu même promulguée par Moïse, n'a aucun respect pour la liberté individuelle. La plupart des actions de l'homme sont soumises à une règle fixe; le droit inquisitorial des ministres de la loi est sans bornes ; et la moindre dérogation est l'objet des châtiments les plus rigoureux.

Les juges sont les anciens du peuple. Mais, dans les cas difficiles, la souveraine juridiction des prêtres peut être substituée à l'arbitrage des anciens. S'il arrive qu'un justiciable suspecte cette cour suprême et qu'au lieu de suivre l'arrêt du pontife sans se détourner ni à droite ni à gauche, il ait l'orgueil de désobéir à ses com-

mandements, qu'il soit puni de mort! Ce sera ôter le mal du milieu d'Israël.

La loi consacre l'esclavage à perpépuité, quand l'esclave n'est pas un Israélite. Un père Israélite peut vendre son fils ou sa fille. Mais l'esclave ne l'est que pour un temps. Au bout de sept ans il peut s'en aller, en même situation qu'il est venu. Il lui est même octroyé pour ses premiers besoins un petit pécule. Est-il arrivé que son maître lui ait donné une femme et qu'il en ait eu des enfants ? L'esclave israélite n'a point la faculté d'emmener ni la femme ni les enfants. Ils sont la propriété du maître. A ce compte vous devinez que l'esclave préférera le plus souvent ne pas profiter de son droit d'affranchissement. Eh bien, s'il n'use pas de son droit, on lui perce l'oreille; et, de par la loi, le voilà indéfiniment esclave.

L'enfant qui a eu le malheur de naître hors du mariage est un excommunié; et, non seulement la loi le frappe lui-même; mais elle atteint encore ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la dixième génération.

Quand un père, menant son fils devant les anciens, leur dira : « Voilà notre fils qui refuse d'écouter les remontrances de son père et de sa mère et passe sa vie dans la bonne chère et dans la débauche », le fils devra être lapidé par le peuple, afin que cet exemple saisisse de crainte tous les enfants en Israël.

La femme suspecte d'infidélité sera conduite devant le prêtre par le mari jaloux et soumise à l'épreuve des eaux amères. Si la potion administrée par le prêtre fait enfler son ventre et dessécher ses cuisses, c'est la révélation de sa faute ; et l'adultère doit porter la peine de son iniquité.

Tout coupable de coups ou blessures sera puni d'après cette règle : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, fracture pour fracture, meurtrissure pour meurtrissure. »

La loi dit encore : « Le parent d'un homme qui aura été tué, tuera le meurtrier et il le tuera aussitôt qu'il l'aura pris. » Ainsi, comme si ce n'était pas assez qu'il faille, dans certains cas, excuser les irrésistibles emportements de la vengeance, la vengeance est ici prescrite.

Le législateur explique qu'il n'y a pas culpabilité à devenir homicide pour venger le sang répandu. C'est ce texte qu'ont souvent allégué des chrétiens de l'Amérique en faveur de l'application sanglante par le peuple de la loi de Lynch. Mais qui ne voit que la société civile a précisément pour objet de substituer la justice, qui est la raison sans la passion, à la vengeance qui est la passion sans la raison, et qu'elle est atteinte dans ses fondements quand l'individu est armé d'un pouvoir discrétionnaire, déclaré l'arbitre de son droit, invité à se faire lui-même justice ?

L'HUMANITÉ DANS LA LOI MOSAÏQUE

Conclurons-nous que le Pentateuque n'est qu'un ramassis de lois inquisitoriales, iniques et cruelles ? Loin de là. On y trouve en grand nombre des prescriptions de haute politique, de prévoyante hygiène, et de sage morale.

Le législateur tenait à prévenir cette extrême inégalité des conditions qui est tôt ou tard la ruine des États. En conséquence il établit l'institution du Jubilé. De cin-

quante ans en cinquante ans, cette grande solennité amenait la remise de toutes les dettes aux débiteurs et la restitution de tous les héritages à leurs anciens propriétaires, en même temps que l'affranchissement des esclaves.

Du moment où, chaque demi-siècle, le Jubilé faisait rentrer toutes les familles dans la possession des terres de leurs ancêtres, toute vente ne visait en réalité qu'un usufruit ; et périodiquement il était porté remède à la disproportion des fortunes, par application de cette doctrine que la terre n'appartient pas à l'homme mais à Dieu.

Le prêt à intérêt était permis vis-à-vis de l'étranger. Il était interdit d'Israélite à Israélite.

L'aumône était l'objet de prescriptions légales par lesquelles chaque Israélite était strictement lié. Chacun devait ouvrir la main à l'indigent, son frère. Chacun, en faisant la moisson, était tenu de laisser un coin de son champ sans le moissonner, et de ne pas ramasser ce qui restait à glaner. C'était la part du pauvre et de l'étranger. De même, quand on faisait la cueillette ou la vendange, il ne fallait emporter ni toutes les olives, ni tous les raisins, à cause des misérables.

C'est l'influence des livres de la loi qui explique que les habitudes de mutuelle assistance aient été et soient encore en usage parmi les Juifs, plus que chez la plupart des peuples.

Puis, que de précautions prises pour prévenir en Israël le développement des diverses maladies qui sévissaient dans l'Orient, notamment de la lèpre !

Enfin, quels beaux préceptes que les prescriptions que voici : « Quand, avec les anciens, vous siégerez aux portes de la ville où se rendent les jugements, vous

n'aurez point égard à la personne du riche pour le favoriser, ni à la personne du pauvre pour le charger; mais, équitables envers tous, vous jugerez votre prochain selon la justice. Vous traiterez l'étranger établi parmi vous comme s'il était né au milieu de vous, et vous l'aimerez comme vous-mêmes, vous souvenant que vous avez été étrangers sur la terre d'Égypte. Si vous rencontrez égarés le bœuf ou la brebis de votre ennemi, vous les lui ramènerez; et, si son âne tombe sous la charge, vous l'aiderez à le relever, au lieu de passer outre. Vous ne retiendrez point jusqu'au lendemain le salaire du mercenaire. Vous n'affligerez point la veuve, ni l'orphelin. Si vous les affligez, j'entendrai leurs cris; vous disparaîtrez sous le feu de ma colère; et veuves aussi seront vos femmes, orphelins seront vos enfants. Vous ne vous vengerez pas; vous ne garderez pas de rancune contre les autres enfants d'Israël; vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. »

Il aurait fallu que le sentiment d'humanité qui anime ces belles formules fût l'âme de la législation mosaïque. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et il advint pour le Pentateuque ce qui devait advenir pour le Coran, dont la magnifique maxime : « En matière de religion il faut s'abstenir de toute violence : la vérité se distingue assez de l'erreur, » n'empêcha point les sanglantes applications de cet autre précepte du même livre : « Tuez les mécréants; et faites que tout culte soit celui du Dieu unique. »

Jésus, dans l'évangile de saint Mathieu, déclare que le livre de la loi a dit : « Vous haïrez votre ennemi. » Rien de plus vrai. Sans doute ce mot n'est pas conforme à la lettre d'aucun des versets du Pentateuque; mais il

est pleinement conforme à tout son esprit. Que si le même Jésus proclame qu'il est venu pour accomplir la loi et non pour l'abolir, c'est qu'il envisage spécialement le précepte du Lévitique : « Aimez votre prochain comme vous-mêmes, » et le précepte du Deutéronome : « Aimez Dieu de toute votre âme, de tout votre esprit, et de toutes vos forces. »

De fait, quoique Jésus condescende à se soumettre aux observances du mosaïsme, son enseignement le désavoue.

LOI MOSAÏQUE ET LOI ÉVANGÉLIQUE

Envisagée dans la formule de ses commandements, dans la sanction de ses pénalités, dans le vivant commentaire des faits et gestes du légendaire Moïse, la loi mosaïque contraste avec la loi évangélique, comme l'esprit de guerre avec l'esprit de paix ; et elle tend à réprimer le mal plutôt qu'à purifier les âmes. C'est là une vérité que Jésus lui-même a mise en évidence dans son sermon sur la montagne.

Le Dieu évangélique est le père de tous les hommes. Le Dieu mosaïque n'est un père que pour les coreligionnaires d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Le Dieu évangélique prêche la mansuétude et le pardon. Le Dieu mosaïque commande de faire passer au fil de l'épée tous les habitants des villes prises, y compris les petits enfants.

Le Dieu évangélique fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. Le Dieu mosaïque est un Dieu jaloux qui prodigue aux uns ses bénédictions et frappe les autres d'extermination.

Moïse complique les cérémonies et règle tout le détail du temple qui est le seul lieu où Jéhovah puisse être adoré. Jésus veut que le jour vienne où, sans souci des lieux, on adorera Dieu en esprit et en vérité.

Moïse exalte le sacerdoce juif. Jésus oppose le schismatique Samaritain, qui est compatissant, au prêtre de la loi qui est sans pitié; et il lance un immortel anathème à ces professiounels de la dévotion qu'on appelait les pharisiens.

Moïse remplit d'observances et de manifestations religieuses la moitié de la vie. Jésus dit qu'il faut prier sans ostentation, dans le secret, en brèves paroles; et il enseigne la courte prière qui mériterait de rallier dans une même formule les croyants de toutes les religions : *Notre père*, etc.

Moïse prescrit les immolations de taureaux, de béliers, de boucs et de genisses. Jésus n'enseigne que l'immolation des instincts égoïstes et des désirs mauvais.

Moïse prêche une haine homicide contre les infidèles anathématisés par la loi. Jésus fait d'une excommuniée de Samarie la confidente de ses révélations sur l'avènement d'une religion universelle ayant dans les cœurs ses autels.

Moïse vise avant tout l'extérieur de la conduite et réglemente la vie sociale. Jésus vise avant tout l'intérieur de l'âme et discipline notre vie intime.

Moïse dit : Obéissez à Jéhovah. Jésus dit : « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. »

Moïse dit : « Vous ne vous parjurerez pas; mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits. » Jésus dit : « Ne faites jamais de

serments en aucune manière. Contentez-vous de dire : cela est; ou : cela n'est pas. Ce qu'on dit de plus est entaché de mal. »

Moïse admet dans la famille la polygamie et la répudiation. Jésus veut que l'époux soit le mari d'une seule femme, comme l'épouse la femme d'un seul mari, et que cette union n'ait de terme que la mort, hors le cas d'adultère.

Moïse dit : Vous ne tuerez pas. Jésus ajoute : Quiconque hait son frère est moralement homicide de son frère.

Moïse dit : Si tu rencontres l'assassin d'un des tiens, venge-toi et égorge. Jésus dit : Pardonne, et, plutôt que de faire mourir, meurs.

Moïse est impitoyable pour la répression des prévaricateurs. Jésus arrête les Juifs qui vont lapider une femme adultère, par cette sublime parole : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Moïse veut qu'on aime son prochain; mais il admet qu'on déteste son ennemi et qu'on rende le mal pour le mal. Jésus dit : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous persécutent; tarissez la source du mal à force de bonté.

La loi mosaïque est la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. La loi de Jésus est la loi de charité. L'une a pour mobile la terreur; l'autre, l'amour.

Moïse oppose les circoncis aux incirconcis et consacre la guerre entre races ennemies. Jésus dit : L'égalité devant Dieu est votre condition : que la fraternité soit votre règle !

Moïse n'envisage que la vie actuelle. Jésus dit : Vous êtes immortels : songez à la vie future !

Moïse mène les Juifs par la sensualité et leur promet des récompenses temporelles. Jésus élève les âmes au-dessus du sensible et leur annonce des récompenses éternelles.

Moïse écrit sa loi. Jésus, qui n'a jamais rien écrit, parle et vit la sienne.

Moïse légifère pour un peuple et pour un temps. Jésus légifère pour tous les peuples et pour tous les temps.

Tandis que Jésus oppose l'esprit à la lettre, Moïse est essentiellement formaliste. Son formalisme apparaît dans les multiples détails de ses prescriptions rituelles et dans la rigueur avec laquelle il exige le repos du sabbat, institution d'ailleurs si sage et si bienfaisante. Les Nombres nous montrent le grand législateur punissant de mort un Juif coupable d'avoir ramassé quelques bûches le jour consacré au Seigneur; et l'évangile de saint Mathieu nous représente les Juifs accusant de sacrilège Jésus et ses disciples pour avoir cueilli quelques épis ou opéré quelques guérisons le jour du sabbat.

C'est dans l'Ancien Testament que les immoralités, les injustices, les tyrannies, les férocités, déguisées sous un manteau de dévotion, ont toujours puisé leurs arguments ; et les livres attribués à Moïse sont l'arsenal qui, en Europe, en Amérique, en Afrique, a fourni leurs meilleures armes aux défenseurs de l'esclavage. L'Exode porte notamment que « si un Israélite frappe du bâton un esclave, homme ou femme, et que la victime survive aux coups un jour ou deux, le maître ne sera point puni; car son esclave c'est son argent. » Ainsi la personne humaine peut être achetée à prix d'or, et cet or qui l'a payée fait d'elle un objet de nul prix.

Le Mosaïsme a été la grande entrave aux progrès du pur christianisme. On a voulu qu'il fût partie intégrante de la religion nouvelle; il en a été la partie dissolvante.

Le christianisme a menti à son nom, s'est écarté du Christ et est revenu à Moïse, toutes les fois que, amnistiant les guerres des conquérants, il a dit : « Tuez »; toutes les fois que, amnistiant l'intolérance des convertisseurs, il a dit : « Persécutez »; toutes les fois que, amnistiant le crime fardé de dévotion, il a dit : « La foi dispense des œuvres. »

LA BIBLE HÉBRAÏQUE

Une collection de livres dont on a fait le *Livre*, telle est la Bible.

Ceux de ces livres antérieurs à la naissance du Christ sont nommés l'Ancien Testament; ceux de ces livres postérieurs à la naissance du Christ sont nommés le Nouveau Testament. Dans la pensée des croyants, les uns et les autres attestent le Christ qu'ils annoncent ou racontent, et ils constituent, les premiers, le pacte de l'ancienne alliance de Dieu avec la race d'Abraham, les seconds le pacte de la nouvelle alliance de Dieu avec tous ceux qui croient en Jésus-Christ, — à l'encontre de cette philosophie naturelle qui nous induit à avoir foi en l'alliance de Dieu avec tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur race ou leur croyance.

Si on envisage la langue où ces livres sont écrits, les livres dits du Nouveau Testament peuvent être nommés la Bible grecque et les livres dits de l'Ancien Testament peuvent être nommés la Bible hébraïque.

La Bible hébraïque a ses épopées racontant la genèse du monde, la vie patriarcale, les faits et gestes de Joseph et de Moïse; ses odes et ses satyres où psalmistes et prophètes disent les aspirations et les colères de leurs âmes; ses poésies patriotiques, parmi lesquelles sont hors de pair les chants de triomphe de Moïse et de Débora; ses hymnes religieux mêlés aux hymes nationaux; ses poëmes didactiques, tels que les Proverbes, le livre de la Sagesse et l'Ecclésiaste, cette incomparable méditation d'un désabusé sur le néant des choses humaines; ses élégies, telles que les lamentations de Jérémie et le cantique de David sur la mort de Jonathas; ses idylles gracieuses, Ruth, Tobie; son épithalame passionné, le Cantique des cantiques; son drame philosophique, le livre de Job.

La voix du monde primitif s'y fait entendre avec une poésie brillante comme le soleil, solide comme le granit.

Les chantres d'Israël ont dit les misères et les aspirations universelles de la nature humaine; et ils ont institué entre l'homme et Dieu un sublime dialogue dont les échos vibreront éternellement dans les âmes. Jamais le verbe humain ne se dégagea à ce point du moment et des circonstances, pour s'élever à l'idée pure dans ce qu'elle a de commun à tous les temps et à tous les lieux.

Ces inspirés font fi des liaisons ordinaires du discours; avancent par bonds, et ne connaissent que la logique du sentiment. Telles sont leurs saillies impétueuses, l'élévation de leurs pensées, la fougue de leurs émotions, leurs suggestives allégories, leurs hardies prosopopées, leurs personnifications de toutes choses,

leurs sentences profondes, leurs vives images prises dans les scènes de la nature orientale, de la vie rustique, du culte religieux et du passé national, que le lyrisme hébraïque demeure sans pareil.

Aucun autre peuple n'a eu la même capacité d'enthousiasme.

Puis, on trouve là les premières semences de ces maximes morales dont Jésus fit plus tard l'âme de son enseignement. Il y est dit en divers endroits : « Pardonnez au prochain qui vous a offensé et vos fautes vous seront pardonnées. — Ne dites point : Je rendrai le mal pour le mal. — Partagez votre pain avec celui qui a faim et accueillez dans votre maison le pauvre et l'homme sans asile. — Habillez celui qui est nu et ne le méprisez point, car c'est votre propre chair. — Consolez ceux qui pleurent et ne vous éloignez pas des affligés. — Tendez aux pauvres une main secourable et vous serez bénis. — La charité couvre toutes les fautes. »

LES PROPHÈTES

Dans les livres sacrés des Juifs, un souffle puissant et fécond d'indépendance se fait jour à travers les accents des prophètes, espèces de tribuns religieux dont l'âme éclatait souvent en inspirations magnifiques.

Les prophètes sont les libres génies d'Israël. Ennemis des vices publics, défenseurs de la grandeur nationale, oracles de Jéhovah, il leur appartient de tout braver pour attaquer l'injustice et opposer aux fautes des hommes la voix de Dieu.

C'est Nabal qui vient trouver David quand, pour

assouvir sa luxure, il s'est fait l'assassin du plus dévoué de ses capitaines, et lui a volé sa femme Bethsabée; qui lui conte l'apologue de l'homme riche ravisseur de la brebis du pauvre, et qui répond à ses cris d'indignation contre le méchant riche : « Roi, vous êtes cet homme-là. »

C'est Élie, qui, au lendemain de la mort de Naboth, lapidé et dépossédé de la vigne que lui enviait Achab, annonce au roi d'Israël les prochaines vengeances de Dieu sur lui et sa maison.

C'est Joël, Amos, Osée, Isaïe, Michée, Sophonie, Nahum, Habacuk, Ézéchiel, Jérémie, Aggée, Zacharie, Abdias, Malachie, qui tonnent contre les crimes des puissants, et contre les superstitions du peuple; maudissent les rois infidèles; tracent des peintures enflammées de la guerre, de la peste, de la famine, de tous les fléaux châtiant les fautes d'Israël, et, par delà les maux prochains, font entrevoir un avenir de gloire et de félicité.

Ces prophètes s'échelonnent du IXe au IVe siècle, jusqu'à l'époque d'où date la grande collection des livres de la loi et le plein triomphe du formalisme sacerdotal.

Fini alors le règne des tribuns, des voyants. C'est le règne des scribes, des légistes.

Quatre siècles plus tard, apparaîtra le prophète des prophètes, Jésus. Les docteurs de la loi, ennemis du prophétisme, le feront mettre à mort.

Il y avait en diverses villes d'Israël des collèges de prophètes.

Les cénobites qui peuplaient ces communautés,

étaient en quelque sorte élevés dans les hymnes et les cantiques. Ils remplissaient leur vie de pieux exercices et s'initiaient à l'art du langage rythmé et de la prédication, en même temps qu'aux connaissances de la morale et de la religion. La vie qu'ils menaient à l'écart du monde était extrêmement frugale. Leur vêtement se réduisait à un manteau de poil et à une ceinture de cuir. Ils avaient la faculté de se marier ; et, comme les enfants adoptaient fréquemment la profession paternelle, les prophètes fils de prophètes étaient nombreux en Israël.

Une des plus anciennes écoles de prophètes était celle de Rama, le lieu de naissance de Samuel.

Le Livre des rois raconte que Saül, quand il eut été oint roi d'Israël, rencontra un cortège de prophètes descendant du haut lieu où était leur monastère, et précédés du luth, du tambourin, de la flûte et de la harpe. Ils prophétisaient ; et Saül, saisi de l'esprit de Dieu, se mit à prophétiser avec eux.

On devine qu'entre prophètes il devait y avoir des antagonismes. Michée, contemporain du roi Ézéchias, dénonce ces prophètes démagogues, qui se font les séducteurs du peuple, déchirent leurs ennemis à belles dents, tout en prêchant la paix, et mettent leur piété à entrer en guerre contre quiconque leur refuse bonne pitance. Jérémie n'a pas assez d'indignation contre ces faux voyants qui racontent les vaines visions de leur cœur, et non ce qui vient de la bouche de Dieu : « Ils sont à mes yeux comme Sodome, dit Jéhovah, et ceux qui les écoutent comme Gomorrhe ». L'Isaïe de la période de l'exil nous montre des prophètes faisant ensemble des orgies, tout vacillants sur leurs sièges, la

langue lourde. Ils entreprennent de dire leurs oracles : « Tu dois... Tu dois... » Ils n'en peuvent balbutier davantage, arrêtés qu'ils sont par les hoquets de l'ivresse.

Dès les temps les plus reculés, les autres dieux des peuples palestiniens avaient comme Jéhovah leurs prophètes. Sous Achab, ce roi d'Israël qui immola son enfant à Baal, le prophète Élie entre en concours avec les prophètes de Baal. Comme ils invoquent leurs dieux sans succès : « Criez plus fort, leur dit-il. Votre dieu a sans doute la tête pesante. Peut-être il dort. Réveillez-le. » Finalement il les fait égorger au nombre de quatre cent cinquante.

LA RESPONSABILITÉ MORALE CHEZ LES PROPHÈTES

Les prophètes ne cessent de dénoncer le mal et d'en affirmer l'expiation nécessaire. Tantôt c'est le coupable qui pâtit; et notre instinct de justice est satisfait. Tantôt c'est l'innocent qui, malgré lui, paie pour le coupable; et cela nous révolte. D'autres fois, c'est bien l'innocent qui est la victime; mais il est la victime volontaire, comme dans la plus belle page de Jérémie; et alors nous admirons.

Il faut lire Ézéchiel, l'auteur de tant d'invectives véhémentes contre Jérusalem et contre les nations voisines d'Israël, pour voir en son expression la plus pure cette forte idée de la responsabilité qu'on retrouve à chaque page chez les prophètes.

« Pourquoi dites-vous en commun proverbe : « Les pères ont mangé du raisin vert; et les fils ont eu les dents agacées ? » Par ma vie, dit l'Éternel, ne tenez plus de pareils propos en Israël. Toutes les personnes

sont à moi, la personne du père et la personne du fils. Mais c'est la personne coupable qui mourra.

» L'homme droit et juste, qui n'opprime personne, abhorre les idoles, évite les rapines, assiste les misérables, juge selon la vérité et suit mes lois, celui-là vivra.

» S'il a un fils, qui, au lieu de l'imiter, écrase les faibles, révère les idoles, vole le prochain, exploite les malheureux, commette fourberies et iniquités, ce fils-là vivrait! Non, il ne vivra pas ! Il s'est chargé d'abominations. Qu'il meure ! Que son sang retombe sur lui ! Qu'il retombe sur lui, et non sur ses enfants!

» La personne qui pèche est celle qui mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité de son père; et le père ne portera pas l'iniquité de son fils.

» Que si le méchant revient du mal au bien, s'il se fait droit et juste, il vivra; il ne mourra pas. Ses transgressions seront oubliées parce qu'il se sera converti à la justice.

» Or donc, je vous traiterai chacun selon vos œuvres. Jetez loin de vous le fardeau de vos péchés. Faites-vous un esprit nouveau et un cœur nouveau. Pourquoi voudriez-vous mourir ? Je ne prends pas de plaisir à la mort de celui qui meurt. Revenez donc et vivez !

» Une vallée était pleine d'ossements desséchés. L'Éternel m'y mena en esprit et me dit : « Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre ? » — « Seigneur, vous le savez mieux que moi », répondis-je. Et lui à moi : « Prophète, dis à ces os que la volonté de l'Éternel est que des corps s'y refassent et que l'esprit de vie les pénètre. » J'obéis, et j'ouïs un grand bruit, et je vis les os se rapprocher, des nerfs se tendre, la chair croître, et la peau vêtir la chair.

» Mais ces corps réédifiés n'étaient point animés par l'esprit. L'Éternel me dit : « Prophète, dis à l'esprit : Esprit, viens des quatre vents ; souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! C'est l'ordre de l'Éternel. » J'obéis ; et les corps reprirent vie ; ils se mirent sur leurs pieds : c'était une immense armée de vivants.

» Alors l'Éternel me dit : « Fils de l'homme, ces os c'est la maison d'Israël. Les Israélites disent : « Nos os sont desséchés ; notre espérance est détruite ; nous sommes perdus. » Va, et dis-leur : « Ainsi parle l'Éternel : Je vous ferai sortir de vos sépulcres ; je mettrai mon esprit en vous ; et vous vivrez, et je vous rétablirai dans votre pays, et vous reconnaîtrez la main de l'Éternel. »

On voit comme, dans la bouche des prophètes, il se fait une espèce de fusion de l'idée morale et de l'idée nationale. La responsabilité est personnelle. Chacun ne doit d'expiation que pour ses propres fautes. Il les expie s'il se repent et se corrige. Qu'ainsi fasse Israël ! Et il ressuscitera dans sa gloire.

LES PROPHÈTES ÉPURATEURS DE LA RELIGION

Les prophètes bannirent petit à petit des imaginations cette foi en des dieux domestiques protecteurs des familles, et en des dieux célestes ayant à leur tête le dieu de la foudre et des éclairs, qui semble avoir été longtemps vivace chez les anciens Israélites.

En même temps ils épurèrent la notion populaire du Dieu d'Israël par la proscription absolue de toutes les images.

Jamais contre l'idolâtrie, sans cesse renaissante

parmi les hommes, on ne dira rien de plus fort que ces paroles :

« Que signifient toutes ces idoles qui ont des yeux, et ne voient point, qui ont des oreilles et n'entendent point?

» Voilà un ouvrier qui façonne du bois avec un couteau; et il lui donne une figure. Il a coupé des cèdres, des chênes, des pins, qu'un homme avait plantés et que la pluie avait fait croître. De ces bois il a tiré du feu pour se chauffer ou pour cuire son pain; et de ces bois il fait également un dieu qu'il adore, une idole devant laquelle il se prosterne !

» De la moitié de l'arbre l'homme a fait jaillir la flamme qui met à point un rôti pour rassasier sa faim, et devant laquelle il étale ses jambes refroidies en murmurant : « Ah ! Ah ! comme c'est bon ! » Et de l'autre moitié il se fait un dieu !

» Devant ce morceau de bois on se met à genoux ; on lui rend un culte; on lui adresse des invocations : Sauve-nous, car tu es notre Dieu !

» Et l'homme ne rentre pas en lui-même ! Il n'a pas le bon sens de dire : « De ce bois j'ai brûlé une part pour m'apprêter à manger; et j'en ai fait un tas de cendres. Pourquoi avec ce qui reste ferais-je une idole? Pourquoi me mettrais-je aux pieds d'une bûche? »

» Ah pauvre créature, repue de poussière et dupe d'illusions ! N'ouvriras-tu pas ton âme à la vérité? Ne t'écrieras-tu pas : « Mais c'est du mensonge que j'ai dans ma main ! »

A ces paroles répondent celles du psalmiste quand il raille les idoles des nations qui, ayant des yeux, des oreilles, un nez, des mains, des pieds, sont insensibles

et inertes : « Pareils soient à leurs idoles, et ceux qui les fabriquent et ceux qui se confient en elles ! »

LES PSAUMES ET L'IDÉE DE DIEU

Les auteurs des chants religieux et nationaux d'Israël, longtemps attribués au seul roi David, manifestent le même enthousiasme qui possédait les prophètes et qui, d'après Osée, les faisait passer pour fous aux yeux de leurs ennemis.

Un ardent amour échauffe les cœurs des psalmistes et inspire leurs paroles : « Un feu s'est allumé en moi, dit l'un d'eux, et ma pensée jaillit comme une flamme. » Leurs hymnes sont le plus beau monument de la prière humaine. Chez aucun autre peuple les effusions de la piété n'ont été si variées ni si pathétiques.

Chanter les louanges de Dieu avec accompagnement de la harpe, du psaltérion, du luth, de la cymbale, était une façon de prophétiser; et le nom de prophète s'appliquait au poète que semblait animer l'inspiration divine.

Les psalmistes apostrophent les cieux et la terre, l'air et les eaux, les montagnes et les collines, les cités et les forêts ; et tout prend une âme, tout sent, tout prie, tout exalte la divinité.

L'univers ne porte-t-il pas l'empreinte de la majesté et de la puissance divine? L'Éternel s'est vêtu de lumière, et il vole sur l'aile des vents. Qu'il le veuille ! Et les cieux se replieront comme un parchemin, et toute l'armée des étoiles tombera du firmament, comme tombent les feuilles sèches de la vigne ou les fruits

pourris du figuier. Qu'il le veuille! Et les montagnes fondront comme la cire devant le feu; et les sources des eaux paraîtront à découvert, et les fondements de la terre seront ébranlés : elle chancellera comme un homme ivre, elle sera enlevée comme une tente dressée pour une nuit. Qu'il le veuille! Et sur les méchants tombera une pluie de feu; et des charbons ardents, du soufre enflammé, des vents brûlants, seront la coupe qu'ils devront épuiser.

Lorsque Kant dira que le ciel étoilé au-dessus de sa tête et la loi morale au fond de son cœur le pénètrent du sentiment de la divinité, il ne fera que résumer la pensée du merveilleux psaume où la beauté des cieux qui racontent la gloire de l'Éternel est mise en parallèle avec la beauté de la loi, dont la pure et douce lumière est le soleil des âmes.

Sans bornes, comme sa puissance, est l'intelligence de Dieu, prescient de l'avenir, partout présent, et voyant tout : « O Éternel, vous me pénétrez; vous me connaissez! Quoi que je fasse vous le savez; et ma pensée n'est pas encore éclose qu'elle s'est déjà révélée à vous. Où pourrais-je aller pour me soustraire à votre vue? Au ciel? Vous y résidez. Dans l'abîme? Je vous y trouve. Aux bords les plus lointains? Vous y êtes présent. Partout votre main et votre œil sont sur moi. J'aurai beau m'envelopper de ténèbres, les ténèbres ne me déroberont pas à vos regards; car pour vous la nuit est encore le jour. O Éternel, comment pourrais-je ne pas vous glorifier? Mon existence est une merveille, à l'exemple de toutes vos œuvres. Vous aperceviez la structure entière de mes os, quand mon corps se formait dans le sein de ma mère. Les fils de cette savante

broderie qui est mon être, étaient encore roulés en peloton ; et vos yeux me voyaient déjà tel que je suis. La seule idée des visions de votre pensée me confond. Elles sont plus nombreuses que les grains de sable de la mer. »

L'HOMME ET LA PROVIDENCE DANS LES PSAUMES

A la suite de la grandeur divine les psaumes exaltent la grandeur de l'homme, adorateur de Dieu et roi de l'Univers.

« Éternel, notre Dieu, avec les bégaiements des hommes, vos nourrissons, vous vous êtes construit un fort contre lequel vient se briser toute la force des ennemis de votre nom. J'ai vu l'impie exalté. Il avait le front haut comme les cèdres du Liban. J'ai passé et il n'était plus.

» O Éternel, quand je contemple le ciel et les astres, je me dis : Qu'est-ce que l'homme, pour que vous ayez daigné penser à lui ? Or voici que vous l'avez placé à côté des puissances divines ; vous l'avez couronné de gloire ; vous l'avez fait le maître de vos œuvres ; vous avez mis la création à ses pieds ! »

On pourrait dire que la plupart des cantiques religieux d'Israël ne sont qu'une illustration de cette immortelle page du Livre des Proverbes où la Sagesse personnifiée se déclare l'éternelle collaboratrice de Dieu, présidant avec lui à l'œuvre de sa création et aux bienfaits de sa Providence : « Le Seigneur m'a enfantée dès l'éternité, avant que le monde fût. Lorsqu'il étendit les cieux, lorsqu'il enserra les eaux, lorsqu'il posa les fondements de la terre, j'étais à ses côtés, réglant toutes choses. Je me joue devant lui dans l'immensité de sa

création, et je fais mes délices d'être parmi les enfants des hommes. »

Comme la pluie et la neige abreuvent la terre, la rendent féconde, la font germer, et donnent à l'homme la semence qui devient le pain qu'il mange, telle la parole sortie de la bouche de Dieu ne reviendra point à lui sans avoir porté ses fruits. Ce qu'il a voulu, elle le réalisera.

L'Éternel tient en sa main une coupe de vin pleine d'amertume. Quoiqu'il en verse tantôt à l'un tantôt à l'autre, la lie n'en est pourtant pas encore épuisée; tous les pécheurs du monde en boiront. La fleur sans eau se flétrit. Tel est le sort de celui qui oublie la loi de Dieu; ainsi meurent ses espérances. Aussi fragile que la toile de l'araignée est le palais de son bonheur. Au matin il était un arbre plein de sève qui étendait ses rameaux par-dessus toutes les frondaisons et enlaçait les rochers de ses racines. Or soudain le voilà disparu. Plus de traces. Le lieu où il était dit : « Je ne le connais pas. »

Et avec tous les hommes disparaissent les cités dans le gouffre de l'oubli. O ce tumulte des innombrables peuples qui ressemble au tumulte des flots d'une grande mer ! O ce frémissement des nations qui ressemble au frémissement des eaux quand elles se débordent ! Lorsque viendra le jour de Dieu, les peuples seront dissipés comme la poussière que roule le vent, comme la paille qu'enlève la tempête.

ASPIRATIONS A LA RELIGION IDÉALE

Ce sont les prophètes et les psalmistes qui de la conception de Jéhovah, Dieu national, s'élevèrent à la con-

ception de Jéhovah, Dieu universel. C'est à eux qu'est dû l'éloge de la moralité mise au-dessus de la dévotion, des bonnes œuvres mises au-dessus des sacrifices. C'est chez eux qu'on trouve des accents tout pénétrés de l'esprit révolutionnaire de Jésus qui proclamera qu'on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres et qui annoncera « de nouveaux cieux, une nouvelle terre où la justice habite ».

Il faut que la parole de vérité coure par le monde ; et que toutes les nations louent l'Éternel. Son empire doit embrasser la totalité des générations et n'avoir de limites ni dans le temps ni dans l'espace. Partout où est une pensée, qu'il soit glorifié !

Quel que soit leur pays, il y aura fraternité entre tous ceux qui craindront l'Éternel et observeront ses commandements. Et les psaumes nous représentent tous les êtres criant à Dieu leur reconnaissance, mêlant leurs voix dans un hymne à sa gloire, et ne formant qu'une grande cité prosternée sous sa loi.

Dans ce vaste temple que sera la terre, le vrai sacrifice, le sacrifice efficace, sera celui des cœurs.

Psalmistes et prophètes se font écho pour faire dire à Jéhovah : « La fumée de vos sacrifices monte sans cesse vers moi. Mais ce ne sont point les taureaux, ni les boucs de vos troupeaux que je vous demande. Tous les animaux des champs ne sont-ils pas à moi ? Croyez-vous que je mange la chair des taureaux, que je boive le sang des boucs ? Marchez dans mes voies ; et apportez-moi en holocauste votre reconnaissance et vos vertus. »

L'Éternel est le Dieu des vertus ; et c'est de vertu en vertu que l'homme s'élève jusqu'à lui. Heureux ceux

qui suivent ses préceptes et font de sa loi la lumière de leurs pas, les délices de leur vie!

Commencez par haïr le mal, vous qui prétendez aimer Dieu. Ses préceptes sont profanés quand ils passent par une bouche impure. Aux justes seuls il sied de le glorifier.

En ce temps où Jérusalem deviendra le centre de l'univers et où les peuples s'y assembleront de toutes les extrémités de la terre pour honorer l'Éternel, doit éclore cet âge d'or que la plupart des peuples ont mis dans le passé et que les Juifs mettaient dans l'avenir.

C'est merveille comme, aux pires jours, les voyants d'Israël se complaisent en beaux rêves et ouvrent à leurs compatriotes de magnifiques horizons de bonheur et de gloire.

Rien n'est puissant sur les âmes croyantes comme ces hymnes de foi et d'espérance. Qui pourra compter les individus et les peuples en proie à la souffrance ou à l'oppression, qui ont puisé là le ressort de leur indomptable énergie? De nos jours, il nous a été donné d'en voir dans les Boërs un inoubliable exemple.

Sans doute l'optimisme est une faiblesse quand il conclut à l'inaction se reposant de tout dans les bons offices d'un destin bienfaisant. Mais il est une force, quand il convie à l'action toutes les énergies de l'homme coopérant avec une justice supérieure qui n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes.

Un athée peut exceller par le caractère comme par le génie; mais enfin ce n'est pas un avantage de se dire: « J'ai regardé la terre, et je n'y ai trouvé que néant; j'ai regardé les cieux, et ils étaient sans lumière. »

Dans l'âme religieuse, telle que la veulent en leurs plus beaux accents prophètes et psalmistes, resplendit un soleil qui jamais ne s'éteint; et sur ses pires maux luit la sérénité d'un immortel espoir.

Nobles et réconfortantes visions! L'idée d'une admirable entente entre les hommes remplace ces idées d'exterminations qui font dire à Isaïe que c'est un bonheur de prendre les petits enfants de ses ennemis et de les écraser contre la pierre. S'interrompant d'inviter Jéhovah à frapper les nations des fléaux de sa colère, les prophètes nous font assister à un miraculeux hymen de toutes les puissances ennemies.

Plus de guerre entre les hommes; les épées sont converties en instruments de labour; chacun repose tranquille à l'ombre de son verger; le loup et l'agneau paissent côte à côte; le nourrisson joue impunément avec la vipère; la terre, douce à l'homme, est fertilisée par la rosée du ciel; et sur le monde transfiguré s'étend la paix sainte de Jéhovah.

Voici les grands abaissés; voici les humbles relevés; voici les pauvres retirés de leur fumier; voici les opprimés libérés de leurs chaînes. Il semble entendre déjà la grande parole de Jean : Dieu est charité. Jéhovah ne dit-il pas par la bouche d'Osée : « Le culte que je réclame c'est l'amour, non les sacrifices »? Ainsi qu'il est dit dans les psaumes, la miséricorde et la vérité vont au-devant l'une de l'autre; la justice et la paix se donnent un mutuel baiser. Oh! qu'il est beau de voir ainsi unie la famille humaine! La concorde fraternelle est aussi douce que l'odeur des parfums qu'on répand sur la tête du grand-prêtre, que la rosée du matin qui argente la verdure ds la montagne de Sion.

Disparu le Dieu jaloux. Ce n'est plus seulement pour son peuple c'est pour tous les peuples que Dieu a ce cœur tout maternel dont parlait Isaïe, quand il lui mettait sur les lèvres ces paroles : « La mère oubliera-t-elle l'enfant qu'elle allaite ; sera-t-elle sans pitié pour le fruit de ses entrailles ? Même quand elle oublierait son enfant, moi, ô Israël, je ne t'oublierai point. »

Quand Élie était dans sa solitude, l'Éternel passa devant lui. Ce fut d'abord un ouragan qui déracinait les arbres. Mais Dieu n'était pas dans cet ouragan. Ce fut ensuite un tremblement de terre qui déplaçait les rochers. Mais Dieu n'était pas dans ce tremblement de terre. Puis ce fut un feu, qui consuma la forêt ; mais Dieu n'était pas dans ce feu. Après ce feu, ce fut un murmure de l'air doux et léger. Pour lors, Élie se voila la face. Il avait senti Dieu présent.

LE MATÉRIALISME DU PEUPLE HÉBREU

La religion idéale vers laquelle tendaient les psalmistes et les prophètes ne doit pas empêcher de reconnaître le fond de matérialisme qui subsista toujours chez le peuple hébreu.

Il mettait l'âme dans le sang, et voyait dans la mort le néant. Tout au plus lui arrivait-il, par une réminiscence du « double » des Égyptiens, de se représenter les ombres des morts comme jouissant au tombeau d'une vague existence, et peuplant leur solitude des rêves du passé.

C'est dans cette région des ombres vaines où les petits sont les égaux des grands et où le matin est encore la nuit, que nous introduit Isaïe, quand il nous

montre, au fond de leurs cavernes sépulcrales, les rois des nations assis chacun sur la pierre de son sarcophage et disant à un nouveau venu : Te voilà donc semblable à nous !

Le sublime Livre de Job nous présente un juste soumis aux plus cruelles épreuves, dépouillé de ses grands biens, privé de ses enfants, en proie à une lèpre dévorante, laissé sans consolation, livré même aux reproches de ses amis qui veulent voir dans ses maux le châtiment de fautes secrètes. Un moment, il est vaincu par le désespoir ; il maudit le jour de sa naissance et il s'émeut avec angoisse de la grande énigme du mal infligé ou toléré par Dieu : « Pourquoi ont-ils reçu le jour ceux qui sont dans l'amertume du cœur, qui aspirent avidement à mourir comme s'ils creusaient la terre pour avoir un trésor ; et la mort ne vient pas ! » Mais, quel que soit le trouble de son âme, il résiste à la tentation de blasphémer contre Jéhovah dont il oppose la grandeur au néant de l'homme. Des injustes accusations de ses amis il en appelle au témoignage de l'Éternel. Et voici que l'Éternel intervient pour montrer, en de superbes discours, combien l'homme est impuissant dans sa prétention de discerner les voies de la Providence. Job résigné s'humilie ; et toutes les prospérités terrestres viennent récompenser le saint homme que sa souffrance a fait toucher aux sommets de la vertu.

D'une vie future et de récompenses que ce juste recevrait au delà de la mort, il n'est pas question. Pour Job l'homme est un vase d'argile que Dieu fait aujourd'hui et réduit en poudre demain. Ecoutez sa plainte :

« L'homme né de la femme a la vie brève et toujours

tourmentée. C'est une fleur qui est coupée à peine éclose ; c'est une ombre qui apparaît pour disparaître.

» Tous, il nous attend ce pays des ténèbres d'où on ne revient pas. Là près des rois dorment les déshérités de la terre ; là les méchants cessent d'opprimer ; là les captifs n'entendent plus la voix de leurs geôliers et entonnent l'hymne de la liberté ; là l'homme trouve le relâche de ses maux, pareil au mercenaire qui prend son repos à la fin de la journée.

» L'arbre qu'on abat possède l'espoir de reverdir ; il pousse de nouveaux jets ; il se décore de nouvelles feuilles. Mais l'homme, terrassé par la mort, disparaît pour toujours... Où va-t-il ?

» Comme un fleuve tarit et se dessèche, ainsi l'homme se couche et ne se relève plus. Il ne se reveillera pas tant que les cieux subsisteront ; il ne sortira pas de son sommeil.

» Ah ! Dieu, si vous vouliez seulement me cacher dans le séjour des ombres, m'y tenir à couvert jusqu'à ce que votre colère soit passée, et fixer un terme où vous vous souviendriez de moi ! Si l'homme une fois mort pouvait revivre !

» Le gravier est emporté par le courant des eaux. Tel l'homme s'abîme dans le gouffre où finit l'espérance.

» Vous le menez d'épreuve en épreuve ; vous le défigurez ; puis vous le congédiez.

» Ses enfants seront-ils honorés ? Seront-ils méprisés ? Il n'en saura jamais rien.

» De même que la nuée se dissipe et ne laisse aucune trace, celui qui descend sous la terre ne remontera plus ; il ne rentrera plus dans sa maison ; le lieu qu'il habitait ne l'apercevra plus.

» O que ne suis-je mort dans le sein de ma mère ! Que ne suis-je passé de son sein au sépulcre ! Nul ne m'aurait connu ; et je serais comme si je n'avais jamais été.

» Je vais m'endormir dans la poussière. L'œil qui me voit ne me verra plus. Vous me chercherez ; et je ne serai plus. »

La même pensée apparaît plusieurs fois dans les livres sacrés des Hébreux : « L'homme est né terre et redevient terre. »

Mais l'homme n'est-il que terre ? N'y a-t-il pas un souffle de Dieu qui anime cet argile périssable, et qui doit retourner à Dieu ? Il semble bien que, dans diverses pages des psalmistes et des prophètes, le serviteur de Dieu exprime l'espoir que son âme ne sera pas jetée dans la fosse de la destruction et livrée à l'empire des ombres; mais que Jéhovah lui ouvrira les portes de l'éternelle vie. Oui, on voit des méchants vivre heureux et tranquilles. Ils se moquent des bons, portent la tête haute et font les maîtres. Mais leur félicité n'a qu'un temps. Elle n'aura été que le rêve d'une heure qui s'enfuit au réveil. Il n'y a de bonheur durable que pour le juste. Dieu est son rocher ; Dieu est son refuge. Semblables aux troupeaux qui vont à l'abattoir, les hommes sont pêle-mêle poussés vers la tombe où les vers rongent leurs cadavres. Et les fous et les sages meurent également. Il y a pourtant entre les vertueux et les pervers une différence. Dieu sauve du néant ceux qu'il protège, et il les reçoit dans sa gloire.

Telle est la doctrine qu'avec un peu de bonne volonté on peut dégager de certains passages des psaumes et des prophéties, voire de cette page du livre de Job où

le pauvre patient affirme l'attente d'un libérateur.

Quoi qu'il en soit, force est de le reconnaître, la législation religieuse des Hébreux ne mentionne que des récompenses et des punitions temporelles. Qui obéit à la loi, ses greniers seront pleins de froment, ses pressoirs regorgeront de vin, toutes ses entreprises prospéreront, et il sera béni dans ses enfants. Qui désobéit, sera maudit à la ville et aux champs; maudit sera son pain; maudite sa maison; maudite sa vigne; maudit son troupeau. Le ciel sera d'airain sur sa tête ; et la pluie qui en tombera ne sera que du sable pour ses terres. Il prendra une femme, et un autre jouira d'elle, et le fruit de ses entrailles sera maudit.

Jéhovah déchaînera les peuples étrangers contre les juifs coupables, et ils seront décimés. Il les affamera, et ils seront réduits à manger la chair de leurs fils et de leurs filles. Il les dispersera, et ils devront se prosterner devant les dieux de bois des nations. Leur vie sera comme suspendue à un fil. Nuit et jour ils seront en alarmes. Le matin ils diront: que n'est-ce déjà le soir ! et le soir : que n'est-ce déjà le matin !

« Chez les Hébreux, dit Leibniz, la doctrine de l'immortalité de l'âme n'était point autorisée d'une manière populaire. Moïse ne l'avait point fait entrer dans ses lois. »

C'est au lendemain de la captivité, comme il apparait par les livres de la Sagesse et des Maccabées, que la doctrine de l'immortalité se propagea parmi les Juifs. Mais ce n'était qu'une opinion particulière non un dogme consacré ; et les Sadducéens proclamaient bien haut leur matérialisme.

Bossuet le confesse quand, après avoir déclaré qu'il

appartenait à Jésus-Christ de « faire connaître à l'homme, dans une pleine évidence, la dignité, l'immortalité et la félicité éternelle de son âme », il en vient à dire : « Cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnaître, non seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. »

Il faut ajouter que, pour la multitude, l'idée de Jéhovah était loin d'être pure d'un mélange d'idolâtrie et de polythéisme.

Les Hébreux se complaisaient aux merveilles et aux mensonges de l'astrologie, de la pyromancie, de la nécromancie, et Saül lui-même ne put résister à l'envie de faire évoquer l'ombre de Samuel par la pythonisse d'Endor. Ils s'empressaient autour de ces statues de dieux étrangers, érigées par l'idolâtre Salomon, qui se dressèrent pendant des siècles dans l'enceinte même du Temple et sur le mont des Olives. Ils étaient captivés tantôt par l'éclat des fêtes, tantôt par l'ombre des mystères dont la célébration favorisait les pires désordres. Ils assistaient, avec un intérêt passionné, aux danses frénétiques de ces prophètes de Baal qui, dans leur vertigineux délire, se déchiraient la chair avec des couteaux. Ils prenaient un barbare plaisir à ces sacrifices humains, où des enfants étaient solennellement brûlés sur le bucher, en même temps que retentissait une sauvage musique dont les sonorités empêchaient qu'on ne pût ouïr les sanglots et les cris des mères éplorées. Bref, jusqu'au v[e] siècle avant l'ère chrétienne, le culte des idoles attira constamment ces esprits grossiers, sans cesse admonestés et sans cesse séduits.

De plus, alors même qu'ils n'étaient pas infidèles à Jéhovah, ils le considéraient plutôt comme leur Dieu à eux que comme le Dieu unique de tous, et, contrairement à leurs prophètes, qui proclamaient que les dieux des nations sont néant, ils trouvaient légitime que chaque peuple eût ses dieux.

IV

DOCTRINES DES CHANANÉENS
ET DES CHALDÉENS

IDOLATRIES PALESTINIENNES

En outre des idoles égyptiennes, ce sont les idoles chananéennes, phéniciennes, babyloniennes, qui furent la perpétuelle séduction du peuple hébreux.

Parmi ces idoles figuraient des maîtres et rois des cieux, qu'on appelait des Baals, ou des Molochs.

A chaque Baal, correspondait généralement une Astarté partageant avec lui la souveraineté. Baal représentait la lumière qui illumine et féconde la nature. Astarté représentait l'amour qui réjouit et perpétue les êtres. Certains voyaient Baal dans le soleil et Astarté dans la lune.

Longtemps et en maints lieux, y compris Jérusalem, la crédulité publique attribua à Baal et à Astarté les plus féroces exigences.

Il fallait à Baal des sacrifices d'enfants et en particulier l'immolation des premir-nés, à moins que l'horrible dieu permît qu'on les rachetât par la circoncision. La déesse imposait des mutilations à ses prêtres. Des prostitutions, dont ils recevaient le salaire, étaient une des formes de son culte.

Il nous reste l'inscription d'une stèle où Mésa, roi des Moabites, fait savoir à la postérité que, s'étant rendu maître de la ville de Nebo, il a mis à mort toute la population mâle, et consacre à son Astarté les femmes et les filles, en faisant d'elles des prostituées.

Chez les Phéniciens, autrement dit chez les Chananéens du bord de la mer, le culte d'Adonis, le bien-aimé d'Astarté, donnait lieu à des fêtes qui étaient le triomphe du luxe et de la licence.

A Byblos, une immense affluence de peuple célébrait tour à tour la mort et la résurrection du jeune dieu.

Au commencement de l'été, ce n'était que lamentations. On se pressait en pleurant autour de pompeux catafalques, dressés sur les hauts lieux. Dans la ville et par la campagne aux enivrantes senteurs, allaient et venaient en troupes des femmes désolées qui s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs vêtements, meurtrissaient leurs poitrines et poussaient des gémissements plaintifs pour mener le grand deuil du bel Adonis dont le simulacre recevait les honneurs funèbres.

L'automne venu, après les grosses pluies, quand de la pente des monts roulait vers la mer l'eau rougeâtre des torrents, il y avait une nouvelle crise de désespoir : « Voyez ! s'écriait-on. Voyez le rouge sang d'Adonis ! » Et de toutes parts éclataient des sanglots. Sept jours se passaient dans l'affliction. Le huitième jour, les prêtres disaient : « Réjouissez-vous ! Adonis est ressuscité » ! Aussitôt tous les échos retentissaient de cris de joie. La foule célébrait le jeune dieu rendu à son immortelle amante. Maintes femmes se montraient prises d'un éro-

tique délire; et, échevelées, dévêtues, elles se livraient en proie à la luxure du premier venu, moyennant des sommes d'or qui allaient grossir le trésor sacerdotal.

Bien étrange cette vieille terre de Chanaan où on remarque, dans la vie publique, une perpétuelle alternative d'usurpations et de révoltes; dans la vie sociale, une perpétuelle émulation d'idolâtries et de vices.

THÉOLOGIE CHALDÉENNE

L'Astarté des Phéniciens, suivis par les Carthaginois, n'était que la copie de Belît, une des déesses de la Chaldée.

Chacun des dieux de la Chaldée se doublait d'une déesse qui était en quelque sorte son reflet; et à Bel, le dieu solaire, maître des hommes, faisait vis-à-vis Belît, la Vénus chaldéenne, reine de la volupté, et aussi reine de la victoire.

S'il faut en croire Hérodote, les dames de Babylone auraient rougi d'arriver à la vieillesse sans être allées au moins une fois faire œuvre de courtisanes dans le temple de la déesse Belît.

De quelles aberrations est donc capable le sens humain pour qu'on ait pu considérer comme un devoir de religion l'affichage public de la femme s'abandonnant à un inconnu qui la paie!

Mais on connaîtrait mal la Chaldée si on la jugeait d'après les abominables coutumes où se complut l'impudique Babylone. Nous devons songer que la Chaldée partage avec l'Égypte l'honneur d'avoir été la mère des lettres, des sciences, des arts et des religions. C'est dans ces deux pays que prit son premier essor la civili-

sation qui a insensiblement mené notre monde au point où il est aujourd'hui.

La vieille Chaldée a son histoire fabuleuse nous donnant la primeur des récits légués par la tradition hébraïque, sur la création en six jours, la désobéissance du premier homme, le déluge, la tour de Babel et la confusion des langues. Ces récits font remonter l'origine du monde non à six mille ans, mais à quelques centaines de milliers d'années.

Les Chaldéens en vinrent à distinguer, au-dessus de la multitude des dieux et des génies, perpétuellement en conflit les uns avec les autres, l'esprit du ciel, l'esprit de la terre et l'esprit de l'abîme.

Au ciel plane le soleil, roi splendide de l'immensité, qui découvre à nos yeux le firmament sans bornes et, devant ses rayons, chasse au loin le mensonge.

Le pontife de la terre est le feu par qui brille la flamme des sacrifices et s'entretient le foyer des familles. Il est la providence de l'humanité.

Les pauvres habitants de la terre sont en butte aux perpétuelles attaques des mauvais génies qui se plaisent à troubler les éléments, à bouleverser l'ordre de la nature, à égarer le cœur des mortels et à semer les peines partout où paraissait éclore le bonheur. Une ville est-elle engloutie par un cataclysme? La peste sévit-elle? Une vierge déserte-t-elle le foyer paternel? Ce sont eux les artisans de ces maux.

Reste de s'allier contre les mauvais génies avec les bons génies que domine Ea, l'esprit ailé, maître de la science et de la vie, et de recourir aux incantations de la magie, pour combattre les mille influences pernicieuses qui nous environnent.

Mais aux enchanteurs, aux astrologues, aux devins secourables, marchands de talismans et d'amulettes, experts dans les exorcismes et dans les évocations, s'opposent les sorciers pervers qui jettent des sorts, fabriquent des philtres, pratiquent l'envoûtement, suscitent maladies et malheurs.

L'esprit de l'abîme reçoit les âmes dans la région d'où l'on ne revient pas et où, perdus au milieu des ténèbres, on n'a que la poussière pour rassasier sa faim. Toutefois, en un coin est cachée la fontaine de vie dont les dieux ménagent l'approche à quelques âmes privilégiées. Quand elles ont bu à cette source, elles se trouvent régénérées.

V

DOCTRINES DES PERSES

Le magisme est le trait d'union de la Chaldée et de la Perse. La Perse, elle aussi, fit une grande part à l'action des génies bons ou mauvais et aux facultés surhumaines dont peuvent être mis en possession les hommes initiés dans les grands mystères.

Il faut comparer les Perses, non aux Sémites de la Phénicie ou de Babylone et de Ninive, mais aux Sémites de la Judée, pour discerner toute la différence entre la race sémitique et la race aryenne. La tendance des Sémites est d'opposer un dieu personnel à la nature. Aux yeux des Aryens, toute la nature est comme pénétrée de Dieu. Pour les Juifs, Dieu, conçu d'abord sous le nom d'*Elohim* comme la collection des puissances divines, est devenu *Jéhovah*, l'Éternel unique, qui crée le monde par un acte libre de sa volonté. Pour les Perses, Dieu est nécessairement doublé du monde qu'il ne pouvait point ne pas créer, et le monde est peuplé d'esprits, émanations nécessaires du grand Esprit.

LE ZEND-AVESTA ET ZOROASTRE

Les plus anciens monuments de la religion et de la philosophie de la Perse se trouvent dans le Zend-Avesta,

recueil de livres sacrés où est exposée et commentée la doctrine du livre divin qu'un saint prophète aurait apporté du ciel. Ce qu'est la Bible à l'égard des Juifs le Zend-Avesta l'est à l'égard des Perses; et leur Moïse se nomme Zoroastre.

Ce personnage légendaire qui fut le plus grand sage de la Perse et dont le nom résume pour la postérité le travail de plusieurs sages et de plusieurs siècles, serait né dans la Bactriane, treize cents ans avant l'ère chrétienne.

On contait qu'il était de race royale et que Dieu l'avait élu avant sa naissance pour l'œuvre du salut.

En vain les mauvais génies semèrent les embûches sous les pas du messie providentiel; ils ne réussirent qu'à mettre en lumière sa sainteté, victorieuse des pires épreuves. Aux temps marqués, le sage, qui jusque-là avait vécu dans les méditations et dans les bonnes œuvres, se confina sur la cime sauvage d'une montagne. C'est là que, traversant des tourbillons de flammes, il lui fut donné de pénétrer jusqu'au trône de Dieu qui lui remit le livre de la sainte loi.

Savants et prêtres essayèrent bien de coaliser leurs efforts contre le grand révélateur. Mais il déjoua les sophismes de la fausse science; déconcerta les intrigues de l'envie sacerdotale; convertit à sa foi des brahmanes venus pour le confondre; gagna par des miracles la protection du roi qui d'abord le persécutait, et imposa aux foules ses enseignements.

Les révélations et les enseignements attribués à Zoroastre contiennent beaucoup de puérilités; et on y voit en œuvre la spéculation sacerdotale prélevant de gros revenus sur la crédulité populaire. Une place

V

DOCTRINES DES PERSES

Le magisme est le trait d'union de la Chaldée et de la Perse. La Perse, elle aussi, fit une grande part à l'action des génies bons ou mauvais et aux facultés surhumaines dont peuvent être mis en possession les hommes initiés dans les grands mystères.

Il faut comparer les Perses, non aux Sémites de la Phénicie ou de Babylone et de Ninive, mais aux Sémites de la Judée, pour discerner toute la différence entre la race sémitique et la race aryenne. La tendance des Sémites est d'opposer un dieu personnel à la nature. Aux yeux des Aryens, toute la nature est comme pénétrée de Dieu. Pour les Juifs, Dieu, conçu d'abord sous le nom d'*Elohim* comme la collection des puissances divines, est devenu *Jéhovah*, l'Éternel unique, qui crée le monde par un acte libre de sa volonté. Pour les Perses, Dieu est nécessairement doublé du monde qu'il ne pouvait point ne pas créer, et le monde est peuplé d'esprits, émanations nécessaires du grand Esprit.

LE ZEND-AVESTA ET ZOROASTRE

Les plus anciens monuments de la religion et de la philosophie de la Perse se trouvent dans le Zend-Avesta,

l'œuvre providentielle. Ces astres dont les fronts lumineux peuplent la voûte céleste, ces vents dont le souffle sème la vie, ces pluies dont les bienfaisantes ondées activent la végétation, en un mot tous les éléments, toutes les forces de la nature, ont leurs génies.

A côté des esprits de la nature, il y a les esprits frères des âmes. Chaque être a son esprit tutélaire qui est à la fois son vivant idéal et son protecteur providentiel, qu'il lui appartient de s'attacher par la pureté du cœur et par la prière. Quand la mort a rejoint les âmes saintes à Dieu, leurs pieux gardiens, toujours altérés de dévouement, étendent sur d'autres êtres leurs salutaires influences.

En face d'Ormuzd il y a Ahriman, en face des grands esprits du bien et de leurs surbordonnés, les génies bienfaisants, il y a les grands esprits du mal, et leurs subordonnés, les génies malfaisants.

Le vulgaire se les explique par l'éternelle coexistence d'êtres méchants et d'êtres bons. Mais le sage n'admet pas qu'il y ait eu de tout temps des êtres méchants. Il attribue leur naissance à l'inévitable imperfection de tout ce qui est créé et à la nécessité du conflit de forces ennemies pour qu'existe le mérite de l'harmonie conquise par l'initiative des volontés vertueuses. Au surplus, il pense que les êtres méchants auront une fin, de même qu'ils ont eu un commencement.

Alors les mauvais esprits, perturbateurs de la nature et ennemis de l'humanité, seront dissipés par les trois prophètes, continuateurs de Zoroastre, qui apporteront le complément de sa loi et, assistés d'Ormuzd, libére-

ront enfin les créatures de tout désordre comme de toute corruption. Alors sera définitive la défaite de la Mort par la Vie. Alors se taira pour toujours la parole de mensonge, et retentira seule la parole de vérité.

Ainsi, selon l'enseignement de Zoroastre, le Bien est le flambeau de la vie et de la pensée, l'Être pur et parfait s'incarnant dans tout ce qui est lumineux, bon et beau. Le Mal n'est que ténèbres ; il engendre la maladie, le crime et la mort ; et partout où est le désordre, c'est lui qui se manifeste.

Il y a un empire des ténèbres et un empire de la lumière. Là domine le roi éphémère du mal ; ici domine le roi éternel du bien. L'un a sous ses ordres les démons ou esprits de ténèbres ; l'autre est servi par les anges ou esprits de lumière.

Le Bien et le Mal sont toujours en lutte. Mais le Bien doit finir par triompher et régner seul.

LA MORALE ZOROASTRIENNE

D'après le mazdéisme, ainsi nommé parce qu'il est la religion du sage, l'homme doit couler ses jours dans un joyeux labeur, soutenu par la foi et par l'espérance.

Coopérateur d'Ormuzd, il est tenu de suivre les inspirations des bons génies et d'imiter leur influence bienfaisante qui fait tout croître et tout prospérer.

Il s'appliquera donc à répandre autour de lui la lumière, la fécondité et la vie ; il fera rendre à la terre tous les biens qu'elle peut donner ; il convertira les déserts arides en plaines fertiles ; il tourmentera la nature pour quelle renaisse transfigurée sous sa main active et intelligente ; il détruira les animaux malfai-

sants et protégera les bons animaux parmi lesquels aux chiens est dû le premier rang.

En même temps, il favorisera les mariages qui multiplient la race humaine; il abritera les voyageurs sous son toit; il prodiguera ses soins aux malades; il donnera à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif.

Dans les cas de doute si une action est bonne ou mauvaise, l'homme de bien s'abstiendra. En tout, il sera loyal et vrai.

Mentir est le péché le plus honteux de tous, procédant de ce qu'on a mal fait et menant à mal faire. Notre âme doit rester transparente et pure comme la lumière.

N'avoir que de bonnes pensées, ne dire que de bonnes paroles, ne faire que de bonnes actions, voilà où il faut tendre.

Un acte vertueux vaut mieux que cent sacrifices, et la dévotion ne dispense pas de la moralité. Qui a failli, ne peut laver sa souillure que par un repentir sincère et par de bonnes œuvres.

Après la mort, nous comparaissons devant le génie de la vérité et de la justice. Il pèse nos vies, en mettant sur les plateaux de sa balance d'un côté la somme du bien, de l'autre côté la somme du mal. Puis, les âmes traversent un pont jeté sur le vaste abîme de l'enfer et menant au paradis. Si le mal l'emporte, elles sont précipitées dans l'abîme avant d'atteindre l'autre bout du pont. Si c'est le contraire, elles arrivent sans difficulté jusqu'au trône de Dieu qui fixe leur rang dans la hiérarchie des âmes bienheureuses, en attendant la résurrection des corps.

Pour se soutenir dans son combat perpétuel contre le mal, l'homme doit glorifier Ormuzd et demander dans ses prières l'assistance des anges, puis faire aux dieux des offrandes, brebis, bœufs, chevaux, et communier avec ses frères dans les banquets du sacrifice. On célébrait ces banquets sur les hauteurs où était entretenu depuis des siècles le feu sacré, qui tenait lieu pour les Perses des images, des statues, des temples et des autels, familiers aux autres peuples. Vêtu d'une robe blanche, la tiare en tête, une verge à la main, le mage offrait à chaque assistant quelques gouttes d'une liqueur symbolique, et, après leur immolation faisait rôtir devant la flamme sainte les victimes bénies, qu'on mangeait en commun.

L'heure viendra où le mal sera détruit, où sera achevée l'œuvre de sanctification universelle, et où les esprits de tous les hommes, membres de la société vivante de la lumière, seront réunis avec tous les purs esprits dans le sein du grand Esprit.

Qu'on envisage le haut sentiment de charité dont s'inspirent les idées qui viennent d'être résumées et qu'on songe que la conception d'un Médiateur ou Sauveur, la notion du Verbe éternel, et la distinction du Père, du Fils et de l'Esprit, trinité dont le soleil, le feu et l'air sont le triple symbole, se trouvent dans Zoroastre, on reconnaîtra peut-être en tout cela une première ébauche de la doctrine qui, plus tard, prévalut dans le dogme chrétien, et on comprendra ainsi cette tradition si poétique qui représente les mages venant, sur la foi d'une étoile, adorer le Christ naissant.

VI

DOCTRINES DES INDIENS

C'est par une espèce de schisme que Zoroastre constitua la religion des mages. Primitivement les Perses faisaient partie de la même société aryenne et avaient les mêmes doctrines que les Indiens dont on va s'occuper.

Il y a à distinguer trois périodes dans le développement des anciennes doctrines indiennes : la période védique, la période brahmanique et la période bouddhique.

LE VÉDISME

LE CULTE VÉDIQUE

Les monuments de la première période sont les recueils d'hymnes qu'on appelle les Védas ou livres de la sagesse. Ces hymnes, mélange de subtilité profonde et d'imagination exubérante, nous montrent le génie aryen divinisant toutes les forces naturelles, concentrant et amplifiant les qualités physiques des choses dans les déités spirituelles auxquelles il les identifie, ramenant les unes aux autres ces déités spirituelles

infinies en nombre, aboutissant à démêler, au fond de toutes, une espèce de trinité matérielle où sont figurés le mouvement, la vie et la pensée, et finissant par réduire cette trinité elle-même à l'être absolu qui soutient tout, qui voit tout, qui a enseveli l'obscurité dans la lumière, qui produit le ciel et la terre, couple béni qu'il nourrit de son lait, qui enfin reçoit dans le monde des pieux, où la jouissance devance le désir, la partie immortelle de l'homme de bien.

Ainsi un polythéisme naturaliste, essentiellement distinct de l'anthropomorphisme grec et où germe l'inspiration monothéiste : voilà quelle fut tout d'abord la croyance de l'Inde.

Le feu ou Agni, chaleur, vie et pensée, était comme le médiateur entre l'homme et les dieux.

Au lever de l'aurore, le père de famille, à la fois laboureur, guerrier, poète et prêtre, se tenait debout devant les flammes du bûcher qu'il avait allumé sur l'autel ; l'œil fixé vers l'Orient, il appelait les dieux au festin sacré généralement composé de laitage, de fruits, quelquefois d'animaux domestiques, et les assistants se disaient que les dieux arrivaient invisibles, et nul ne doutait de leur présence réelle.

Puis le père de famille prononçait des invocations telles que celle-ci « Que vos âmes se comprennent, mortels ici rassemblés ! Faites une même prière, un même vœu ! N'ayez qu'une seule pensée, une seule âme ! J'offre, dans ce sacrifice, votre prière et votre holocauste présentés avec une intention commune. Que vos volontés et vos cœurs soient d'accord ; que vos âmes s'entendent, et le bonheur est avec vous. »

LE NATURALISME VÉDIQUE

Dès cette première époque, le sens métaphysique et le sens moral de l'Inde percent, dans ses hymnes religieux, avec un éclat de poésie, une liberté d'allures, une jeunesse d'enthousiasme, qui ne se retrouvèrent plus. Il y a un charme enchanteur dans ces naïfs bégaiements de la croyance aux choses divines, et on retrouve là de précieux monuments pour la psychologie de l'humanité.

Et d'abord, voici comment les Indiens chantaient Agni, le Feu, que la première ignorance adora lui-même avant d'en faire le symbole de la vie universelle :

« Que le brillant Agni, hôte du peuple, répande ses flots de lumière ; et que de son foyer il comble de biens son serviteur !

» On aime à honorer ce dieu qui est comme votre bien, on aime à le voir grandir et produire ses lueurs. Sur la ramée, il agite ses flammes, comme le cheval attelé à un char agite ses crins.

» Les offrandes le font flamboyer avec des teintes multicolores, et sa jeunesse semble à chaque instant se renouveler.

» Il s'acharne sur le bois qu'il dévore; il trace en brûlant un noir sentier, et il plaît au regard, comme un ciel qui sourit entre ses nuages.

» Puis il s'étend, il va brûler la terre ; il s'élance ainsi qu'un troupeau sans pasteur. Les plantes sont consumées, noircies, dévorées par Agni jetant ses flammes.

» Donne-nous, ô Agni, de vaillants compagnons, une heureuse abondance, une belle famille, et de grandes richesses ! »

De même qu'elles personnifiaient le feu, ces vives imaginations personnifiaient l'Aurore en un langage radieux et souriant comme elle :

« Le large char de l'heureuse déesse est attelé ; les dieux immortels sont placés sur ce char ; la noble habitante des airs est sortie du sein des ténèbres pour parer le séjour des humains.

» La première du monde entier, elle se lève et répand glorieusement au loin ses bienfaits.

» Toujours jeune, toujours nouvelle, l'Aurore renaît pour éveiller les êtres, elle vient la première à l'invocation du matin.

» L'Immortelle visite nos demeures, et, du haut des airs, recueille nos hommages. Libérale et brillante, elle va sans cesse distribuant les plus riches de ses trésors.

» Par des retours successifs vont et reviennent le jour et la nuit sous des formes différentes. La nuit est une caverne qui enveloppe le monde d'obscurité. L'Aurore la dissipe, elle qui apparaît brillante sur son char resplendissant.

» Telle qu'une vierge aux formes légères, ô déesse, tu accours vers le lieu du sacrifice. Ferme et riante, tu marches triomphalement et tu dévoiles ton sein brillant.

» Pareille à la jeune fille que sa mère vient de purifier, tu révèles à l'œil l'éclatante beauté de ton corps.

» Aurore fortunée, brille par excellence ; aucune des aurores passées ne fut plus belle que toi ! »

Moins poétique mais plus solennel est cet hymne au Soleil, souvent récité chez les Indiens :

« Ce nouvel éloge de toi, ô radieux et brillant soleil, t'est adressé par nous.

» Daigne agréer notre invocation ; visite nos âmes avides comme un homme amoureux va trouver une femme.

» Que le soleil, qui voit et contemple toutes choses, soit notre protecteur !

» Méditons sur la lumière admirable du soleil resplendissant ! Qu'il dirige notre intelligence !

» Avides de nourriture, nous sollicitons par une humble prière les dons du soleil adorable et resplendissant.

» Les prêtres par des sacrifices et par de saints cantiques, honorent le soleil resplendissant que leur intelligence leur dit d'honorer. »

Ils disaient encore :

« Le visage de la vérité est couvert par des voiles d'or épais et prestigieux.

» O Soleil! nourricier du monde, dévoile la vérité à nos regards, afin qu'il soit donné à tes fidèles adorateurs de voir le soleil de la justice.

» O Soleil! nourricier du monde! solitaire anachorète, dominateur et régulateur suprême, écarte tes rayons éblouissants, retiens ton éclatante lumière, permets que nous puissions contempler ta forme ravissante, et devenir partie de l'être divin qui se meut dans toi! »

LE SPIRITUALISME VÉDIQUE

On vient de voir comment la pensée indienne, fascinée par les merveilles de la nature, les chante dans ce qu'elles ont de plus pur et y pressent un mystère profond.

Voyons maintenant comment, au delà des dieux que se fait l'imagination multipliant en tout la nature divine, elle remonte au seul Dieu et s'interroge sur la grande énigme, sur l'origine du monde.

« Il n'y avait ni être, ni néant, ni éther, ni cette tente du ciel. Qu'est-ce qui aurait enveloppé ce qui n'existait pas? Où se cachait ce qui est caché? Était-ce dans les flots? Était-ce dans l'abîme?

» Il n'y avait ni mort, ni immortalité; rien ne séparait la nuit obscure du jour lumineux.

» Le Tout, indivisé, respirait seul. En lui rien ne respirait. Hormis lui rien n'était.

» Les ténèbres le couvraient, semblables à un Océan que rien n'éclaire.

» Le Tout était donc enveloppé en lui-même, lorsque tout à coup, mû par l'ardeur intellectuelle, il s'écria : » Si j'étais plusieurs! »

» L'Amour le premier pénétra le Tout, l'amour ce premier germe de l'ardeur intellectuelle.

» Méditant dans leur esprit, des sages ont deviné cet antique lien qui rattache l'être au néant.

» Ce rayon de l'amour que les sages virent partout était-il dans l'abîme, était-il sur les hauteurs?

»La semence fut jetée, et les forces naquirent. Ici-bas

s'épanouissait la nature ; de là-haut procédaient l'acte et la volonté.

» Mais qui donc le sait? Qui donc l'a jamais déterminé le point fixe d'où jaillit la vaste création ? Les dieux vinrent plus tard qu'elle. Qui donc peut savoir d'où elle vient?

« LUI seul, de qui elle vient, la vaste création, soit qu'il la fit lui-même, soit qu'il ne la fit point, lui qui regarde du haut du ciel, lui le sait en vérité; — ou lui-même ne le saurait-il pas? »

On sent ici le souffle de l'inspiration panthéiste, mais elle est hésitante.

Ailleurs on trouve nettement glorifié un Dieu personnel et créateur qui a fait l'univers ; personnifie en soi le bien et est l'arbitre moral de l'humanité. Tels ces appels à la pitié divine :

« Ne me laisse plus rentrer, ô Dieu, dans cette maison d'argile et de boue; aie pitié de moi, ô Dieu tout-puissant, aie pitié de moi !

» Si je marche tout tremblant comme un nuage que chasse le vent, aie pitié de moi, ô Dieu tout-puissant, aie pitié de moi!

» C'est parce que je manque de force, Dieu fort et brillant, que je suis allé me briser sur le fatal rivage : aie pitié de moi, ô Dieu tout-puissant, aie pitié de moi!

» La soif a dévoré ton adorateur, bien qu'il fût au milieu des eaux ; aie pitié de moi, ô Dieu tout-puissant, aie pitié de moi!

» Toutes les fois, ô Dieu, que nous, simples hommes, nous commettons quelque offense contre l'armée des cieux, toutes les fois que nous violons ta loi sans intention, aie pitié de nous, ô Dieu tout-puissant, aie pitié de nous!

» O roi, qui as fondé l'immensité du ciel et de la terre, qui as développé cette grande et large voûte toute parée d'étoiles, et qui as étendu la surface terrestre, toi, le Dieu fort et invisible, mais aussi le Dieu plein de clémence, pardonne-nous les péchés de nos pères; pardonne-nous aussi les péchés dont nous avons été coupables nous-mêmes! »

Il est évident qu'un sentiment religieux si élevé et si pur ne pouvait s'arrêter à l'adoration des forces naturelles et devait pénétrer au delà de tous les symboles :

« A quel Dieu offrirons-nous l'holocauste?

» Au commencement parut le germe doré de la lumière; seul il fut le souverain-né du monde; il remplit la terre et le ciel.

» A quel Dieu offrirons-nous l'holocauste?

» LUI qui donne la vie et la force; lui dont tous les Dieux eux-mêmes invoquent la bénédiction : l'immortalité et la mort ne sont que son ombre.

» LUI, seul souverain tout-puissant de l'univers, de l'univers qui s'est éveillé et a commencé à respirer, lui qui règne sur l'homme et qui conduit l'animal!

» LUI qui illumine l'éther, qui affermit la terre, qui fixe le ciel et l'empyrée, qui a répandu la lumière à travers les couches des nuées!

» LUI dont le regard puissant s'étendit sur les eaux qui portent la force et qui enfantent le salut; lui le gardien de la vérité; lui qui, au-dessus des dieux, fut seul Dieu!

» A quel Dieu, sinon à LUI, offrirons-nous l'holocauste? »

LE BRAHMANISME

ORIGINES ET BIBLE DU BRAHMANISME

L'aspiration vers l'être innommé préparait le culte de Brahma tel qu'il devint dans la seconde époque du dogmatisme indien.

Le mot *Brahma* désignait d'abord le sacrifice, que les Indiens divinisaient parce qu'il met la terre en communion avec les puissances célestes. Ce mot désigna ensuite par extension la prière qui s'associe au sacrifice et est divine comme lui ; et enfin il désigna, par analogie, la vie physique et morale que protègent le sacrifice et la prière.

C'est ce mot qu'adopta l'orgueil sacerdotal pour signifier l'Être universel par lequel tout existe. Le nom de *Brahma*, outre qu'il était déjà consacré par le culte, avait l'avantage de répondre au nom de cette corporation de prêtres qui s'étaient substitués peu à peu aux chefs de famille, et qui, sous la dénomination de *Brahmanes*, faisaient profession d'être les hommes de la prière.

Ces élans d'une foi naïve, ces expressions lyriques du sentiment religieux qui constituaient les hymnes souvent sublimes du Rig-Véda, les Brahmanes entreprirent d'en faire une espèce de Bible et ils convertirent toute cette poésie philosophique en un système de formules sacrées.

De plus, pour mieux consolider le despotisme religieux qu'ils avaient à cœur d'établir, ils rédigèrent, en s'aidant d'éléments antérieurs, le livre de la Loi ; le présentèrent comme une inspiration de Dieu même,

édictée par Manou le fils de Brahma, et en firent la seconde partie des Écritures. C'est ce code à la fois politique et religieux, connu sous le nom de code de Manou, qui est le principal monument de la période brahmanique.

Les lois de Manou abondent en intéressantes maximes applicables aux diverses conditions de l'homme. Telles les suivantes sur la famille : « Un bon mariage est celui où règne l'harmonie des cœurs. Fondé sur un double amour, il peut être appelé l'union des musiciens célestes, tant deux âmes faites l'une pour l'autre s'enchantent d'une mutuelle félicité. — La parure sied à la femme. Elle met ainsi la joie au cœur de son mari et est le plaisir de ses yeux. — L'époux et l'épouse ne doivent faire qu'un. On n'est pas sûr d'une femme parce qu'on la fait bien garder ; on n'en est sûr que si elle se garde elle-même. — Devenue veuve, la femme ne doit même pas prononcer le nom d'un autre homme ; et ses enfants doivent occuper sa vie. — Que l'enfant honore, aime et serve ses parents ! sinon ses œuvres pies seront de nul prix. — Un père est plus vénérable que cent instituteurs, et une mère est plus vénérable que mille pères. »

Le mal est que les plus étranges absurdités coudoient les vérités les plus hautes, et qu'à côté de sages prescriptions il y en a une foule qui, par leur minutie ridicule, sont merveilleusement propres à paralyser toute initiative et à garrotter les âmes. Des injustices, que l'ancienne coutume pouvait consacrer mais non légitimer, sont là non seulement sanctionnées, mais encore fortifiées et accrues. Sans doute, les auteurs du livre de la Loi n'ont point créé la distinction des castes dans l'Inde ;

mais, l'ayant trouvée existante, ils ont tout fait pour l'affermir et pour l'éterniser, en la dotant d'une espèce de sanctification religieuse.

LES CASTES

D'après le code de Manou, le prêtre, gardien et interprète des saintes Écritures, c'est-à-dire des Védas, est le centre de la création. Pour défendre le prêtre est né le guerrier; pour nourrir le prêtre et le guerrier est né l'homme de travail; pour les servir tous est né le paria.

« Brahma fit sortir de sa bouche le brahmane, de son bras le guerrier, de sa cuisse l'homme de travail, et de son pied le paria.

» Il donna en partage aux brahmanes l'étude et l'enseignement des Védas, l'accomplissement des sacrifices, le droit de donner et de recevoir ses grâces.

» Il imposa pour devoir aux guerriers de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les livres saints et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens.

» Il donna pour fonction au travailleur de soigner les bestiaux, de sacrifier, d'étudier les livres saints, de faire le commerce, de prêter à intérêt, de labourer la terre.

» Quant au paria, le souverain Maître ne lui assigna qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leur mérite. »

Ainsi quatre sortes d'hommes : l'homme de la prière, l'homme de la force, l'homme du peuple et l'homme de rien. L'homme de la prière est le maître; l'homme de la force est son second : tous deux dominent et s'en-

tresoutiennent. L'homme du peuple travaille, s'enrichit, paie et obéit. Quant à l'homme de rien, son nom signifie abjection et dépendance; servir et pâtir, voilà sa destinée.

Or cet édifice de servitude dont le prêtre est la clef de voûte doit demeurer à jamais ce qu'il est : y toucher ce serait attenter à Dieu même. De là l'exécration dont Manou poursuit l'adultère. Il faut le réprimer sévèrement, et tous doivent unir leurs efforts pour le prévenir parce que c'est de lui que naît dans le monde le mélange des classes, mélange funeste d'où procède toute immoralité.

Au roi il appartient d'empêcher que la distinction des castes ne soit méconnue. Il est le grand justicier, et à son service est « le génie du châtiment ».

Le châtiment gouverne le genre humain ; le châtiment protège ; le châtiment veille pendant que tout dort.

Que le roi s'en serve pour maintenir chacun dans ses fonctions spéciales, et qu'il sache surtout que ce qui importe le plus, ce qui doit être le principal objet de sa sollicitude, c'est d'astreindre l'homme de travail et l'homme de rien à remplir leurs obligations ; car « si cette espèce de gens venaient à s'écarter de leurs devoirs et à toucher aux barrières, ils seraient capables de bouleverser le monde ».

Et en effet, il est arrivé, en certain lieu, à certaine époque, que cette espèce de gens, qui là étaient d'ailleurs un peu différemment traités et avaient nom bourgeois et vilains, ont osé toucher aux barrières et ont entrepris de bouleverser le monde pour le replacer sur les bases du droit.

Le régime des castes, dans l'Inde comme ailleurs, peut avoir été favorisé par la juxtaposition de races conquérantes à côté de races conquises qu'elles s'assujettirent. Toutefois ce régime tient surtout à la légèreté ignorante des peuples enfants et au respect aveugle de leurs descendants pour la coutume établie. Les premiers hommes ayant dû, par goût et par besoin, se partager graduellement les fonctions sociales, ont été amenés à les hiérarchiser d'après leur importance vraie ou supposée, et à croire plus capables de remplir les fonctions de telle ou telle catégorie ceux que les influences héréditaires, l'éducation et l'exemple domestique semblaient y prédestiner.

Ils ne s'en tinrent pas là, et, soumettant à une loi fixe et invariable ce qui aurait dû demeurer subordonné aux choix de la liberté, ils étendirent à toutes les sphères de la vie sociale le préjugé de l'hérédité monarchique.

LA PHILOSOPHIE DU RÉGIME DES CASTES

Que si l'Inde se fit un dogme de cet odieux principe qui proclame une inégalité radicale entre les hommes et enferme chacun d'eux dans un cercle de fer, ne faut-il pas en chercher la raison supérieure dans la doctrine qui est le fond même du Brahmanisme ?

Le prêtre indien absorbe tout en Brahma, dont il est dit dans le code de Manou que c'est « l'âme suprême en laquelle il faut voir l'ensemble des choses, le grand être qui produit toute la série des actes qu'accomplissent les êtres animés » ; et en même temps il pense que les êtres animés se transforment les uns dans les autres, si

bien que ce qui aujourd'hui est un animal a été ou sera un jour un homme.

Toutes les parties de la nature étant des membres de Brahma et aussi des membres de l'humanité, le travail qui la mutile ne mérite-t-il pas d'être flétri ? Donc, honte au travail, honte à cette nécessité fatale dont l'effet est de donner la mort à ce qui vit ! « Certaines gens, dit Manou, approuvent l'agriculture ; mais c'est là une occupation justement blâmée par le sage ; car le bois armé d'un fer tranchant déchire la terre et les animaux qu'elle renferme. »

On s'est fort extasié sur ce sentiment de sympathie universelle, sur cet instinct de pitié et de devoir envers les êtres inférieurs dont nous serions, dans la doctrine indienne, comme les frères aînés. Mais, ici comme ailleurs, il y avait avec le ciel des accommodements.

Sans doute le code de Manou, défendant d'affliger aucun être animé, de tuer même un oiseau, un insecte, un ver, enseignait à être doux envers l'animal et protégeait sa vie contre tout attentat profane. Mais, du moment où cet attentat prenait un caractère sacré, il était toléré sinon recommandé. Immoler des animaux pour les sacrifices n'est plus leur faire du mal, c'est leur ouvrir le séjour du bonheur.

Grâce à ce sophisme, avec lequel on aurait pu également s'autoriser à tuer femme et enfants, il devenait permis à tous de se nourrir de la chair d'un animal pourvu qu'elle eût été offerte aux dieux et aux mânes, et un brahmane avait tout pouvoir de manger de la viande à son aise du moment où il l'avait consacrée par de saintes paroles.

Et puis, ne voit-on pas que cette espèce d'extension de l'humanité n'est rien moins au fond que la négation de l'humanité? Pour le brahmane l'homme n'existe point; il n'existe que le prêtre, le guerrier, le travailleur, le paria, la bête, la plante; et entre la caste servile et l'animalité il n'y a plus que la différence d'une caste supérieure à une caste inférieure. Pas de droits communs; pas de justice égale pour tous; pas de réciprocité; mais des fonctions diverses dont la naissance décide souverainement, à telles enseignes qu'il est dit dans le code de Manou : « Mieux vaut mille fois s'acquitter de ses fonctions natives d'une manière défectueuse que de remplir parfaitement celles d'une classe différente. »

Cependant on s'abuserait si on imaginait que, méconnaissant ainsi la personnalité humaine, les docteurs du brahmanisme n'avaient aucune notion de la responsabilité et du mérite.

Ce même livre de la Loi où le régime des castes a été coulé dans un moule d'airain, renferme ces belles paroles : « L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions et seul la punition de ses méfaits. Après avoir abandonné son cadavre à la terre comme un morceau de bois ou une motte d'argile, les parents de l'homme s'éloignent en détournant la tête; mais la vertu accompagne son âme. Et celui qui, ferme dans ses entreprises, doux, patient, étranger à la société des pervers et incapable de nuire, a persisté dans cette bonne conduite, et, de plus, a été continent et charitable, celui-là obtient le ciel. » Et dans un autre livre indien il est dit : « Un père, un fils, dans ce monde et dans l'autre, recueille seul le fruit de ses

œuvres. Un père n'est pas récompensé ou châtié pour son fils; un fils ne l'est pas pour son père. Chacun d'eux par ses actions s'engendre le bien et le mal. »

On croira qu'un tel enseignement doit ruiner par la base l'édifice de l'inégalité et du despotisme. Tout au contraire, il l'affermit; il le consolide; il le fait reposer en quelque sorte sur le fondement inébranlable de l'éternité. Et voici comment :

Par cela même qu'il est dû à chacun selon ses œuvres et que Brahma est souverainement juste, il n'y a pas de hasards dans la naissance; et, ce que nous sommes, ce qui nous arrive, dans la vie actuelle, n'est qu'une conséquence de nos vies antérieures et comme l'acquittement de la dette que la justice éternelle avait contractée envers nous par suite de nos mérites et de nos démérites personnels.

Sans doute, celui qui tue est coupable, et tôt ou tard il recevra son châtiment; mais sa victime était coupable aussi, et c'est nécessairement une ancienne faute dont elle n'avait point encore subi la peine qui a causé son malheur.

Que sont donc les castes? Elles sont des cercles immuables tracés par Dieu même.

Dieu, selon notre dignité, nous place dans tel ou tel. Il faut savoir y demeurer; car prétendre en sortir ce serait prétendre se soustraire aux atteintes de la justice divine.

Pas de mal qui n'accuse une faute; pas de douleur qui ne soit une expiation. Donc, pas de plaintes. Esclave, résigne-toi à servir et à être méprisé. Peut-être y a-t-il en toi l'étoffe du plus sage, du plus vaillant, du plus entreprenant des hommes : qu'importe? Fils d'esclave,

tu dois demeurer esclave. Ta condition est le châtiment d'un passé que tu ignores; mais sache que tout est pour le mieux et que, si ta naissance décide de ce que tu seras, c'est ce que tu fus qui a décidé de ta naissance.

Ainsi le principe de justice qui devait briser les chaînes ne fait que les sceller à jamais; ainsi la moralité se tourne en immoralité, parce qu'au lieu de faire de la morale la pierre angulaire des doctrines métaphysiques, on prétend déduire de la croyance la loi des mœurs.

L'AME, DIEU ET LES ÊTRES

Cette théorie de la préexistence qui, consacrant l'iniquité au nom de l'équité, servait à justifier l'un par l'autre l'ordre social et l'ordre divin, découlait logiquement des idées brahmaniques sur l'âme et sur Dieu.

On considérait dans l'âme ce qu'elle a de commun chez tous les êtres vivants et non ce qu'elle a de propre chez l'homme. Or si, en tant que force douée de conscience et de mémoire, elle peut commencer et cesser d'être, en tant que puissance pure, ne doit-elle pas toujours durer? L'être est susceptible de se modifier à l'infini; mais du moment où il existe il a toujours existé et existera toujours. Par suite, l'âme peut s'incarner sous mille formes différentes, telles que celles de brahmane, d'esclave, d'animal, et monter ou descendre dans la hiérarchie des existences; mais, tout comme elle n'a pas eu de commencement, elle ne saurait avoir de fin. On voit comment se lient les doctrines indiennes sur la préexistence, l'immortalité et la transmigration des âmes.

La raison de ces idées était dans le concept qu'on se faisait de Dieu. Brahma est proclamé l'Être unique, infini, universel et éternel, d'où tout émane. Par cela même, il n'y a jamais ni véritable création, ni entier anéantissement. Tout ce qui est a toujours été et peut commencer ou cesser de paraître, mais non absolument commencer ou cesser d'être. Il y a seulement dans les choses des alternatives d'activité et d'inertie, parce qu'il y a dans l'Être infini des alternatives d'action et de repos. Ainsi c'est dans un des moments d'action de Brahma que cet univers visible a été comme dégagé et produit :

« CELA n'était que ténèbres, incompréhensible à l'intelligence, indistinct, ne pouvant être connu, ni par les procédés logiques du raisonnement, ni par la sagesse humaine, et comme endormi de toutes parts.

» Alors le grand pouvoir existant par lui-même, n'étant point vu, mais rendant l'univers visible avec les éléments primitifs et les autres grands principes, se manifesta dans toute la puissance de sa gloire, dissipant les ténèbres.

» LUI, que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'impénétré et l'impénétrable, l'éternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre, apparut dans toute sa splendeur.

» LUI, l'esprit suprême, ayant résolu de faire sortir de sa propre substance les êtres divers, il les produisit...

» Tant que Dieu veille, l'univers accomplit ses actes ; dès que Dieu sommeille, dès que son esprit est en repos, l'univèrs s'endort et est comme évanoui.

» Durant le paisible sommeil de Brahma, les êtres animés pourvus de principes actifs quittent leurs fonctions, et le sentiment devient inerte.

» Et la vie de tous les êtres s'étant ainsi dissoute dans l'âme suprême qui fait toute sa vie, l'âme suprême sommeille doucemeut dans une parfaite quiétude.

» Puis, l'heure arrive où, revenant à ses fonctions et se revêtant de nouveau de formes actives, elle se manifeste à travers les semences végétantes ou animales et reprend une face nouvelle.

» C'est ainsi que, par un repos et par un réveil alternatifs, l'Être immuable dérobe ou fait naître à la vie tout ce qui a le mouvement et tout ce qui ne l'a pas. »

Donc tout naît, périt et renaît; tout sort de l'unité, y rentre et en sort encore.

TRINITÉ ET INCARNATION

Pour mieux marquer ces trois phases de la vie universelle, tour à tour donnée, retirée, rendue aux êtres, et figurer l'accord de la multiplicité avec l'unité, les Indiens imaginèrent les deux doctrines de la Trinité et de l'Incarnation.

On sépara dans Brahma la force qui produit, la force qui détruit, et la force qui reproduit. De là les trois dieux de la trinité brahmanique : Brahma qui demeure la personnification de l'énergie créatrice, Çiva le dieu destructeur qui résout les êtres dans l'Être, et enfin Vichnou le Dieu réparateur et sauveur qui dégage de nouveau la multiplicité de l'unité et engendre l'universelle renaissance.

D'après les écritures indiennes, ces trois dieux n'en font qu'un. Voici, en effet, ce qu'ils répondent à un ascète qui les interroge : « Apprends, ô pénitent, qu'il n'y a point de distinction réelle entre nous; ce qui, aux hommes, semble devoir être distinct n'est tel qu'en apparence. L'Être unique paraît sous trois formes, par les actes de création, de conservation et de destruction ; mais il est un. Adresser son culte à une de ces formes, c'est l'adresser aux trois ou au seul Dieu suprême. »

Le centre de la trinité indienne, le lien entre Brahma et Çiva, c'est naturellement Vichnou, le médiateur toujours prêt quand le salut d'un monde le réclame, qui, « ne dédaignant pas de s'incarner sous la forme de la créature, naît d'âge en âge pour la protection des hommes de bien et pour le rétablissement de la justice, » qui, enfin, se manifeste en chaque homme par l'énergie de la vie, l'élévation de l'intelligence et la droiture de la volonté.

Ainsi complétaient tout le reste, et se complétaient l'un l'autre, dans les constructions métaphysiques des brahmanes, le dogme de la Trinité et le dogme de l'Incarnation ou plutôt des Incarnations.

Il arriva bientôt, comme il fallait le prévoir, que Brahma, dans son paternel repos, fut un peu négligé pour Vichnou, dont l'active bonté touchait plus les âmes et attirait davantage l'adoration.

C'est ainsi que les chrétiens s'adressent à Dieu le fils plutôt qu'à Dieu le père. Dans nos églises, pour une image du Père Éternel, il y a mille images du Christ, son fils unique.

L'ASCÉTISME BRAHMANIQUE

Par cela même que le fond de la doctrine brahmanique était un panthéisme idéaliste, à travers les manifestations multiples et successives de l'Être on concevait l'Être lui-même, un et universel dans son éternelle et immuable essence; et on le jugeait amoindri par les formes variées dont il se revêtait. La création apparaissait ainsi comme une espece de chute. C'était par l'effet d'une dégradation continue que les êtres, procédant du parfait au moins parfait, émanaient de l'Être.

De cette sorte on était conduit à voir en tout ce qui vit du divin et du mauvais : du divin, puisque tout dérive de Dieu comme le rayon jaillit d'un foyer lumineux ; du mauvais, puisque Dieu ne s'incarne que par de progressifs abaissements.

Dès lors, ne semblait-il pas que le plus grand bien devait être le retour de chaque être à l'unité? De là cet idéal supérieur de la morale indienne : Priez et méditez, multipliez vos privations, devenez de plus en plus insensible à tout; dégagez-vous de la matière, rendez-vous peu à peu digne de rentrer en Dieu; le parfait renoncement mène à la délivrance finale.

« Sage est le chef de famille qui, voyant sa peau se rider et ses cheveux blanchir, et ayant sous ses yeux les fils de ses fils, se retire dans une forêt pour y vivre d'abord en anachorète, puis en parfait ascète. Qu'il renonce à tout ce qu'il possède, qu'il confie sa femme à ses enfants et qu'il parte seul; que, loin de tous, inaccessible à tout désir, sans se tourmenter désor-

mais d'aucune pratique pieuse, mais l'esprit fixé sur l'esprit divin, il se livre à des austérités de plus en plus rigoureuses et dessèche sa substance mortelle, ne désirant point la vie, mais attendant le moment fixé pour sa mort comme le domestique attend ses gages. »

Toutefois le sacerdoce brahmanique sentait qu'il se serait frappé au cœur s'il eût ouvert à tous cette haute voie du salut, en dehors des mille contraintes de la loi civile et religieuse. Aussi l'entier affranchissement par cet ascétisme parfait où cessaient même les pratiques pieuses, n'était-il proposé qu'aux brahmanes, comme fin dernière, et avec cette triple condition qu'ils devaient avoir préalablement engendré des fils, avoir multiplié les sacrifices et s'être fatigués longtemps à étudier les saints livres.

Le commun des hommes demeurait emprisonné dans les liens du formalisme légal. Mais, tout en acquittant ses dettes envers la société et envers le sacerdoce, chacun était toujours tenu de mâter sa chair.

Il faut combattre l'amour du plaisir duquel naissent dix sortes de pratiques vicieuses : « la chasse, le jeu, la médisance, le sommeil pendant le jour, le goût des femmes, l'ivresse, la danse, le chant, la musique instrumentale, et les voyages inutiles. »

En se livrant au penchant des organes vers la sensualité, on ne peut manquer de tomber en faute ; mais en leur imposant un frein, on parvient au bonheur suprême.

Le désir n'est jamais satisfait par la jouissance de l'objet désiré : semblable au feu dans lequel on répand du beurre clarifié, il ne fait que s'enflammer davantage.

Comparez celui qui jouit de tous les plaisirs des sens et celui qui y renonce, et vous verrez comme l'abandon complet de tous les désirs est préférable à leur accomplissement.

Ce n'est pas seulement en évitant de les flatter qu'on peut soumettre les organes disposés à la sensualité, c'est encore en se livrant avec persévérance à l'étude de la science sacrée qui initie l'homme au détachement de lui-même. Celui-là a dompté ses organes, qui entend, qui touche, qui mange, qui sent des choses qui peuvent lui plaire ou lui répugner, sans éprouver ni joie, ni tristesse.

Au devoir de se dompter s'ajoute le devoir de se châtier.

En effet, étant donné le dogme de la transmigration, la pénitence s'impose à tous, même aux meilleurs, puisque la vie actuelle a été précédée par d'autres et qu'il faut bien se laver des fautes passées dont on peut être chargé. On n'a de maladies ou de difformités qu'à cause de crimes commis avant ou pendant cette vie, et, pour ne pas renaître avec des marques ignominieuses, il faut se purifier à force de mortifications.

LA THÉOCRATIE BRAHMANIQUE

Les devoirs pieux, quelque recommandables qu'ils puissent être, ne sauraient tenir lieu des devoirs moraux. C'est bien ce qui semble ressortir de certains passages du livre de la Loi, de ceux-ci par exemple : « Qu'un homme ne soit pas fier de ses austérités, et qu'après avoir sacrifié il ne profère point de mensonges. Le sage observe constamment les devoirs moraux avec plus

d'attention que les devoirs pieux; et il est sûr que qui néglige les devoirs moraux déchoît, même lorsqu'il observe les devoirs pieux. »

Mais ces idées, conformes à la raison, étaient peu conformes à l'esprit sacerdotal, avide de tout envahir et de tout dominer.

C'est le prêtre ici qui est le maître, et il en vient à s'assimiler Dieu pour pouvoir mieux se substituer à lui.

Ainsi, tandis que les Grecs, peuple guerrier, concevaient la divinité à l'image de leurs héros, les Indiens, peuple dévot, furent formés à se figurer la divinité à l'image de leurs prêtres.

Chez eux, Brahma est vulgairement imaginé comme un ascète, comme un mystique; et son nom est Prière.

Prier, sacrifier, respecter et servir les brahmanes, voilà au fond quel sera l'essentiel de la vertu.

Sans doute la Loi enseigne qu'être tempérant, probe, exempt d'envie, doux, charitable, pur, pieux, se montrer résigné, réprimer ses sens, rendre le bien pour le mal, connaître l'âme suprême, est le devoir de l'homme, et que chacun, qu'il ait péché en pensée, en parole ou en action, est tôt ou tard puni par où il a péché. Mais en même temps, elle ne s'appuie en rien sur la dignité humaine; elle fait du devoir une fonction qu'impose le brahmane plutôt qu'une injonction de la conscience; elle apprend à se décharger de ses fautes par la récitation de prières sacrées, et elle assure qu'on obtient sûrement le ciel du moment où, selon ses moyens, on fait des présents aux brahmanes versés dans la sainte Écriture et détachés des choses de ce monde.

A la domination du formalisme religieux devait se

joindre naturellement l'intolérance religieuse. Aussi trouve-t-on dans le livre de la Loi des décisions comme celles-ci : « Tout homme des trois premières classes qui embrasse les opinions des livres sceptiques doit être exclu de la compagnie des gens de bien comme un athée et un contempteur des livres sacrés... Que l'homme bien né, qui ne fait pas sa prière debout le matin, et qui ne la répète pas le soir étant assis, soit traité comme un homme de rien... Si un homme de la haute classe est dans le dénûment, il peut prendre ce qui est la propriété d'un homme qui se conduit mal et n'observe pas les devoirs religieux. C'est établir l'ordre que de déposséder les méchants au profit de l'homme de bien. »

Mais, comme le vulgaire est toujours dupe des mots et qu'il n'y a pas d'oppression plus sûre que celle qui se déguise, le brahmane avait déguisé la sienne. Aussi est-il dit dans ce même livre de la Loi : « Le brahmane n'a rien de commun avec la force matérielle, et son arme unique c'est la parole. »

Sans doute le prêtre ne porte point le glaive ; mais qu'importe, si sa parole commande au glaive ? Et comment pouvait-il en être autrement dès que cette parole était reconnue telle qu'elle se donnait, c'est-à-dire comme le décret divin auquel tout doit s'assujettir ?

Voici comment parle des brahmanes ce code de Manou que ses rédacteurs firent accepter à la crédulité populaire comme une révélation de Dieu même :

« Par son origine qu'il tire du membre le plus noble de Brahma, étant né de sa bouche, et parce qu'il possède la sainte Écriture, le prêtre de Brahma, ou brahmane, est de droit le seigneur de toute la création

et c'est par sa générosité que les autres hommes jouissent des biens de ce monde.

» Un brahmane âgé de dix ans et un guerrier âgé de cent années doivent être considérés comme le père et le fils ; et des deux, c'est le brahmane qui est le père et qui doit être respecté comme tel.

» Le brahmane est le principal soutien du trône; et le roi est tenu de vénérer les brahmanes versés dans les saints livres et de se gouverner d'après leurs conseils.

» Lorsqu'un brahmane instruit vient à découvrir un trésor jadis enfoui, il peut le prendre en entier, car il est seigneur de tout ce qui existe.

» Mais quand le roi trouve un trésor anciennement enfoui, qu'il en donne la moitié aux brahmanes, et fasse entrer l'autre moitié dans ses coffres !

» Que le roi se garde bien de tuer un brahmane, quand même il aurait commis tous les crimes possibles ; qu'il le bannisse du royaume en lui laissant tous ses biens et sans lui faire le moindre mal !

» Dans quelque détresse qu'il se trouve, le roi doit bien se garder d'irriter les brahmanes en prenant leurs biens ; car, une fois irrités, ils le détruiraient sur-le-champ avec son armée et ses équipages, par leurs imprécations et leurs sacrifices magiques.

» Les guerriers ne peuvent pas prospérer sans les brahmanes ; les brahmanes ne peuvent pas s'élever sans les guerriers ; en s'unissant, la classe sacerdotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde et dans l'autre.

» Celui qui raisonne sur les saintes Écritures connaît seul le système des devoirs religieux et civils.

» Que personne ne conteste donc un point de loi dé-

cidé par une assemblée de dix brahmanes ou même par un conseil de trois brahmanes vertueux.

» La décision même d'un seul brahmane, pourvu qu'il soit versé dans la sainte Écriture, doit être considérée comme une loi de la plus grande autorité, et mise au-dessus de celle de dix mille individus ne connaissant pas la doctrine sacrée.

» Le brahmane est un objet de vénération même pour le ciel, et ses décisions sont un oracle pour le monde; c'est la sainte Écriture qui lui donne ce privilège. »

On entrevoit maintenant quelle fut la charte de cette théocratie qui s'édifia dans l'Inde sur les bases d'une métaphysique panthéiste. Voici un nouvel article du code de Manou qui achève de la caractériser, et peint, en quelque sorte, le génie de toutes les tyrannies théocratiques. « Après avoir trois fois récité avec le plus profond recueillement les passages les plus sacrés des Védas et les formules mystérieuses qui sont indiquées, un brahmane est déchargé de toutes ses fautes. Un brahmane possédant la divine Écriture tout entière ne serait souillé d'aucun crime, même s'il avait tué tous les habitants des trois mondes et accepté de la nourriture de l'homme le plus vil. »

Ainsi, le dogme étreint la morale ; la dévotion vaut plus que la vertu ; le prêtre se met à la place de Dieu et même au-dessus de lui, puisqu'il se met au-dessus du devoir ; la connaissance des saints livres le sanctifie ; tout peut lui devenir permis, jusqu'au pire des crimes ; et ce pire des crimes, quel est-il ? C'est d'accepter de quoi manger de la main d'un homme de rien.

LE BOUDDHISME

LE MESSIE INDIEN

L'heure devait venir où un nouveau souffle de vie se répandrait dans cette société que le brahmanisme tenait comme pétrifiée sous sa main bénissante.

Vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, des hommes du peuple, pauvrement vêtus, allaient par tous les chemins de l'Inde répétant les hymnes et les enseignements d'un merveilleux apôtre dont la parole enchantait les multitudes et qui se proclamait appelé à affranchir les âmes. Cet apôtre était le Bouddha, que nous appellerons simplement Bouddha. Le mot indien *bouddha* signifie celui qui sait, le sage. On reconnut dans l'homme dont nous parlons le Sage par excellence.

On l'appelait aussi *Càkya Mouni*, c'est-à-dire le solitaire de la famille des Çakyas. Son vrai nom était Siddhartha.

La légende qui se fit autour de Bouddha a dénaturé les événements de sa vie ; mais elle témoigne de l'état des âmes et du mouvement des croyances au milieu desquels se développa cette puissante personnalité. Nous esquisserons donc l'histoire populaire de Bouddha.

C'est au milieu du VIIe siècle avant l'ère chrétienne que le Sage prit chair dans le sein d'une femme de famille royale, belle entre toutes, et dont on raconte qu'elle devint mère sans avoir connu aucun homme.

Lorsque le jeune Bouddha fut présenté au temple par le prince qui était considéré comme son père, toutes les statues divines se mirent en mouvement et, prosternées

aux pieds du petit enfant, elles lui adressèrent ces paroles : « Salut à toi qui es le premier besoin du monde ! »

Bouddha grandit. Il faisait l'admiration de ses maîtres qui s'étonnaient de n'avoir rien à lui apprendre ; sa sagesse était merveilleuse, et on était frappé de ses méditations recueillies à l'écart des compagnons et des jeux de son âge.

Quand ses parents lui parlèrent de mariage, il voulut s'enquérir non de la caste, mais des qualités de celle qu'il prendrait pour femme. La femme qu'il prit était indépendante comme lui. Comme lui, elle ne se plaisait qu'aux qualités vraies et ne comprenait pas le bonheur en dehors de la moralité.

Contrairement à l'usage, elle adopta le parti de ne jamais porter de voile, parce qu'elle estimait que « les femmes qui, maîtrisant leurs passions et domptant leurs sens, sont satisfaites de leur mari et ne pensent jamais à un autre, peuvent paraître sans voiles comme la lune et le soleil ».

Les réflexions de Bouddha.

Cependant l'esprit de Bouddha était travaillé par de hautes et mélancoliques pensées :

« Hélas ! se disait-il, combien malheureux sont les hommes ! Mille douleurs les tourmentent ; ils demeurent privés de guide et ils sont promptement dévorés par le feu de la mort.

» Pareille à l'éclair qui sillonne les cieux, pareille au torrent qui se précipite de la montagne est la vie des créatures.

» L'ignorance et le désir ajoutent aux misères de l'exis-

tence. L'homme d'ignorance roule en ce monde de même que tourne la roue du potier. L'homme de désir est dupe de vains échos, de mirages trompeurs, d'apparences vides comme l'écume et la bulle d'eau.

» La maladie ravit aux êtres leur lustre, fait décliner les corps, les sens et les forces, et amène la fin des richesses et des biens en amenant le temps de la mort et de la transmigration.

» La créature la plus agréable et la plus aimée disparaît pour toujours ; elle ne revient plus à nos yeux, et il en est d'elle comme de la feuille et du fruit tombés de l'arbre dans le courant du fleuve.

» Tout composé périt, vase d'argile que brise le moindre choc. Malheur à la jeunesse si vite détruite par la vieillesse ! Malheur à la santé qu'attaquent tant de maladies ! Malheur à la vie où l'homme compte si peu de jours ! La jeunesse, la santé et la vie n'apparaissent que comme le jeu d'un rêve.

» Vides au dedans, vides au dehors sont tous les êtres que nos sens nous révèlent. A moi il appartient d'apporter la loi de délivrance.

» Retirant les êtres vivants de l'océan de la création, je les établirai dans la terre de la patience. A l'abri des tempêtes nées du trouble des sens, je les fixerai dans le port du repos.

» Au milieu des ténèbres apparaîtra la clarté de la loi sans tache, et je ferai luire sur les hommes le beau rayon de la pure sagesse. »

La retraite de Bouddha.

L'heure venue, Bouddha alla trouver son père et lui dit : « Seigneur, le temps arrive de mon apparition

dans le monde, daignez n'y point faire obstacle ni en prendre chagrin, et souffrez que je m'éloigne. »

« O mon fils, répondit le roi, les yeux remplis de larmes, quel est donc ton dessein ? Renonces-y. Que faut-il pour te le faire abandonner ? Parle ; ce que tu voudras tu l'auras. Ce palais, ces serviteurs, ce royaume, prends tout ; mais demeure. »

« — Seigneur, répondit Bouddha d'une voix douce, je désire quatre choses. Si vous pouvez me les procurer, je resterai près de vous. Voyez donc s'il vous est possible de faire que j'échappe à la vieillesse, à la maladie, au déclin et à la mort. »

« — O mon fils, tu sais bien que je n'ai pas ce pouvoir, » reprit le père accablé de douleur.

Alors Bouddha : « Si du moins, ô roi, vous pouviez faire qu'après la mort je ne sois plus sujet aux vicissitudes de la transmigration ! Mais cela encore passe votre puissance. Ce n'est donc pas près de vous que je trouverai ce que je cherche. »

Et il partit, trompant la vigilance de ceux qui avaient été chargés d'empêcher sa fuite.

Quand il fut un peu éloigné, il jeta un regard attristé sur le palais et sur la ville qu'il abandonnait : « O lieux qui avez abrité mon enfance, s'écria-t-il, je ne vous reverrai point que je n'aie trouvé le secret de l'affranchissement des âmes ! »

Il renonça à ses vêtements de soie, il coupa ses longs cheveux insigne de son rang, et, devenu simple religieux, il alla à l'école des plus fameux brahmanes. Mais leur enseignement ne put le satisfaire, et il prit le parti de se retirer dans un village où, au milieu des austérités les plus rudes, supportant le froid, le chaud, la pluie,

la faim, la soif, il s'absorba pendant six ans dans la méditation solitaire.

Bouddha et le démon tentateur.

La retraite du Jésus indien fut visitée par le démon de l'amour, du péché et de la mort, qui entreprit de le séduire.

« Chère créature, lui disait le tentateur, il faut vivre ; c'est en vivant que tu pratiqueras la loi. Tu es maigre, tes couleurs ont pâli ; tu marches vers la mort. Quitte donc cette voie du renoncement, car c'est la voie de la souffrance.

— J'ai résolution et courage, répondit Bouddha ; nul ne saurait m'ébranler. Démon, je connais tes alliés, tes soldats ! ce sont les désirs, les ennuis, la faim, la soif, les passions, l'indolence, les craintes, la colère, l'hypocrisie, l'ambition, les flatteries, la fausse renommée, l'idolâtrie de soi-même et le blâme des autres. Je viendrai à bout de tout cela. »

Alors le prince de l'amour, du péché et de la mort, arma contre le Sage la force de ses fils et la beauté de ses filles. Mais ni les assauts de la force, ni les séductions de la beauté ne purent ébranler Bouddha.

Le démon avait trouvé un vainqueur ; et il se frappa la poitrine en s'écriant : « Mon empire est passé. »

L'extase de Bouddha et sa mission.

Sa lutte avec les puissances ennemies n'avait fait qu'aviver l'ardeur de Bouddha pour la parfaite sagesse.

Il alla s'asseoir au pied d'un figuier, sur un tapis de gazon, et là, l'œil tourné vers l'Orient, il fit vœu de

ne point se relever avant d'être en possession de la pure intelligence.

Après être ainsi demeuré immobile tout un jour et toute une nuit, dans une contemplation profonde, et sous la fascination de l'absolue vérité qui peu à peu pénétrait en lui, il sentit, au moment où l'aurore se levait sur le monde, qu'une nouvelle aurore s'était aussi levée en son âme, et il partit pour accomplir sa mission.

Il avait alors trente-six ans.

Plusieurs siècles après la mort de Bouddha on montrait encore le figuier fameux sous lequel il s'assit pendant cette journée décisive et on se racontait que les feuilles de cet arbre, toujours vertes et luisantes, tombaient et renaissaient, toutes à la fois et tout d'un coup, le jour anniversaire de l'extase du Sage.

Un moment, Bouddha hésita devant la grande entreprise de son apostolat; mais il pensa aussitôt à toutes ces foules qui flottent dans l'incertitude, il se sentit pris pour elles d'une pitié infinie, et il marcha, allant d'un lieu à un autre, s'adressant à tous, petits et grands, sans distinction de classes, et enseignant, en un langage populaire, « la voie du salut. »

La voie du salut.

Quelle était donc cette voie du salut ouverte aussi bien à l'homme de rien et à l'homme de travail qu'au guerrier et au prêtre?

Il faut, pour s'en rendre compte, se reporter à la doctrine brahmanique des transmigrations indéfinies. Ces transmigrations apparaissaient aux Indiens comme une

espèce d'enfer, par cela même qu'épreuves et expiations semblaient être sans cesse à recommencer.

Le livre de la loi enseignait, il est vrai, que les brahmanes pouvaient, au moyen de la dévotion austère, se soustraire à ces métamorphoses et s'identifier avec Brahma. Mais une telle espérance demeurait interdite aux hommes du commun.

Eh bien, Bouddha épura de tout alliage théologique cette idée consolatrice d'un repos éternel; et, au lieu de faire de celui-ci un privilège, il le promit à tous comme le fruit naturel du détachement.

Notre être se façonne selon nos idées et nos passions, et c'est l'attachement aux choses sensibles qui fait qu'à travers de longues séries d'existences nous revenons toujours à la vie sensible. Or, la vie sensible comporte nécessairement la vieillesse, la maladie et la mort; et le désir qui nous y attache, né de notre ignorance, engendre toutes nos douleurs et toutes nos fautes avant et pendant la vie actuelle.

Que les hommes, mieux éclairés, apprennent donc à ne point imaginer le permanent et le solide là où le permanent et le solide ne sauraient être, et, attaquant le mal à sa racine, qu'ils extirpent en eux-mêmes le désir, de façon à pratiquer le renoncement parfait!

Maintenant, joignez à cette doctrine du parfait renoncement ce sentiment d'universelle pitié, cet attendrissement profond pour toutes les misères, qui remplissait le cœur généreux de Bouddha; et vous verrez naître, soit de l'anéantissement du désir et de tout retour sur soi-même, soit de la compassion infinie débordant dans une âme où toutes les autres sources de la sensibilité sont taries, ces splendides vertus, résignation, humilité,

pureté, charité, esprit de sacrifice, qui sont comme la chair et le sang du Bouddhisme et qui l'ont fait vivre, en dépit de toutes les puissances que le pharisaïsme brahmanique conjura contre lui.

La vraie sainteté.

« Ma loi, disait Bouddha, est une loi de grâce pour tous. »

Jusqu'alors on avait fait de la béatitude et de la sainteté une dépendance du culte, des offrandes, des sacrifices et du sacerdoce. Bouddha déclare que béatitude et sainteté sont accessibles aux plus petits parmi les petits, et qu'elles ne se laissent acquérir que par la vertu.

A ses yeux, l'immolation d'un millier de victimes est de bien moindre prix qu'un acte de charité; et, devant ces foules qui s'étaient habituées à identifier la perfection avec la condition du brahmane, il proclame que ce qui fait le vrai brahmane, l'homme véritablement saint, ce n'est ni la naissance, ni les observances, mais l'accomplissement de la loi de renoncement et de charité, commune à tous et bienfaisante pour tous.

« Celui que rien n'effraye et qui est indépendant de tout, celui-là je l'appelle brahmane.

» Le penseur qui, libre de soucis et d'affaires et ignorant le désir, atteint à la parfaite quiétude, celui-là je l'appelle brahmane.

» L'homme trois fois maître de lui-même, dont le corps, la parole et le cœur sont sans aucune tache, celui-là je l'appelle brahmane.

» Ce n'est pas la naissance qui fait le brahmane ; il n'importe quelle est votre mère, et j'appelle brahmane le pauvre homme vrai, pieux et exempt de cupidité.

» Insensé, que te serviront tes belles fourrures et tes richesses, si, en ornant le dehors, tu laisses le dedans sans culture !

» Celui qui a brisé tous les liens et ne tremble jamais devant rien, l'homme dédaigneux de tout et bon à tous, voilà celui que j'appelle brahmane.

» Celui qui, tout innocent qu'il soit, supporte l'injure, les coups, les fers, fort de sa patience et de sa douceur, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui qui ne bat pas un faible animal ni un fort, et ne permet pas qu'on les batte, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui qui, attaqué, ne résiste pas et se montre doux à ses ennemis, celui qui n'envie rien aux envieux, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui dont la parole est douce, instructive et vraie, celui qui ne recourt jamais à l'insulte, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui qui est pur comme la lune, celui dont rien ne trouble l'égalité d'humeur, celui qui a éteint la flamme des convoitises, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui qui a dompté tout ce monde qui lui est ennemi, celui qui sans encombre pénètre sur la rive opposée, celui qui vit dans la pensée, libre de remords et de regrets, celui qui renonce à tout esprit de propriété, celui-là je l'appelle brahmane.

» Celui qui comprend la fin de la vie, sans devoir sa science aux livres, celui qui trouve le bonheur dans la sagesse, celui-là je l'appelle brahmane. »

Inclinons-nous ici et saluons cet homme qui, il y a vingt-cinq siècles, fit retentir par le monde les enseignements d'une morale sublime.

Sans doute, avant que Bouddha ne parût, le livre de la loi enseignait aux Indiens qu'il faut être patient et charitable, rendre le bien pour le mal, chercher le bonheur dans le détachement de soi-même; mais ce qui, dans le brahmanisme, était devenu plus ou moins lettre morte, grâce à la domination sacerdotale, ce qui avait été comme étouffé sous la lourde masse de l'organisation théocratique, tout cela, à la voix du sage immortel, s'anima de l'esprit de vie, pénétra les âmes et produisit au loin un immense tressaillement d'espérance et d'amour.

Les sublimités du Bouddhisme.

Pas de métaphysique profonde, pas de théologie raffinée. Bouddha s'en tient, pour la croyance, aux points les plus généraux de la doctrine brahmanique; sa réforme est toute morale.

Il ne s'agit plus ici de cette sainteté mêlée d'égoïsme qui était l'idéal réservé aux prêtres de Brahma; il s'agit d'une sainteté toute pénétrée de dévouement, qui se présente comme l'idéal de l'homme quel qu'il soit.

Une de ses paraboles montrait l'excellence de l'aumône. Il contait que, pendant des années, le ciel avait refusé ses ondées à la terre desséchée et que tout le peuple mourait de faim et de soif. Le roi avait distribué force provisions gardées en réserve, quand survint un religieux qui y joignit la dernière bouchée de nourriture dont il put disposer pour son ventre affamé. L'aumône faite, il allait défaillir, quand tout à coup la pluie tomba. Avec elle descendit du ciel, du riz, de la farine, de l'huile, des fruits... Et Bouddha ajoutait : « Si l'homme connaissait tous les fruits de l'aumône, serait-

il réduit à n'avoir qu'une portion de riz, il n'en mangerait pas sans en faire part à son prochain dans le besoin. »

A la science des livres, Bouddha substitue la science du cœur, et ce qu'il enseigne il le pratique.

La légende assure qu'il faisait des miracles; mais la grande merveille par laquelle il opère sur les âmes c'est sa patience, sa pureté, son courage; c'est sa charité si grande et si universelle qu'une tradition le montre se livrant en pâture à une tigresse affamée ; c'est enfin son humilité Pour lui, l'humilité est la royale parure dont il faut que toutes les vertus s'embellissent.

Un roi que les brahmanes excitaient contre Bouddha, lui dit : « Forcez-les donc à se taire par quelque miracle. » Bouddha y consentit, racontent ses historiens; mais, en même temps, il adressa au roi ces paroles : « Prince, je n'enseigne pas la loi à mes disciples en leur disant : Allez, ô religieux, et, aux yeux de tous, faites des miracles qui surpassent tout ce que l'homme peut faire; mais je leur dis : Vivez bien, et, cachant vos bonnes œuvres, montrez vos péchés. »

Il leur disait plus; car il leur apprenait à se priver, à souffrir et à mourir pour l'affranchissement des âmes. Écoutez ce dialogue du maître avec un de ces nombreux disciples à qui il avait communiqué son ardeur pour l'apostolat et qui ne craignaient point de porter la parole nouvelle au milieu de peuples farouches :

« Mais, dit Bouddha à son disciple, les hommes de cette région où tu veux fixer ton séjour, sont emportés, colères, furieux, cruels. Lorsque ces hommes t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et inso-

lentes; quand ils s'irriteront contre toi et t'injurieront, que penseras-tu?

— Si les hommes de cette région, répond le disciple, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils s'irritent contre moi et m'injurient, voici ce que je penserai : Ce sont certainement des hommes bons, ce sont des hommes doux, eux qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres.

— Mais si ces hommes te frappent de la main et à coups de pierres, que penseras-tu?

— Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me frappent ni du bâton ni de l'épée.

— Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, que penseras-tu?

— Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me privent pas complètement de la vie.

— Mais s'ils te privent complètement de la vie, que penseras-tu?

— Je penserai que les hommes de cette région sont bons et doux de me délivrer avec si peu de douleur de ce corps misérable.

— C'est bien, lui dit Bouddha; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, fixer là-bas ton séjour. Va donc; délivré, délivre; consolé, console; arrivé au détachement complet, fais que les autres y arrivent comme toi ! »

Grande nouveauté, dans l'Inde des brahmanes, que cet esprit de prosélytisme, à la fois si ardent et si humble, qui, à force de douceur, faisait de la faiblesse une force.

Beautés et défectuosités de l'enseignement bouddhique.

En même temps qu'il possédait cette magie persuasive qui est inhérente à la mansuétude, l'enseignement de Bouddha et de ses disciples évitait de se hérisser des épines de l'école parce qu'il visait avant tout à pénétrer les masses, et il visait à pénétrer les masses, parce que le caractère propre du bouddhisme c'était d'opérer l'affranchissement religieux et moral des âmes.

Pourquoi donc cet affranchissement ne fut-il pas social en même temps que religieux et moral ? N'aurait-il pas convenu que celui qui déclarait tous les hommes égaux devant la vérité et devant le devoir les déclarât aussi égaux devant le droit ?

Certes, c'était une tâche bien digne de Bouddha que de briser toutes les barrières. Il ne le voulut pas, il ne l'osa pas, ou plutôt il n'y songea point. S'il avait l'enthousiasme de la sainteté, il n'avait pas le sens de la justice.

Lui-même, le hideux régime des castes, cette souillure de l'Inde, obtint la tolérance du grand libérateur.

Sans doute, par son esprit intime, le bouddhisme devait répugner à cette iniquité; mais, de fait, tout en la supprimant dans l'ordre moral, il l'autorisa, il l'excusa dans l'ordre social. Nous voyons même que Bouddha essayait de l'expliquer, à la façon des brahmanes, par les actions accomplies dans une vie antérieure.

C'est ainsi que, plus tard, le christianisme, après avoir proclamé la fraternité de tous les hommes, s'accommodera de l'esclavage, et qu'en pleine civilisation chrétienne Bossuet, appuyé sur saint Thomas, saint Augustin, saint Ambroise, saint Basile, saint Chrysos-

tome, saint Grégoire et saint Paul, entreprendra de justifier l'asservissement de l'homme par l'homme.

Mais si le bouddhisme admettait les castes, du moins tendait-il à les rapprocher en ne tenant aucun compte de certaines prescriptions odieuses du code de Manou.

Un jour, le disciple préféré de Bouddha rencontra, après une marche pénible, une jeune fille qui puisait de l'eau à une fontaine, et il la pria de lui donner à boire.

« Je ne le pourrais sans vous souiller, répondit cette pareille de la Samaritaine; car je suis de la caste inférieure.

— Ma sœur, reprit le jeune homme, je ne te demande point quelle est ta caste, je te demande de l'eau si tu veux m'en donner. »

Les livres qui rapportent ceci ajoutent qu'une si grande bonté émut la belle jeune fille. Elle s'éprit d'amour pour le charitable religieux et elle courut se jeter aux pieds de Bouddha afin d'obtenir qu'il permît à son disciple de s'unir avec elle.

Bouddha lui répondit par de douces paroles, s'intéressa à sa tendresse, et peu à peu l'amena à prendre le parti de satisfaire son amour, non en s'unissant avec l'homme qu'elle aimait, mais en entrant, de même que lui, dans la vie religieuse, où, quoique séparés, ils vivraient dans une douce communion d'efforts vers la sainteté.

En effet, la vie religieuse, avec toutes ses exagérations ascétiques, était l'aboutissement naturel de cette morale qui, dans sa sublimité, n'était pas sans un grand

mélange de fausseté et d'insuffisance. Régler le désir est bon; mais il est mauvais de prétendre extirper tout désir; aspirer à la sanctification universelle est louable; mais encore faut-il songer tout d'abord à assurer l'universelle justice.

Bouddha, travaillé par une idée fixe, ne vit qu'un côté des choses et poussa tout à l'absolu. De là la recommandation de « ne tenir à rien dans ce monde et dans l'autre »; de là la glorification de l'homme qui n'a besoin ni de compagnons, ni d'amis; qui se passe de maison; qui, couvert de haillons, maigre et nu, médite, dans la vaste solitude des forêts; de là, enfin, cette appellation « l'ascète solitaire », qui était un des noms donnés à Bouddha.

Les congrégations et les sectes bouddhiques.

Comme, à ses yeux, la parfaite vie religieuse devait demeurer accessible à tous, femmes et hommes, s'accompagner en outre d'un apostolat dévoué, et enfin être protégée contre l'influence jalouse des brahmanes, Bouddha fut conduit à admettre qu'au lieu de vivre en ermites, les religieux pussent se réunir les uns avec les autres.

Ceux-ci apprécièrent vite tous les avantages de la vie commune, et les couvents se multiplièrent, surtout après la mort de Bouddha, lorsqu'une orthodoxie et une église eurent commencé à se constituer sur les bases de son enseignement et avec l'appui de son grand nom.

Mais, comment vivre si, à côté des moines qui méditaient, prêchaient et mendiaient, il n'y avait pas des hommes qui travaillassent pour tout nourrir? Le communisme des ascètes ne pouvait évidemment devenir

universel. On fit donc peu à peu la distinction des fidèles laïques et des fidèles religieux, ceux-ci astreints à la continence absolue, au renoncement et au dévouement parfait, ceux-là tenus à se montrer chastes, détachés et charitables, sans avoir cependant à faire le total abandon de leurs affections, de leurs intérêts et de leur propriétés.

Ce sont les religieux proprement dits qui, dans divers conciles, organisèrent le bouddhisme, établirent une discipline commune et combattirent les hérésies naissantes.

Celles-ci furent nombreuses. En effet, Bouddha, par son esprit hostile à la religiosité brahmanique, avait mis en éveil les intelligences. Elles se donnèrent carrière d'autant plus volontiers que l'essentiel de l'enseignement du maître était la morale et que cette morale ne leur paraissait point incompatible avec les opinions métaphysiques les plus diverses. C'est ce qui explique ces conflits de doctrines qui se produisirent entre des hommes se réclamant à l'envi du nom de Bouddha.

Le nirvana chez les penseurs Indiens.

Dans les écoles bouddhiques, les deux doctrines plus particulièrement en opposition et auxquelles les autres se ramenaient, étaient l'athéisme et le panthéisme.

Les penseurs qui niaient Dieu aboutissaient naturellement à placer dans le complet anéantissement ce parfait repos que Bouddha représentait comme le fruit de la sainteté.

Mais ceux qui demeuraient fidèles au panthéisme, ne devaient voir dans ce parfait repos que l'anéantissement de l'homme sensible, l'identification de notre être avec

l'unité d'où il découle, enfin un état extatique où l'on échappe pour toujours à toutes les vicissitudes d'un perpétuel devenir.

De fait, comment, pour les panthéistes indiens, le *nirvana* serait-il l'entière destruction de l'être et non simplement l'extinction de la vie dans ce qu'elle a de matériel et de phénoménal? S'expliquerait-on qu'ils admissent l'anéantissement absolu, eux qui ne comprennent pas la création absolue ? A leurs yeux, commencer d'être c'est émaner de l'Être ; dès lors, cesser d'être ce sera rentrer dans l'Être. Par cela même qu'ils croient que rien ne sort de rien, ils ne sauraient croire que rien puisse revenir à rien.

C'était là, très probablement, la pensée de Bouddha; et l'anéantissement de la vie, telle que les hommes la connaissent, devait être à ses yeux le commencement d'une vie supérieure, aussi immuable et aussi durable en sa perfection qu'étaient éphémères et changeantes les transmigrations successives de la vie sensible.

Mais la métaphysique et la théologie n'occupaient guère Bouddha. Elles n'occupaient guère non plus ses premiers successeurs; car, dans le concile qui eut lieu peu de temps après sa mort, il ne fut point question d'établir des dogmes plus ou moins raffinés, mais d'améliorer les âmes, de les affranchir de leurs attaches, de les laver des souillures de la passion, de les animer du souffle d'une charité universelle.

L'apostolat bouddhique.

La prédominance de l'inspiration morale est la grande originalité du bouddhisme, et il s'en fit un puissant levier pour agir sur les esprits.

De là sa vitalité profonde en présence de la théocratie brahmanique.

Celle-ci, visée au cœur par le dogme de l'égalité religieuse, mit en jeu tous les ressorts; montra le régime des castes menacé, la révolution en permanence et la ruine en perspective; intéressa la politique de princes pusillanimes, et organisa une abominable persécution contre la doctrine nouvelle que glorifièrent les nombreuses phalanges de ses apôtres et de ses martyrs.

Exterminé enfin dans l'Inde, comme le fut plus tard le christianisme dans le monde juif, le bouddhisme s'étendit au dehors avec une merveilleuse puissance d'expansion, qu'il puisait, elle aussi, aux sources vives de la moralité créant dans le cœur des apôtres bouddhistes une indomptable passion de gagner les âmes à la loi du salut.

Il élargit peu à peu ses conquêtes sans autres armes que la douceur, la charité, l'abnégation de ses prédicateurs, dont la conduite parlait encore plus éloquemment que leurs discours.

Eux-mêmes, les peuples du Thibet, cruels et barbares, les peuples féroces de la Tartarie et du Mongol que les Tamerlan et les Gengiskan avaient façonnés à leur propre image, et bien d'autres peuples farouches et grossiers subirent l'ascendant de cette vertu de persuasion qui était dans le bouddhisme et dans ses missionnaires.

Il est vrai que tous ces peuples ne devinrent pas grands métaphysiciens; mais leurs caractères s'adoucirent, leurs mœurs se policèrent et ils apprirent à être pacifiques et humains.

Ce n'est pas seulement dans les pays que nous avons nommés, c'est encore en Chine, au Japon, dans la Cochinchine, dans le Birman, dans les îles de Ceylan et de Java, enfin dans toute l'Asie, que le bouddhisme s'assujettit des millions et des millions d'âmes.

Hier encore, en 1901, voici quelle a été la conduite d'un bouddhiste chinois.

C'était en Mandchourie. Russes et Chinois s'étaient battus; mais la paix venait d'être faite; et il advint qu'un paysan chinois pressa un soldat russe de lui acheter quelques fruits.

Le Russe, tout chaud des combats de la veille, lui logea une balle dans la poitrine, et prit la fuite.

Les autorités russes interrogèrent le Chinois, pour avoir le signalement de son meurtrier :

— L'as-tu bien vu? lui fut-il demandé.

— Oui, répondit le mourant.

— Pourrais-tu le reconnaître, si nous faisions défiler devant toi tous les soldats du régiment?

— Je le pourrais; mais je ne le veux pas.

— Pourquoi?

— Je vais mourir; et je veux pardonner, pour que ma mort soit plus douce... Seul j'ai été frappé. Que seul je périsse!

— Mais, dit le juge, il faut que la justice fasse son œuvre, et atteigne le coupable.

— A quoi bon, puisque je lui pardonne? C'est à moi qu'il a fait du mal. Eh bien, moi je ne veux pas qu'il lui en soit fait.

— Ne vois-tu pas, reprit le magistrat, que, s'il reste impuni, il recommencera?

— Oh! non, dit avec force le mourant. *Si je lui par-*

donne, il ne tuera plus personne... Il ne tuera plus parce qu'il aura été pardonné !

Ces derniers mots sont textuellement extraits du procès-verbal dressé par le magistrat russe.

Si l'esprit évangélique se retirait de la chrétienté, on le retrouverait dans les contrées que conquit le bouddhisme.

Il est assez ordinaire que les religions, faibles et humbles dans leurs commencements, s'insinuent par la douceur ; mais il est rare qu'une fois puissantes elles ne recourent point à la force. Le bouddhisme, lui, ne descendit jamais à l'usage des moyens violents, alors même qu'il l'aurait pu avec impunité, et il donna le spectacle singulièrement nouveau d'un prosélytisme ardent sans mélange d'intolérance.

Les disciples de Bouddha ont professé comme leur maître le respect des consciences. A leurs yeux, honorer toute foi sincère n'empêche pas de rester ferme dans sa foi. C'est diminuer sa propre croyance que de l'exalter en jetant l'anathème à celle des autres ; car par là on la dépouille du prestige de la bonté. Le sage souhaite que tous les croyants, à quelque doctrine qu'ils appartiennent, soient riches en sagesse et heureux par la vertu. Cela ne l'empêche pas de mettre sa foi dans son plus beau jour, et de la recommander par le plaidoyer qui est toujours le plus éloquent : les beaux exemples, les bonnes œuvres.

D'où vient cette exclusion de toute intolérance, véritable prodige ?

De ce que le bouddhisme avait pour fondement la morale et non la théologie.

Toutefois l'heure vint, elle devait fatalement venir, où une théologie lui servit de couronnement.

L'Église et les superstitions bouddhiques.

La théologie qui servit de couronnement au bouddhisme eut pour premier fonds le panthéisme brahmanique que les sectateurs de Bouddha adoptèrent en y introduisant beaucoup de variations selon la diversité des temps et des lieux.

L'esprit de superstition s'ingénia en tout cela, et en même temps le système d'organisation religieuse se fortifia d'une façon effrayante. De grandes villes entières furent littéralement peuplées de couvents d'hommes et de femmes ; on vit pulluler ces religieux vivant d'aumônes qui allaient de maison en maison, toujours silencieux, ne demandant rien pas même par signes, mais tenant à la main le vase où l'on déposait les dons ; deçà et delà, se montraient des moines qu'on reconnaissait à leur tonsure et qui, sans cesse préoccupés de s'assurer contre l'incontinence, ne regardaient aucune femme et ne touchaient pas de la main même une petite fille ; on vulgarisa l'usage très ancien de la confession, recommandée d'ailleurs par Bouddha, non qu'il attribuât à une catégorie d'hommes le pouvoir de lier et de délier, de condamner et d'absoudre les consciences, mais parce qu'il trouvait dans l'aveu réciproque des fautes commises une excitation salutaire à l'innocence et au repentir ; l'habitude de reconnaître et d'intercéder des saints, de faire des processions, de vénérer les reliques, d'employer l'eau bénite, s'établit, et enfin on imagina de reconnaître un grand chef des prêtres, le souverain Lama, périodiquement élu en assemblée solennelle après

la mort de son prédécesseur, et représentant terrestre de Bouddha.

Ce n'est pas Bouddha qu'il faudrait rendre responsable de toutes les superstitions qui se sont abritées sous son nom ; mais il est vrai qu'elles s'expliquent par l'ascétisme qu'il préconisait, de même que l'ascétisme qu'il préconisait s'expliquait lui-même par l'ascétisme brahmanique dont Bouddha s'inspira tout en le réformant et en étendant son application.

C'est ainsi que les hommes préparent de loin des effets auquels ils n'ont pas songé et qui sont quelquefois le contraire de ce qu'ils ont voulu.

Grandeur tout humaine du Bouddhisme.

Ce que voulait Bouddha, c'était l'universelle alliance de l'esprit d'humanité et de l'esprit de détachement.

Il disait que d'autres sages comme lui, d'autres bouddhas, Kapila par exemple, avaient été ses précurseurs; il ajoutait que d'autres seraient ses continuateurs ; et il paraît même que, parmi ses disciples, on espérait l'avènement d'un nouveau Bouddha qui, ayant pour mission d'établir pleinement le règne de la morale, s'appellerait de ce beau nom : Charité.

Moraliser et affranchir les âmes, Bouddha ne visait qu'à cela. L'imagination populaire l'entoura d'une auréole de prodiges, qui, peu à peu amplifiés et ajoutés les uns aux autres, ont leur côté instructif parce qu'ils nous font voir le mysticisme en action, tel qu'il procède dans les foules et à travers les temps.

Mais comme le sage aurait souri, ne sachant pas s'irriter, s'il lui eût été donné de voir comment le zèle d'une dévotion mal entendue traiterait sa mémoire! Tou-

tefois on recula devant l'audace de faire de lui un dieu. C'était justice. Ni dans sa vie, ni dans son œuvre de sauveur et de régénérateur des âmes, Bouddha n'avait jamais affecté la divinité; il n'y visa pas non plus quand vint l'heure de sa mort. Prêt à goûter enfin ce parfait repos qu'il avait tant désiré et préparé, il mourut simplement, humainement, l'œil serein, la conscience réjouie par un bon témoignage et l'âme pleine d'une douce espérance, à l'âge de quatre-vingts ans.

L'histoire nous montre plusieurs princes entreprenant en commun une expédition pour se rendre possesseurs des reliques du sage, qu'ils conquirent et se partagèrent avec plus de fierté que s'il se fût agi d'un grand empire.

La pensée indienne a eu son développement poétique dans le Védisme, son développement théologique dans le Brahmanisme, son développement moral dans le Bouddhisme; et c'est de cette pensée qu'a vécu pendant de longues séries de siècles et que vit encore aujourd'hui un quart environ de l'humanité.

VII

DOCTRINES DES CHINOIS

Parmi les pays où le bouddhisme pénétra est la Chine. Bouddha y fut vénéré sous le nom de Fô, et le peuple rendit un culte idolâtrique à la mère de Bouddha, à la virginale Mâyâ dont on fit l'idéal de la femme.

Il est vrai que la Chine était admirablement préparée pour accueillir l'enseignement des disciples de Bouddha; mais peut-être n'avait-elle pas beaucoup à envier le sage de l'Inde. Elle a eu ses sages à elle, et de bonne heure on la trouve pourvue d'un puissant dogmatisme moral auquel se subordonnaient également les doctrines athées, panthéistes, ou spiritualistes des classes lettrées, et le naturalisme superstitieux des masses ignorantes.

Lao-Tseu, Khoung-Tseu et Meng-Tseu.

Dès le temps où Bouddha florissait dans l'Inde, la Chine possédait Lao-Tseu qui, lui aussi, voyait dans les vains désirs la source de toutes nos fautes et de tous nos maux et, tout en préconisant la vie contemplative, enseignait la charité, douce pour tous, généreuse envers les nécessiteux, miséricordieuse envers les méchants.

Mais c'est au VIe siècle avant l'ère chrétienne que parut le Socrate de la Chine, Khoung-fou-Tseu, philo-

sophe illustre qui mérita d'être proclamé par ses compatriotes le plus grand instituteur du genre humain que les siècles aient jamais produit; homme vertueux dont ses contemporains admiraient la tempérance, l'équité, l'humanité et que ses disciples proclamaient exempt d'amour-propre, de préjugés, d'obstination et d'égoïsme; sage modeste qui disait : « Je ne naquis point doué de la science; je suis un homme qui a aimé les anciens et qui a fait tous ses efforts pour acquérir leurs connaissances. »

Khoung-Tseu, vulgairement connu sous son nom latinisé de Confucius, était né l'an 551, dans la principauté de *Lu*.

Tout jeune, il occupait une haute situation, lorsque sa mère mourut.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il se retira des affaires publiques pour vivre dans le deuil et dans la méditation pendant trois années.

Sa solitude fut féconde et donna plein essor à son génie.

Quand il en sortit, Confucius parcourut le grand empire, semant partout les idées auquelles l'avaient conduit l'étude des traditions et ses réflexions personnelles. Bientôt il compta des milliers de disciples qui se firent les échos de son apostolat philosophique.

Un tel sage méritait d'occuper la plus haute place dans le gouvernement de son pays. Il fut chargé de l'administration de la justice.

Mais voici que, dans ce poste élevé, le ministre philosophe osa peser les fautes des grands sur la même balance que les fautes des petits. Il eut en particulier le courage de procéder à l'exécution d'un fameux criminel

à qui son nom, son opulence, son crédit semblaient garantir l'impunité.

Les personnages de la cour ne pouvaient pardonner à une telle vertu. Ils obtinrent le bannissement de Confucius.

Il erra longtemps de contrée en contrée, poursuivi par la persécution, passant des journées sans nourriture et sans asile.

La vieillesse était venue quand lui furent rouvertes les portes de sa patrie où sa mort fit enfin taire l'envie et consacra une gloire égale aux plus grandes.

Parmi les disciples de Confucius, Meng-Tseu, venu environ deux siècles plus tard, se plaça au premier rang, immédiatement après le maître, dont il tempéra les graves enseignements par sa fine ironie et par ses vives saillies. On l'a loué d'avoir été hardi en politique autant qu'il est possible de l'être en Chine. Il appelait « voleurs de grand chemin » ces princes dont le règne n'est qu'une suite de brigandages. « Chacun se doit au bien social, disait-il. La société est une famille de travailleurs. Les uns travaillent de la tête et ont mission de la diriger; les autres travaillent des bras et ont mission de la nourrir. »

Confucius et Meng-Tseu ne furent eux-mêmes, comme ils le déclaraient, que les continuateurs de philosophes plus anciens qu'eux et dont la trace se perdait dans la nuit des temps. Aussi une moitié de l'œuvre de Confucius consista à recueillir les précieux documents, religieux, philosophiques, politiques et moraux, qui formaient l'héritage du passé. L'autre partie de son œuvre réside dans cette haute doctrine qui le fit vénérer comme un des plus sublimes interprètes de la raison humaine.

Les *livres sacrés* colligés par Confucius et les *livres classiques* écrits ou inspirés par lui sont demeurés la Loi de la Chine.

LA MORALE DES SAGES DE LA CHINE

Il est assez ordinaire de rabaisser l'antique morale des Chinois et de la réduire à une espèce de décorum, à un certain esprit de conformité avec les usages établis. C'est entièrement la méconnaître.

Confucius et Meng-Tseu combattaient cette moralité vulgaire dont le monde se satisfait, et ils flétrissaient les consciences sans idéal.

Ceux qui jugent que si les contemporains vous regardent comme un honnête homme cela doit vous suffire ; ceux qui font tous leurs efforts pour ne pas parler et agir autrement que tout le monde, ceux-là sont des adulateurs de leur siècle. Ils peuvent bien passer pour les plus honnêtes gens de leur village ; mais au fond ils sont les déserteurs de la vertu.

Il est vrai, si vous voulez les trouver en défaut, vous ne saurez par où les prendre. Ils participent aux mœurs dégénérées et à la corruption de leur temps dont ils allient le bon et le mauvais. Leurs sentiments ressemblent à la droiture et à la sincérité ; leurs actes portent un cachet de tempérance et d'intégrité. Comme, autour d'eux, on les vante sans cesse, ils se croient des hommes parfaits, et, par là même, ils ne peuvent entrer dans la voie de la perfection. Bien plus, ils empêchent les autres d'y entrer, tant est grande leur autorité et puissant leur exemple.

Fi de ce qui n'a que l'apparence de la réalité ! Il faut

détester l'ivraie, dans la crainte qu'elle ne perde les récoltes.

Le vrai sage retourne à la règle de conduite immuable.

Une fois que cette règle de conduite immuable aura été établie comme elle doit l'être, et inculquée aux jeunes cœurs par une éducation de tous les instants, alors la foule du peuple sera excitée à la pratique de la vraie vertu, et la fausse sagesse sera découronnée de son dangereux prestige.

Cette règle de conduite immuable, qu'il importe d'adopter, jamais elle n'a été pleinement suivie ; mais du moins Confucius pensait-il que les anciens, c'est-à-dire les Chinois d'il y a trois ou quatre mille ans, la connaissaient et s'y conformaient mieux que les hommes de son temps : « Dans l'antiquité, les peuples avaient des travers d'esprit ; de nos jours quelques-uns de ces travers sont perdus ; mais de pires les ont remplacés. Ainsi l'ambition des anciens s'attachait aux grandes choses et dédaignait les petites ; l'ambition des hommes de nos jours est modérée sur les grandes choses et très ardente sur les petites. La grossière ignorance des anciens s'accompagnait de droiture et de sincérité ; derrière la grossière ignorance des hommes de nos jours, il n'y a que fourberie. »

Mais, quels que soient les hommes, ce n'est pas dans leurs actes qu'il faut chercher la règle des mœurs. L'expérience ne saurait la donner.

La demandera-t-on à telle ou telle théologie et y verra-t-on un ordre émané d'en haut et dépendant du vouloir d'une puissance souveraine ? Pas davantage.

Le parfait est par lui-même le parfait ; la loi du devoir est par elle-même la loi du devoir.

Cette loi commande à tous et toujours.

« Elle est tellement obligatoire que l'on ne peut s'en écarter d'un seul point, un seul instant. Si l'on pouvait s'en écarter, ce ne serait plus une règle de conduite immuable.

» C'est pourquoi le vrai sage, celui qui s'est attaché à la droite voie, veille attentivement dans son cœur en vue de pénétrer les principes qui ne sont pas encore discernés par tous les hommes, et il médite avec précaution sur ce qui n'est pas encore proclamé comme doctrine. »

Pour connaître et suivre la droite voie trois puissances secondent l'homme : la conscience, qui est la lumière de l'intelligence nous permettant de discerner le bien et le mal ; l'humanité, qui est l'équité du cœur ; le courage, qui est la force de l'âme.

La conscience dissipe les doutes ; l'humanité dissipe les tristesses ; le courage dissipe les craintes.

Est-il un seul homme tout à fait incapable de conscience, d'humanité et de courage ? Non, sans doute Le bien est donc accessible à tous.

Les personnes les plus ignorantes et les plus grossières de la multitude, hommes et femmes, peuvent atteindre à cette science simple de se bien conduire ; mais il n'est donné à personne, pas même à ceux qui sont parvenus au plus haut degré de sainteté, d'atteindre à la perfection de cette science : il reste toujours quelque chose d'inconnu qui dépasse les plus nobles intelligences sur cette terre.

Les personnes les plus ignorantes et les plus gros-

sières de la multitude, hommes et femmes, peuvent pratiquer cette règle de conduite morale dans ce qu'elle a de plus général et de plus commun; mais il n'est donné à personne, pas même à ceux qui sont parvenus au plus haut degré de sainteté, d'atteindre à la perfection de cette règle de conduite morale ; il reste toujours quelque chose que l'on ne peut pratiquer.

Le ciel et la terre sont grands sans doute; cependant l'homme trouve encore en eux des imperfections. La loi du devoir n'en comporte aucune.

La voilà cette façon étroite et mesquine dont les sages de la Chine concevaient la règle des mœurs!

Mais, tout en mettant haut le devoir, il faut, quand on en parle, ne pas dédaigner de se placer à la portée de tous. « Ma doctrine est simple et facile à pénétrer, » disait Confucius

Les paroles que leur simplicité rend intelligibles à tout le monde et dont le sens est profond sont les meilleures. Évitons donc de raffiner en matière de mœurs et remontons à quelques principes généraux d'où tout le reste se déduira.

L'observation constante des vertus principales qui sont comme le résumé de toutes les autres, et la pratique des actes nombreux qui en découlent, est la meilleure règle de conduite. Or voici les deux vertus qui sont le tout de la vertu: « Posséder la droiture du cœur et aimer son prochain comme soi-même. »

La droiture et la charité selon les sages de la Chine.

L'homme au cœur droit travaille sincèrement à identifier sa volonté avec la loi morale et à conserver toujours

assez d'empire sur lui-même pour accomplir les devoirs de son état, en quelque situation difficile qu'il se trouve. Sans cesse, il se dit : « Comment ferai-je ceci ? Comment ferai-je cela ? Que faut-il rechercher? Que faut-il éviter? Ne fais jamais aux autres ce que tu ne voudrais point que les autres te fassent ; mais agis envers tes semblables comme tu voudrais qu'ils agissent envers toi. »

Il n'est pas de ces hommes qui, cachant sous un extérieur austère un cœur léger et pusillanime, ressemblent au larron occupé dans le secret à percer un mur pour commettre un vol ; il témoigne de ce qu'il dit par ce qu'il fait et de ce qu'il fait par ce qu'il dit ; il aime la vertu comme d'autres aiment la beauté corporelle ; en regardant, il pense à s'éclairer ; en écoutant, il pense à s'instruire ; dans son attitude. il pense à garder toujours le calme et la sérénité ; dans ses démarches, il pense à garder toujours la gravité et la dignité ; dans ses paroles, il pense à garder toujours la fidélité et la sincérité ; dans ses actions, il pense à mériter toujours le respect ; dans ses doutes, il pense à interroger les autres ; dans la colère, il pense à réprimer ses mouvements ; en voyant des gains à obtenir, il pense à la justice.

A la droiture du cœur il faut joindre cette charité qui consiste à « aimer son prochain comme soi-même. »

Celui qui ne chérit pas les hommes avec toute la force d'affection dont il est capable manque à cette loi de réciprocité qui est la règle de la vie. Qu'on travaille de son intelligence ou de ses bras, on a pour vocation de s'entr'aider dans la ruche humaine.

Ce n'est point assez de se perfectionner, il faut aussi se dévouer au perfectionnement des autres. Ce n'est

point assez de porter dans le commerce des hommes une déférence toujours digne avec des manières distinguées et polies, il faut en outre voir dans tous les hommes ses propres frères.

Ainsi disposé, on n'écoutera jamais ces accusations malignes qui s'insinuent à petit bruit à la manière d'une eau qui coule doucement et dont les auteurs seraient prêts à se faire couper un morceau de chair pour les confirmer; on sera difficile envers soi-même et facile envers les autres; on rendra le plus de services possibles à tous les hommes, sans faire aucune distinction de rang et de fortune, sans exiger de la reconnaissance en retour; on se ménagera le plus souvent possible le plaisir de donner, plaisir si doux qu'il n'y aurait pas de riches, si tous les hommes en savaient le charme; on évitera de rechercher les fautes passées; on ne montrera ni colère, ni haine contre ceux par qui on aura été offensé; on comprendra enfin que rendre le bien pour le mal c'est conquérir tous les cœurs à la bienfaisance.

Hors les cas où le bien public y est intéressé, méprisez les outrages! Un homme le traitant grossièrement et brutalement, Meng-Tseu se demande s'il n'a pas été lui-même inhumain et malhonnête. Cet homme persistant dans son insolence, Meng-Tseu se demande s'il n'a pas mérité cela par son manque de droiture. Il reçoit une nouvelle insulte, alors il s'écrie : « Cet homme est un extravagant, » et il passe outre.

Toutefois, dans leurs plus belles leçons de charité, les sages de la Chine ne perdent pas, comme il est arrivé à d'autres, le sens du juste. Quelqu'un demandait à Confucius : « Que doit-on penser de celui qui redouble ses

bienfaits envers autrui à proportion qu'on redouble les injures envers lui ? » Confucius répondit : « Si l'on agit ainsi, avec quoi payera-t-on les bienfaits eux-mêmes ? Il faut payer par l'équité la haine et les injures, et les bienfaits par des bienfaits. »

Cette équité qu'on doit à tous, même aux méchants, même à ses ennemis, veut qu'on s'inspire dans tout ce qu'on fait du sentiment de commisération qui est plus ou moins chez tous les hommes. « Oh ! dit en divers endroits Confucius, si chacun pouvait réaliser pleinement par des actes le sentiment qui nous fait incliner au bien d'autrui ! Mais c'est à peine si, en nous unissant tous, nous pourrions suffire à tout ce que l'humanité réclame de nous. Je voudrais procurer aux vieillards un doux repos, aux amis conserver une fidélité constante, aux femmes et aux enfants donner des soins tout maternels. Consacrons-nous tout entiers au bien commun ! L'humanité subjugue et dompte l'inhumanité comme l'eau subjugue et dompte le feu. Ceux qui, de nos jours, exercent l'humanité sont comme ceux qui, avec une coupe pleine d'eau, voudraient éteindre le feu d'une voiture chargée de bois, et qui, voyant que le feu ne s'éteint pas, diraient : L'eau ne dompte pas le feu. C'est de la même manière, c'est-à-dire aussi faiblement, aussi mollement, que ceux qui sont humains aident à dompter leurs mauvais penchants ceux qui sont arrivés au dernier degré de l'humanité ou de la perversité. Aussi finissent-ils nécessairement par périr dans leur iniquité. » Quelles paroles ! Et comme ce qui était vérité il y a vingt-quatre siècles est encore vérité aujourd'hui ! Comme ce qui est vérité au delà des mers est aussi vérité en deça des mers !

L'esprit de renoncement, condition de la vertu.

Cette charité si haute dont les hommes ont besoin ne va pas sans l'esprit de renoncement.

Pour entretenir dans notre cœur le sentiment de l'humanité et de l'équité, rien n'est meilleur que de diminuer les désirs.

Il est bien peu d'hommes qui, ayant peu de désirs, ne conservent pas toutes les vertus de leur cœur, et il en est aussi bien peu qui, ayant beaucoup de désirs, conservent ces vertus.

Apprenons donc à nous vaincre, et sachons reconnaître que chaque époque de la vie a ses attaches dont il importe de s'affranchir. Dans le temps de la jeunesse, lorsque le sang et les esprits vitaux surabondent, on doit surtout se garder des plaisirs sensuels; quand on a atteint la maturité et que le sang et les esprits vitaux ont acquis toute leur force normale, on doit surtout se garder des intrigues ambitieuses et de l'esprit de rixe; la vieillesse venue, lorsque le sang et les esprits vitaux tombent dans un état de langueur, on doit surtout se garder du désir d'amasser des richesses.

Les amis, auxiliaires de la vertu.

En même temps qu'il se détache de lui-même, le sage s'attache à des amis qui puissent l'aider dans la pratique de l'humanité.

Or, il y a trois sortes d'amis utiles, et trois sortes d'amis nuisibles. Les amis droits et véridiques, les amis fidèles et vertueux, les amis qui ont éclairé leur intelligence, sont les amis utiles; les amis qui affectent une gravité toute extérieure et sans droiture, les amis pro-

digues d'éloges et de basses flatteries, les amis qui n'ont que de la loquacité sans intelligence, sont les amis nuisibles.

Deux vrais amis s'entre-soutiennent pour acquérir peu à peu cette persévérance et cette fermeté à laquelle il n'est rien de difficile, et pour se former à introduire en tout cette sage mesure qui fait, par exemple, qu'aimant, comme on le doit, tous les êtres vivants, on n'a point pour eux les sentiments d'humanité qu'on a pour les hommes, et qu'ayant pour les hommes des sentiments d'humanité on ne les aime pas de l'amour qu'on a pour son père et sa mère.

Votre ami pèche-t-il? Avertissez-le avec droiture de cœur, et ramenez-le doucement dans le chemin de la vertu.

La vertu, élément principal du bonheur.

En assujettissant nos mauvais penchants, en formant avec nos amis de saintes ligues contre le vice, nous travaillons à notre bonheur, par cela même que la vertu engendre les pures joies de la conscience.

Celui qui s'étant examiné intérieurement ne trouve en lui aucun sujet de remords, qu'aurait-il à regretter? qu'aurait-il à craindre?

Toutefois, qu'on se garde de subordonner la vertu à une spéculation coupable. Il faut placer avant tout le devoir de faire ce que l'on doit faire et ne mettre qu'au second rang le fruit que l'on en obtient.

Celui-là se tromperait qui jugerait que pour être pleinement heureux il suffit de bien faire.

Sans doute, il arrive souvent que nous avons commencé nous-même le mal qui nous est fait : Les hommes

se méprisent eux-mêmes avant que les autres hommes les méprisent; les familles se détruisent elles-mêmes avant que d'autres familles les détruisent; les puissances se perdent elles-mêmes avant que d'autres puissances les perdent.

Mais encore est-il vrai que la vie et la mort, la prospérité et l'adversité sont soumises à des influences qui ne dépendent pas de nous. Une première influence est celle de l'opinion; une seconde est celle de la fortune. Le sage, humble et résigné, dédaigne l'une et l'autre. Il s'afflige de son impuissance à faire tout le bien qu'il désire; il ne s'afflige point d'être ignoré et méconnu des hommes.

Comme il persévère toujours dans ses bonnes actions, comme sa volonté infatigable ne cesse d'opérer le bien et de travailler au perfectionnement du prochain, tous les êtres, bon gré, mal gré, portent témoignage de lui. Mais lui ne cherche point à se montrer : à l'image de la nature, il se révèle par ses bienfaits.

Se tenant toujours dans le droit chemin, il ne demande rien à ses semblables, ni argent, ni honneurs; car une telle recherche troublerait la paix et la sérénité de son âme.

Si l'infortune le visite, il n'accuse point les hommes; il ne murmure point contre le ciel; il se console en pensant que les malheurs et les afflictions aiguisent l'esprit et exercent le courage. Tout entier à la pratique de la loi, il attend avec indifférence l'accomplissement du destin.

Au reste, ce qui est contentement pour le vulgaire ne l'est pas toujours pour lui-même. Avoir son père et

sa mère encore subsistants en même temps que des frères avec qui il n'ait ni ennuis, ni dissensions; n'avoir à rougir ni en face du ciel ni en face des hommes; être assez heureux pour rencontrer parmi ceux de sa génération des personnes de talent et de vertu dont il puisse augmenter les vertus et les talents : voilà les trois contentements du sage. Ni la possession des richesses et des honneurs, ni le gouvernement de l'empire comme souverain n'y sont compris.

La souveraineté du Parfait.

Approfondissant cette loi du devoir dont la pratique sanctifie l'homme et prévient le malheur ou console de ses coups, le sage y reconnaît la raison d'être du ciel et de la terre.

En effet, plus on considère la loi, plus on trouve qu'elle est haute, qu'elle est profonde, qu'elle est immense, qu'elle est éternelle. Le monde ne saurait la contenir.

Si nous portons un instant nos regards vers le ciel, nous n'apercevons d'abord qu'un petit espace scintillant de lumière. Mais si nous pouvions nous élever jusqu'à cet espace lumineux, nous trouverions qu'il est d'une étendue sans bornes; le soleil, la lune, les étoiles, les planètes y sont suspendus comme à un fil; tous les êtres de l'univers en sont couverts comme d'un dais.

Maintenant, si d'en haut nous jetons un regard sur la terre, nous croirons d'abord que nous pouvons la tenir dans la main; mais si nous la parcourons, nous la trouverons vaste, profonde, soutenant la haute montagne sans fléchir sous son poids, enveloppant les

fleuves et les mers dans son sein sans en être inondée, et contenant tous les êtres.

A son tour la haute montagne, vue d'où nous sommes, ne nous semble qu'un petit fragment de rocher; mais si nous explorons son étendue, nous la trouverons large et élevée, semée de plantes et d'arbres croissant à sa surface, peuplée d'oiseaux et de quadrupèdes y faisant leur demeure, riche de trésors inexploités dormant dans ses entrailles.

Et cette eau que nous apercevons de loin, elle nous semble pouvoir à peine remplir une coupe légère; mais si nous approchons de ses bords, nous ne pouvons en sonder la profondeur; des tortues énormes, des crocodiles, des hydres, des dragons, des poissons de toute espèce vivent dans son sein, et des richesses précieuses y prennent naissance.

Il en est du monde moral comme du monde physique. Cette règle du sage, qui émane de la conscience, s'élève peu à peu à sa plus haute manifestation pour tout éclairer de ses rayons éclatants. C'est le soleil des âmes, illuminant l'univers dans les hauteurs du firmament comme dans les plus profonds abîmes de la terre.

« Oh ! que la loi du devoir est grande ! s'écriait Confucius. C'est un océan sans rivages. Elle produit et entretient tous les êtres ; elle touche au ciel par sa hauteur. »

Cette loi, il faut l'appeler « le mandat céleste, » et dans son fond, elle est le Parfait.

« Sans le Parfait les êtres ne seraient pas. Le Parfait est le principe et la fin des choses. » Du Parfait dérive « l'harmonie permanente et universelle ».

De son côté Meng-Tseu dit : « Il n'y a de digne

d'envie que l'homme qui est bon; et il n'y a pas de bonté réelle sans sincérité. L'homme qui, étant bon et sincère, ne cesse d'accumuler en lui les qualités, je l'appelle excellent. Celui qui à ces trésors de vertus joint encore de l'éclat et de la splendeur, je l'appelle grand. Celui qui est grand et qui efface complètement les signes extérieurs de sa grandeur, je l'appelle saint. Celui qui est saint, et qui en même temps ne peut être connu par les organes des sens, je l'appelle Esprit. »

Le Parfait n'est-il pas le grand Esprit? Le Parfait n'est-il pas Dieu lui-même ?

L'immortalité et le culte.

On imaginera qu'ouvrant à la pensée de si vastes perspectives, ces illustres sages ont dû parler de l'immortalité et des récompenses divines. Mais, en vérité, ils paraissent avoir construit leur morale en dehors de toutes les notions de cette sorte. Ils nous mènent au seuil de l'éternité; et ils ne s'occupent point de nous le faire franchir.

« Celui qui meurt, dit Meng-Tseu, après avoir pratiqué dans tous ses points la règle de conduite morale qui est en nous, accomplit le juste décret du ciel. Celui qui meurt dans les liens du crime n'accomplit pas le juste décret du ciel. » Le philosophe n'ajoute rien à cela.

Toutefois, ne semble-t-il pas que Confucius songe à l'immortalité du sage et à une espèce de communion sans fin établie entre lui et la « Raison suprême », quand il affirme que « l'homme qui se sanctifie acquiert la faculté de contribuer au développement des êtres, s'identifie avec le ciel et la terre, s'assimile avec l'espace et le temps sans limite? »

Si cette interprétation n'était la vraie, comprendrait-on que le grand philosophe ait recommandé, comme il le fait, d'offrir des sacrifices et des oblations aux ancêtres ?

Enfin, une telle doctrine n'est-elle pas en parfait rapport avec ce que dit Confucius de cet « océan d'intelligences subtiles qui sont partout, et qui, invisibles en elles-mêmes, se manifestent dans les formes corporelles des êtres ? »

Quant au culte, il ne paraît point douteux que Confucius n'en ait réduit l'essentiel à la pratique du bien.

Comme il était très malade, un de ses amis le pria de permettre à ses disciples d'adresser pour lui leurs prières aux esprits et aux génies.

« — Cela convient-il ? dit Confucius avec un air de doute.

— Cela convient, répondit respectueusement son ami, car on lit ces paroles dans le livre sacré : Adressez vos prières aux esprits. »

Le philosophe sourit et dit : « Ma prière est permanente. »

Originalité et vice du dogmatisme chinois.

C'est une bien grande chose que cette influence profonde qu'exerça Confucius et qu'il exerce encore depuis plus de deux mille ans.

A l'heure où nous sommes, le vaste empire de la Chine continue à conserver, dans son organisation et dans ses lois, l'empreinte des enseignements de son Moïse, auteur d'un code moral, politique et religieux, qui semble impérissable ; et il y a là-bas plus de trois

cent millions d'âmes qui puisent dans sa doctrine, d'ailleurs réduite et appauvrie de par l'étroitesse générale des esprits et des cœurs, la meilleure part de leurs lumières et de leurs forces.

Or, cette grande domination intellectuelle et morale, dédaignant de s'asseoir sur les bases si fortes cependant de la superstition, s'est établie sur les simples fondements de la raison.

Confucius disait : « Se donner l'apparence d'opérer des prodiges et d'avoir accompli des actions extraordinaires nous élevant au-dessus de la nature humaine est un moyen indigne de se gagner des sectateurs. Je ne voudrais jamais faire cela. »

Les législateurs indiens, à l'exemple de bien d'autres, s'étaient prévalus d'une révélation : ils représentèrent Manou, proclamé fils de Brahma, comme ne faisant que promulguer les lois édictées par son père, et ils imprimèrent ainsi à leurs prescriptions le sceau d'une majestueuse immutabilité. Les législateurs chinois, plus respectueux envers l'homme et envers Dieu, ont voulu que l'évidence et la bonté de leurs préceptes en fissent la solidité et qu'ils n'eussent que leur vérité pour point d'appui.

Mais il faut bien reconnaître que cette vérité n'est pas pure; que l'erreur s'y est mêlée, et que le préjugé et la coutume entrent pour une large part dans la perpétuité et l'universalité de cette vénération dont la Chine environne tout ce qui est dit dans ses livres sacrés et dans ses livres classiques.

Le capital du mélange d'erreurs qui gâte le dogmatisme des sages et les opinions du peuple tient, ici, comme

dans l'Inde, comme dans la Perse, comme dans l'Égypte, à l'obscurcissement, ou plutôt à l'absence du sens de la liberté.

La consécration de l'absolutisme et la foi au bon tyran.

Lorsque Confucius vécut, le règne de l'absolutisme était depuis longtemps établi dans la Chine. On y pensait que cette idolâtrie familiale, qui courbe le Chinois aux pieds de l'ancêtre considéré comme un dieu, doit s'étendre au Fils du ciel, c'est-à-dire au Souverain, « père et mère de ses sujets ». Pas plus que dans la famille, respectée par dessus tout, il ne faut pas de trouble dans l'empire, la famille des familles. Chacun est tenu de se donner tout entier à l'accomplissement de ses devoirs ; et si les chefs manquent aux leurs, ce n'est pas un motif pour qu'on s'autorise à des rébellions sacrilèges. L'esprit de révolte perd tout. L'esprit de soumission est le salut.

Confucius consolida ce qui était, au lieu de songer à le transformer.

Il conseille le despote ; mais il consacre l'autorité despotique. Or, qu'arrive-t-il ? Les monarques profitent de cette consécration, et puis, forts de leur privilège et de leur pouvoir, ils n'ont garde de suivre les conseils du sage.

Donner de bons avis n'est pas assez là où il y a à effectuer de bonnes réformes. Confucius ne songea pas même aux bonnes réformes et s'en tint aux bons avis.

Mais où sont-ils les souverains qui, au milieu de ce vertige d'orgueil que donne la suprême puissance, auront des oreilles pour écouter les leçons de la philosophie ? Ils sont très rares, et cela se comprend. Il y a ici une épreuve trop forte. Il est absurde de dire à

un homme : « Ne soyez pas ivre », quand on a commencé par le gorger de vin.

Admirons cependant ce qu'il y avait de bon et de généreux dans les préceptes de Confucius :

« O rois, dit-il en diverses manières, vouez-vous au bien de tous et perfectionnez-vous, si vous avez à cœur, comme vous le devez, de tout perfectionner autour de vous.

» Pour que le monde jouisse de la paix et de la bonne harmonie, il faut que vous gouverniez bien votre royaume; pour que vous gouverniez bien votre royaume il faut que vous vous attachiez auparavant à mettre le bon ordre dans vos familles; pour bien diriger vos familles, il faut auparavant vous corriger vous-mêmes; pour vous corriger vous-même, il faut remplir vos âmes de probité et de droiture; pour rectifier vos âmes, il faut rendre vos intentions pures et sincères; et, comme condition de tout cela, il faut accroître le plus possible vos connaissances morales en approfondissant les principes rationnels de la conduite humaine.

» Il est dit dans les livres sacrés : « Ce que le ciel voit et entend, punit et récompense, est ce que le peuple voit et entend, punit et récompense ; car il existe une communication intime entre le ciel et le peuple. »

» Vous qui êtes appelés au gouvernement, soyez doux, attentifs et réservés.

» Il y a une voie sûre pour fortifier l'empire, c'est de captiver le cœur du peuple, de lui donner ce dont il a besoin, et de ne pas lui imposer ce qu'il déteste.

» Le peuple se soumet à l'humanité, comme l'eau coule en bas, comme les bêtes féroces se retirent dans les lieux déserts.

» En dirigeant la nation, comportez-vous avec le même respect que si vous offriez le grand sacrifice; et ce que vous ne désirez pas qui vous soit fait à vous-même, ne le faites pas à vos sujets.

» Pour tout mieux voir et mieux faire, entourez-vous de ces hommes d'une vertu accomplie, qui, par la rectitude qu'ils impriment à leurs actions, rendent tout ce qui les approche juste et droit, hommes d'élite à qui il appartient de donner à la raison céleste, vivante en nous, tous les développements qu'elle comporte, et qu'on nommerait justement le peuple du ciel.

» Loin de vous l'humeur agressive. Ayez la guerre et les conquérants en horreur. Que si on vous attaque, défendez-vous jusqu'à la mort. Mais, libérés et vainqueurs, songez aux larmes et au sang répandu. Ne permettez pas que le peuple accueille les généraux victorieux avec de folles acclamations de joie. Il faut mêler aux honneurs qu'on leur rend la pompe lugubre des funérailles. Que des pleurs et des gémissements de deuil accompagnent les éloges dont on gratifie les triomphateurs, et que les monuments de leurs victoires homicides soient environnés de tombeaux !

» O rois, que ne comprenez-vous tout le bien que vous pouvez accomplir ! Si je possédais le mandat de la royauté, il ne me faudrait point plus d'une génération pour faire régner partout la vertu d'humanité. »

Il est visible que la grande âme de Confucius s'était laissé gagner, elle aussi, par ce rêve du bon tyran qui en a égaré tant d'autres. C'est en effet un préjugé vulgaire chez les philosophes de la Chine, et enraciné dans cette contrée encore plus qu'ailleurs, qu'un peuple est un troupeau aux mains d'un petit nombre de conduc-

teurs prédestinés par leur naissance ou par leur instruction à penser et vouloir pour la masse.

Dangereuse erreur. On imagine que la valeur de l'État ne dépend pas de la valeur des individus qui le composent, ou l'on ne voit pas que les individus valent, non par ce qu'ils font de force et mécaniquement, mais par ce qu'ils font de plein gré et librement. On institue donc des systèmes d'autorité où le droit est sacrifié à un mesquin idéal de prospérité et d'ordre par contrainte ; et, de cette façon, on aboutit quelquefois à une espèce de perfection et à une espèce de grandeur. Mais cette perfection est toute artificielle et cette grandeur toujours petite.

LE DESPOTISME DES ANCÊTRES

En Chine, le despotisme du monarque est contenu et canalisé par le despotisme de la tradition et des ancêtres.

Le mot d'Auguste Comte « les vivants sont gouvernés par les morts » est vrai surtout pour la Chine.

D'autres ont un idéal et regardent vers l'avenir. Le Chinois n'a que des traditions et regarde vers le passé.

Chaque logis, du plus humble au plus opulent, a son autel des ancêtres. Aux ancêtres le respect et l'amour! Innover serait les méconnaître et les outrager.

Ce culte aveugle des ancêtres a immobilisé les Chinois dans les cadres tracés depuis des siècles. Toute la discipline sociale, comme toute la discipline individuelle, conspire au maintien du vieil ordre des choses.

La même force d'inertie qui fait que les habitants de Pékin s'accommodent de piétiner dans les ordures et

de respirer des miasmes, explique l'acceptation bénévole des jougs traditionnels, voire des coups de bambou réglant les petits comptes des justiciables.

Emmaillotée dans ses usages comme une momie dans ses bandelettes, patriarcale, agricole, pacifique, prolifique, disciplinée, hiérarchisée, cérémonieuse, la Chine fait l'effet d'une sœur très ressemblante de l'Égypte.

Les Chinois ont acquis, à l'école de leurs philosophes, un prodigieux don de patience et d'impassibilité.

L'aspiration au progrès ne hante pas ces cerveaux pétrifiés par l'influence d'habitudes séculaires. Aujourd'hui répète hier; demain répétera aujourd'hui. Un peuple heureux n'a pas d'histoire...

Les vicissitudes de notre vie publique, la multiplicité de nos inventions font sourire ces sages. Ils nous trouvent bien fous. Nous leur semblons des enfants ou des barbares. Ils n'ont pour nous que pitié ou mépris.

Comment comprendraient-ils le va et vient de nos modes, la mobilité de nos usages, le tumulte de nos agitations? Ces pacifiques ne se contentent pas de penser avec raison que la recherche des distractions est un témoignage qu'on n'est pas heureux. Ils détestent tous les changements dont est faite la variété de l'existence, et ils ont le secret de ne trouver aucun ennui dans l'uniformité. Entre eux et les Hellènes, qui ont placé le bonheur dans l'action, il y a un monde.

Rester Chinois à la façon de leurs pères est tout pour les Chinois. Ils quitteraient la vie plutôt que de quitter leurs mœurs. Et cette immutabilité de leurs mœurs les fait indomptables. On peut les vaincre; les absorber, jamais. Les conquérants Tartares durent se faire Chinois. Jamais les Chinois ne se seraient faits Tartares.

Ce grand corps de la Chine ne saurait périr que par sa propre décomposition. Ne nous étonnons pas si cette décomposition se prolonge pendant des siècles. Le règne de la routine, qui est la faiblesse de la Chine, est aussi sa force. Moins elle dépense de vitalité, plus elle dure. Sa longévité a de beaucoup dépassé celle de la Grèce et de Rome. C'est ainsi que la vie de l'arbre, toute végétative, est plus longue que celle de l'homme.

LE MANDARINAT

Tout édifice de tyrannie a un grand corps pour point d'appui, ici une noblesse, là un clergé, ailleurs une milice. En Chine, ce point d'appui est la corporation des savants dits les lettrés. Confucius trouva cela établi; et il l'approuva, il le justifia, il le consacra à jamais.

Les Chinois ont honoré la science, et cela les honore eux-mêmes ; mais ils l'ont mise au-dessus de tout, même de la liberté, et c'est ce qui fait que, depuis des siècles, ils s'éternisent dans la médiocrité.

Que l'esprit des peuples de la race jaune, un peu aplatis de l'intelligence comme du visage, soit pour beaucoup dans cette civilisation toute figée et immobilisée, c'est incontestable. Mais l'influence de la doctrine et des institutions n'en demeure pas moins immense. Ce sont là des causes qui s'entreproduisent et s'entr'aident pour aboutir au même effet.

Ce que les prêtres ont été dans l'Inde et en Égypte, les savants l'ont été et le sont en Chine. L'aristocratie n'est plus ici une affaire de naissance, c'est une affaire de concours. Le savant heureux dans ses examens, le savant patenté et reçu au rang des doctes, est, par là

même, en voie de s'élever aux plus hauts emplois. Il s'agit moins de posséder les capacités voulues que d'avoir obtenu les grades requis.

La science étant ce qui est matériellement le plus utile, puisqu'elle attire faveurs, distinctions, autorité, honneurs, les savants sont peu à peu formés à en aimer les utilités plutôt que les beautés. Par suite, les sommets où la spéculation se satisfait d'elle-même ne les attirent guère; ils préfèrent généralement s'en tenir à ce terre à terre où la science coudoie l'industrie mais est visiblement fructueuse, si bien, par exemple, qu'il y aura, dans une ville comme Pékin, une foule d'excellents calculateurs et pas un grand mathématicien.

Une autre cause qui fait que le savoir s'abaisse et se découronne, c'est le régime des examens perpétuels. Ce régime est favorable à la médiocrité, qui recherche les ornières toutes tracées et est heureuse de s'atteler à une besogne bien fixée et bien délimitée; mais ne doit-il pas être funeste à l'originalité, qui aime à se frayer ses voies et à ne relever que de cette spontanéité où réside sa force?

Les mêmes influences qui font naître, chez les Chinois, d'une glorification mal entendue de la science, une espèce d'infériorité de la science, amènent celle-ci à s'assujettir au goût dominant en même temps qu'elle vise à tout s'assujettir. En effet, du moment où la science mène à tout et où nul n'est savant s'il n'a été authentiquement gradué, chacun est sollicité à se livrer surtout aux études qui, constituant la plus importante matière des programmes, font avancer dans la carrière des doctes.

Or il est général que les études privilégiées soient les études d'érudition. Cela doit être là où la médiocrité fait la loi. Patience et mémoire se sont-elles pas choses plus communes qu'invention et génie ?

Ainsi, il y a en Chine une foule de comités littéraires institués par ordre de l'empereur pour annoter et commenter d'anciens ouvrages, et on cite tel mot sur lequel il a été rédigé des milliers de gros livres. Sous prétexte d'exactitude dans les renseignements et d'impartialité scientifique, on se croit tenu de ne traiter aucune matière sans exposer et analyser toutes les opinions, anciennes et nouvelles, justes et fausses, qui s'y rapportent. De la sorte chaque ouvrage tend à se convertir en une encyclopédie, et c'est chose ordinaire que les lettrés, renonçant à l'aiguillon de la gloire personnelle, se réunissent par centaines pour faire un livre.

Il est fatal que cette uniformité d'impulsion, cette vulgarité de conception, cette lourdeur d'exécution dans les travaux des savants fassent déprécier, au profit des œuvres où l'esprit étale ses connaissances, les œuvres qui sont l'esprit même. De là vient qu'en Chine, à moins qu'ils ne soient didactiques et sentencieux, les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques sont rejetés au dernier échelon de la hiérarchie des lettrés. Aux productions où la fantaisie se joue sans entraves et où l'inspiration éclate, on préfère les ouvrages faits sur commande officielle, patiemment et laborieusement. Le libre esprit de l'art ne souffle point ou est vite étouffé dans cette atmosphère de science indigeste. Tout est aligné, nivelé, régularisé. Pas de

critique indépendante; mais des tribunaux pédantesques, qui décident du mérite intellectuel et l'évaluent à son juste prix.

LE POSITIVISME CHINOIS

Savants et lettrés étant à la tête de tout, il est naturel qu'ils règlent tout à leur image.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on retrouve dans l'organisation politique et sociale des Chinois ce défaut d'originalité et de hardiesse, ce mélange de sérieux et de platitude, ce caractère de monotonie et d'uniformité, qui caractérisent la science et la littérature chinoise.

Le scrupuleux esprit de méthode qui est une des qualités du savant est introduit partout ; la moindre affaire nécessite une infinité de procédures ; rien ne se fait sans une énorme complication de cérémonies ; l'étiquette est l'objet d'une vaste science ; la gravité prétentieuse est considérée comme une vertu ; la gêne comprime tout libre essor ; enfin, la vie n'est qu'une représentation continuelle.

En même temps, chacun est étiqueté, classé, numéroté. Sans doute, la naissance ne décide pas de votre spécialité, et, chose rare ailleurs, le fils d'un ministre devra, s'il est ignorant, aller dans une boutique ou dans un atelier, à moins qu'il ne préfère diriger la charrue ; mais on demeure toujours tenu de se faire une spécialité et de s'enfermer dans la spécialité qu'on s'est faite. Le cultivateur entend seulement le labour, le soldat la guerre, l'artisan son métier, le marchand son commerce. Quant aux femmes, enfermées à la

maison, elles se font un petit pied et n'apprennent pas même à lire.

Il suit de là qu'il n'y a point chez les individus cet assemblage de capacités diverses, et entre les différentes classes cette espèce de pénétration réciproque, cette circulation d'une vie commune, qui préviennent la routine et favorisent le progrès.

Non seulement l'esprit de méthode se mêle à tout; mais encore tout revêt le caractère positif de la science. On a à cœur de s'en tenir au substantiel, au sensé, au solide. L'utile prime le beau.

L'architecture commode est trouvée la meilleure.

On n'aurait garde d'exiger seulement de la musique qu'elle flatte l'oreille et enchante l'âme; on lui demande de faire penser, au moyen de combinaisons de sons qui nécessitent de grands calculs, et quand on dit qu'un air est très beau on veut surtout signifier que tout s'y enchaîne de façon à comporter des démonstrations exactes.

Pas de milieu : ou une musique criarde et vide, ou une musique savante et ennuyeuse.

Les créations poétiques sont mésestimées, vu que ce qui est fictif n'est pas positif. Le beau monde comme le bas peuple serait enclin à se divertir aux représentations théâtrales; mais, morigéné par les pédants, il affecte pour elles un mépris de commande.

L'éloquence est frappée d'interdit, à moins qu'on ne prostitue un tel nom à ces pièces académiques où les lettrés s'ingénient à délayer des riens prétentieux dans des flots de paroles bien sonnantes. Ni tribune, ni barreau. Les procès se discutent méthodiquement, grave-

ment, copieusement, et il y a des censeurs de l'empire qui rédigent, avec une application grande, d'amples remontrances où la louange et la critique, mûrement pondérées, se font l'une à l'autre un sage équilibre.

Toute inspiration passionnée, tout mouvement vif, tout élan spontané étant ainsi proscrits, les allures forcées engendrent peu à peu l'hypocrisie, avec ses fruits naturels : le mensonge des manières doucereuses, l'équivoque des mots à double entente, tous les faux semblants de la servilité perfide.

Voyez ce mandarin chamarré qui noblement sourit et fait des grâces. Il ne livrera jamais sa pensée; il n'a souci que de tromper. C'est un maître dissimulateur.

Ne cherchez pas l'homme sous cette robe de brocatelle multicolore; l'homme a disparu, il ne reste que le fonctionnaire. Il aurait pu y avoir ici quelqu'un; il n'y a que quelque chose. Cet être à face humaine, c'est un rouage de la vaste machine gouvernementale.

Vous vous étonnez qu'on puisse être à ce point sans initiative et sans originalité? Mais, n'y a-t-il pas la routine et le règlement qui dispensent de penser et de vouloir d'une façon personnelle?

Songez qu'en ces lieux règne une collection de savants qui se sont décerné le prix de la capacité universelle, se sont fait constituer grands fonctionnaires, et ont tout ordonné, tout réglé une fois pour toutes.

Le même train se continue à perpétuité, grâce à deux puissants ressorts, la hiérarchie enseignante et la hiérarchie administrative, qui coulent chaque intelligence dans le moule consacré et font de chaque individualité un parfait instrument.

Et maintenant, dirons-nous aux adeptes de l'école positive qui ont partagé l'erreur généreuse d'Auguste Comte sur l'organisation d'un pouvoir spirituel et temporel des savants, maintenant, contemplez les beaux effets du positivisme chinois; voilà à quoi on aboutit, même avec un Confucius pour initiateur, lorsque, au mépris du droit et de la liberté, on charge les capacités intellectuelles de l'entière direction sociale : une grande machine, très régulière, qui dure sans grands changements, qui n'a pas besoin d'être remontée, mais qui demeure une grande machine. Ne préférez-vous pas l'être vivant qui grandit et progresse?

LA TARE DE L'ORIENT

Le vice de la Chine ne lui est pas particulier. Il est commun aux autres peuples dont nous avons parlé; il est la plaie profonde de l'Orient, terre de servitude où l'esprit est plus enclin à l'adoration qu'à la critique, et où la force a toujours primé la justice.

Dans ces pays où manque le souffle puissant de la liberté, le vulgaire des génies est comme étouffé en naissant et le despotisme étend le désert autour de lui; mais çà et là surgissent des esprits sublimes, géants solitaires grandis par les obstacles, qui, fièrement debout et pleins de vie sous un ciel de plomb et dans une atmosphère de mort, gravent en caractères d'airain les paroles de la sagesse éternelle.

Voyez avec quelle majesté ils se dressent sur les plus hautes cimes de la pensée. Comme ils ont grand air, comme ils nous apparaissent calmes et radieux, à travers la brume des âges, ces premiers oracles de l'intel-

ligence humaine, de qui la voix grave est venue jusqu'à nous et tient encore courbés sous les lois qu'elle dicta des millions et des millions d'hommes !

Mais si ces hommes furent grands, l'humanité est plus grande encore, et ils prétendirent enchaîner l'humanité.

De là tant de misères, à côté de tant de splendeurs, chez les peuples que coulèrent dans le moule de leurs doctrines les grands législateurs du vieux monde.

LIVRE DEUXIÈME

LA PENSÉE DANS LE MONDE GREC

> C'est un fait constant que, dans les îles, les presqu'îles et les côtes heureusement situées, il s'est toujours produit une énergie d'efforts, une liberté de culture, inconnue aux continents. La situation particulière de la Grèce et le caractère du peuple doué au plus haut point de l'esprit d'initiative, amenèrent à l'intérieur une circulation des idées, et à l'extérieur une passion des entreprises, dont il n'y a pas d'exemple chez les nations continentales. En même temps que la configuration des lieux et les mœurs des hommes, l'époque où apparut la culture grecque, le degré de civilisation, non seulement des peuples environnants, mais de l'humanité entière, tout contribua à faire des Grecs un peuple privilégié tel qu'il n'y en a plus et qu'il n'y en aura plus jamais.
>
> HERDER.

> Philosopher, c'est perfectionner son esprit en s'élevant aux principes, et perfectionner son caractère en harmonisant ses actes avec l'idéal du bien et du beau.
>
> PLATON.

LE POLYTHÉISME ET LE GÉNIE HELLÉNIQUE

L'Orient serein et grave dédaigne de discuter, et sa sagesse profonde est toute d'intuition. Il se dresse devant nous comme un bloc de granit, majestueusement immobile par-dessus le cours des siècles.

Pénétrons maintenant dans la Grèce. C'est dans cet ardent foyer de l'Occident, toujours en ébullition, que nous trouverons en plein essor le mouvement et la vie.

L'Asiatique contemple et admire, l'Européen analyse

et juge; l'Asiatique a le culte de la tradition et de la coutume, l'Européen est ami de l'initiative et de la liberté.

La Grèce a été le soleil de la civilisation européenne, et c'est dans l'Orient que ce soleil eut son aurore. Des colonies venues d'Égypte apportèrent parmi les peuplades grecques leurs sciences, leurs arts et leurs croyances et exercèrent une grande influence sur ces esprits encore barbares.

Toutefois les Grecs, natures délicates, mobiles et indépendantes, toutes pénétrées du sentiment de la beauté et de la vie, n'étaient pas du tout faits pour constituer une espèce d'Égypte occidentale. L'invasion dorienne vint à propos retremper en eux le génie national et, au lieu de se laisser absorber par l'élément étranger, ils finirent par se l'assimiler.

LA RELIGION CHEZ LES GRECS

Comme les Égyptiens, les Grecs croyaient à une vie souterraine des morts, et ils pensaient que les priver de sépulture c'était condamner leurs âmes en peine à errer sans trêve, lamentables fantômes.

Comme les Indiens, ils adoraient le feu sacré du foyer, qu'il était impie de laisser éteindre et qui était pour chaque maison une providence vivante qu'on suppliait de dispenser à la famille les biens de l'âme, ainsi que les biens du corps.

Comme les Chinois, ils faisaient des offrandes aux ancêtres, protecteurs divins de leurs descendants.

Chaque famille d'abord, puis chaque cité, eut ses dieux; et les luttes de familles contre d'autres familles,

de cités contre d'autres cités, étaient des luttes de dieux contre d'autres dieux.

Orphée, ancien disciple des prêtres d'Égypte, fut le principal inspirateur de la théologie grecque pendant le premier âge. Il institua ces mystères sacrés qui devaient se multiplier sous mille formes, tantôt véritables foyers de scandales, tantôt, selon l'intention du fondateur, dépôts respectables de hautes doctrines dont le secret ajoutait à la vénération de ceux qui y étaient initiés.

En ces temps reculés, le culte grec était une espèce d'apothéose de la Nature, où figuraient la Nuit avec ses ombres mystérieuses, le Ciel avec sa splendeur sereine, enfin la Terre et l'Océan se débrouillant du Chaos sous l'influence de l'éternel Amour.

Mais, au lieu de s'enfermer dans l'adoration abstraite des forces naturelles ou d'une unité supérieure qui les engendre, les Grecs, voyant en l'homme l'image de la divinité et le résumé de l'œuvre divine, furent vite conduits à concentrer et à fondre ensemble la nature et Dieu dans l'humanité.

Comme tout s'enchante au souffle magique de ces imaginations aussi jeunes et aussi fraîches que le doux pays où elles sont écloses! Voici apparaître, radieuse et souriante en sa majesté, la foule innombrable des Immortels; ils viennent se partager l'univers et ils vont tout animer, tout consacrer, tout protéger, et par-dessus tout le foyer, le tombeau, la patrie, ces trois choses saintes parmi les choses saintes.

Le monde entier n'est plus qu'un vaste temple où mille et mille formes symbolisent l'éternel mystère. Chaque puissance humaine, chaque force naturelle, chaque sexe, chaque âge a ses dieux; le mal même, vice

ou mort, se purge de sa laideur et est craint, supplié, révéré dans les êtres sacrés en qui il se personnifie. L'homme ne peut faire un pas sans sentir la divinité présente, et, jusqu'à l'humble bocage et au ruisseau discret, il n'y a rien qui n'ait son génie tutélaire.

La terre et le ciel étant ainsi unis par un poétique hymen, il s'établit entre les dieux et leurs adorateurs comme une conversation continuelle. La moitié de l'année est consacrée à des fêtes où dansent, luttent et chantent de beaux jeunes gens, où le peuple applaudit des vers harmonieux, où enfin on célèbre par les jeux et les ris ces aimables habitants de l'Olympe propices au plaisir plutôt qu'à la pénitence. Chaque action un peu importante est précédée de prières, d'offrandes, de sacrifices; on consulte les oracles, on interroge les devins; les dieux laissent lire leurs volontés dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, et il n'est aucun phénomène de la nature qui ne devienne un divin langage.

Toutefois, cette religion qui, à l'extérieur, pénètre tout et se mêle à tout, n'en veut point à l'âme tout entière. Elle ne formule point de dogmes, elle ne lie point les consciences par l'autorité d'un livre sacré; elle est, avant tout, un ressort politique; elle fait partie de la constitution et des mœurs nationales.

Sans doute, il s'y cache un dogmatisme énigmatique, dont les mystères donnaient peu à peu le mot aux initiés; mais ce dogmatisme, déguisé par des mythes profonds tels que l'histoire de Pandore, de Prométhée, d'Hercule, de Psyché, demeura toujours complètement en dehors de la religion publique.

Les dieux sont conçus sous la forme humaine et avec les passions humaines. Ce qui les distingue des hommes c'est leur perpétuelle félicité. Encore cette félicité est-elle toute humaine : elle consiste en festins, jeux et amours et ne dépasse pas l'idéal des vieux héros de la Grèce.

Au-dessus des dieux, de même qu'au-dessus des hommes, plane l'invincible Destin; et les poètes nous parlent sans cesse de ce pouvoir supérieur, comme pour nous faire entendre que leurs dieux ne sont, par rapport à la vraie divinité, que des ombres avec lesquelles joue l'imagination des faibles mortels.

En effet, la religion grecque est une religion d'imagination plutôt que de foi, et, quoiqu'il s'y mêle certaines notions de justice telles que l'idée d'une autre vie et de châtiments réservés au crime après la mort, l'esthétique y prime la morale.

Le Panthéon hellénique a été, avant tout, le Panthéon de l'art. Œuvre poétique du génie grec, il a servi de fond à toutes les autres œuvres poétiques que ce génie a créées.

Harmonie de la religion et du génie hellénique.

Le propre de ce génie était le sens de la variété et de l'unité, du fini, de la mesure, de la grâce en toutes choses, comme il convenait en un pays où les bosquets fleuris côtoient les rocs sauvages, où, pendant de longs étés, la neige des montagnes et la verdure des vallons se mirent dans un ciel bleu, où enfin rit un soleil doré dont les rayons, qu'attiédit une douce fraîcheur, échauffent l'inspiration bien plus que les froids climats du Nord, et ne l'enivrent pas comme les brûlants climats

de l'Orient. Là, au sein d'une riche et saine nature et au milieu d'institutions variées et fécondes comme elle, la pensée artistique jaillit vive et limpide dans une atmosphère de lumière et d'harmonie. Il lui faut la pureté de la forme avec la puissance de la vie; elle la rencontre au plus haut degré dans l'homme, non tel qu'il est, mais tel qu'on peut le rêver d'après ce qu'il est, et, fascinée par cet abrégé de toute beauté, elle en fait le type du divin qu'elle sent partout manifeste.

Dès lors, l'idée religieuse prend vie sous mille incarnations différentes. La divinité se joue parmi les hommes et l'humanité se joue parmi les dieux. Toute idée se détermine en un corps, et tout corps se revêt d'une idée; à travers toute matière resplendit l'esprit, et tout esprit a son enveloppe matérielle; tout est sentiment, et tout est raison; tout vit, respire et aime ; tout pense et fait penser.

Chez le Grec, il y a toujours du moral dans le physique et du physique dans le moral, du divin dans l'homme et de l'humain dans le dieu ; et c'est merveille comme l'artiste est habile à fondre l'un avec l'autre.

Regardez ce Jupiter : le dieu c'est l'homme, mais dégagé de sa mortalité, transfiguré par l'idée qu'il porte en lui, et revêtu d'une grâce, d'une majesté olympienne. Regardez cette Vénus : la déesse c'est la femme, un charme vit en elle; mais à travers ses belles formes, il y a je ne sais quel rayonnement immatériel qui purifie sa nudité et interdit aux sens de troubler le ravissement de l'âme devant l'idéale apparition.

Mêmes caractères dans l'architecture et particulière-

ment dans les temples des Grecs. Ils ont quelque ressemblance avec des êtres humains en qui resplendirait quelque chose de plus qu'humain.

L'Indien, dominé par la notion de l'unité infinie, traduit l'impossibilité et le besoin de la représenter, en des œuvres démesurées et informes, qui s'enfoncent profondément dans la terre, où sont ébauchés toutes sortes de monstres, mélanges singuliers de la plante, de la bête et de l'homme, à plusieurs têtes et à plusieurs bras, et où les mêmes représentations se trouvent multipliées indéfiniment pour donner une idée de l'incommensurable.

L'Égyptien, s'inspirant de son culte pour l'universel mystère, ne s'en tient pas à mêler la forme animale avec la forme humaine et à faire d'énormes colosses dont les membres fixes et roides sont marqués du sceau de l'immobilité; il construit, au-dessous et au-dessus de la terre, des édifices immenses, magnifiques demeures du silence et de la mort, dont la masse est tout à la fois pesante et grandiose, et qui, par leur vaste solitude, donnent la sensation profonde de l'invisible, de l'éternel.

Rien de ce sublime solennel, rien de ce vague étrange dans l'architectonique grecque, qui tire ses mesures de la figure humaine. Mais quel fini ! quelle harmonie ! quelle mélodieuse manifestation de l'esprit dans la matière ! Le temple grec, avec ses élégantes proportions si admirablement concertées, où la grâce et la dignité se tempèrent et s'embellissent mutuellement, transforme les pierres en une personnalité vivante autour de laquelle flotte une auréole divine.

LA CIVILISATION GRECQUE

Les deux sentiments de l'humain et du beau qui, s'expliquant eux-mêmes l'un l'autre, expliquent l'art et la religion des Grecs, expliquent également toute leur civilisation avec ses qualités et ses défauts.

Les Grecs entendent la civilisation comme un poème. Leur idéal est le développement le plus varié au milieu de la plus parfaite unité.

Cette unité qui doit tout ranger sous sa loi c'est la cité. Elle domine la famille, dont l'objet propre est d'accroître le nombre des citoyens; elle pèse sur l'individu, qui, comprimé dans sa liberté personnelle, est tenu de se laisser morigéner par l'État; elle absorbe la religion et l'éducation, qu'elle emploie comme les deux grands agents des mœurs nationales; elle se complaît dans la guerre où elle voit, en même temps qu'une source de grandeur et de gloire, une école de virilité et d'esprit d'initiative; enfin, elle s'appuie sur l'esclavage, ce monstre hideux qui entretient sa vie : injustices fatales, semences de mort pour ces démocraties, démagogiques par certains endroits, et, par d'autres, si aristocratiques !

Mais, en revanche, remarquez que l'unité dont il s'agit n'est pas une unité morte, comme en font les despotes, c'est une unité vivante. La cité réside dans le concours actif des citoyens. Associés au gouvernement, ils ne songent point à critiquer ce qui s'y mêle d'exclusif et de tyrannique ; ils se confondent avec la patrie et aiment ses institutions comme ils s'aiment eux-mêmes.

S'ils sacrifient une partie des droits de l'homme,

c'est pour exagérer les droits du citoyen ; mais ils usent de ces droits du citoyen pour le perfectionnement de l'homme.

Bien différents de ces peuples, malheureusement si nombreux, dont la civilisation est toute en dehors, et qui cherchent le progrès dans des combinaisons où l'individu n'est pour rien, les Grecs considèrent l'homme comme la valeur, la force véritable, par qui prospère, grandit et se défend la patrie. Forger l'homme, tel est, pour eux, le grand emploi des loisirs que leur ménage le travail servile. Ils n'ont rien tant à cœur que de favoriser, par la double glorification de la gymnastique et du commerce des muses, la culture de l'être humain, chair et esprit, muscles et pensée.

Il est vrai qu'ici encore leur instinct de l'unité les égare quelquefois au point d'assimiler beauté et bonté; ainsi ils absoudront la courtisane criminelle : elle leur est apparue toute séduisante, ils la proclament toute sanctifiée.

Mais, s'ils ne comprennent point un beau corps sans une belle âme, c'est que leur effort va à développer de concert toutes les puissances de l'être. Aussi est-ce parmi eux qu'on rencontre le plus d'hommes complets.

Représentez-vous les personnalités grecques qu'a racontées Plutarque. Comme ces anciens étaient de riches natures! Quelle exubérance de vie! Quelle ravissante nudité! Que de grandeurs, que de faiblesses franches et vraies! Ne sommes-nous pas bien petits en comparaison? Observez surtout ce merveilleux mélange des qualités les plus diverses. Un Epaminondas, par exemple, n'est-il pas comme une fleur de la Grèce,

qui, ailleurs, n'aurait pu avoir son plein épanouissement ?

La primauté philosophique et artistique des Grecs.

Un pays où l'humanité sait si bien sentir et accroître en tout sens la force qui est en elle se trouve par là-même prédestiné à être le paradis de ces fruits supérieurs de la culture humaine, qui s'appellent précisément de ce beau nom : les humanités.

Il ne faut donc pas s'étonner si la Grèce est la patrie naturelle de la poésie et de l'art, des sciences morales et de la philosophie.

Dans cette contrée privilégiée, l'esprit philosophique et l'esprit poétique se développent en même temps, sans s'altérer l'un l'autre; la maturité et la jeunesse de la pensée s'allient dans une délicieuse harmonie, et, à côté de la naïveté, de la simplicité, de la fraîcheur d'imagination la plus séduisante, se déploient une ampleur de savoir, une puissance de recherche, une subtilité d'analyse qui élèvent la méthode et la critique au niveau de la force inventive et créatrice, et font que, malgré l'opposition de l'abstrait et du concret, du général et de l'individuel, les progrès des Grecs dans l'étude du vrai égalent leur prééminence dans la production du beau.

Par une coïncidence qui n'a rien de fortuit et qui est profondément instructive, c'est de l'époque où Solon organisa la démocratie athénienne que date chez les Grecs l'avènement de la libre recherche et de la science indépendante.

Dès ce moment, la religion populaire est battue en brèche ; il se trouve des hommes qui disent, comme Xénophane, que « si les bœufs ou les lions se faisaient un dieu, ils le concevraient sous la forme d'un bœuf ou d'un lion ; » on cherche à voir et à comprendre, et la philosophie apparaît.

PREMIÈRE PÉRIODE

DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

La première période historique de la philosophie grecque s'étend de Thalès à Socrate, c'est-à-dire depuis le sixième siècle jusqu'à la fin du cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Expliquer le monde par un principe d'harmonie et d'unité inhérent ou supérieur à la matière, tel fut le principal objet des théories opposées de l'école ionique et de l'école pythagoricienne, de l'école d'Elée et de l'école atomistique.

D'une part, les efforts de ces écoles préparèrent les conceptions supérieures qui devaient signaler la période suivante ; d'autre part, leurs divers conflits engendrèrent ce chaos d'opinions contradictoires qui servit de thème à l'enseignement sceptique des sophistes.

I

L'ÉCOLE IONIQUE ET EMPÉDOCLE

Les philosophes ioniens ramènent la philosophie à une physique générale ; ils comprennent l'ensemble des choses soit comme le produit de la vertu génératrice d'un premier germe, soit comme l'effet d'agrégations d'éléments ; et chacun d'eux a son système du monde qu'il construit, non en patient observateur, mais en généralisateur hardi, se contentant de quelques analogies pour tout faire dériver des transformations de telle ou telle matière primitive, essence fondamentale des êtres.

Thalès ; Anaximandre ; Anaximène et Phérécide.

A Thalès de Milet, contemporain de Solon, est attribué le mérite d'avoir le premier envisagé en penseur la question de l'origine des choses. Il expliquait la nature par l'eau, élément nourricier de tout ce qui existe, et dont la raréfaction ou la condensation aurait engendré les diverses sortes d'êtres.

Quand il montrait dans l'élément humide le principe de l'univers, Thalès ne faisait que traduire en un langage abstrait la conception mythologique des anciens Grecs, pour qui l'Océan était, selon l'expression d'Homère : « le père de tout ce qui est, hommes et dieux. »

Ce philosophe, qui mérita d'être mis au nombre des

sept sages, avait acquis en Égypte de grandes lumières sur la géométrie et sur l'astronomie, et c'est là probablement qu'il puisa sa doctrine de l'immortalité des âmes, destinées à devenir des génies bons ou mauvais selon qu'elles ont été bonnes ou mauvaises.

« Rien n'est facile comme de donner des avis, disait-il, et rien n'est difficile comme de se connaître. Si l'on entendait ses propres intérêts, on s'appliquerait à se ménager un corps sain et un esprit droit, deux grands éléments de bonheur ; et si, en même temps, on avait véritablement à cœur de mener une vie irréprochable, on s'imposerait pour règle de ne jamais faire soi-même ce qu'on blâme dans les autres. »

Peu de temps après la mort de Thalès, Anaximène de Milet, par une espèce de progrès dans l'abstraction, substitua à l'eau, comme principe générateur des choses, un élément plus subtil et plus mobile. Sa thèse est que l'air raréfié ou condensé produit la terre ; que de la terre naissent le ciel et les astres ; enfin, que l'esprit n'est qu'un souffle éthéré.

Avant que parut Anaximène, Anaximandre, autre concitoyen de Thalès, son disciple et son successeur, avait conçu une matière fluïde, informe, indéterminée, substance primitive des choses, qui, par cela même qu'elle n'a rien de fini, se prête à d'infinies combinaisons.

D'autre part Phérécyde avait fait intervenir l'action de l'air dans la production des choses; mais l'élément premier était pour lui la terre, peu à peu dégagée du chaos primitif avec l'aide du temps.

Cicéron assure que ce poète philosophe, tout en développant sa physique grossière, enseignait l'éternité des âmes ; et d'anciens historiens rapportent que, comme devait le faire plus tard Descartes, il voyait dans les animaux de simples machines.

HÉRACLITE

Avec l'obscur Héraclite, commence, au cinquième siècle, une nouvelle période de la philosophie ionienne, désormais dominée par cette conception du penseur d'Éphèse : à proprement parler, rien n'est ; tout devient.

Si l'air est plus pur que l'eau, plus pure elle-même que la terre, il semble que le feu est plus pur que tous ces éléments et a en soi quelque chose de vivant qu'ils n'ont point. Aussi est-ce à l'élément igné qu'Héraclite prétendit tout ramener, expliquant comment le feu anime tout et détruit tout, si bien que toutes choses, sans cesse en lutte les unes avec les autres, sont dans un écoulement perpétuel, et que cet univers embrasé fera place à une succession de nouveaux univers.

D'après ce philosophe demeuré illustre, le monde extérieur n'est qu'une illusion ; mais il y a une raison suprême, émanation la plus pure de la substance ignée, qui rayonne à travers le vain tourbillon des phénomènes et nous permet de saisir l'universel.

Affligé de voir que tout passe et que rien ne subsiste véritablement, que toute vie naît de la mort et aboutit à la mort, que la divine harmonie du tout nécessite les ténèbres à côté de la lumière et la guerre à côté de la paix, Héraclite gémissait et pleurait. Aussi est-il célèbre par son humeur mélancolique qu'il poussa, ce

semble, jusqu'à la misanthropie. Mais il était de ces misanthropes qui se dégoûtent de l'humanité par amour des hommes; il haïssait l'homme bien moins qu'il ne le plaignait : « Qu'est-ce que l'homme? disait-il. Son savoir n'est qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité, son plaisir que douleur. » Du moins, dans ses tristesses, il avait conservé ce sens de la vertu civique qui est un des caractères du génie grec. C'est de lui cette parole : « Les peuples doivent combattre pour leurs lois comme pour leurs murailles. »

Les docteurs de la primitive Église, et maints savants, ont exalté Héraclite. Les premiers lui ont su gré de la profonde métaphysique qu'il dissimulait sous des formules physiques, et qui aboutit à voir, par delà le feu matériel qui, tour à tour éteint ou rallumé, défait et fait les mondes, le feu spirituel, raison primitive et âme éternelle des êtres; puis de la haute morale qui lui faisait dire que c'est peu de beaucoup savoir si on n'a souci de bien vivre et que la véritable sagesse réside dans la connaissance et la pratique de ce qui convient en toute circonstance. Les seconds le louent d'avoir enseigné que les modifications dynamiques ont pour expression des combinaisons mécaniques; que les changements des choses, soumises à un perpétuel devenir, se ramènent à des mouvements, et que, si tout change, rien ne se perd.

EMPÉDOCLE

On peut rapprocher des philosophes ioniens, et surtout d'Héraclite, son contemporain, le dorien Empédocle, né à Agrigente.

Horace a sans doute calomnié ce philosophe poète, le

Lucrèce du monde grec, quand il a conté qu'il se serait jeté dans l'Etna afin que sa mort fut cachée et qu'on le prit pour un dieu. S'il est vrai que le savant Sicilien fut englouti par le volcan, c'est que, pour observer le cratère enflammé, il s'en approcha de trop près, et fut ainsi victime de sa passion de la vérité, comme plus tard le vieux Pline, enseveli sous les laves du Vésuve.

Ce qui a pu autoriser la fable d'Horace c'est l'infatuation naïve qu'inspirait à Empédocle l'enthousiasme de ses admirateurs. On a de lui des vers où il dit :

Salut, doctes amis! Je ressemble à nos dieux,
Je me sens immortel, quand, au milieu de vous,
Le front ceint de bandeaux et couronné de fleurs,
Je m'avance, entouré des foules qui m'acclament.
Aussitôt que j'approche une de vos cités,
On accourt de partout; les hommes et les femmes
Attendent tout de moi : secret de la richesse,
Secret de la santé, secret de l'avenir.
Chacun veut consulter l'oracle de Sicile.

Empédocle avait à la fois le renom de grand médecin et de grand magicien. Il fut le bienfaiteur de son pays ; et nous possédons des médailles, qui commémorent le service qu'il rendit à Sélinonte en désinfectant les marais de cette ville.

Unissant ce que les philosophes de Milet avaient plus ou moins divisé, Empédocle expliqua tout par les quatre éléments ; mais il s'éleva à la notion d'une unité supérieure d'où ces éléments dérivent et où ils doivent rentrer.

Cette unité supérieure, c'est l'Amour, « père de la félicité et de l'innocence, » qui originairement contenait, « en son immense sphère, » toutes choses fondues les unes dans les autres.

Par l'effet d'un inexorable destin, l'heure vint où la discorde démembra ce grand corps et fit sortir de l'unité la multiplicité des éléments qui composent l'univers. Il reste à revenir de la multiplicité à l'unité, du règne de la discorde au règne de l'amour.

Actuellement, amour et discorde, attraction et répulsion, bien et mal sont mêlés en tout. Les sens sont les organes de la discorde, et la raison est l'organe de l'amour. Or la raison enseigne à l'homme comment il peut arriver à s'identifier avec son premier principe et à s'affranchir de la loi qui veut que, par des transmigrations successives, nous passions sans cesse d'une existence à une autre. Il s'agit de se purifier de toute haine, de se persuader que, sortis d'une tige commune, tous les êtres sont parents les uns des autres, de s'abstenir, comme d'un crime, de l'effusion du sang de toute créature vivante, et enfin d'obéir aux génies, « ministres de l'amour, » qui sont les liens du grand tout et qui nous avertissent de nous sauver en bien aimant. Nous sommes des dieux tombés, expiant ici-bas d'anciennes fautes : et c'est à force de vertu que nous remonterons dans notre divin olympe.

Le généreux mysticisme d'Empédocle le distingue des philosophes de l'école ionienne. Il s'inspira de la religion grecque qui, dans certains de ses mystères, annonçait, dès les premiers temps, que « l'Amour ou Éros fut le premier et est toujours le plus puissant des dieux ; » il s'inspira aussi des idées de Parménide d'Élée dont certains l'ont dit le disciple ; et il mit à profit les doctrines de l'école pythagoricienne dont on va parler.

II

ÉCOLE PYTHAGORICIENNE

L'école pythagoricienne est aussi nommée l'école italique parce que son chef, Pythagore, enseigna dans les colonies grecques d'Italie et y recruta plusieurs de ses nombreux disciples, parmi lesquels les plus connus sont Alcméon, Timée, Archytas, Philolaüs, Epicharme et les deux législateurs Zaleucus et Charondas.

Philosophie mathématique des Pythagoriciens.

Tandis que les physiciens de l'école ionique tendaient à tout dériver de tels ou tels éléments sensibles, les Pythagoriciens, plus occupés du permanent que du changeant, expliquèrent les choses par leurs éléments logiques et substituèrent à la recherche de la matière des phénomènes la recherche de leurs lois.

Ils crurent trouver ces lois dans des combinaisons numériques et furent ainsi conduits à ramener la philosophie aux mathématiques.

D'après ces philosophes, qui, conformément au génie grec, voient partout mesure et harmonie, tous les rapports des objets peuvent être exprimés par des nombres, qu'il convient de regarder, sinon comme la substance,

du moins comme les principes régulateurs des choses.

Partant de là, ils expliquent toutes leurs idées au moyen de constructions arithmétiques ou géométriques. Ainsi, ils représentent le principe des choses par l'unité d'où tous les nombres s'engendrent; ils disent que l'âme est « un nombre qui se meut »; ils font du carré parfait le symbole de la justice qui est la réciprocité dans le droit; ils analysent les éléments de cette « musique des mondes » que ne savent pas saisir nos sens grossiers; ils assimilent Dieu à une « sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Cette façon de tout concevoir est ingénieuse et quelquefois sublime; mais ne voit-on pas ce qu'elle a d'insuffisant et d'artificiel? D'une part, les Pythagoriciens, au lieu de pénétrer dans l'intime, dans le vif des choses, s'en tiennent assez généralement à circonscrire leurs limites et à marquer leurs contours; d'autre part, ils sont maintes fois conduits à modifier les données de la réalité pour les accommoder aux symétries numériques dont a besoin leur système.

Beaux enseignements du Pythagorisme.

Malgré son abus du symbolisme, la doctrine pythagoricienne est une doctrine de grande élévation, et on s'explique que Leibniz y ait cru trouver la plus pure substance de la sagesse des anciens.

En effet, si, au delà des symboles, on pénètre les idées dont ils ne sont que le vêtement, on démêlera, à côté d'opinions singulières, des enseignements admirables.

Les Pythagoriciens, proclamant l'harmonie des

mondes où tout marche dans un concert sublime, disent que le vrai nom de cet univers est beauté, « cosmos » ;

Ils reconnaissent un Dieu suprême, foyer de chaleur et de vie qui anime et pénètre tout, Jupiter souverain auquel ils subordonnent tous les dieux du Panthéon grec ;

Ils admettent l'existence de génies qui interviennent dans les rêves et influent sur les destinées humaines ;

Ils considèrent l'homme comme un abrégé de l'univers, tenant à Dieu par la raison, aux animaux et aux plantes par sa sensibilité et par sa puissance végétative, nutritive et reproductive, et enfin à la terre par un premier fond de substance inerte ;

Ils prescrivent l'empire sur soi-même, la tempérance, la bonne foi, la justice, le désintéressement ;

Ils recommandent de scruter journellement sa propre conduite, et de tendre la main, avant de se coucher, à ceux qu'on pourrait avoir offensés, au lieu de s'endormir sur sa colère ;

Ils veulent que nous nous assurions toujours l'appui d'un ami qui soit un autre nous-même, et avec qui tout nous soit commun, si bien que, devenus une âme en deux corps, nous soyons, à l'exemple de Damon et de Pythias, capables, l'un pour l'autre, de tous les dévouements ;

Ils proposent comme but de l'activité humaine le triomphe de l'unité sur la diversité, c'est-à-dire du bien sur le mal, et « la ressemblance avec Dieu » ;

Ils estiment que cette vie, épreuve ou châtiment, doit être supportée avec résignation, et que le suicide, étant une désertion, est un crime ;

Enfin, ils affirment que tout homme, vicieux ou

méchant, est réservé à des transmigrations en harmonie avec sa conduite : l'âme du débauché, une fois mort, passera dans le corps d'un pourceau, celle du meurtrier dans le corps d'un tigre, celle du fourbe dans le corps d'un renard, celle du cupide dans le corps d'un loup, tandis que l'âme du juste, après une courte purification, remontera au séjour de l'incorruptibilité.

LE DÉCALOGUE PYTHAGORIQUE

Le Pythagorisme a été la plus belle préface du Platonisme et du Christianisme, par cela même qu'il formula, dès le VIe siècle avant l'ère chrétienne, une morale supérieure.

Les règles de cette morale avaient été résumées dans une espèce de catéchisme poétique, connu sous le nom de vers dorés de Pythagore, et écrit par son disciple Lysis.

Le voici ramené à dix préceptes, pour qu'on puisse faire la comparaison entre le décalogue mosaïqne et le décalogue pythagorique

I

Homme, honore les dieux, et prie le divin père
De délivrer ses fils des maux qui les accablent,
En éclairant leurs cœurs sur les voies de la vie.

II

Vénère les héros ; cherche à les imiter !
Sois, comme eux, magnanime et vrai dans toutes choses,
Hardi quand tu le peux, résigné quand il faut.

III

Entoure de respect et ta mère et ton père ;
Chéris tes deux berceaux, le foyer, la patrie.

IV

Fais ton ami d'un homme éminent en vertu;
Prends toujours ses conseils et suis ses bons exemples.

V

Mène une vie égale où règne la mesure ;
Sois prudent ; garde-toi de rien précipiter ;
Et que le bien soit seul la règle de tes actes !
Quand, malgré tes efforts, les choses tournent mal,
Prends ton parti gaîment ; supporte l'injustice,
Nuisible à qui la fait plus qu'à qui la subit.

VI

En compagnie ou seul, respecte-toi toi-même ;
Maîtrise tes désirs ; évite la luxure ;
Et ne sois ni gourmand, ni colère, ni lâche.

VII

Ne dérobe jamais ; rends à chacun son dû ;
Sois équitable et bon en tes dits et tes faits ;
Montre-toi libéral sans prodigalité ;
Fais tout le bien possible : on doit tout ce qu'on peut.

VIII

Marque amour et pitié pour les humains tes frères,
Aveugles artisans de leurs propres malheurs,
Sourds aux pressants appels de la Vérité sainte,
Dévoyés, et pareils à des verres fragiles,
Qui, roulant çà et là, se heurtent et se brisent.

IX

Ne livre pas tes yeux aux douceurs du sommeil,
Sans t'être demandé : « Quels devoirs ai-je omis ?
Quel plan dois-je arrêter ? quels efforts dois-je faire ?
Quelle résolution me convient-il de prendre
Pour bien suivre et bien voir la sainte loi de Dieu ? »

X

Pratiquer la vertu t'apprendra à l'aimer :
Fais si bien qu'elle soit le charme de ta vie ;
Souviens-toi que, mortels, nous devons tous mourir ;
Mais que se faire pur c'est surmonter la mort
Et s'ouvrir le séjour de l'immortalité.

PYTHAGORE

Le philosophe, le réformateur qui fut le chef de cette grande école est l'un des personnages les plus populaires de l'antiquité ; mais il est aussi un des plus mystérieux.

Pythagore, né à Samos, vers l'an 580 avant l'ère chrétienne, avait reçu dans sa jeunesse les leçons de Thalès. Dès qu'il fut en âge, il voyagea en divers pays. On assure qu'il séjourna longtemps dans l'Égypte où il se fit l'élève des plus savants d'entre les prêtres. Ceux-ci le prirent en affection et lui ouvrirent le sanctuaire des sciences secrètes dont ils avaient la clef. C'est auprès d'eux que ce grand esprit fut avancé dans la doctrine des nombres, dans la science des symboles et dans la connaissance d'une partie des principes qu'il devait enseigner ; c'est à eux qu'il emprunta cette théorie de la transmigration des âmes qui le conduisit, comme on sait, à condamner le meurtre des animaux et l'usage de la viande ; c'est à leur exemple qu'il procéda par initiations successives ; enfin, c'est par leur influence qu'il faut expliquer ce mysticisme des Pythagoriciens, qui, dans la Grèce au libre génie, apparut comme une plante exotique de l'Orient.

Quand Pythagore voulut rentrer dans sa patrie un

tyran s'y était rendu le maître. Il chercha un lieu où il fût permis d'être libre et philosophe, et il s'établit définitivement à Crotone, où un sage tel que lui pouvait trouver quelque bien à faire. Les Crotoniates, après avoir été vaincus par les Locriens leurs voisins, achevaient l'œuvre de leur abaissement en se plongeant dans les plaisirs. Pythagore entreprit de leur rendre cœur et de ressusciter leurs anciennes vertus. Grande fut l'influence de sa parole et de ses exemples. On vit promptement diminuer la dissolution et le luxe, et, témoignage bien significatif, les dames de Crotone, vaincues par sa prédication, se dépouillèrent de leurs riches parures pour les consacrer aux dieux.

L'Institut pythagoricien.

Pythagore ne songeait pas seulement au présent, il pensait à l'avenir; et il entreprit d'établir un système d'éducation vraiment propre à forger des âmes. De là cet institut resté si célèbre dans l'antiquité par la science et la vertu des hommes qui en faisaient partie, non moins que par l'espèce de culte qu'ils avaient voué à leur maître.

C'était l'un des principes de Pythagore que se rendre indépendant des sens et renoncer à soi-même est le meilleur moyen d'avancer dans la vérité et dans la vertu.

Il organisa et endoctrina sa petite société d'après ce principe. On y apprenait, par un long exercice du silence, que qui veut un jour bien parler doit d'abord apprendre à se taire; par l'abandon des richesses, que le vrai sage porte ses trésors en lui-même; par l'habitude d'un régime sévère, que la tempérance est la force

de l'âme; enfin, par la pratique de toutes les vertus civiles et de toutes les hautes études, que la vie est un poste de combat où il faut guerroyer sans cesse contre l'ignorance et les passions.

Maîtres et disciples, avec leurs femmes et leurs enfants, vivaient en commun et sous une règle commune; on se levait avec le soleil; aussitôt levés et lorsque chacun avait adressé sa prière aux dieux, on faisait de la musique pour se réveiller l'esprit et se rasséréner le cœur; ensuite, on étudiait; après l'étude, on allait dans les bois, dans les temples, et on se procurait tous les spectacles propres à toucher et à élever l'âme. L'heure du repas venue, on se rassemblait autour de tables servies de fruits, de miel, de pain et d'eau; puis, on se récréait par des exercices gymnastiques, ou bien on conférait ensemble. Une fois reposés, on se remettait à l'étude jusqu'au soir. On couronnait la journée par des libations et par des lectures, et avant de s'endormir, chacun se recueillait pour faire son examen de conscience.

L'institut de Pythagore était, comme on le voit, un véritable monastère philosophique.

Mais la création de l'illustre philosophe finit par porter ombrage à l'aristocratie de Crotone. Elle traita Pythagore comme un révolutionnaire dangereux, elle ameuta contre lui tous les égoïsmes, et, sans pitié pour sa vieillesse, elle le contraignit à fuir.

Il alla, errant de ville en ville, jusqu'au moment où sa mort imposa silence à l'envie qui le calomniait et exalta l'admiration de ses sectateurs qui le vénérèrent comme un dieu.

Les légendes sur Pythagore.

Diverses légendes se formèrent autour du grand nom de Pythagore. On raconta qu'au moment où Pythagore venait de naître, une auréole de feu parut sur son berceau; qu'il enchantait les animaux par une influence magique; qu'il possédait le don de prédire l'avenir.

D'autre part, on imputa à Pythagore diverses feintes auxquelles il aurait eu recours pour assurer le succès de sa mission philosophique et philanthropique. Ainsi, après s'être caché quelque temps à tous les yeux, il se serait ensuite montré pâle et défait, disant qu'il revenait des enfers et débitant sur ce qui s'y passe des fables accommodées à ses doctrines; il aurait aussi, pour appuyer sa théorie de la transmigration, énuméré et décrit les différents corps où avait successivement habité son âme.

Mais est-ce bien exact? Il en coûte d'attribuer ces tromperies à l'homme qui enseigna une morale éminemment pure où la plus rigoureuse sincérité était toujours prescrite, et de telles prétentions cadrent mal avec la modestie du penseur qui, trouvant trop orgueilleux le titre de *sage*, antérieurement adopté, créa et prit le nom plus humble de *philosophe*, ou ami de la sagesse.

Il est vrai qu'on a voulu justifier la conduite attribuée à Pythagore. On se prévaut de ce vieux prétexte que les peuples sont des enfants qu'il faut tromper pour les réformer.

Mais réformer ainsi n'aboutit le plus souvent qu'à

corrompre. D'ailleurs, qui est traité en enfant le demeure, qui est traité en homme le devient.

Raisonner comme on le fait, c'est amnistier tous les imposteurs illustres ; c'est innocenter toutes les superstitions ; c'est faire de l'immoralité le grand moyen de moraliser les hommes ; c'est, au nom de la morale, tuer la morale.

III

ÉCOLE ATOMISTIQUE ET ANAXAGORE

L'idéalisme des Pythagoriciens fut combattu par l'école connue sous le nom d'école atomistique.

Les philosophes de cette école, florissante au ve siècle avant l'ère chrétienne, se placèrent au point de vue physique, de même que les philosophes de l'école ionienne. Mais tandis que ceux-ci, faisant prédominer le dynamisme, rapportaient les différentes formes de l'existence aux virtualités d'éléments primitifs dilatés ou condensés, Leucippe et Démocrite, ramenant tout au mécanisme, entreprirent d'expliquer l'univers par des combinaisons de mouvements.

LEUCIPPE

L'abdéritain Leucippe disait que, sans le vide, le mouvement ne saurait s'expliquer; et, pour montrer que le vide existe, il se prévalait, par exemple, de ce que le vin renfermé dans une outre est toujours réductible à un moindre volume, ou bien encore de ce qu'on peut verser dans un vase rempli de cendres autant d'eau qu'il en contiendrait si rien n'y était déjà contenu.

En même temps qu'il considérait le vide comme le

lieu du mouvement, Leucippe considérait les atomes comme la matière même du mouvement.

Les atomes, tels que les entendaient ce philosophe et ses disciples après lui, sont les particules simples, les éléments insécables des corps. Revêtus de propriétés diverses selon leurs différences de forme, d'ordre et de position, en butte à une agitation constante, et semblables à ces molécules légères et brillantes que l'œil voit tourbillonner dans un rayon de soleil, ils s'unissent, se séparent, se rencontrent en mille manières : de là cet univers avec ses perpétuels changements.

DÉMOCRITE

Cette doctrine fut complétée par Démocrite, esprit vaste, merveilleusement habile à prévenir toutes les difficultés.

Pour établir l'existence des atomes, il se prévaut de ce qu'il y a d'absurde dans la divisibilité à l'infini;

Pour démontrer qu'ils ont toujours été et qu'ils seront toujours, il invoque l'impossibilité d'assigner un commencement au temps, à l'espace et au mouvement;

Pour expliquer naturellement tous les phénomènes par des combinaisons atomistiques, il déclare, que les atomes sont impénétrables et doués d'une pesanteur proportionnelle à leur volume et différencie les modes du mouvement, selon qu'il est spontané ou communiqué, oscillatoire ou circulaire;

Enfin, pour rendre compte de la pensée, il oppose aux atomes crochus les atomes ronds, de nature ignée, qui composent les âmes.

Le point d'appui de toute la théorie est ce principe :

« le semblable agit sur le semblable. » Ainsi toute action et toute passion supposent un contact et un mouvement qui l'opère.

C'est du contact de nos organes avec les molécules subtiles, projetées sans cesse par les différentes agrégations d'atomes, que résultent, devenant tour à tour sensation et pensée, ces « fantômes corporels » qui sont les *idées*.

Mais alors comment expliquer les idées qui ont pour objet la divinité? De la même manière. Nos idées sur les dieux, selon Démocrite, sont, elles aussi, les fantômes de certains êtres semblables à nous, quoique plus grands que nous, qui habitent les airs et auxquels notre ignorance des causes naturelles prête mensongèrement une puissance souveraine.

Le sage n'est pas la dupe de la crédulité des foules; il prend plaisir à voir la nature s'expliquer elle-même; il songe à jouir de la vie en se recueillant à l'abri de toute sollicitude, et, par l'égalité d'humeur, il se rend aussi heureux que possible.

Les anciens racontent que Démocrite, outre qu'il vécut longtemps dans la grande Grèce où Leucippe enseignait, parcourut l'Égypte, la Perse et les Indes. Ces pérégrinations l'ayant ruiné, les Abdéritains, ses compatriotes, jugèrent, à son retour, qu'il était un insensé et voulurent le frapper d'interdiction. Alors Démocrite leur lut publiquement un de ses livres. Les Abdéritains furent saisis d'admiration; et passant, comme c'est l'humeur des foules, d'un excès à l'autre, ils lui votèrent une pension, ils lui élevèrent des statues, ils le mirent à la tête de la ville.

On sait que ce philosophe avait aux lèvres un perpétuel sourire. Il riait de l'humanité pour ne pas pleurer sur elle à la façon d'Héraclite. Là où celui-ci trouvait matière à la pitié, il ne trouvait de place que pour la moquerie. C'est que la vue de nos maux le frappait moins que celle de notre sottise. Toutes choses lui semblaient trop vaines pour les prendre au sérieux et trop plaisantes pour ne pas les prendre en gaieté.

C'est l'honneur de Démocrite d'avoir ébauché dans l'antiquité l'œuvre de la science, en entreprenant, et cela de façon bien plus expresse qu'Héraclite, de tout ramener au mouvement. Son tort consista à ne rien voir au delà.

ANAXAGORE

De même que Démocrite, Anaxagore de Clazomène entreprit d'expliquer les phénomènes naturels par des rapprochements successifs d'éléments qu'il appelait *homœoméries* ou parties similaires de la matière universelle. Mais, à ses yeux, aucune de ces parties n'est simple; chacune est, dans des proportions différentes, un mélange de toutes choses, divisible à l'infini.

Il appuyait cette doctrine sur le principe suivant : « Tout vient de tout, et les contraires naissent des contraires. »

Ne faut-il pas en effet que, plus ou moins, il y ait de tout dans tout? Si par exemple, en mangeant du pain et en buvant de l'eau, on nourrit à la fois toutes les parties du corps, sang, os, chair, muscles, nerfs, veines, cheveux, ne faut-il pas qu'il y ait dans l'eau et dans le

pain du sang que le sang s'agrége, des molécules d'os que les os s'agrégent, en un mot des parties similaires correspondant à chaque partie de notre corps?

Ainsi, de même que Pascal montrera plus tard dans un ciron un monde de cirons et fera apparaître l'immensité de l'univers dans « un raccourci d'atome, » Anaxagore nous montre dans une goutte d'eau, d'une part, une multiplicité incommensurable de gouttes d'eau qui en renferment d'autres et encore d'autres sans fin, d'autre part, des parties similaires de tout ce qui est, enveloppant elles aussi l'infini. « Dans chaque chose, dit-il, on retrouve la multitude des éléments; et en soi tout est grand et petit. »

Par cela même qu'à l'encontre de Leucippe et de Démocrite, il ne reconnaît dans la matière aucun élément absolument indivisible, Anaxagore est conduit à s'élever au-dessus du point de vue de ces philosophes et à concevoir une intelligence essentiellement simple et indépendante, répandue dans l'espace immense du monde dont elle est l'âme, existant seule et par elle-même, dégageant l'harmonie du chaos, se prêtant à ce que les êtres participent d'elle plus ou moins, présidant au cours du soleil, aux révolutions des astres, aux combinaisons de l'air et de l'éther, enfin mouvant et ordonnant tout ce qui est, fut, ou sera.

Jamais on n'avait si catégoriquement distingué l'esprit de la matière. Aussi Aristote a dit : « Lorsque Anaxagore parut, déclarant qu'il y avait dans la nature une Intelligence qui est la cause de l'univers, il sembla que cet homme seul parlait le langage de la raison, à l'encontre des folles imaginations de ses devanciers. »

Mais, en même temps qu'il loue ainsi le philosophe de Clazomène, Aristote regrette que cette intelligence supérieure à la matière ne soit pour lui qu'un pis-aller : « Anaxagore, dit-il, ne produit l'intelligence sur la scène que quand il est en peine pour expliquer ceci ou cela. »

C'est ce qu'on a beaucoup imité depuis, recourant à une intervention divine toutes les fois qu'on était au bout de sa science.

Anaxagore, qui fut l'ami de Périclès, était né de parents riches et illustres. Il abandonna son patrimoine pour philosopher et se montra toujours très peu soucieux de ses affaires. Ses amis le pressaient un jour d'y mettre ordre : « Mes amis, leur répondit-il, vous me demandez l'impossible. Comment partagerais-je mon temps entre le soin de ma fortune et celui de mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses ? »

Il était éloigné d'Athènes lorqu'on lui apprit qu'on venait de l'y condamner à mort par contumace. Il ne s'en émut point et se contenta de dire : « Il y a bien longtemps que la nature a prononcé contre mes juges aussi bien que contre moi un arrêt de mort. »

Retiré à Lampsaque, il s'écriait souvent, en levant les mains au ciel, qu'il désirerait bien revoir sa patrie. Aussi, au moment de sa mort, on lui demanda s'il ne voulait pas que ses restes fussent transportés dans son pays : « A quoi bon maintenant, dit Anaxagore, le chemin qui mène à l'autre monde n'est-il pas partout le même? »

C'est sur l'inculpation d'athéisme que ce philosophe

avait été condamné à mort. Peu importait qu'il possédât sur Dieu les notions les plus pures, du moment où il méconnaissait les dieux du Prytanée et négligeait les observances consacrées.

— « Vous ne croyez pas ce que nous croyons, par conséquent vous ne croyez à rien. » Ainsi raisonnent les hommes. Cette illusion, que l'histoire nous montre si commune, n'est-elle pas une raison de plus pour que les sociétés laissent chacun en pleine possession du droit naturel de croire ou de ne pas croire ?

Du moins, chez les anciens, l'intolérance, limitée aux divinités spéciales de l'État, avait un semblant d'excuse. Par cela même que le culte des dieux de la cité était le culte même de la patrie, l'irréligion était de l'incivisme.

IV

ÉCOLE ÉLÉATIQUE

Les Éléates ou philosophes d'Élée, au lieu de distinguer, comme l'a fait Anaxagore, les divers composés et le principe simple des choses, réduisirent tout à un principe simple. Au vide des atomistes ils opposèrent le plein, au mouvement l'immobilité. Comme les Pythagoriciens, ils furent essentiellement idéalistes ; mais, au lieu de tout rapporter aux mathématiques, ils firent une grande place à la spéculation métaphysique.

L'école éléatique, s'enfermant dans la conception de l'unité absolue, affirme l'entière plénitude de l'être et enseigne qu'il n'y a qu'une substance, infinie, éternelle, immuable, dont les choses finies, périssables et mobiles, sont des apparences trompeuses.

Les sens peuvent être dupes de ces apparences; mais la raison en discerne le néant.

XÉNOPHANE.

Dès le sixième siècle, Xénophane de Colophon à qui remonte ce système disait que, si Dieu existe, il a toujours existé; qu'il est nécessairement ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur; qu'étant ce qu'il y a de

plus puissant et de meilleur, il doit être unique, et que multiplier les dieux c'est nier la divinité.

Ne s'en tenant pas là, Xénophane affirme, comme plus tard Spinoza, qu'il se déduit de la notion de l'être non seulement que Dieu, mais encore que rien ne saurait être engendré. « L'unité n'admet ni la pluralité, ni la non-existence. »

Mais ces doctrines se trouvaient mêlées chez Xénophane à des idées d'un ordre tout différent empruntées à l'école ionienne. Ainsi, dans son poème sur la nature, il représente l'eau comme le principe de toutes choses. A l'en croire, l'eau, durcie par le feu et l'air, a produit la terre; et les exhalaisons de la terre, se condensant au-dessus de nos têtes, forment les astres, espèces de nuages qui alternativement s'allument et s'éteignent.

Mêmes discordances en morale. Tout comme les Pythagoriciens, Xénophane disait : « Avant tout il faut que les hommes sages célèbrent Dieu par de bonnes paroles et lui demandent la force de faire ce qui est juste, car c'est toujours le plus sûr. » Mais n'obéissait-il pas à l'esprit des philosophes ioniens quand il ajoutait : « Il n'y a pas de mal à bien boire pourvu qu'on ne soit pas vieux et qu'on puisse revenir à la maison sans serviteur. »

PARMÉNIDE.

Parménide était né dans la même ville d'Élée où avait vécu Xénophane, et, comme lui, il philosopha en beaux vers où est accentué le panthéisme dont son maître avait tracé une espèce d'ébauche. « Il faut choisir, dit-il : ou le néant ou l'être. Le néant ne peut être ni connu ni exprimé. Reste de poser l'être et de dire : « Il est. »

Dira-t-on qu'il vient du néant? Mais encore une fois le néant est inintelligible. D'ailleurs, quelle nécessité aurait poussé l'être à sortir du néant, à un certain moment ? Pourquoi à ce moment plutôt qu'à un autre?

Jamais la raison ne pourra rien faire sortir du néant; ni faire sortir de l'Être autre chose que lui-même.

Il est et rien ne lui manque. Si quelque chose lui manquait c'est que tout lui manquerait, c'est qu'il ne serait pas.

Rentrant essentiellement dans le concept de l'être, la pensée est identique à l'être, en dehors duquel rien n'existe ni ne peut exister, car sa substance remplit l'immensité.

ZÉNON D'ELÉE.

Zénon d'Elée, disciple et ami de Parménide, défendit le système de ses prédécesseurs et en expliqua les conséquences, au centre même de la Grèce, à Athènes. Il ne réussit point à démontrer l'unité absolue ; mais il établit surabondamment tout l'absurde de la pluralité absolue ; et les sages durent comprendre que le vrai est la multiplicité dans l'unité.

Affirmant qu'à soutenir que tout est un il y a plus de raison qu'à soutenir que les êtres sont multiples, Zénon développa, entre autres preuves, ses fameux arguments contre l'existence du mouvement. En voici un qui est propre à donner une idée des autres : « Imaginez une tortue qui est à vingt pas d'Achille le héros aux pieds légers, et supposez qu'Achille fait vingt pas pendant que la tortue en fait un. Voici qu'Achille ayant fait vingt pas, la tortue est d'un pas en avant sur lui. Or ce pas peut être divisé en vingt parties. Durant l'instant où

Achille les parcourt successivement, la tortue parcourt la vingtième partie du pas suivant. Cette partie qui est pour Achille la première partie du vingt-deuxième pas se peut diviser en vingt parties nouvelles. Pendant qu'Achille les traverse, la tortue parcourt la vingtième partie de la seconde partie de ce vingt-deuxième pas et ainsi de suite sans fin. De sorte qu'en admettant la réalité du mouvement avec la divisibilité à l'infini qu'il implique, Achille qui va vingt fois plus vite que la tortue ne l'atteindra jamais : ce qui est absurde. »

Un tel argument n'est pas sérieux pour nous ; mais il le fut pour les Grecs qui, même les plus intelligents, se complurent trop souvent en des subtilités de cette sorte.

Non contents de célébrer Zénon comme un maître dans l'escrime de l'argumentation, on en vint à prendre ses écrits pour les premiers modèles de cette dialectique souvent raffinée et quelquefois vide où Platon excella.

C'était bien exagérer les choses. Il est vrai que l'humeur disputeuse de Zénon devait faire école, mais c'était chez d'autres que Platon et les Platoniciens.

LES MÉGARIENS.

Les vrais continuateurs de Zénon furent ces philosophes qu'on a appelés les Mégariens : Euclide de Mégare, auditeur mais mauvais disciple de Socrate dont il ne retint que les subtilités; Eubulide de Milet; Alexinus d'Elis, et enfin Stilpon, l'apôtre de l'impassibilité, dont l'enseignement moral, joint à une grande vertu, releva un peu cette secte d'ergoteurs.

A l'exemple de Zénon, les philosophes de Mégare

abusaient de la preuve par l'absurde et, selon la remarque de Diogène de Laërce, attaquaient les raisonnements par leurs conclusions, non par leurs principes.

Ils avaient à leur service des syllogismes dans le goût de celui-ci : « Epiménide dit que les Crétois sont menteurs ; or Epiménide est Crétois ; donc Epiménide est menteur. Mais si Epiménide est menteur, il a menti en disant que les Crétois sont menteurs ; donc... » On voit que cela peut se continuer indéfiniment.

On a dit que cette syllogistique quintessenciée aiguisait l'esprit. C'est possible ; mais elle l'aiguisait en le rapetissant ; elle l'aiguisait aux dépens du bon sens, de la vérité, de la conscience. L'histoire doit flétrir de telles arguties comme des rejetons plus ou moins prochains de cet arbre empoisonné qu'on appelle la sophistique grecque.

V

LES SOPHISTES

L'exploitation de la philosophie.

L'éveil de l'activité philosophique parmi les Grecs avait suscité, à côté de cette phalange de vrais philosophes qui étudiaient pour connaître et enseignaient pour instruire, toute une nuée de faux philosophes qui étudiaient pour paraître savoir et enseignaient pour flatter et s'enrichir

Le mot de *sophiste*, qui désignait d'abord tous ceux qui professaient la sagesse, servit peu à peu à designer plus particulièrement les spéculateurs qui, substituant le métier à la vocation, firent de la philosophie une marchandise dont la cupidité trafique, un marchepied où l'ambition s'appuie, bref une source de revenus et d'honneurs.

On les voyait aller par les villes du monde grec, attirant autour d'eux les jeunes gens les plus riches et battant monnaie avec la vérité ou l'erreur, selon qu'il y avait profit à soutenir l'une ou l'autre.

Leur but n'était pas de dire faux ; il n'était pas non plus de dire vrai ; il était de bien dire et d'être goûtés.

Adorateurs et prédicateurs du succès, ils enseignaient et ils possédaient l'art de paraître sans être : on les suivait avec d'autant plus de satisfaction qu'ils se piquaient de déniaiser les esprits, s'entendaient merveilleusement à accommoder leurs doctrines à toutes les mauvaises passions et formaient surtout l'homme comme il faut, peu embarrassé de scrupules, pourvu de tous les beaux dehors et fait pour réussir.

D'ailleurs, relevant leurs leçons d'une apparence de profondeur, ils avaient des trésors de subtilités et aussi certain fond de brillantes maximes qu'ils savaient faire valoir à propos.

On doit même reconnaître qu'en frondant les préjugés, en opposant la nature à la loi, en ébranlant les traditions au nom de la raison, ils favorisèrent le progrès de la libre recherche.

Les principaux sophistes et leurs thèses.

Les sophistes mirent aux prises, d'une part, le panthéisme des Éléates et l'atomisme de Démocrite ; d'autre part, la physique des Ioniens et le symbolisme mathématique des Pythagoriciens.

Quant à eux, ils doutaient de tout ou plutôt étaient indifférents sur tout ; et, par cela même, substituant le point de vue de l'opinion au point de vue de la science, le point de vue de l'utile au point de vue du vrai, ils étaient prêts à tout défendre comme à tout combattre, et ils se faisaient forts de tout prouver. Ainsi, d'un fond d'indifférence et de scepticisme naissait le dogmatisme le plus impudent.

C'était Gorgias, l'homme aux discours d'éclat, retournant contre ses maîtres de l'école éléatique les argu-

ments subtils dont ils avaient le privilège ; entreprenant de démontrer que « l'être n'est pas », que, « s'il était, on ne pourrait jamais le connaître », et que, « le connût-on, on ne pourrait jamais le faire connaître » ; substituant ainsi à la recherche du vraï la mise en œuvre du vraisemblable ; assignant pour but à l'éloquence de rendre victorieuses les doctrines où notre égoïsme trouve son compte, et débitant à l'occasion les idées les plus morales, avec l'arrière-pensée immorale d'en exploiter le débit.

C'était Protagoras, le même qui fut chassé d'Athènes et dont les écrits furent brûlés, se prévalant des théories de l'école atomistique pour voir dans la réalité un simple rapport variable et illusoire ; estimant qu'il n'y a point à s'enquérir ni s'il y a des dieux, ni qui ils sont, vu que le sujet est trop obscur et notre vie trop courte ; soutenant, comme devaient le faire plus tard, avec des nuances bien différentes, Hamilton, Hegel, et d'autres encore, que « tout est relatif » et que « l'homme est la mesure de toutes choses » ; concluant que, sur tout objet, les contradictoires peuvent être affirmés, de sorte qu'il y a moyen de tout réfuter et de tout démontrer, enfin, capable de parler éloquemment de la vertu, mais non moins habile à dépenser beaucoup d'esprit pour donner aux mauvaises causes l'apparence des meilleures.

C'était enfin Prodicus, Polus, Hippias, Critias, Thrasimaque, Diagoras, Euthydème, tous ingénieux à nier et à affirmer, exercés à toutes les évolutions, souples et glissants, insaisissables et captieux, séduisant les esprits par les moyens les plus appropriés, et, quand il le fallait, ornant d'un beau langage la vérité et la

moralité. C'est de Prodicus, cette ingénieuse fiction qui, dans la personne d'Hercule, représente l'homme placé, au début de la vie, entre la Volupté et la Vertu qui le sollicitent, l'une lui promettant milles délices que suit la honte, l'autre lui annonçant milles peines que suit la gloire et qui finalement se convertissent en félicité.

La sophistique.

Il ne faudrait point enfermer dans le cinquième siècle et dans la Grèce le développement de la sophistique. La sophistique est malheureusement et de tous les temps et de tous les pays. Elle fleurit surtout aux époques de décadence, alors qu'un absolutisme cynique ou un libéralisme hypocrite jettent la défaveur sur les francs amis de la liberté et de la vérité, et ouvrent une large carrière aux habiles qui spéculent sur l'équivoque et le mensonge.

Sophistes de fait, sinon toujours d'intention, sont tous ces écrivains, tous ces orateurs qui n'ont à cœur que de plaire aux puissants d'en haut ou d'en bas, aux princes ou aux foules, et règlent leurs idées sur ce qui agrée, non sur ce qui est ;

Sophistes ces beaux diseurs qui, préférant le parler brillant au parler juste, se proposent, selon l'aveu d'Isocrate, de « faire paraître grand ce qui est petit et petit ce qui est grand » par le mirage des mots et avec l'aide des divers ingrédients d'une rhétorique artificieuse ;

Sophistes ces historiens, ces publicistes qui s'appliquent à donner aux faits de fausses couleurs, omettent, atténuent, exagèrent les témoignages, remplacent l'un par l'autre l'accidentel et l'essentiel, le particulier et le général, pour établir leurs thèses préconçues ;

Sophistes ces artistes, ces poètes, ces romanciers, ces dramaturges qui transforment le beau en objet de charlatanisme, cherchent le succès dans le scandale, inoculent aux âmes le vice pour s'acquérir du renom, sacrifient l'art au métier et ne visent qu'à faire de l'argent ;

Sophistes ces éducateurs qui s'évertuent à fabriquer de petits prodiges dont la tête est pleine de choses vides, l'esprit aussi creux que brillant, le cœur sec et vain, le caractère souple et sans force ;

Sophistes ces politiques qui, n'ayant à la bouche qu'ordre, liberté, droit, oppriment le droit, confisquent la liberté et sèment le désordre ;

Sophistes ces théologiens qui, semblables au devin de Platon ou aux casuistes de Pascal, font de la religion un trafic entre la divinité et l'homme, subordonnent la morale soit à une interprétation de textes, soit à l'autorité de docteurs graves, soit à la raison d'État d'une église ; purifient le vice des moyens par la sainteté du but; proclament le ciel intéressé aux opinions qui leur profitent, et battent la grosse caisse avec le nom de Dieu ou de ses saints ;

Sophistes ces critiques qui, se moquant des gens assez dupes pour prendre la vérité et la justice au sérieux, prétendent tout comprendre et ne rien affirmer; regardent le train des choses non en hommes, mais en amateurs curieux ; affectionnent les formules nuageuses où chacun peut trouver satisfaction ; en un mot, tolèrent tout, admettent tout, sous prétexte que tout est susceptible de quelque vérité et que chacun juge à son point de vue ;

Sophistes enfin ces soi-disant philosophes qui, experts

à amalgamer les doctrines de ceux qui avaient pensé avant qu'ils se missent à parler, accommodent leurs systèmes à leurs petits intérêts, contredisent leurs discours par leurs actes, cherchent à étonner les hommes plutôt qu'à les éclairer, et substituent aux simples dictées de la raison les inventions singulières où leur orgueil trouve son compte.

A coup sûr, tous ces gens ont quelqufois des visées honorables qui les distinguent avantageusement d'un Gorgias et d'un Protogoras, lesquels pourtant se croyaient de féconds remueurs d'esprits et d'utiles révolutionnaires ; mais ils se mettent à côté de ces artisans de paradoxe par cela seul qu'ils traitent l'idée comme une matière d'exploitation, fardent leur pensée, s'enquièrent de l'opportun plutôt que du juste et sophistiquent à plaisir la vérité.

Le grand adversaire des sophistes fut un homme que le vulgaire de ses contemporains confondit avec eux, à la suite d'Aristophane, parce qu'en les attaquant il se servit très souvent de leurs propres armes. Cet homme, le grand initiateur de la philosophie ancienne, c'est Socrate.

DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

La grande période de la philosophie grecque date du IVe siècle avant l'ère chrétienne.

Le point de vue de la vie intérieure se substituant au point de vue de la réalité extérieure, l'étude de l'homme obtint peu à peu la prédominance sur l'étude du monde, la psychologie sur la cosmologie.

Il était advenu que, dans l'interprétation du mystère des choses, les solutions physiques avaient fait place tour à tour aux solutions mathématiques et aux solutions métaphysiques, et que de la matière un Anaxagore s'était élevé à l'idée d'une Intelligence souveraine, vu qu' « il n'est pas de plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui a produit des êtres intelligents. » Socrate vint dire : « Au lieu de ne regarder qu'au dehors, regardez au-dedans de vous-même » ; et à la philosophie de la nature, il fit succéder la philosophie de l'esprit.

Expliquer et régler la pensée et la conduite humaine, et par là tout comprendre, telle fut la préoccupation de Socrate, tel fut l'objet des théories opposées de l'école cynique et de l'école cyrénaïque, de l'école platonicienne et de l'école péripatéticienne, de l'école épicurienne et de l'école stoïcienne.

L'antagonisme de ces écoles engendra le probabilisme et le scepticisme.

I

SOCRATE

LE HÉROS DE LA PHILOSOPHIE

Le fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, le disciple d'Anaxagore, le soldat qui, tout en combattant vaillamment, sauvait ses deux amis Alcibiade et Xénophon, l'un à Potidée, l'autre à Délium, le citoyen qui protesta, libre et fier, contre les trente tyrans devant lesquels tout se soumettait, SOCRATE, combat à outrance les audacieuses négations des sophistes;

S'applique à tout définir et à élever les questions au point de vue le plus universel;

Se fait l'apôtre du bien moral auquel il associe, au moyen de la théorie des causes finales, la notion d'un Dieu intelligent et bon, ordonnateur du monde, et la notion de l'immortalité de l'âme;

Se rend suspect en agitant toutes sortes d'idées, en jouant le rôle de contradicteur subtil et d' « effronté railleur », en enseignant à douter sur beaucoup de points pour se mettre à même de connaître, et en frondant les opinions reçues, au moyen de paradoxes tels que ceux-ci : « Bien savoir c'est bien faire; on n'est méchant que contre son gré; qui sait plus doit toujours commander à qui sait moins »;

Irrite la superstition et l'envie en inspirant le mépris du polythéisme, en parlant des oracles de son *génie familier* dans lequel il personnifiait sans doute l'instinct de sa conscience, enfin en démocratisant la vérité philosophique à l'encontre des esprits égoïstes ou timorés qui prétendent faire d'elle le privilège d'une aristocratie intellectuelle ;

Est traduit devant un tribunal populaire par le poète dévot Mélitus, le politicien conservateur Anytus et le rhéteur démagogue Lycon qui l'accusent de gâter l'esprit de la jeunesse et de saper la religion établie ;

Se défend en juge de ceux qui prétendent le juger ; est condamné à boire la ciguë ; dédaigne, pour ne pas désobéir aux lois, le salut qu'un ami voulait secrètement lui ménager, et meurt victime volontaire de l'intolérance païenne.

Ce philosophe, le plus grand homme de l'antiquité, a réuni dans sa personne l'héroïsme d'un Epaminondas, le génie d'un Descartes et le bon sens d'un Franklin. Né avec le stigmate de tous les vices, il se donna toutes les vertus.

Tout le monde connait les dialogues de Platon et les mémoires de Xénophon, où apparaît cette grande figure, ici rendue sur le vif et plus exactement réelle, là peinte dans son expression idéale et plus profondément vraie.

Relisons toujours ces trois évangiles de la passion de Socrate, *l'Apologie*, *Criton*, *Phédon*. On y voit en action tout le sublime de la sagesse, de la vertu et de la grâce héllénique. Il n'y a qu'une fin plus belle que celle du martyr d'Athènes, c'est celle du martyr de Jérusalem, en qui une partie de l'humanité adore son Dieu.

L'ŒUVRE DE SOCRATE

La grande originalité de Socrate, à la fois discuteur et enthousiaste, fut d'élever au-dessus du point de vue sensible et du point de vue intellectuel le point de vue moral, et, tout en se livrant beaucoup à la spéculation, de donner pour but principal à la philosophie non de satisfaire la curiosité, mais de régler les mœurs.

D'après lui, la science humaine consiste surtout à connaître combien nous ignorons; l'étude de nous-mêmes doit prendre le rang qu'usurpaient la physique et les mathématiques; l'amour est le principal ressort de la pensée; la vertu est la condition du bonheur; et, il existe une sage Providence dont l'activité bienfaisante est partout manifeste.

Son ignorance affectée, ses questions captieuses, son ironie bienveillante, ses comparaisons familières, ses définitions adroitement amenées, enfin son habileté à contrôler la valeur rationnelle des idées et des actes firent de Socrate un admirable précepteur de sagesse. Procédant de degré en degré et par voie d'analogie du connu à l'inconnu, il possédait l'art d' « accoucher les esprits ». Chez lui, rien de didactique, rien de pédantesque. C'était un artiste; c'était un chercheur; c'était surtout un amant de la vérité : « Je ne sais, disait-il, qu'une petite science, l'amour. »

Socrate qui philosophait partout, dans les camps, aux bains, dans les boutiques, sur les places, n'a fait aucun livre; mais il a fait Platon et il a jeté les semences que vivifieront tour à tour le stoïcisme et le christianisme.

Lui aussi Jésus n'écrira pas; et il aura son Xénophon dans saint Mathieu, son Platon dans saint Jean.

II

ÉCOLE CYNIQUE ET ÉCOLE CYRÉNAIQUE

Une fois Socrate paru, toutes les écoles grecques se réclament de cet incomparable maître. Les deux premières dans l'ordre des temps sont l'école cynique et l'école cyrénaïque qu'on voit se développer vers la fin du cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Les cyniques, avec Antisthène et Diogène, les cyrénaïques, avec Aristippe et Théodore, exagèrent, ceux-là les idées de Socrate sur la vertu, ceux-ci les idées de Socrate sur le plaisir et prétendent trouver le souverain bien, les uns dans une rudesse de mœurs exagérée, les autres dans une coupable mollesse.

ANTISTHÈNE

Antisthène était un maître d'éloquence. Ayant entendu Socrate, il cessa d'enseigner à bien dire pour apprendre à bien faire.

Bientôt il fonda lui-même une école de philosophie. On venait l'écouter dans un bosquet consacré à un chien : d'où le nom de cyniques donné à ceux de sa secte.

Outrant ce principe bien juste que diminuer ses besoins c'est accroître sa liberté, Antisthène se priva de

toute richesse, semblable en cela à cet autre cynique Cratès qui laissa ses terres en friches et jeta son argent à la mer; il dit adieu à toutes les commodités de la vie qui plus ou moins nous assujettissent; il dédaigna les femmes parce que mariage et amour ne sont que tyrannie; il rejeta comme autant d'entraves les honneurs et les dignités; et à qui lui demandait pourquoi il avait ainsi changé ses mœurs, il répondait : « Pour vivre bien avec moi. »

Toutefois, n'y avait-il pas beaucoup de contrainte dans cette liberté qu'il voulait s'assurer? N'y avait-il pas un grand souci de l'opinion au fond de son mépris de l'opinion? N'est-il pas vrai enfin qu'à travers les trous de ces haillons dont il aimait à se contenter, un œil perçant pouvait apercevoir le faste de son orgueil?

Et pourtant, que de bonnes vérités dans son enseignement! Selon lui, la vertu suffit pour le bonheur. Qui la possède, n'a rien à désirer que de vivre en persévérant dans le bien et de mourir comme Socrate.

Quoique ce soit un art très difficile que celui de désapprendre le mal, n'imaginons pas que la vertu la plus sublime nous soit inaccessible. L'effort et l'exercice peuvent nous y élever et elle est le fruit d'une constante discipline.

A la vertu il appartient de réparer les différences que l'inégalité des conditions et les vicissitudes de la fortune mettent entre nous. Un tel a la gloire; mais combien n'est-on pas heureux et que de longs travaux on s'abrège en méprisant la gloire! Un tel a des dignités; mais il redoute de les perdre, il craint les autres; et qui craint les autres est un esclave, quoiqu'il l'ignore. Un tel a

des biens; mais les biens appartiennent moins à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui savent s'en passer.

L'homme ambitieux, avare, avide, ne peut être honnête ni libre; l'homme détaché le peut.

Au fond, il n'y a qu'un bien digne d'envie, et ce bien, le seul qui ne saurait nous être enlevé, c'est le plaisir d'avoir fait de bonnes actions.

DIOGÈNE

Un jour, Antisthène vit entrer dans son école un jeune homme qui, disait-on, était un faux monnayeur chassé de Sinope où son père était banquier. Ne voulant pas d'un tel disciple, le professeur rebuta le nouveau venu. Celui-ci s'obstina à rester. Hors de lui Antisthène voulut frapper cet importun: « Frappe, lui fut-il répondu, tu ne trouveras point de bâton assez dur pour m'éloigner de toi tant que tu parleras. » Ce disciple qu'il fallut bien accepter était Diogène.

Diogène avait emmené à sa suite un esclave nommé Ménade. Cet unique esclave s'étant échappé d'auprès de lui, on conseillait à Diogène de le faire poursuivre : « Ne serait-il pas ridicule, répliqua-t-il, que Ménade pût vivre sans Diogène et que Diogène ne pût vivre sans Ménade ? »

Le nouvel élève d'Antisthène commençait déjà l'apprentissage de ce détachement qu'il devait pousser si loin.

Bientôt Diogène prit le manteau, la besace et le bâton, qui étaient devenus en quelque sorte l'emblème de la corporation d'ascètes que formait l'école cynique.

Il vivait de ce qu'il rencontrait et se couchait là où

il se trouvait. Pourtant il avait gardé un meuble, un seul : c'était une écuelle. Ayant aperçu un jour un enfant qui buvait dans le creux de sa main : « Eh quoi! s'écria-t-il, j'ai encore du superflu. » Il cassa son écuelle.

Toutes ces singularités ne pouvaient manquer de lui attirer des railleries : « On se moque de toi, Diogène », lui dit quelqu'un. « Pour moi, répliqua-t-il, je ne me sens pas moqué. » Et avide d'apprendre à tout supporter, répétant sans cesse que l'habitude répand de la douceur jusque dans le mépris de la volupté, il s'imposait plus d'austérités que ne le fit jamais aucun cénobite. On le voyait, en hiver, embrasser des statues de neige, en été, se rouler dans des sables brûlants; un rien lui suffisait pour vivre, et il faisait d'un tonneau sa cellule.

C'est là qu'un jour Alexandre le Grand vint le voir, avec une cour brillante à sa suite. Le cynique, couché alors au soleil, se souleva à moitié, et fixa les yeux sur le monarque sans proférer un seul mot. « Que puis-je faire en ta faveur? » lui dit enfin le conquérant redouté. — « Te retirer de devant mon soleil, » répondit Diogène.

Diogène est le type légendaire du cynique. Il voulut faire de sa vie une philosophie vivante et mêla tant d'excès à sa sagesse et tant de sagesse à ses excès qu'il mérita d'être appelé un Socrate en délire.

« J'exagère, disait-il, j'en conviens; mais, en cela, je ressemble aux maîtres de chant qui forcent le ton pour y ramener leurs élèves. »

Ce qu'il se piquait d'enseigner par ses exemples, c'était l'art de mépriser la fortune et d'assujettir les passions, en un mot, l'art de se vaincre.

Cet art vaut bien celui de vaincre le monde, et on s'explique que le fils de Philippe ait pu dire : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Que de superfluités dont on se fait des nécessités ! Que de besoins factices dont on devient l'esclave ! Chez les grands, encore plus que chez le vulgaire, que de servitudes ! On complique à plaisir le bonheur, comme si on voulait le rendre impossible.

Sous les outrances des cyniques il y avait un solide fond de sagesse. Mais, à la fois sordides et orgueilleux, ils mêlèrent trop de grossièreté à leur simplicité, et trop d'égoïsme à leur indépendance.

ARISTIPPE

Aristippe de Cyrène, le chef de l'école cyrénaïque, disait de Diogène : « S'il savait faire la cour aux princes il ne se contenterait pas de légumes. » Mais Diogène disait beaucoup plus sagement : « Si Aristippe savait se contenter de légumes, il ne s'abaisserait pas à faire la cour aux princes. »

Aristippe, disciple indigne de Socrate, est bien le type de ces prétendus sages qui prennent pour règle de la vérité leurs aises, leurs goûts, leurs passions, leurs calculs, et font une grande dépense d'esprit pour se justifier d'être sans dignité et sans vertu.

Il demandait un jour une grâce à Denys le tyran. Le tyran ne l'écoutait point. Le philosophe se jeta à genoux et ainsi se fit écouter. « Fi ! lui dit ensuite quelqu'un, vous humilier à ce point ! C'est honteux ! » — « C'est honteux, je l'avoue ; mais ce n'est pas ma faute si Denys a les oreilles aux pieds. »

Dans une autre circonstance, Denys lui cracha au visage. Il demeura humble et soumis sous l'affront, et l'un de ses amis le lui reprochant : « Eh quoi ! répondit-il, les pêcheurs se mouillent bien pour attraper un goujon ; voudriez-vous donc que je me plaigne, quand un peu de salive tombée sur mon visage va me faire pêcher un turbot ou un saumon ? »

Et pourtant, Aristippe, en même temps qu'il faisait de la jouissance le but de la vie, prétendait enseigner à ne pas être esclave du plaisir et déclarait qu'il s'appartenait toujours pleinement : « Je possède Laïs, disait-il, mais Laïs ne me possède pas. »

A ses yeux, s'instruire c'était s'affranchir. Un riche citoyen d'Athènes lui demandait de se faire le précepteur de son fils. — « J'accepte, dit le philosophe, moyennant cinq cents drachmes. — Comment ! s'écria le Crésus. Avec cette somme j'achèterai un esclave ! — Achètes-en un, répondit Aristippe, et tu en auras deux. »

Comme il voyageait sur mer, une indiscrétion lui apprit que le vaisseau appartenait à des corsaires disposés à lui prendre la bourse ou la vie. Pour lors, il se mit à compter son argent, et, feignant une maladresse, le laissa tomber dans la mer : de quoi il se donna l'air d'être fort affligé. Un ami lui ayant dit son étonnement : « Eh, répondit-il, ne valait-il pas mieux qu'Aristippe perdît son argent que si son argent l'avait perdu ? »

LE TRAIT D'UNION D'ARISTIPPE, DIOGÈNE ET ANTISTHÈNE

Aristippe d'un côté, Antisthène et Diogène de l'autre, offrent cela de commun qu'ils ne faisaient pas grand

cas de la spéculation et n'avaient surtout en vue que la pratique :

Tant lire sert peu, disait Aristippe; l'important est de s'accoutumer à bien vivre.

Toute la philosophie, répétait Antisthène, consiste dans l'exercice de la vertu; et qui sait être vertueux n'a plus rien à apprendre. Arrière le plaisir, tentateur funeste ! Arrière la science, fardeau inutile ! Faisons-nous des âmes d'une trempe héroïque ; et qu'Hercule soit notre modèle !

Et Diogène : Honte à vous, rhéteurs, habiles dans l'art de bien dire et ignorants dans celui de bien faire ! Honte à vous, musiciens, qui réglez à merveille vos instruments et ne savez pas régler vos mœurs ! Honte à vous, grammairiens, qui glosez sans fin sur les barbarismes de mots et négligez de corriger vos barbarismes de conduite !

N'est-ce pas qu'il y avait du vrai là-dessous ? Et cependant la pratique n'implique-t-elle point la théorie, et ne faut-il pas reconnaître que, plus ou moins, toutes les vérités s'entresoutiennent ? C'est ce que pensait Platon.

III

PLATON

VIE DE PLATON

Platon naquit à Athènes, l'an 430 avant l'ère chrétienne. Il descendait du roi Codrus par son père et appartenait par sa mère à la famille du législateur Solon.

Sa première jeunesse fut consacrée aux arts et à la poésie. Il y réussissait avec éclat. Un jour, ses amis le mènent auprès de Socrate. Il entend le sage, il est ému, il aperçoit tout un monde nouveau et radieux; étant retourné chez lui, il brise sa lyre et jette toutes ses tragédies au feu : le voilà philosophe.

Disciple assidu de Socrate, Platon réclama en vain l'honneur de le défendre, et, n'ayant pu soustraire son maître à la mort, il dit adieu pour longtemps à une ville souillée.

Dès ce moment, on le voit courir le monde, avide d'observer et d'apprendre. Il se rend dans la grande Grèce où il fréquente des Pythagoriciens célèbres, Archytas, Philolaüs et Timée; il va à Cyrène où il se perfectionne dans la géométrie auprès du mathématicien Théodore; il visite l'Égypte où il sonde le mystère

des civilisations anciennes et recueille de la bouche d'un prêtre de Memphis les doctrines secrètes des sages de l'Orient.

On le rencontre à plusieurs reprises à la cour de Sicile; mais il s'y trouve dépaysé au milieu d'une société corrompue, donne aux Denys de sages conseils peu suivis et éprouve à ses dépens combien c'est une entreprise difficile que de vouloir faire d'un tyran un homme.

Enfin Athènes le recouvra. Il y ouvrit une école, non entre de froides murailles, mais au milieu de riants bosquets, où l'harmonie de sa parole et l'élévation de ses doctrines se mariaient heureusement aux mélodies et à la majesté de la nature.

Bientôt la Grèce fut émerveillée, et goûta d'autant plus le grand philosophe qu'il y avait en lui un grand artiste.

Différentes villes le demandèrent comme législateur. Il refusa de donner des lois à Cyrène et à Thèbes parce qu'on y aimait à l'excès les richesses et qu'on y était ennemi de l'égalité; mais il consentit à donner des instructions pour organiser d'autres cités telles que Magnésie et Elée.

Objet de la vénération universelle, Platon mourut à quatre-vingt-onze ans. L'histoire rapporte que ce fils de la philosophie, ainsi que l'appelle Lucien, était laborieux, sobre, continent, plein de grâce et de dignité dans son air et dans ses discours, patient, affable, indulgent, et porté à enseigner la vertu par de bons exemples encore plus que par de beaux préceptes.

LA DIALECTIQUE PLATONICIENNE

Platon, transformant et animant tout ce qu'il touchait par une dialectique subtile et par un sentiment profond, sut s'assimiler et élargir avec originalité les plus séduisantes doctrines de Socrate, des Pythagoriciens et des Orientaux, et les fit servir à cette belle théorie des IDÉES qui est en quelque sorte l'âme de sa philosophie.

Il distingue en l'homme la région de la pure pensée, la région des nobles sentiments et la région des basses convoitises, et il fait voir dans la raison la puissance maîtresse dont c'est le rôle de réprimer la sensualité et de diriger le cœur.

La raison est l'organe naturel de la vérité et, quand elle connaît, il semble qu'elle se souvient. Et en effet, d'après Platon, connaître c'est se souvenir.

Avant d'être jeté dans ce monde sensible où tout est ténèbres, l'homme a vécu dans le monde intelligible où tout est lumière. Lorsque des vérités relatives, et par suite, des fausses vérités, des opinions que le monde nous suggère, nous nous élevons aux vérités absolues, nous ne faisons que nous rappeler, et rallumer en nous un rayon de ce soleil des intelligences que nous avions antérieurement contemplé.

C'est soulevée par les ailes du pur et généreux amour que la pensée prend cet essor, au delà du pays des apparences et des ténèbres, vers la sphère lumineuse des intelligibles.

Là, l'être qui est le Bien suprême lui apparaît dans sa pleine réalité ; elle le reconnaît avec d'ineffables joies

et elle contemple en lui les Idées, types immuables des choses, pensées éternelles de Dieu.

N'est-il pas vrai qu'en aucun genre rien n'est aussi parfait que l'idéal conçu par notre pensée? N'est-il pas vrai qu'en matière de vrai, de beau et de bien, les exemplaires réalisés par la nature ou par l'art restent inférieurs à un certain original qui, imperceptible à nos sens, s'impose à notre intelligence? Ne sied-il pas que tous, penseurs, artistes, hommes d'action, nous nous élevions, dans nos œuvres, au delà des modèles vivants, jusqu'à ces types purement intelligibles, qui, au lieu d'être d'un temps ou d'un lieu, sont de tous les temps et de tous les lieux, et apparaissent à la raison comme des faces diverses de l'Être universel et éternel?

Dans l'Être parfait, terme suprême de la connaissance et suprême objet de l'amour, Idée des Idées et Beauté absolue, Platon conçoit et affirme l'union intime d'une intelligence infaillible et d'une volonté excellente. Sa perfection est son éternelle raison d'être et la raison d'être du monde. Il est le Bon, et voilà pourquoi il est. Il est le Bon; et voilà pourquoi nous sommes et serons.

MORALE ET POLITIQUE DE PLATON

Étendant de Dieu à l'homme sa théorie de l'identité du vrai et du bien, Platon affirme, avec Socrate, que toute faute n'est qu'une erreur, et que bien connaître, — mais pour lui on ne connaît qu'autant qu'on aime — mène nécessairement à bien faire. Comment pourrions-nous ne pas aboutir là où nous sommes portés par la double force de l'esprit et du cœur?

Le pire des maux est la dégradation morale, et le

mal le plus grand après celui-là c'est de se complaire dans sa honte au lieu d'en souffrir. Tout vice et tout crime impliquent l'expiation qui ramène à l'ordre celui qui s'en est dévoyé. Si le scélérat comprenait son intérêt, il irait de lui-même au-devant du châtiment. Vainement aura-t-il amis, santé, richesses, puissance, honneurs et bon renom. Mettez en face de lui un juste pris pour le plus injuste des hommes ; dépouillez-le de tout hormis de sa vertu ; qu'il soit insulté, torturé, aveuglé, crucifié. C'est encore le sort du juste qui restera le plus enviable.

En même temps qu'il fait de la morale une branche de la dialectique, Platon ne voit dans la politique qu'une large application de la morale. Selon la doctrine accréditée dans la plupart des républiques de son temps, Platon croit à l'omnipotence de la cité, à qui le citoyen appartient, corps et âme. A ses yeux, l'État, au lieu de se réduire à une assurance mutuelle des droits inhérents à la personne humaine, doit organiser, d'abord par voie de persuasion et, quand la persuasion n'aboutit pas, par voie d'autorité, le règne de la sagesse, du courage, de la tempérance et de la justice, ces quatre parties de la vertu. Se substituant à la famille, il devient l'unique père et l'unique éducateur des enfants, dressés à tous les exercices du corps et de l'esprit ; tenus à l'abri de toutes les séductions, même celles de la poésie d'un Homère ; élevés par la patrie et pour la patrie.

Cette dangereuse théorie de l'État-Providence fera du communiste Platon le patron des écoles socialistes, avec cette différence qu'elles viseront le bien-être plutôt que la vertu.

La vertu, nous formant à nous détacher des choses sensibles, à introduire ordre, unité et beauté dans toutes nos actions et à faire du bien même à nos ennemis, rend l'homme semblable à Dieu et assure cette harmonie universelle, dont le grand ressort est l'amour. Le monde doit son origine à un acte d'amour et l'amour le fait vivre.

Tout y conspire à la réalisation successive des perfections que Dieu concentre dans son immuable unité; et les âmes, qui toutes ont subsisté avant cette vie et subsisteront au delà, s'acheminent à leur sanctification finale au milieu d'épreuves proportionnées à leurs fautes.

LE GÉNIE DE PLATON

De même qu'Aristote est le plus grand des génies dogmatiques, Platon est le plus grand des génies évocateurs.

C'est un inspiré dont l'âme a des ailes et en donne aux autres âmes. Impossible de l'emprisonner dans un système. Toutes ses pensées ont des au delà. Il vogue dans l'immense Océan de l'idée avec une sérénité olympienne; et sa langue est une musique dont l'harmonie fait de lui l'Homère de la philosophie.

Quand sa subtilité s'est bien jouée en inductions ou déductions prestigieuses, voici que tout à coup le dialecticien fait place au poète; et son émotion nous pénètre; ses images nous enchantent. Il fait mieux que démontrer; il donne la vision de l'idéal.

Ce puissant penseur, doublé d'un merveilleux fantaisiste, a exposé ses doctrines et ses rêves dans des dia-

logues qui renferment toutes les formes de l'éloquence et dont plusieurs ressemblent à des compositions dramatiques, tant chaque personnage y est vivant et l'action bien nouée. Platon allie les mythes aux raisonnements, les utopies audacieuses aux vues pratiques, les envolées lyriques aux traits de comédie, les satyres véhémentes aux souriantes ironies, la force à la finesse, la majesté à la grâce, avec un art dont seul Pascal s'est un peu approché. Que le maître écrivain fût moins ergoteur et plus concis, il faudrait reconnaître en lui la perfection. Avec le *Phédon*, le *Banquet* et la *République* sont la gloire de l'esprit humain.

L'idéalisme de Platon prendra corps dans le christianisme, et le grand philosophe de la Grèce sera le père des pères de l'Église.

IV

ARISTOTE

Aristote, d'abord disciple de Platon, devint le rival de son maître.

Ce philosophe, qui fut le précepteur d'Alexandre, naquit à Stagyre en 384 et mourut à l'âge de soixante-trois ans. C'est en 334 qu'il fonda l'école péripatéticienne.

PARTICULARITÉS SUR ARISTOTE

Aristote était en train de faire de grands voyages pour compléter par l'étude du monde les fruits de ses profondes méditations et de ses vastes lectures, lorsque Philippe, le roi de Macédoine, l'appela près de lui pour être le précepteur d'Alexandre : « Je rends grâces aux dieux, lui écrivait-il, de m'avoir donné un fils et surtout de me l'avoir donné de votre vivant, de telle sorte que, par vos conseils, il puisse devenir digne de vous et de moi ».

Alexandre, devenu roi, honora son maître. Il disait de lui : « Je lui dois autant qu'à mon père. Philippe m'a doté de la vie ; mais Aristote m'a doté de lumières et de vertus. Si je règne avec gloire, le mérite lui en reviendra. »

Grand conquérant à sa manière, il semble qu'Aristote ambitionna l'empire de la science, comme son élève ambitionna l'empire de l'univers. Tandis qu'Alexandre soumettait les peuples lointains, Aristote donnait des leçons qui embrassaient toutes les sphères de la pensée humaine. Ses disciples, qu'il enseignait en se promenant dans les allées du gymnase qu'on nommait le lycée, furent appelés de ce fait les *péripatéticiens*, ou promeneurs.

Ayant appris qu'Aristote rendait publics ses doctes traités, Alexandre lui écrivit : « Quelle supériorité me restera-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont être du domaine de tous. Tu sais pourtant, quelles que soient mes victoires, que j'aime mieux primer par le savoir que par la puissance. Adieu. »

Après la mort du héros de Macédoine, l'envie s'attaqua à Aristote ; et, à l'instigation de ses ennemis, un prêtre de Cérès l'accusa d'impiété devant les tribunaux d'Athènes. Aristote se souvint de Socrate : « Prévenons, dit-il, un nouveau crime contre la philosophie ! » Et, fuyant les juges, il se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée.

L'exil fut courageusement supporté par ce sage qui disait : « La science est la joie de l'âme comme la lumière est la joie des yeux. Ses racines sont amères ; mais ses fruits sont doux. Elle double la prospérité, et elle console de l'adversité. Par elle on s'accommode volontiers de ce qui pour les autres hommes est une contrainte. Avec la philosophie pour viatique, quelles que soient les traverses, on achève paisiblement le voyage de la vie. Où qu'il se trouve, le nourrisson de la sagesse se plaît à vivre avec soi-même. Il ne ren-

contre en soi ni les conflits de passion qui troublent les vicieux, ni les remords qui les torturent; et le souvenir du bien qu'il a fait, joint à l'espoir du bien qu'il vise à faire, lui est une source de félicités. »

Aristote formulait en maximes générales le secret de sa sérénité, sans se mettre lui-même en scène. C'est qu'il pensait qu'on ne doit jamais parler de soi. « En dit-on du bien? c'est fatuité. En dit-on du mal? c'est sottise. »

Aristote comme Platon sacrifiait aux muses; et l'antiquité, ignorante de cette étroitesse de vues qui prétend toujours parquer un homme dans une spécialité, a loué le poète tout en admirant le philosophe.

Parmi les poésies qui nous sont restées sous son nom, il en est dont l'authenticité est contestable. Mais on a plein droit de considérer comme authentique le beau chant qu'il écrivit en l'honneur d'Hermias, son hôte et son ami.

Un membre de l'Institut de France, M. Emile Boutroux, en a donné la traduction suivante dans ses *Études d'histoire de la philosophie*.

« Vertu, objet de labeur pour le genre humain, prix suprême de la vie! Pour toi, vierge, pour ta beauté, les Grecs sont prêts à affronter la mort, à supporter des travaux terribles, infinis. Tant est beau le fruit que tu fais naître dans le cœur, fruit immortel, qui vaut mieux que l'or, et que la noblesse, et que le sommeil au doux regard!

» Pour toi, le fils de Zeus, Hercule, et les fils de Léda supportèrent beaucoup d'épreuves, nobles chasseurs poursuivant ta puissance. Par amour pour toi, Achille

et Ajax entrèrent dans la demeure d'Hadès. C'est t
c'est toi toujours qu'aimait, lui aussi, Hermias; et c
pour ta beauté qu'il a privé ses yeux de la lumière
soleil. C'est pourquoi il est chanté pour ses bel
actions; et les Muses grandiront son nom et le fer
immortel, les Muses, filles de Mnémosine, qui honor
la majesté de Jupiter hospitalier et la gloire d'une ai
tié fidèle. »

A son tour, l'auteur du présent ouvrage a essa
non de traduire, mais d'imiter l'hymne d'Aristote
substituant à la Grèce la France et aux héros grecs
héros français.

Hymne à la Vertu.

Vertu, fille du ciel à jamais jeune et belle,
Immortel Idéal de la race mortelle,
Salut! Souffrir pour toi, mourir pour ta beauté,
O vierge, et du devoir faire sa volonté,
Fut toujours, dans la France, un sort digne d'envie;
Si profond est l'amour dont tu remplis la vie,
Si durables tes fruits, plus doux que le sommeil,
Que de tendres parents, que le riant soleil.

Pour toi les du Guesclin, les Bayard, les Turenne,
Les d'Assas, les Marceau, moururent à la peine
Superbes et sereins. C'est ton charme vainqueur
Qui seul de Jeanne d'Arc fit palpiter le cœur,
Peupla de visions son candide délire,
La grandit, héroïne, et la soutint, martyre.
O vierge, rends-nous tous prêts à de beaux trépa
Où chacun sait mourir, le pays ne meurt pas.

LA MÉTHAPHYSIQUE D'ARISTOTE

Aristote combat les Idées de Platon, qu'il p
vent pour des notions générales, au lieu d
types universels des choses.

Pourtant il est manifeste que l'homme en soi, par exemple, n'est pas, pour Platon, celui qui réunit les caractères les plus indéterminés de l'homme, mais celui qui contient, comme ramassées dans leur plénitude, toutes les perfections humaines.

Aristote nous initie à la philosophie par l'analyse des formes de la pensée ou des catégories; et, à la relation, à la quantité, à la qualité, à tous ces modes de l'être, il oppose ce qui les rend possibles, l'être proprement dit, la substance, dont toute la réalité est dans l'action.

A l'égard de chaque substance, il distingue ce dont elle est faite, ou sa matière; ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est, ou sa forme; ce qui l'a faite, ou sa cause efficiente; ce pour quoi elle est faite, ou sa cause finale; et il enseigne que la matière se résout dans la forme, la cause efficiente dans la cause finale.

La nature ne nous offre que des substances qui, ne se suffisant pas à elles-mêmes, ont une existence purement virtuelle, et qui, toujours perfectibles, sont toujours imparfaites. Cette immense hiérarchie d'existences virtuelles suppose une existence pleine et achevée, principe et fin des mouvements de tous les êtres. L'univers, mû par le désir, est suspendu à cet Être qui, réalisant en lui toutes les puissances de l'être, est l'Acte parfait, la Pensée pure connaissant tout en soi et se connaissant toute, source de toute pensée et de toute activité.

Aristote, isolant cette Pensée souveraine, qui est Dieu même, dans une éternelle contemplation de sa grandeur solitaire, semble méconnaître toute action providentielle. A l'entendre, tout dans l'univers subit l'attraction de Dieu l'éternel moteur, et pourtant Dieu ne s'occupe pas de l'univers.

Aussi ce grand philosophe n'ouvre-t-il pas aux hommes le vaste horizon de l'immortalité. Il enferme toute notre destinée dans cette minute que dure la vie, et ne reconnaît rien d'éternel que la raison qui éclaire les hommes et qui leur survit parce qu'elle est un rayonnement de la pure pensée.

LA MORALE D'ARISTOTE

La négation de l'immortalité personnelle n'empêche pas Aristote de priser par-dessus tout la science des mœurs.

Il affirme le libre arbitre de l'homme, que Platon, ramenant la vertu au savoir, semblait méconnaître ; il montre comment l'habitude, dont la sage mise en œuvre est le tout de l'éducation, convertit les peines du bon vouloir en penchants de plus en plus naturels ; il donne d'excellents préceptes sur la prudence, la tempérance, la justice, la libéralité, la douceur, le courage ; il parle magistralement de la magnanimité, la grande vertu des temps antiques ; et de l'amitié, qui est pour lui l'esprit de fraternité et de charité ; enfin, il subordonne le droit positif au droit naturel.

Toutefois Aristote voit trop exclusivement dans la morale l'art d'être heureux, et il paraît plutôt nous fournir les résultats d'une savante expérience que nous exposer une théorie approfondie des vertus humaines.

Il définit la vertu « une moyenne entre les passions ». Mais, avec cette théorie, tout vice qui n'est pas excessif ne peut-il pas se donner pour vertu ? toute vertu incomplète ne peut-elle pas justifier sa tiédeur ?

On objectera que le milieu recommandé c'est le milieu

de l'homme bien constitué. Mais tout ceci ne reste-t-il pas bien indéfini ? Où et à quels signes reconnaîtrez-vous ce sage imaginaire ? S'il est certains signes qui vous le désignent, où donc puisez-vous l'idée de ces signes ? N'est-ce point en une certaine idée du bien qui, plus ou moins obscurcie, plus ou moins mélangée, est dans votre raison et dans toute raison humaine, et que détermine le sentiment de la personnalité ?

Gardons-nous de convertir en une simple question de mesure ce qui est avant tout une question de principe.

Il manque à Aristote quelque chose de cet enthousiasme moral qui animait Platon, de même qu'il manque à Platon quelque chose de ce bon sens profond qui dirigeait Aristote.

LA POLITIQUE D'ARISTOTE

En politique, Aristote se défend de sacrifier l'individu à l'État, comme l'avait fait son maître ; il proscrit toutes les formes du communisme et veut que la liberté de chacun soit assurée ; il distingue la justice commutative égalisant droits et devoirs entre citoyens, et la justice distributive proportionnant les charges aux moyens et les bienfaits aux mérites ; enfin, à l'aristocratie et à la monarchie il préfère la démocratie, parce qu'elle offre plus de garanties de bon sens et d'équité.

Mais quelle marque de la tyrannie de l'opinion que de voir cet éminent génie se faire l'avocat de l'esclavage ! Selon Aristote, de même que la famille implique l'assujettissement de la femme au mari et de l'enfant au père, l'État implique l'assujettissement de l'esclave au maître.

Les loisirs des citoyens, vivant de la vie intellectuelle, artistique et politique, sont assurés par cette classe de gens qui travaillent des mains et servent. Observons du moins qu'Aristote restreint l'esclavage aux individus assez mal nés pour être machines en tout. Le maître qui commande à l'esclave est l'esprit qui commande à la matière.

Aux yeux d'Aristote, comme aux yeux de Platon, la vie pratique est bien au-dessous de la vie contemplative. Pourtant ne semble-t-il pas que l'activité morale est supérieure à l'activité intellectuelle ? Au-dessus des pensées ne faut-il pas mettre les œuvres ?

Oui, quoi qu'en aient dit ces grandes intelligences de l'antiquité, l'amour prime la science, la bonté prime le génie, et, s'il est beau de pénétrer les grandes vérités, il est infiniment plus beau de se sacrifier pour l'accomplissement d'un grand devoir.

Aristote étant le premier des philosophes politiques, il sied de donner ici une esquisse de sa doctrine sur les bases de l'État et les conditions de son excellence.

Aristote part de cette vérité, que l'homme, comme le prouvent ses instincts, ses aptitudes, ses besoins, est essentiellement fait pour la société.

Le principe moteur de la société est la philanthropie, la forme la plus large de l'amitié. L'amitié appelle et engendre l'amitié. Elle n'est pas purement sentimentale; elle est surtout agissante. C'est la mère des vertueux efforts et des joyeux désintéressements.

La fin de la société est d'assurer le bonheur commun par l'organisation du règne de la justice. La justice consiste à respecter le bien d'autrui et à rendre à chacun

son dû. Il ne faut pas qu'elle s'assujettisse à une mesure stricte et inflexible comme une rigide règle de fer; il faut que, s'assouplissant comme une règle de plomb malléable, elle s'ajuste à toutes les exigences de l'équité.

L'organisme de la justice est l'État. L'État, association d'hommes libres et égaux, se distingue de la famille où sont réunis des êtres inégaux, les uns tuteurs, les autres en tutelle.

Dans l'État, chacun doit participer à l'autorité et à l'obéissance publique, commander et obéir tour à tour.

L'autorité est une en soi; mais l'exercice de l'autorité se divise en fonctions distinctes. Il y a en effet à faire la loi, à exécuter la loi, à juger d'après la loi. D'où la distinction du pouvoir législatif, du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire.

Il existe entre tous les citoyens une égalité commune qui fonde leurs droits communs, et des inégalités individuelles qui justifient la diversité de leurs attributions. Le mal est que chacun tend à s'exagérer ses droits. Les uns, supérieurs en un point, en richesses par exemple, se croient supérieurs en tout. Les autres, égaux en un point, en liberté par exemple, se croient égaux en tout.

C'est aux lois fondées sur la raison qu'appartient la souveraineté. Faire un roi souverain, c'est constituer souverains l'homme et la bête; car l'égoïsme, la sensualité, les convoitises corrompent les individus, même les meilleurs, quand ils sont au pouvoir. Tout au contraire du roi, la loi est « l'intelligence sans la passion, l'homme moins la bête ».

Il n'est aucune supériorité de fortune ou de mérite

qui puisse autoriser tels ou tels à réclamer le monopole de la puissance. Toute magistrature relève de l'élection. Le droit d'élire les magistrats, de même que le droit de délibérer et de juger, appartient au peuple. Le peuple, formant une grande réunion d'hommes, est bien moins accessible à la corruption que ne le seraient quelques individus. C'est ainsi que l'eau est d'autant plus incorruptible qu'elle est en plus grande abondance.

La majorité du peuple, dont chaque membre pris à part n'est pas un homme remarquable, est dans sa masse au-dessus des hommes supérieurs, « comme un repas à frais communs est plus splendide que le repas dont un seul fait la dépense ».

Le magistrat, institué par les suffrages publics, doit être la justice vivante. Ses fonctions consistent à être le gardien et le serviteur de la loi, et à s'inspirer de son esprit pour décider, dans les cas sur lesquels elle se tait par suite de l'impossibilité qu'il y a à ce que les règlements généraux précisent tous les détails.

Tant que la loi gouverne, les démagogues sont sans force, et les citoyens les plus respectés ont la direction des affaires. Les démagogues ne prévalent que là où la loi a perdu la souveraineté. Le peuple alors est un vrai monarque; et, pour agir en monarque, il se fait despote et met ses flatteurs en honneur. Ceux-ci exaltent les droits du peuple et lui rapportent toutes les affaires. Leur puissance ne peut qu'y gagner. Ne disposent-ils pas souverainement de lui, grâce à la confiance qu'ils ont su lui surprendre ? Le peuple, fier de ce qu'on en appelle toujours à lui, accueille volontiers les requêtes qu'on lui fait contre les magistrats, et tous les pouvoirs légaux sont anéantis. Désormais la loi a cessé de

régner; tout se fait à coups de décrets populaires : la démocratie n'existe plus : l'anarchie triomphe ; un tyran peut venir.

Ainsi s'organise, ainsi se perd la république démocratique.

C'est à ce système de gouvernement qu'Aristote donne visiblement la préférence. Toutefois le précepteur d'Alexandre, préoccupé sans doute de son élève, qui. selon le mot d'Arrien, donna ses actions pour règle à la justice plutôt que de prendre la justice pour règle de ses actions, se décide à faire une exception en faveur des hommes d'un génie transcendant. A l'entendre. quand ils apparaissent, on leur doit la part du lion, et au lieu de les frapper d'ostracisme il n'y a qu'à subir leur suprématie.

Dangereuse réserve. Quels sont donc les usurpateurs qui ne se réclament pas de leur excellence? Tout chef qui s'arroge la dictature s'attribue la supériorité du génie, de même que tout peuple qui poursuit une conquête s'attribue la supériorité de la race.

Au surplus, tel peuple, telle constitution. Il faut tenir compte des circonstances et dégager du possible ce qui est le meilleur. L'expérience nous offre différentes espèces de gouvernement qu'on peut ramener à trois types, la *monarchie*, *l'aristocratie*, la *démocratie*.

Le gouvernement est une monarchie, une aristocratie ou une démocratie, selon que la primauté appartient à un seul, à une élite, ou à tous les citoyens.

Si le monarque, si la classe dirigeante, si le peuple gouvernent dans l'intérêt général, la constitution est pure. Si au contraire il arrive que le monarque ne voit

que son intérêt propre, que la minorité qui a les affaires ne consulte que ses convoitises particulières, que la majorité du peuple ne vise qu'à satisfaire certaines factions, le gouvernement se trouve dévié de la droite ligne; la monarchie dégénère en tyrannie; l'aristocratie dégénère en oligarchie; la démocratie dégénère en démagogie. Or, le droit étant la règle de l'association politique, l'oppression est toujours coupable, même quand c'est la majorité qui l'exerce.

Où est l'oppression se prépare le désordre. Le despotisme et l'anarchie sont deux maux qui s'engendrent l'un l'autre. Tout gouvernement y est exposé. Pour les éviter, il faut que le gouvernement, quelle que soit sa forme, demeure très modéré et s'applique à assurer l'ordre dans la liberté.

D'une part, l'autorité doit se restreindre en de justes bornes; car moins elle a d'étendue, plus elle a de durée. D'autre part, toute loi établie doit être scrupuleusement obéie; car de même que les dépenses peu à peu répétées finissent par déranger les fortunes, les illégalités peu à peu tolérées finissent par bouleverser l'État.

L'une des conditions les plus importantes pour que les États atteignent ce parfait équilibre et maintiennent dans le gouvernement cette modération qui est si nécessaire en toutes choses, c'est la médiocrité générale des fortunes.

Là où sont en présence la grande richesse et la grande pauvreté, l'une ne vise qu'à opprimer l'autre. Nulle fraternité sociale : ici animosité envieuse; là vanité méprisante.

L'extrême pauvreté empêche l'homme de savoir

commander, et elle ne lui apprend qu'à obéir en esclave. L'extrême opulence empêche l'homme de se soumettre à une autorité quelconque et ne lui enseigne qu'à commander en despote. Tous étant despotes ou esclaves, il n'y a plus de citoyens libres.

Ajoutez que les hommes de condition moyenne ont moins de convoitises que les indigents et en inspirent moins que les riches. Ajoutez encore qu'ils sont essentiellement ennemis des insurrections, n'ayant rien à gagner aux mouvements révolutionnaires.

Aussi quels sont les États les mieux administrés ? Ce sont ceux où la classe moyenne est plus nombreuse et plus puissante que les deux autres réunies, ou du moins que chacune d'elles prise séparément. En se rangeant de l'un ou de l'autre côté, elle rétablit l'équilibre et empêche qu'aucune prépondérance excessive ne se forme.

Ainsi il est de bonne politique de faire que la propriété se divise, que les immenses fortunes diminuent et que les fortunes moyennes se multiplient, enfin qu'il y ait le plus de citoyens possible arrivant à une honnête aisance.

Il y a, entre autres, deux moyens d'amasser de grosses fortunes, c'est le commerce et le prêt à intérêt.

Aristote, comme la plupart des politiques de l'antiquité, est hostile au commerce. Quant au prêt à intérêt, ce ressort du commerce, Aristote le juge contre nature, vu que l'argent n'est pas fait pour faire de l'argent, mais pour faciliter les échanges.

Montesquieu au contraire exaltera le commerce, agent de la richesse, du progrès, de la communication et de la pacification des peuples. Il constatera que l'abolition

de l'intérêt de l'argent aurait deux conséquences également funestes, la stagnation des affaires et l'usure.

Mais, puisque l'ordre social est d'autant meilleur qu'il y a moins de disproportion dans la distribution des richesses, pourquoi n'égaliserait-on pas toutes les fortunes en rendant tout commun ?

Le communisme a une apparence de philanthropie qui séduit. On est charmé par la merveilleuse réciprocité de bienveillance que le communisme semble devoir inspirer à tous les citoyens, surtout quand on entend dire que tous les vices des sociétés actuelles, vols, dilapidations, procès nés des contrats, révoltante inégalité des conditions, abjection des misérables, vils empressements auprès des gens riches, viennent de ce que la propriété n'est pas collective.

C'est oublier que toutes ces choses tiennent non point à la possession individuelle des biens, mais à la perversité des hommes.

Au fond le communisme est contre nature. Il ramènerait l'État à une unité absolue qui offrirait les pires inconvénients, et il constituerait pour tous la plus intolérable, la plus corruptrice des servitudes.

La propriété et la famille sont les deux assises de l'État. Le devoir de l'État est de les réglementer ; mais les abolir serait un attentat d'où procéderait sa ruine.

On doit s'en tenir au régime qui favorise le mieux la communauté sans détruire la liberté ; fortifier les lois par les mœurs ; former les mœurs par l'éducation publique ; et régler l'éducation publique d'après les préceptes de la philosophie.

L'idéal c'est de susciter des élites et de les élever

progressivement à une perfection plus haute, en affinant la race et les individus. Pour atteindre cet idéal, Aristote, gagné par l'esprit de son milieu, dérogera à ses tendances libérales. Il acceptera que l'État, non content d'être le grand éducateur qui forme les muscles et les âmes, règle les unions des époux, limite les naissances, condamne à périr les enfants contrefaits, exclue de la condition de citoyens les agriculteurs, les commerçants, les ouvriers, bref tous ceux qui, obligés de travailler pour vivre, liés par des tâches utilitaires, ne jouissent pas des loisirs intellectuels faisant l'homme libre, dont le temps est donné aux affaires publiques.

LES ŒUVRES D'ARISTOTE

Aristote a laissé des traités aussi divers que nombreux où les idées sont moulées dans un style concis et en formules définitives. « Un livre est bon, disait-il, si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut. »

On remarque :

Parmi ses ouvrages de logique, les *Analytiques*, où il expose les lois du raisonnement et inaugure la science des méthodes;

Parmi ses ouvrages d'esthétique, la *Poétique*, où il détermine magistralement les règles de la tragédie, et où il explique comment l'art imite la nature sans la copier, produit des œuvres pareilles à des organismes, fait apparaître à travers les figures individuelles les types généraux, à travers les faits changeants les lois immuables, emploie le double ressort de la terreur et de la pitié et libère les âmes par des émotions apai-

santes ; puis la *Rhétorique*, où il distingue avec profondeur les divers genres de discours ; révèle les sources des idées et des émotions que l'orateur met en œuvre ; explique comment l'éloquence doit s'approprier aux conditions d'âge, de tempérament, de mœurs, démêlées par sa savante psychologie ; mais omet d'enseigner, avec Platon, que la parole doit être le calque vivant de la pensée, et la pensée le calque exact de la vérité, si bien que, derrière l'orateur, on sente l'homme et, en l'homme, la vertu ;

Parmi ses ouvrages de philosophie naturelle, l'*Histoire des Animaux*, la *Météorologie* et la *Physique*, où sont en germe les plus belles découvertes de la science ;

Parmi ses ouvrages de psychologie, le *Traité de l'âme*, où il ramène à un même principe la vie et la pensée ;

Parmi ses ouvrages de morale, le livre connu sous le nom de *Morale à Nicomaque*, où il recherche les conditions du souverain bien, non indépendant de la fortune, mais avant tout fondé sur la vertu ;

Parmi ses ouvrages de sociologie, la *Politique*, où il applique aux institutions sociales son incomparable puissance d'analyse.

La *Métaphysique*, science du surnaturel, c'est-à-dire des vérités et des réalités absolues que les phénomènes de la nature supposent, est un chef-d'œuvre qui complète et domine tous ces chefs-d'œuvre. Elle est formée d'un assemblage d'études sur les principes, qui nous révèle le premier des métaphysiciens dans le même homme auquel revient l'honneur d'avoir créé l'histoire naturelle, la biologie, la sociologie et l'esthétique.

On a souvent proclamé Aristote le prince des philosophes, le précepteur de l'intelligence humaine ; et on sait que le moyen âge l'en voulut faire le tyran.

V

L'ACADÉMIE ET LE LYCÉE

Les continuateurs de Platon.

Aristote, quoiqu'il se posât en adversaire du platonisme, était plus platonicien que les prétendus continuateurs de Platon. L'école de celui-ci, nommée l'*Académie* parce qu'il enseignait dans les jardins d'Académus, fut représentée tour à tour par Speusippe, dialecticien original; par Xénocrate, mathématicien et prédicateur austère de la vertu; par Polémon et Crantor, plus moralistes que métaphysiciens.

Speusippe, enfermé dans un étroit esprit de système, découronna la philosophie du Bien pour adopter une espèce de panthéisme où la multiplicité des choses, quels que soient leurs perfectionnements successifs, a pour principe une unité indéterminée, et ses successeurs, dociles à son impulsion, ramenèrent peu à peu le platonisme au pythagorisme et la métaphysique aux mathématiques, en assimilant les Idées aux Nombres.

Les continuateurs d'Aristote.

A son tour, le *Lycée*, école d'Aristote, réduisit de plus en plus le spiritualisme du maître à une cosmo-

logie et à une psychologie purement empiriques; mais du moins conserva-t-il quelques restes de ce vaste et profond esprit scientifique qui distingue l'aristotélisme.

On y remarque Théophraste, dont nous avons, outre ses fameux *Caractères*, traduits par Labruyère, une *Étude sur le sentiment et l'imagination*, une *Histoire des plantes*, un *Traité des pierres* et un *Traité des causes de la végétation ;* Aristoxène, dont les *Éléments harmoniques* nous ont comme révélé la musique ancienne; Héraclide de Pont, auteur d'un *Traité sur la constitution des divers États ;* Dicéarque, historien et géographe; enfin Straton, surnommé le Physicien.

Ce dernier, accentuant les tendances matérialistes de ses prédécesseurs, rapporta entièrement la pensée au cerveau et essaya d'expliquer l'ordre et la vie de l'univers par un pur mécanisme, à l'exclusion de toute finalité.

Ainsi, à l'exemple des disciples de Platon, les disciples d'Aristote finissaient par prendre le contre-pied de la doctrine de leur maître et préparaient par là l'erreur des nombreux critiques qui ont méconnu le spiritualisme si élevé et si positif de l'auteur de la *Métaphysique*.

VI

L'ÉPICURISME ET LE STOICISME

But commun des Épicuriens et des Stoïciens.

Aristote et Platon avaient visé à faire de la science des principes l'âme de toutes les autres sciences ; mais, opposés et exclusifs au point de vue de la méthode, ils s'étaient contredits dans quelques-unes de leurs spéculations les plus hautes, et, à la vue de ces défaillances du génie, un lâche découragement gagna les écoles grecques. On oublia que, pour entrevoir la vérité dans sa plénitude, il faut pénétrer jusqu'au plus intime de la pensée et de l'être, et l'on enferma la philosophie dans le cercle de la pratique.

Bientôt, tandis que les deux grands fleuves de l'Académie et du Lycée semblaient taris, le double courant créé par l'école cynique et par l'école cyrénaïque grossit, se transforme, et devient le stoïcisme et l'épicurisme.

Pour les épicuriens et pour les stoïciens, la philosophie est la science du souverain bien, et le philosophe est le médecin des âmes. Il s'agit de mettre l'homme en paix.

« Afin de vivre en paix, dédaignez les plaisirs ; privez-vous ; supportez, » dit Zénon, l'ancien disciple de

Cratès, qui lui avait appris à se guérir des fausses hontes, des lâches craintes et des besoins superflus.

« Afin de vivre en paix, ayez le seul souci de régler vos plaisirs, » reprend Épicure, écho lointain de Démocrite.

Épicure nous prêche une voluptueuse indifférence; Zénon, une insensibilité orgueilleuse.

Des deux côtés les passions sont regardées comme une entrave. Les épicuriens prétendent les combiner dans une pacifique harmonie; les stoïciens visent à les extirper complètement.

Les paradoxes des stoïciens grecs.

Si l'on peut mortifier ses passions, peut-on les extirper?

Le sage des stoïciens, ils l'avouent eux-mêmes, n'a jamais existé et n'existera jamais.

Sans doute, il ne faut pas reprocher à cette grande école d'avoir élevé si haut l'idéal; mais on peut lui reprocher d'avoir conçu un idéal qui n'est pas humain, en nous proposant de supprimer les passions.

De là ces paradoxes des stoïciens : « Toutes les vertus sont égales, et tous les vices se valent. Le sage est absolument infaillible et impeccable ; il est souverainement heureux ; il est plus grand que Dieu même. »

Ou bien, les passions étant supprimées, la raison, seule maîtresse, s'associe entièrement à l'ordre du monde; ou bien, les passions étant encore vivantes, l'âme est asservie. Par suite, la liberté est un indivisible : elle est ou elle n'est pas. Mais en quoi consiste la vertu, sinon dans l'affranchissement de la liberté ?

La vertu est donc, elle aussi, un indivisible ; elle est ou elle n'est pas. « Toutes les vertus sont égales et tous les vices se valent », concluent les stoïciens grecs.

Ils disent encore : « Le sage est absolument infaillible. » En effet, ce qu'ils appellent le sage c'est l'âme humaine réduite à la raison parfaite.

« Le sage, ajoutent-ils, est absolument heureux même au milieu des tortures. » Cela doit être si, au lieu de voir dans le bonheur un mode de la sensibilité, on le définit avec eux : l'état de la raison arrivée à la pleine possession d'elle-même.

Enfin, ils proclament le sage « plus grand que Dieu même ». Rien de plus logique; car, pour eux, la grandeur se mesure au mérite, et cette indépendance que Dieu tient de sa nature le sage la doit à ses propres efforts.

Voilà donc l'homme divinisé. Maîtrisés par le sentiment du bien absolu, et ne pouvant pas par système le personnifier en Dieu, qui pour eux est le destin en tant que doué de la connaissance de lui-même, les stoïciens incarnent le bien en l'homme. Noble erreur! généreuse doctrine !

L'approbation du suicide et la négation de l'immortalité.

Si on considère la pratique, le stoïcisme, qui cependant a donné au monde un Thraséas, un Epictète et un Marc-Aurèle, se trouve souvent bien faible et bien impuissant. Les efforts surhumains qu'il préconise sont, comme le dit Pascal, « de ces mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter ».

Les maîtres de la doctrine voient eux-mêmes com-

bien il est difficile de donner son assentiment à tout ce qui arrive, sans se laisser troubler par les prétendus maux qu'on peut en ressentir. Aussi finissent-ils par dire : « La liberté est toujours en vos mains ; vous avez le pouvoir de mourir : affranchissez-vous par la mort ».

Le suicide, voilà le pis-aller de la morale stoïcienne. La suprême vertu est de se donner la mort. Mais, alors ne justifie-t-on pas le mot de Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un mot ? »

Les épicuriens, eux aussi, excusent et même à l'occasion conseillent le suicide. Mais, comme le veut la logique, tandis que les stoïciens approuvent le suicide parce qu'ils voient dans la mort le suprême affranchissement, les épicuriens l'approuvent parce qu'ils voient dans la mort le calme éternel.

Les uns et les autres nous parlent du bonheur, dont ils font, ceux-ci le principe, ceux-là la conséquence immédiate de la vertu ; mais en même temps ils proclament que la personnalité humaine, par le fait de notre dissolution, ou par le fait de notre absorption en Dieu, est détruite à l'heure du trépas.

Peuvent-ils donc nous donner ce souverain bien dont la recherche est l'objet de leur philosophie ? Non, ils ne le peuvent; car, pour l'homme qui pense et aime, il n'y a pas de bonheur sans une vue de l'éternité.

Opposition des théories épicuriennes et des théories stoïciennes.

L'épicurisme est la doctrine de l'inertie ; le stoïcisme est la doctrine de l'effort.

S'agit-il d'expliquer la science ? Les épicuriens ten-

dent à faire de la connaissance l'œuvre exclusive de la sensation, et ne voient que réceptivité en l'âme : ce qui n'empêche pas que, pour rendre l'indifférence toujours possible, ils proclament la liberté de nos déterminations. Les stoïciens, quoiqu'ils admettent ce principe : « Rien n'est dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens », font presque de la connaissance le produit de la volonté, et ils ont un sentiment profond de notre activité propre, alors même qu'ils réduisent la liberté à être le pouvoir de se résigner de bon gré à la nécessité.

S'agit-il d'expliquer le monde? Les épicuriens rendent moins invraisemblable la physique atomistique de Leucippe et de Démocrite, par cela même qu'au lieu d'imaginer, sans en rendre raison, toute espèce de mouvements en sens divers, ils n'admettent à l'origine qu'un seul mouvement en ligne droite, y joignant toutefois une certaine faculté de *déclinaison*, dont il leur est besoin pour expliquer les rencontres des atomes ainsi que le libre arbitre, mais qu'il leur est impossible d'expliquer elle-même, aussi minime qu'ils la fassent; au surplus, comme leurs devanciers, ils aboutissent à ne voir partout que des unités d'étendue, c'est-à-dire des entités purement passives, qui se rencontrent dans le vide, c'est-à-dire dans le néant. Les stoïciens, sentant bien qu'avec le matériel pur, si l'on ne conçoit aucune force motrice, le mouvement demeure inintelligible, distinguent de la matière inerte le principe actif, qui l'anime et amène fatalement toutes ses harmonieuses transformations; or, ce principe actif, c'est en nous l'âme, le dieu du corps, et, dans le grand Tout, Dieu, l'âme du monde.

En morale, les épicuriens font consister la vertu dans la nonchalance et dans l'art de jouir ; les stoïciens la font consister dans l'énergie et dans l'art de se dompter. Les uns nous veulent bêtes; les autres nous veulent dieux. Chez les uns et chez les autres, exagérations et chimères. Ni si haut ni si bas.

ZÉNON ET ÉPICURE

Le fondateur de l'école stoïcienne, Zénon de Citium, était un opulent Chypriote adonné au négoce. Une tempête submergea son vaisseau avec toutes ses marchandises et le jeta sur la côte d'Athènes. Là le hasard lui fit entendre le disciple d'Antisthène, Cratès. Frappé des vérités que disait ce maître, il renonça à tout pour entrer en philosophie ; car alors on entrait en philosophie comme aujourd'hui on entre en religion. « Heureux naufrage ! pensait-il. En m'ôtant tous les biens, il m'a enrichi, puisqu'il m'a appris à chercher en moi-même la vraie et solide richesse. »

Tous les notables philosophes d'Athènes l'eurent pour auditeur. Il écoutait beaucoup et parlait peu. « La nature, disait-il, nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. »

De l'école cynique il se contenta de retenir le meilleur. Selon lui, il convenait bien d'opposer le courage à la fortune, la raison aux passions, la nature aux lois, de mépriser distinctions, richesses et honneurs; mais c'était déroger à notre commune dignité que de négliger les devoirs de la décence, de faire fi des convenances sociales, d'affronter gratuitement le ridicule.

Avec Platon, Zénon pensait que l'être de l'homme est dans son âme, et qu'il ne s'aime véritablement qu'autant qu'il a soin de parer son âme de toutes les vertus. Plus expressément que Platon, il mettait au premier rang des vertus le mépris de l'opinion et de la douleur; et, comme lui, à l'encontre d'Antisthène et surtout de Diogène, il ne voyait que vice ou sottise dans le mépris de la pudeur et des bienséances.

Bientôt il fonda l'école qu'on appela stoïque à cause du nom donné à la galerie du portique où elle fut établie. Les disciples affluèrent, malgré l'austérité de sa philosophie. Tel roi se fit honneur d'être dit son élève.

Avec sa vie simple et frugale, Zénon arriva à une vieillesse avancée, sans souffrir d'aucune incommodité. Ayant fait une chute à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il vit dans cet accident un appel de la nature : « Me voilà ! dit-il. Je suis prêt », et il se laissa mourir de faim.

Les Athéniens érigèrent en son honneur un monument, pour glorifier l'homme qui, pendant cinquante ans, avait donné dans leur ville le plus haut enseignement et avait toujours conformé ses actes à ses doctrines.

Au commencement du troisième siècle, vers la même époque où florissait Zénon, Epicure avait transporté à Athènes l'école qu'il avait fondée à Lampsaque et dont c'était le caractère, comme l'a remarqué Cléanthe, de déifier la volupté en faisant de toutes les vertus ses humbles servantes.

Autour de lui l'empressement fut encore plus grand qu'autour de Zénon.

— « Quel grand libérateur! se disait-on. Quel dieu! Il arrache sa foudre au maître du tonnerre; il chasse de

nos cœurs les scrupules bigots ; il nous apprend enfin le secret de la paix. On parle de furies : oui des furies existent ; c'est la soif du plaisir, de l'or et des honneurs, c'est les désirs cuisants dont l'ardeur nous dévore. On parle de l'enfer : l'enfer est dans nos cœurs, quand nous vaguons en proie aux erreurs du vulgaire et laissons s'allumer le feu des passions. Pourquoi craindre la mort, qui n'a d'être pour nous que quand nous sommes rien? Nous logeons follement dans la tombe la vie! Nous nous voyons sentant l'insensibilité ! Que chacun se déprenne des fantômes de l'imagination ; qu'il n'écoute que la raison, et il se dira : Tant que je suis, la mort n'est pas. Sitôt qu'elle est, je ne suis plus. »

Entre le maître et les disciples existaient les liens de la plus étroite amitié. Maints élèves d'Épicure auraient voulu tout mettre en commun. Le maître s'y opposa, parce que le communisme aurait privé chacun du doux plaisir de donner. On sait sa sobriété, sa bienfaisance, sa sérénité dans les pires douleurs.

Certains lui demandèrent de s'occuper de la chose publique. Il refusa toujours, convaincu que ce serait se rendre malheureux ; car ou il se réglerait sur sa conscience et il révolterait ses concitoyens, ou il se réglerait sur ses concitoyens et il révolterait sa conscience.

Épicure mourut à soixante-douze ans, six ans avant Zénon, l'an 270 avant l'ère chrétienne. A lui comme à Zénon Athènes éleva un monument. La grande république ne s'inféodait ni à la secte du plaisir, ni à la secte du devoir ; mais, de part et d'autre, elle honorait le génie.

Les disciples d'Epicure et de Zénon.

Épicure eut de nombreux disciples. La plupart, en adoptant la doctrine du plaisir, pensèrent, contrairement à leur vertueux maître, qu'au lieu d'éviter les occasions de trouble par le mépris des voluptés de la chair, une nourriture frugale, l'observation de la justice, l'étude, le courage et l'amitié, il est bon de vivre en lâche, au milieu des jouissances sensuelles, sans souci de la vérité, du droit et de l'humanité. Les Romains de la décadence ne furent pas des imitateurs d'Épicure, mais ils furent des épicuriens.

Quant à Zénon, ses principaux continuateurs furent Cléanthe et Chrysippe, celui-ci l'Aristote, celui-là le Platon du stoïcisme ; puis, Panétius, qui a fourni à Cicéron le modèle de son livre sur les devoirs de l'homme ; et enfin ce Possidonius qui, torturé par un violent accès de goutte, s'écriait : « O douleur, tu ne me feras pas dire que tu es un mal ». Mais ne pas le dire était-ce ne pas le sentir ?

La fraternité et la piété selon Zénon et Cléanthe.

Zénon recommandait toujours de « vivre conformément à la nature et à la raison. » Il entendait par là qu'il faut se régler non pas simplement d'après sa nature propre mais d'après la nature de tous les hommes, et se mettre en harmonie avec le grand Tout.

Ainsi, il avait le sentiment de la solidarité universelle et il frayait la voie à cette charité rationnelle, à ce sage amour du genre humain que devaient plus tard préconiser ses disciples.

Lui-même avait coutume de dire que les divers États ne devraient former qu'une seule grande famille, dans laquelle tous les hommes vivraient en parfait accord comme un troupeau se nourrissant d'un pâturage commun.

En même temps que la fraternité, le philosophe du Portique enseignait à ses disciples la piété et une piété bien haute et bien pure. Connaît-on beaucoup de prières plus belles que l'hymne à Jupiter écrit par Cléanthe, l'élève et le successeur de Zénon? En voici une faible esquisse :

Salut à toi, le roi des Immortels,
Être adoré sous mille noms divers,
Dieu tout-puissant, éternel, infini!
Salut à toi, maître de la nature,
Qui règles tout selon ta sainte loi!
C'est le devoir des mortels, tes enfants,
De t'adresser chaque jour leur prière.
De toi nous vient le don de l'existence;
De toi nous vient le don de la parole.
Qu'elle nous serve à chanter tes louanges!
L'homme est la voix, et le monde est le temple.

Ta droite tient la foudre aux traits de flamme,
Qui brille, gronde, et fait trembler la terre.
Sur ton front luit la raison souveraine,
Dont les rayons pénètrent tous les êtres
Et font mouvoir le concert des étoiles.
Législateur de l'immense univers,
En haut, en bas, partout est ton empire :
Rien dans le ciel, rien sur mer, rien sur terre,
Rien nulle part ne s'accomplit sans toi,
Rien, hors le crime, œuvre de la folie ;
Car le méchant ne fait mal qu'à lui-même.

O notre père, auteur de tous les biens,

Chasse la nuit ; fais le jour dans nos âmes !
Que les humains, guéris de l'ignorance,
Voient ta justice et la prennent pour guide !
Je te célèbre et veux ce que tu veux.

Ainsi pensait Cléanthe deux siècles et demi avant l'ère chrétienne.

Cléanthe, parti de bas, vivait du labeur de ses mains comme plus tard les apôtres du Christ. Pendant des années, le pauvre homme consuma ses nuits dans des travaux de jardinage, pour être libre d'aller, le jour, sous le portique, entendre la parole de Zénon. « Mon esprit, disait-il, est une rude terre que je travaille péniblement. » Mais sa force d'âme triomphait de toutes les difficultés. Encore plus qu'à l'étude de la philosophie, il l'appliqua à l'apprentissage de la vertu. Il a été un des saints de l'antiquité

VII

LES PROBABILISTES ET LES SCEPTIQUES

Les divergences de doctrine entre l'école cynique et l'école cyrénaïque, entre l'Académie et le Lycée, entre le stoïcisme et l'épicurisme, expliquent la réaction de l'école probabiliste contre tout dogmatisme.

L'école probabiliste s'intitula la *Nouvelle Académie*. Elle se piquait en effet de continuer Platon en exagérant quelques-unes de ses réserves, celle-ci par exemple qu'on trouve dans le *Timée* : « Souvenez-vous que moi qui parle et vous qui jugez, nous sommes des hommes, et si je vous donne des probabilités ne me demandez rien de plus. » Suscitée par la polémique des stoïciens, c'est surtout contre les stoïciens qu'elle dirigea le fort de sa dialectique.

D'après Arcésilas qui fonda cette école de controversistes, et d'après Carnéade qui l'illustra, la première condition de la sagesse est de suspendre son jugement sur la plupart des questions et de n'admettre, là ou l'on se prononce, que des vraisemblances plus ou moins établies.

Le probabilisme devait, alors comme toujours, mener au scepticisme. Qui ne reconnaît que des probabilités, nie l'existence d'un criterium du vrai, et, par suite, s'ôte

le droit d'admettre ces vraisemblances auxquelles il prétend se tenir.

Ignorant tout à fait le vrai, comment pourrait-on juger que ceci lui ressemble plutôt que cela? Aucune probabilité ne peut exister si elle n'a sa raison dernière dans la certitude de la pensée prenant conscience d'elle-même et se connaissant comme la règle où tout se mesure.

Déjà au IVe siècle, c'est-à-dire deux cents ans avant Carnéade, Pyrrhon d'Elis avait été un douteur si célèbre qu'encore aujourd'hui les sceptiques sont appelés de son nom les Pyrrhoniens.

On a conté que, doutant de tout, même de son doute, il vivait de façon conséquente avec son entier scepticisme; qu'il se laissait tomber dans un fossé plutôt que de s'en garer; et que, tel jour où il lui arriva de se soustraire machinalement à la rencontre d'un chien enragé, il se le reprocha, en s'écriant : « Qu'on a donc de peine à dépouiller l'homme! »

C'est là une légende. Les concitoyens de Pyrrhon ne l'auraient pas créé grand-prêtre, s'il eût été l'extravagant qu'on a imaginé.

Du moment que la raison branle en tous sens, que toute opinion n'a que des fausses mesures, que le oui et le non se contrebalancent, et que, d'autre part, il nous est impossible de suspendre notre activité comme notre jugement, le plus simple n'est-il pas, au milieu de cet universel conflit du pour et du contre, de s'accommoder, dans la conduite, aux suggestions de la nature? Si tous les partis se valent, à la fois également raisonnables et également déraisonnables, autant prendre le plus conforme au sens commun.

Tel est le raisonnement que fait Pyrrhon. Le grand point pour lui est d'arriver à l'imperturbabilité.

Sur un vaisseau en train de faire naufrage, tandis que tous les passagers s'agitaient avec désespoir, un pourceau mangeait tranquillement. Voilà comme nous devrions être, selon le philosophe d'Elis, toujours placides et dociles à la simple nature.

En somme, le doute n'est qu'un moyen ; la fin c'est la sagesse. On s'y achemine par le retour de la réflexion à l'instinct, et par l'absolue indifférence sur tout ce qui dépasse le positif de l'existence.

Pyrrhon vécut en vertueux ascète et mourut à quatre-vingt-dix-huit ans.

Au premier siècle avant l'ère chrétienne, Œnésidème, et plus tard Agrippa, Sextus l'Empirique et toute une école de médecins, fortifiant les motifs de doute donnés par Pyrrhon, par Arcésilas et par Carnéade, se prévalurent de la discordance des opinions, de l'impossibilité de tout définir et de tout prouver, de la variabilité des perceptions sensibles, de la nécessité des hypothèses et de la fréquence des cercles vicieux ; accumulèrent contre le principe de causalité les objections que devait plus tard renouveler si puissamment David Hume ; ne virent rien que de relatif ou de contradictoire dans toutes les connaissances humaines ; prononcèrent, comme l'ont fait de nos jours les positivistes, que notre savoir peut tout au plus saisir les phénomènes, mais non atteindre les principes, et placèrent le bonheur dans l'indifférence.

Mais, dirons-nous, avec le poëte :

« Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
» Et renier le reste, est-ce donc être heureux ? »

LIVRE TROISIÈME

LA PENSÉE DANS LE MONDE ROMAIN

> Les diverses sectes de philosophie chez les anciens pouvaient être considérées comme des espèces de religions. Il n'y en a jamais eu dont les principes fûssent plus dignes de l'homme et plus propres à former des gens de bien que celle des stoïciens. Elle n'outrait que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris des plaisirs et de la douleur. Elle seule savait faire les citoyens ; elle seule faisait les grands hommes ; elle seule faisait les grands empereurs. Les stoïciens pensaient que leur destin était de travailler pour la société : d'autant moins à charge, que leurs récompenses étaient toutes dans eux-mêmes ; qu'heureux par leur philosophie seule, il semblait que le seul bonheur des autres pût augmenter le leur.
>
> MONTESQUIEU.
>
> Marc-Aurèle est l'âme la plus noble qui ait vécu.
>
> TAINE.
>
> Comme fils d'Antonin, j'ai Rome pour patrie; mais comme homme, je suis le citoyen du monde.
>
> MARC-AURÈLE.
>
> Ames, partez en paix ; le maître est sans colère.
>
> MARC-AURÈLE.

Le contre-coup des diverses doctrines des Grecs se : sentir chez les Romains peu à peu mis en contact ec eux par le progrès de leurs conquêtes. Mais, si le onde romain absorba le monde grec, la philosophie maine ne fut jamais qu'un appendice de la philosophie ecque.

Esprits éminemment pratiques, pour qui l'action imait la spéculation, les Romains commentèrent et

vivifièrent les systèmes des Grecs plutôt qu'ils n'en créèrent de nouveaux.

Les Grecs ont été les grands initiateurs. Aux Romains il a appartenu d'être les grands réalisateurs.

Sous leur influence, la morale, par cela même qu'elle touche à la conduite de la vie, devint de plus en plus le pivot de l'enseignement philosophique, et la pensée ancienne aboutit à son expression la plus concrète, à ses formules les plus positives.

I

CICÉRON

Cicéron fut le plus brillant écho de la philosophie grecque chez les Romains.

Sur les questions purement spéculatives, il fut un éclectique platonicien, inclinant au probabilisme d'Arcésilas et de Carnéade. Nous nous expliquons ce faible pour le probabilisme de la part d'un orateur : la rhétorique n'est-elle pas la dialectique des vraisemblances, et chaque thèse ne comporte-t-elle pas des variations éloquentes ? Ce qui est le plus probable aux yeux de Cicéron, c'est la spiritualité de l'âme et son immortalité, l'existence de Dieu et sa Providence.

En morale, Cicéron est dogmatique; il combat vivement l'épicurisme et il incline vers le stoïcisme; mais il agrandit celui-ci par des inspirations de Platon et le tempère par des emprunts faits au sage Aristote.

Tout le monde lit et goûte l'ouvrage intitulé *Des vrais biens et des vrais maux*, plaidoyer éloquent en faveur des joies solides de la vertu contre les vains plaisirs de la sensualité et de l'égoïsme; les *Tusculanes*, ensemble de dissertations ingénieuses sur la sérénité qui convient au sage en face des attaques de la passion, du chagrin, des maladies et de la mort; les deux livres sur *la Répu-*

blique et sur *les Lois* où Cicéron remonte aux principes du droit naturel, rattache la cité humaine à la cité divine, et montre comment institutions et codes doivent être l'organisme et l'expression de la justice éternelle; enfin et surtout le *Traité des devoirs*, ce manuel de l'honnête homme et du bon citoyen.

Dans ce traité qu'Erasme considérait comme inspiré de Dieu et où l'abbé de Saint-Cyran reconnaissait un des plus beaux efforts de la raison humaine, Cicéron endoctrine son fils, alors étudiant à Athènes, sur les qualités morales qu'il doit acquérir et cultiver.

Être attentif à chercher le vrai en visant non à connaître pour connaître, mais à savoir pour agir; maintenir l'ordre social en respectant ses engagements avec le même scrupule qu'un Régulus, en rendant à chacun ce qui lui est dû, et en évitant de laisser faire le mal autant que de le faire soi-même, si bien qu'on ne redoute ni labeurs, ni dépenses, ni inimitiés, ni persécutions pour la défense de la justice; être bienfaisant avec largesse et avec discernement, de telle sorte qu'en multipliant les bons offices on se garde de mal les placer et qu'on mette la famille au-dessus de soi-même, la patrie au-dessus de la famille, et l'humanité au-dessus de tout; avoir l'âme grande, de manière qu'on n'ait que mépris pour les avantages sensibles ou les biens extérieurs, et qu'on soit possédé de la passion du bien public, jointe à ce courage persévérant que l'expérience révèle encore plus difficile dans les débats civils que dans les combats militaires; dominer ses passions, régler ses inclinations; allier dans les manières, dans les paroles et dans les actes, la dignité avec

la grâce, sans mélange de dureté ou de mollesse ; montrer politesse et urbanité sans obséquiosité, ni grimace ; éviter les excès de la négligence et du zèle ; ajouter à l'ordre l'à propos et se former à saisir en toutes choses le moment convenable ; s'acquitter avec tact de tous ces devoirs de bienséance qui témoignent qu'on respecte l'humanité dans le prochain comme dans sa propre personne ; adopter la carrière et le genre de vie le plus conforme à notre caractère, à notre situation et à notre âge ; s'améliorer en restant soi-même, au lieu de se déformer en sortant de son naturel ; enfin, dans le règlement de sa conduite, viser avant tout le bien commun : c'est là les diverses faces de l'honnête, digne par sa beauté d'un ineffable amour.

Mais ne faut-il pas chercher l'utile ? Il faut le chercher en ne le séparant pas de l'honnête.

Qu'est-ce qui est le plus utile à l'homme ? C'est l'homme lui-même. Or, si on peut subjuguer momentanément les volontés en se faisant craindre, on ne gagne les cœurs qu'en se faisant aimer. Ce sont les bienfaits et les vertus qui nous attachent le mieux nos semblables ; c'est en se montrant sage, énergique, juste, qu'on fixe leur confiance ; c'est en se mettant hors de pair par une équité irréprochable, par une magnanimité à toute épreuve, par des qualités transcendantes, qu'on conquiert l'admiration et une gloire solide.

Il faut se convaincre, en dépit de fausses apparences, que le mal fait à autrui est un coup porté au corps social dont nous sommes membres, et qu'à ce titre il nous est plus nuisible que la douleur, la pauvreté, la mort.

Ce qui est honteux n'est jamais utile, puisque, à

défaut de la loi et de l'opinion, notre conscience nous jugera et nous condamnera. Donnez à l'honnête homme l'anneau de Gygés et qu'il puisse se rendre invisible à tous, même aux dieux, il n'usera pas de son privilège pour accomplir le mal.

Qu'il ait à faire avec des sots, faciles à duper, il s'interdira de lever tribut sur leur ignorance ; et sa probité s'accompagnera toujours de cette délicatesse qui fait que le vendeur n'a vis-à-vis de l'acheteur aucun secret susceptible de lui porter préjudice.

Manquera-t-on donc une bonne affaire ? Il n'y a pas de bonne affaire là où il y a de l'injustice. Un transfuge fait au consul Fabricius l'offre d'empoisonner Pyrrhus, l'ennemi redoutable avec qui Rome est en guerre. Fabricius ordonne que ce traitre soit ramené et dénoncé au roi d'Epire ; et le Sénat approuve Fabricius, résolu à vaincre par la valeur non par le crime.

Quand Régulus alla, de son plein gré, livrer sa vie à ses bourreaux, il témoigna que la torture et la mort lui semblaient un moindre mal que la honte de violer sa promesse. Mieux nous vaut tout souffrir que dégrader notre âme.

Dites que ce qu'on raconte des vengeances divines est une chimère ; la justice n'en est pas une. La majesté de cette loi qui est écrite par la nature dans le cœur de tout être raisonnable prime la séduction d'intérêts ou de plaisirs illusoires.

La volupté n'a de prix que comme assaisonnement des fonctions et des devoirs de la vie. Seule la vertu tire d'elle-même tout son prix, et ce prix est infini.

II

LUCRÈCE

Tandis que Cicéron, proclamant notre commune dignité, enseignant l'amour du genre humain, glorifiant la loi morale partout souveraine et toujours la même pour tous, préludait aux magnifiques leçons du stoïcisme romain, Lucrèce, l'immortel auteur du poème intitulé *De la nature des choses*, développait la désolante doctrine d'Epicure dans des vers souvent sublimes.

Lucrèce a eu parmi les Grecs des précurseurs, tels que Parménide et Empédocle, qui, avec d'autres idées, avaient, eux aussi, étudié la nature en la chantant. Il a eu plus tard des imitateurs. Mais nul ne l'a égalé.

Sans doute sa philosophie naturelle abonde en erreurs. Par exemple, il niera l'existence des antipodes et il trouvera que la théorie de la pesanteur, déjà entrevue alors, est une pure sottise. Mais même dans ses erreurs apparaît l'esprit d'investigation scientifique, si rare à son époque et si nécessaire à toutes les époques. Puis, avec quels poétiques accents il peint les phases de la civilisation aboutissant au double règne de la tyrannie et du fanatisme, la fièvre et les tourments de l'amour, la vanité et les misères de l'existence ! Avec quelle dialectique éloquente il s'élève contre la foi en une Providence et en une vie future ! L'enthousiasme de

la raison et la haine de la superstition remplissent d'une vitalité profonde cette continuelle apologie de la mort.

La morale de Lucrèce, comme celle d'Epicure, est toute négative. Il enseigne que la fin de l'activité est le plaisir; que le vrai plaisir consiste dans l'absence de la douleur, et que les heureux sont les sages exempts de cupidité, d'ambition, d'amour, et guéris de la crainte du surnaturel par la science, où ils trouvent le repos.

En même temps que l'indifférence religieuse, les épicuriens conseillent l'indifférence politique. Le disciple de Lucrèce est dédaigneux de toutes les préoccupations du vulgaire; et, du haut des demeures sereines où s'abrite son aristocratique égoïsme, il prend plaisir à voir l'égarement de ces foules aveugles, qui cherchent à tâtons le chemin de la vie. Ainsi,

Lorque la grande mer, sous les coups de l'orage,
Mugit, bondit, écume, il est doux, du rivage,
De contempler en paix le douloureux effort
D'un pâle naufragé luttant contre la mort.
C'est un homme qui souffre : on le plaint; mais on aime
A voir de quels malheurs on reste exempt soi-même.

L'apathie épicurienne était singulièrement propre à seconder les visées du césarisme; aussi voyons-nous que le césarisme lui infligea et sa protection et ses faveurs.

Combien plus d'humanité, combien plus de patriotisme parmi les stoïciens ! Ceux-ci ne voulaient point qu'on se désintéressât de la chose publique; et s'ils ne purent remonter le courant qui poussait à la servitude, du moins, pour l'honneur du vieux sang romain, ils fournirent aux tyrans moins d'adulateurs que de martyrs.

III

SÉNÈQUE

Sénèque fut un de ces adeptes du stoïcisme qui eurent la faiblesse de se montrer les complaisants de l'empire avant de devenir ses victimes.

Ami de la vertu plutôt que vertueux, alliant la vie la plus frugale au luxe le plus scandaleux, sage à ses heures mais sage de cour au point de faire par politique l'apologie d'un parricide, il sut bien mourir, mais il ne sut pas toujours bien vivre.

Si chez l'homme il y a manque d'énergie, il y a chez l'écrivain excès d'imagination. Peu de solidité, mais beaucoup d'éclat; pas de doctrine fixe, mais de magnifiques lambeaux de toutes les doctrines : voilà le commun caractère des œuvres de Sénèque.

Les *Lettres à Lucilius*, universellement connues, sont le chef-d'œuvre de ce brillant moraliste qui se crut grand philosophe. C'est une série de prédications vives, variées, fortes, pressantes, mais trop sentencieuses, trop colorées, trop verbeuses, où l'on voudrait moins de traits et plus d'onction, moins d'esprit et plus d'âme. Elles renferment tout le suc d'une profonde expérience

des hommes et des choses et nous révèlent dans Sénèque un très habile directeur de conscience.

A ceux qui lui reprochaient de toujours forcer la note, Sénèque répondait : « Les hyperboles du sage sont un moyen d'arriver au vrai par le mensonge. » C'était devancer le mot de Joseph de Maistre : « L'exagération est le mensonge des honnêtes gens ». — Sans doute il faut faire grâce à l'exagération naïve et involontaire d'une âme vertueuse. En est-il de même quand l'exagération est factice et voulue?

On goûtera plus volontiers la noble indépendance avec laquelle Sénèque répondait à ceux qui s'étonnaient de le voir se réclamer d'Aristote comme de Platon, d'Épicure comme de Zénon : « Encore de l'Épicure? Eh oui. Je puise quand il me plaît dant le riche coffre de cet adversaire. Où que je l'emprunte, ce qui est vrai m'appartient. Je ne me pique pas d'être un sage qui connaît la vérité ; je suis un pauvre homme qui la cherche. Je n'arbore l'enseigne d'aucun maître. Bien à plaindre ceux dont on peut dire qu'il n'y a pas de différence entre tel livre et leur esprit. »

Sa prédilection pour les enseignements pratiques entraîne Sénèque à proscrire la métaphysique, les spéculations scientifiques, et les beaux-arts. Vue bien étroite. Otez à l'humanité les théoriciens, que serait-il advenu d'elle? Puis, n'y a-t-il pas lieu de dire, avec Diderot, que « Raphaël est peut-être aussi éloquent sur la toile que Bossuet dans une chaire? »

Au sujet de l'âme et de Dieu, Sénèque est toujours inconsistant. Tantôt il voit dans l'homme une lampe d'un jour, que la nature alluma hier et soufflera demain. Tantôt il lui parle de son éternité, et l'invite

à s'entretenir sur la terre des pensées du ciel, où les ombres se dissiperont, où il verra à son foyer même la lumière divine. Dieu est pour lui ici un pur esprit, là le souffle inconscient de la vie universelle, ici une clairvoyante Providence, là le destin aveugle.

Mais les objurgations vertueuses sont le thème habituel de Sénèque et celui où triomphe sa verve intarissable. Il répète en mille manières : La question n'est pas de définir les vices. Il s'agit de les combattre. Prenez pour guide un sage dont la conduite soit une leçon et qui, non content de dire ce qu'on doit faire, le prouve en le faisant. Une fois choisi votre modèle, ne le perdez jamais de vue; vivez toujours comme en sa présence. Que de fautes on éviterait si au moment de les commettre il y avait là un témoin, pénétrant nos plus secrètes pensées! Mais Dieu n'est-il pas ce témoin?... L'univers n'est qu'un corps dont nous sommes les membres. La nature nous a faits tous parents ; c'est en vertu de ses lois que nous devons trouver meilleur de subir le mal que de le faire, et nous dévouer tous au bien de tous, oui de tous, même des esclaves. Les esclaves sont des hommes égaux à vous. Leur condition est moindre; mais, comme eux, vous êtes sujets de la fortune. Il se peut qu'un jour vous les voyez libres et qu'ils vous voient esclaves. Traitez votre inférieur comme vous voudriez être traité par votre supérieur. Ce n'est pas d'après son emploi c'est d'après sa valeur morale qu'il faut apprécier l'homme. Mais quoi! On n'a souci que des beaux dehors et des faux biens. Au lieu de demander à Dieu la santé de l'âme et puis celle du corps, on ne craint pas de lui adresser des vœux coupables, dont on rougirait s'ils devenaient publics.

C'est pis que nier Dieu, c'est le dégrader. Il faut vivre avec les hommes comme si Dieu nous voyait, et parler à Dieu comme si les hommes nous entendaient. Le seul culte exigé par Dieu c'est que nous soyons bons à son image, et que tout malheur nous trouve résignés. Pensons toujours à la mort pour ne la craindre jamais.

On comprend que Tertullien ait dit en parlant de Sénèque : « Il est souvent des nôtres ».

Tour à tour rabaissé ou exalté, ce merveilleux styliste, qui excelle dans la censure des vices et dans le panégyrique des vertus, demeure le premier sermonnaire de l'antiquité.

IV

ÉPICTÈTE

VIE D'ÉPICTÈTE

Du vivant même de Sénèque, et sous le règne d'un des monstres les plus raffinés que produisit et que poussa au trône la corruption romaine, sous le règne de Néron, naquit à Hiérapolis le héros du stoïcisme, Épictète, plus grand sous sa bure d'esclave que ne le furent jamais les Alexandre ou les Auguste sous leur pourpre de roi ou d'empereur.

On le dépeint petit et difforme. Mais où trouver une âme plus grande et plus belle?

Épaphrodite, dont il était l'esclave, eut un jour la fantaisie de lui tordre la jambe. Epictète le supporta sans mot dire. Epaphrodite ayant recommencé avec plus de force : « Si vous continuez vous me casserez la jambe », lui dit tranquillement Epictète. C'est ce qui arriva. Et Epictète sans se fâcher : « Je vous l'avais bien dit que vous me casseriez la jambe. »

On reconnaît bien là le sage stoïque dont la doctrine reposait sur ce double principe : s'abstenir et supporter.

Rendu libre par la mort de son maître, Epictète vécut à Rome dans la plus grande pauvreté, et il bénit les

dieux de sa misère, parce qu'elle lui permettait de leur servir de témoin auprès des autres hommes.

Il disait, et sa vie le disait mieux encore : « Celui-là est heureux qui fait consister son bonheur dans la pratique de la justice et dans l'humanité. Regardons au dedans de nous ; c'est au dedans, et non au dehors, qu'est la source de tout bien, une source intarissable, pourvu qu'on fouille toujours. »

De nombreux disciples venaient écouter la simple parole de cet apôtre du stoïcisme, et, après l'avoir entendu, ils se sentaient meilleurs.

Que si se présentait à lui un homme méchant et perdu de débauches, Epictète lui faisait comprendre qu'il faut se purifier pour s'éclairer utilement. « Examine si ton vase est pur avant d'y rien verser ; sinon, tout ce que tu y auras mis tournera en corruption. » Conformément à cette remarque, tous les enseignements d'Epictète tournaient au sublime, parce que sublime était le cœur d'où il sortaient.

Dédaigneux de la renommée, Epictète ne songea jamais à concentrer ses leçons dans un livre ; mais Arrien, son disciple, nous en a transmis le souvenir ; et le recueil intitulé Entretiens d'Épictète demeure l'immortel écho de cette âme si tendre et si forte. Bien à plaindre ceux qui ne seraient point remués par ces énergiques appels de la conscience à la conscience.

Les lignes qui vont suivre n'offriront, hélas ! qu'un pâle résumé des doctrines de ce grand esprit, dont Pascal a admiré les lumières en regrettant qu'il n'ait pas connu l'impuissance de l'homme, aussi bien que ses devoirs.

LA MORALE D'ÉPICTÈTE

O hommes, dit Épictète, défaites-vous donc de vos dieux de boue, et, pour être libres, ouvrez les yeux à la vérité !

Je ne condamne pas les talents de bien écrire et de bien parler; mais je condamne qu'on en fasse l'essentiel.

« Tu es dupe d'un faux préjugé, souffre que je te guérisse; laisse-moi te montrer qu'au fond tu fais ce que tu ne veux point et tu ne fais point ce que tu veux. » Voilà ce que nous crie la sagesse.

Mais il faut aux hommes de beaux discours, et l'amusement ou la curiosité font tous nos empressements et tous nos commerces.

On aime à lire, on aime à écrire. Mais lire et écrire ne valent que comme préparation à bien vivre.

Qui lit, qui écrit dans ce but ? Tout se borne pour beaucoup à savoir ce qui a été dit. Si nous lisions ce qui a été écrit du vouloir et du devoir, non pour connaître ce que d'autres en ont pensé, mais pour nous résoudre nous-mêmes à propos, pour nous pénétrer de notre vocation et ne jamais rien faire contre la raison, nous ne nous fâcherions pas lorsqu'on empêche nos lectures; nous nous contenterions de produire des actes en harmonie avec elles; nous ne récapitulerions pas combien de lignes nous avons lues ou écrites, mais nous examinerions si nous avons vécu en hommes libres, patients, tempérants, bienfaisants.

Tu entreprends un long voyage pour obtenir dans ta patrie une plus belle charge que celle dont tu es revêtu. Quel voyage as-tu jamais fait pour avoir de meil-

leurs sentiments ? Qui as-tu jamais consulté pour corriger ce qu'il y a en toi de défectueux ? En quel temps t'es-tu avisé d'examiner tes opinions ? Parcours toutes les années de ta vie, tu trouveras que tu as toujours fait ce que tu fais aujourd'hui.

Un médecin vient voir un malade; il lui dit : « Vous avez la fièvre, abstenez-vous de manger et ne buvez que de l'eau. » Le malade le remercie et le croit. Un sage dit à un ignorant : « Vos désirs sont déréglés, vos craintes basses, vos idées fausses. » L'ignorant s'en va tout fâché et dit qu'on l'a maltraité. D'où vient cette différence ? C'est que le malade sent son mal et que l'ignorant ne sent pas le sien. Toi, sens donc ton mal et corrige-le.

Quand tu dis que tu t'amenderas demain, sache que c'est dire qu'aujourd'hui tu veux être impudent, débauché, lâche, emporté, envieux, injuste, intéressé, perfide. — Mais demain je serai un autre homme. — Pourquoi pas aujourd'hui ? Commence aujourd'hui à te préparer pour demain; autrement tu remettras encore.

Les habitudes ne se surmontent que par des habitudes contraires. Tu es accoutumé à la volupté ? dompte-la par la douleur. Tu vis dans la paresse ? embrasse le travail. Tu es prompt ? souffre patiemment les injures. Tu es adonné au vin ? ne bois que de l'eau. Ainsi de toutes les habitudes vicieuses, et tu verras que tu n'auras pas travaillé en vain.

Mais ne t'expose pas légèrement à la rechute avant que d'être bien assuré de toi, car le combat est encore inégal; l'objet qui t'a vaincu te vaincrait encore. Précautionne-toi et adopte une certaine règle que tu sui-

vras toujours quand tu seras seul et quand tu seras avec les autres.

L'humilité, condition de la vertu.

Lorsque quelqu'un te reprochera que tu ne sais rien, si tu n'es point piqué de ce reproche, sache que tu commences à être philosophe dès ce moment-là; car les brebis ne vont point montrer à leur berger combien elles ont mangé; mais, après avoir bien digéré la nourriture qu'elles ont prise, elles portent de la laine et du lait. Toi de même.

Ce qui nous perd, c'est que nous n'avons pas plutôt goûté la philosophie du bout des lèvres que nous voulons d'abord faire les sages, être utiles aux autres et réformer le monde. Eh! mon ami, réforme-toi auparavant toi-même; et, ensuite, fais voir aux hommes un homme que la philosophie a façonné.

Dans tes relations avec eux, instruis-les par ton exemple; aide-leur à tous; préfère-les tous à toi; supporte-les tous. Ainsi tu leur seras utile. Le sage ne veut point d'enseigne, et sa philosophie est toute en action.

Signes certains qu'un homme fait des progrès dans l'étude : il ne blâme personne; il ne flatte personne; il ne se plaint de personne; il ne parle point de lui comme s'il était quelque chose ou qu'il sût quelque chose; quand il trouve quelque obstacle ou quelque empêchement à ce qu'il veut, il s'en prend surtout à lui-même.

Si quelqu'un le loue, il se moque en secret du louangeur; si on le reprend, il ne fait point d'apologie; mais, comme les convalescents, il se tâte et se ménage, de

peur de déranger quelque chose dans ce commencement de guérison, avant que sa santé soit entièrement fortifiée ; enfin, il est toujours en garde contre lui-même comme contre un homme qui lui tend des pièges et qui est son plus dangereux ennemi.

Toute circonstance lui sert pour éprouver ses idées et son vouloir, et, en tout, il voit le bien. Le voilà dans la solitude : quelle meilleure situation pour descendre en soi-même ! Le voilà au milieu de la foule : est-il plus doux spectacle pour un ami de l'humanité que celui des hommes rassemblés ?

Les diverses faces de la vertu.

La sagesse consiste à tout faire pour le mieux, et à vouloir, au surplus, que les choses se passent non comme il nous plairait mais comme elles se passent.

D'abord fais tout pour le mieux. Tu réunis en toi des qualités qui demandent chacune des devoirs qu'il faut remplir. Tu es homme, tu es citoyen du monde, tu es le fils des dieux, tu es le frère de tous les hommes. Après cela, tu es jeune ou vieux, tu es fils, tu es père, tu es mari. Pense à quoi tous ces noms t'engagent, et tâche de n'en déshonorer aucun.

Sois fidèle, magnanime, juste, bon, sans te vanter de l'être et insulter à qui ne l'est pas. Serait-ce un scélérat, secours toujours qui a besoin de toi, sinon à cause de l'homme, du moins à cause de l'humanité.

Si quelqu'un te rapporte qu'un tel a mal parlé de toi, ne t'amuse point à réfuter ce qu'on a dit; mais réponds simplement : « Celui qui a dit cela de moi ignorait sans doute mes autres vices; car il ne se serait pas contenté de ne parler que de ceux-là. »

Un tel s'est blessé lui-même en te faisant une injustice, pourquoi veux-tu te blesser toi-même en la lui rendant ? N'est-ce pas mieux de pardonner que de se venger ? L'un est l'effet d'une nature douce et humaine ; l'autre, d'une nature féroce et brutale.

D'ailleurs, on a pitié des aveugles, des boiteux. Pourquoi n'aurait-on pas pitié des méchants ? Le sage leur pardonne, et toujours il attend d'eux plus de mal qu'il n'en reçoit. Un tel m'a dit des injures ; je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas battu. Il m'a battu ; je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas blessé. Il m'a blessé ; je lui rends grâces de ce qu'il ne m'a pas tué.

Combien insensé celui qui s'irrite ! Si on livrait ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serais sans doute bien fâché ; mais, lorsque tu es tout ému, tout troublé pour quelques injures, que fais-tu donc, sinon abandonner ton âme à la discrétion du premier venu ?

Le civisme du sage.

Une fois la moralité bien affermie en nous et ajoutée à l'expérience des hommes et des choses, il est bon de la faire profiter au bien public.

Si on est né dans un État où les bons citoyens puissent se rendre utiles, c'est embellir la cité d'une offrande très rare et d'un très grand prix que de se donner à elle après s'être rendu un modèle parfait de douceur, de libéralité et de justice.

Il est besoin pour les États de magistrats qui aiment les hommes. Or, ce n'est pas celui qui aime l'argent, ou le plaisir, ou la réputation, qui aimera les hommes ; c'est celui qui aime le bien.

Qu'on imagine une cité réglée selon les maximes

d'Épicure. Tout y sera bouleversé. Ni police, ni éducation. Piété, sainteté, justice, pudeur, en seront bannies. Mais dans une cité réglée selon les maximes que dicte la raison, comme fleuriront décence, ordre et justice ! comme tous les devoirs seront bien remplis, et toutes les liaisons bien entretenues !

Es-tu né à Rome et es-tu forcé de vivre sous un de ces monstres qui entretiennent leur tyrannie au moyen du vice et des vicieux ? Console-toi de ne pouvoir faire tout le bien qu'il te conviendrait d'accomplir.

Si tu ne peux faire œuvre politique dans la cité humaine, tu peux faire œuvre morale dans la cité divine ; et il y a une magistrature de sagesse, d'équité et de charité qu'il t'appartient d'exercer dans tes rapports avec tes semblables.

Peut-être es-tu relégué dans la condition la plus misérable. Qu'importe ? N'as-tu pas un libre arbitre que rien ne peut te ravir ?

Comment l'homme s'anoblit.

Les hommes se mettent, selon leur vouloir, ou à très haut ou à très bas prix, et chacun ne vaut que ce qu'il s'estime et se fait ; taxe-toi donc ou comme libre ou comme esclave, cela dépend de toi.

Si tu veux ne point être esclave, les chaînes qu'il te faut rompre, c'est le désir et la crainte.

Riche ou mendiant, prince ou particulier, chacun en ce monde est comme un acteur. Quelque personnage qui nous ait été assigné, long ou court, petit ou grand, jouons-le le mieux possible. C'est notre fait de bien tenir notre rôle ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre.

De toutes les choses, les unes dépendent de nous, et les autres n'en dépendent pas.

Celles qui dépendent de nous sont nos opinions, nos désirs, nos volontés, nos mouvements, en un mot, toutes nos actions.

Celles qui ne dépendent point de nous sont le corps, les biens, la réputation, les dignités ; en un mot, toutes les choses qui ne sont pas du nombre des actions.

Ne te glorifie donc jamais d'aucun avantage étranger. Qu'y a-t-il là qui soit à toi, sinon l'usage que tu fais de ton imagination ? Ne te glorifie que d'un bien qui te soit propre.

Sans doute, le sage a sa fierté à lui : mais elle ne signifie point vanité; elle signifie grandeur, fermeté. On le verra fidèle, plein de dignité, plein de courage, inaccessible au trouble. — Eh ! le verrons-nous immortel, exempt de vieillesse et de maladies ? — Non, mais vous verrez qu'il sait mourir, qu'il sait être vieux et malade. Vous verrez les nerfs d'un philosophe. — Quels nerfs ? — Désirs jamais frustrés, craintes bien placées et qui préviennent tous les maux, mouvements réglés et convenables, desseins formés avec réflexion, et consentements qui ne sont jamais suivis de repentir. Voilà qui le fait noble, mieux qu'une longue lignée d'héroïques ancêtres.

En effet, la noblesse de l'homme ne vient-elle pas de la vertu et non de la naissance ? — Je vaux mieux que toi; mon père était consul et moi je suis tribun ; toi, tu n'es rien. — Mon cher, si nous étions deux chevaux et que tu me dises : « Mon père était le plus vite de tous les chevaux de son temps ; et moi, j'ai beaucoup de foin, beaucoup d'orge, et un magnifique

harnais; » je te dirais : « Je le veux, mais courons. »

N'y a-t-il pas dans l'homme quelque chose qui lui est propre comme le courir au cheval, et par quoi on peut connaître sa qualité et juger de son prix? Et ce quelque chose, n'est-ce pas le respect de soi-même, la fidélité, la justice?

Montre-moi donc l'avantage que tu as en cela sur moi. Fais-moi donc voir que tu vaux mieux que moi en tant qu'homme.

Que si tu me dis : Je puis disposer de hautes dignités, recevoir dans de grands palais, donner de splendides festins, c'est comme si tu me disais : Je puis braire. A propos de quoi je te répondrais que tu te glorifies là d'une qualité qui est propre à l'âne et point à l'homme. Le propre de l'homme c'est d'être libre à force de vertu.

L'esclavage de l'âme.

L'esclavage du corps, c'est l'ouvrage de la fortune; l'esclavage de l'âme, c'est l'ouvrage du vice.

L'esclavage du corps, la nature le finit par la mort; mais l'esclavage de l'âme, c'est la vertu qui le finit.

Or l'esclavage de l'âme est le seul véritable. Esclave est l'homme libre dont l'âme est asservie; homme libre est l'esclave dont l'âme s'appartient.

Regardez ce sénateur. C'est un esclave qui se rend aux séances. Ses chaînes sont brillantes, mais ce sont des chaînes. — « Quoi! chétif philosophe, s'écrie-t-il, tu oses m'appeler esclave, moi descendu d'ancêtres nobles et libres, moi qui suis sénateur, qui ai été consul et qui me vois le favori du prince? » — « Grand sénateur, prouvez-moi que vos ancêtres n'ont pas été dans le

même esclavage que vous. Mais, je le veux, ils ont été généreux, et vous êtes lâche, intéressé, timide ; ils ont été tempérants, et vous vivez dans une débauche affreuse. » — « Qu'est-ce que cela fait à la liberté ? » — « Beaucoup ; car appelez-vous être libre faire tout ce qu'on ne veut pas ? » — « Mais je fais tout ce que je veux, et personne ne peut me forcer que l'empereur mon maître, qui est maître de tout. » — « Grand consul, nous venons de tirer de votre bouche cette confession que vous avez un maître qui peut vous forcer. Qu'il soit maître de bien d'autres, cela ne vous laisse que la triste consolation d'être esclave dans une grande maison et parmi des millions d'esclaves. »

Du reste, qu'on y regarde bien, ce n'est pas César qu'aime cet homme, ce sont les richesses et les honneurs ; ce n'est pas César qu'il craint, c'est la mort, l'exil, la confiscation, la dégradation.

Au fond, qu'est-ce qu'un maître ? Est-ce un homme ? Mais l'homme ne peut être le maître de l'homme ; ce qui nous maîtrise, c'est la mort, c'est la vie, c'est la volupté, c'est la douleur, c'est la pauvreté, c'est l'opulence.

Voilà ce qui fait que, quand César paraît, jetant feu et flammes, promettant, menaçant, le pâle sénateur est tout semblable à l'esclave fugitif qui a reconnu son maître.

La liberté de l'âme.

Que la mort et l'exil et toutes les choses qui paraissent terribles soient toujours devant tes yeux de façon à t'ôter l'épouvante, et tu n'auras jamais de pensée basse, et tu n'auras pas de maître, tu seras libre.

Qu'est-ce qui rend le tyran formidable? Ce sont ses centurions, ses soldats armés d'épées et de piques. Mais qu'un enfant les approche; il ne les craint point. D'où vient cela? C'est qu'il ne connaît pas le danger. Eh! un homme ne peut-il pas le connaître et le mépriser?

Mais le tyran m'a dit : « Prends garde; je puis tout. » Pauvre tyran, que peux-tu? Peux-tu seulement te donner un bon esprit? Crois-tu donc pouvoir m'ôter ma liberté? C'est Dieu qui m'a affranchi; penses-tu qu'il souffre que son fils tombe sous ta puissance? Tu es maître de ce cadavre; mais, moi, tu ne peux rien sur moi.

Celui qui ne succombe ni au plaisir, ni à la peine, ni à la réputation, ni à l'argent, celui qui est toujours prêt à s'échapper de la vie en crachant à la face du premier venu sa chair tout entière, comment celui-là sera-t-il jamais esclave?

Héros du stoïcisme.

Faisons-nous une âme de la trempe des âmes qu'eurent les Caton, les Brutus, les Thraséas, et tous ces stoïciens qui, au milieu des hontes de la servitude romaine, ont sauvé l'honneur de l'humanité.

On vient annoncer à Agrippinus que le sénat est assemblé pour le juger. « A la bonne heure, dit-il; et moi je vais me préparer pour le bain à mon ordinaire. »

A peine était-il sorti du bain qu'on vint lui dire qu'il était condamné : « Est-ce à la mort ou à l'exil? » — « A l'exil. » — « Et mes biens sont-ils confisqués? » — « Non, on vous les laisse. » — « Partons donc sans différer. Allons dîner à Aricie; nous dînerons aussi bien qu'à Rome. »

De même qu'Agrippinus, Latéranus vivait sous

Néron. L'affranchi Epaphrodite étant venu l'interroger sur la conspiration où il était entré contre le tyran, il refusa de répondre. « Prends garde, tu seras traîné en prison. » — « Qu'on m'y traîne ! » — « Tu seras envoyé en exil. » — « Qui est-ce qui m'empêche d'y aller gaiement, plein d'espérance et content de mon état ? » — « Qu'on le mette aux fers ! » — « Je t'en défie ; ce sont mes jambes que tu y mettras. » — « Je vais te faire couper le cou. » — « T'ai-je dit que mon cou eût le privilège de ne pouvoir être coupé ? »

Les effets répondirent aux paroles. Ayant été mené au supplice, comme le premier coup de l'exécuteur se trouva trop faible pour lui enlever la tête, Latéranus chancela un moment, mais il se remit sur l'heure et retendit le cou avec fermeté.

Le même grand cœur était dans Helvidius Priscus. Vespasien lui manda un jour de ne pas venir au sénat. « Il dépend de lui de m'ôter ma charge, répondit-il ; mais j'irai au sénat tant que je serai sénateur. » — « Si tu y viens, lui dit le prince, n'y viens que pour te taire. » — « Ne me demande pas mon avis, dit Helvidius, et je me tairai. » — « Mais si tu es présent, reprit Vespasien, je ne puis me dispenser de te demander ton avis. » — « Ni moi de dire ce qui me paraîtra juste. » — « Mais si tu le dis, je te ferai mourir. » — « Quand t'ai-je dit que je fusse immortel ? Nous ferons tous deux ce qui dépendra de nous ; toi, en me faisant mourir ; et moi, en souffrant la mort sans me plaindre. »

Docilité envers la Providence.

Comment le sage ne serait-il pas prêt à tout souffrir patiemment ? Ne sait-il pas qu'il y a une providence

très bonne, se manifestant par l'ordre universel, et gouvernant le cours des choses avec sagesse et justice?

Il n'y a point d'orphelin dans le monde. Tous les hommes ont partout un père qui a soin d'eux et qui ne les abandonne jamais.

Tu serais fier d'être adopté par César. Ne seras-tu pas fier de te savoir enfant de Dieu ?

Mais, en même temps, pense que tout ce que tu as te vient de lui et que ce qu'il t'a donné il peut te l'ôter. Ne dis jamais : « j'ai perdu cela » ; dis plutôt : » je l'ai rendu. » Ton fils est mort ? Tu l'as rendu. Ta femme est morte? Tu l'as rendue. Ainsi des biens et de tout le reste.

— Mais celui qui m'enlève ce bien est un méchant homme, diras-tu peut-être. — Eh ! que t'importe par qui celui qui te l'a prêté vient te le redemander ? Contente-toi d'avoir soin de ce qui t'est laissé, comme d'un bien qui appartient à autrui, et uses-en à la façon d'un voyageur dans une hôtellerie.

Cette femme, cet enfant, c'est un coquillage que tu rencontres sur le rivage pendant une relâche du vaisseau. Dès que le vaisseau reprend sa course et qu'on t'appelle pour repartir, il faut abandonner le coquillage et n'y plus penser.

La mort du sage.

Quand sonnera la retraite et que Dieu te dira : « Viens », va, sans rien craindre ni rien attendre. Par la mort tu retournes vers ce dont tu es venu, et ta substance se décompose en terre, eau, air, feu. Qu'y a-t-il là de terrible ?

Nulle part il n'y a d'enfer ni d'Achéron. Le châtiment

du coupable c'est de n'avoir pas bien fait, d'avoir tué le juste, le pur, le sage qui était en lui. Il n'est point de pire châtiment.

Mets-toi bien cela dans la tête. La peine n'est jamais qu'où est la faute. On te méconaîtra, on t'accusera, on te condamnera peut-être ? Tant pis pour les juges et non pour toi, car tu ne peux jamais mourir coupable, et ils peuvent faire mourir un innocent.

L'heure venue, meurs comme doit mourir un homme qui ne fait que rendre ce qu'on lui a prêté. Le sage sauve sa vie en la perdant.

— « O Dieu, pourras-tu dire, ai-je violé vos commandements ? Ai-je abusé des présents que vous m'avez faits ? Ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes opinions et mes volontés ? Me suis-je jamais plaint de vous ? Ai-je accusé votre providence ? J'ai été malade parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état ? Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique ? J'en sors, et je vous rends mille très humbles grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. »

Faut-il s'étonner qu'au temps du plus pur et du plus ardent christianisme tant de cénobites, à la suite de saint Nil, aient fait leur règle du Manuel d'Epictète ?

V

MARC-AURÈLE

UN EMPEREUR PHILOSOPHE

Il convient de rapprocher de l'esclave Epictète l'empereur Marc-Aurèle.

Platon disait : « Les peuples ne seront heureux que quand ils seront gouvernés par des philosophes. »

Cette parole sembla vérifiée par l'histoire, aux derniers jours de Rome, lorsque les Antonins, faisant une halte dans la décadence, vinrent laver de son opprobre le manteau impérial et réconcilier l'humanité avec le pouvoir.

— « Prends garde de faire le César », se répétait sans cesse Marc-Aurèle ; et, respectueux de la liberté, il se regardait comme le premier citoyen d'un État composé de citoyens égaux en droits.

On peut lui reprocher les mêmes égarements dans lesquels tomba plus tard saint Louis, le Marc-Aurèle du Chistianisme.

Mais s'il fit appliquer contre les Chrétiens les édits de Néron et d'Adrien, c'est que, prévenu contre eux, il les jugeait criminels et prenait la secte nouvelle pour une ligue d'ennemis publics.

Autrement il était bien convaincu que la force n'a rien à faire dans le domaine de la pensée. « O Marc-Aurèle, sans un libre consentement qu'auras-tu autre chose que des esclaves gémissant de leur servitude ? Qu'auras-tu autre chose que des hypocrites ? »

Que ne lui fut-il donné de mieux connaître ces chétiens qu'il prit pour de dangereux rebelles ? S'il eût lu les évangiles et qu'il eût pratiqué quelques-uns des fidèles observateurs de l'enseignement de Jésus, il leur eût sans doute dit : « Frères, soyez les bienvenus ! Vous êtes stoïciens comme moi. Nous communions dans la même vérité. Communions dans le même amour les uns pour les autres et pour l'humanité. »

Et un saint Justin, ce même saint Justin qui, hélas ! périt martyr sous son règne, lui aurait répondu : « O Marc-Aurèle, comme je l'ai écrit au sujet de Socrate et d'Héraclite, vous aussi, vous êtes chétien sans le savoir. »

L'idéal de Marc-Aurèle n'était pas d'être un de ces hommes de force qui dépeuplent et étonnent le monde. Il n'avait que compassion pour tous ces héros de parade que le vulgaire envie et admire.

« Qu'est-ce qu'Alexandre et César, en comparaison d'Héraclite et de Socrate ? Ceux-ci connaissaient les principes des choses ; et leurs âmes étaient toujours dans le même calme. Mais chez ceux-là, que de projets divers ! Combien de sortes d'esclavages ! »

Etre un Socrate sur le trône, voilà donc où visait Marc-Aurèle. L'homme qui régnait sur le monde entendait que la raison régnât sur lui.

La fatalité des choses empêcha ce grand Romain de

remplir tout son mérite. Absorbé par la répression de multiples révoltes et par de constantes luttes contre les barbares, partageant son temps entre les méditations philosophiques et les travaux guerriers, il rencontra la mort au cours de ses victoires sur ces peuplades septentrionales qui devaient finir par submerger Rome.

Donnons-nous ici le plaisir d'admirer les réflexions qui occupaient un Marc-Aurèle au milieu de ses expéditions aux confins du vieux monde, et songeons, en nous rappelant les pensées de ce saint du stoicisme, qu'au témoignage de tous il fut ce qu'il voulait être et sanctionna ses idées par ses actes.

Que sont les systèmes à côté d'une âme ? Les belles âmes que la philosophie a façonnées sont ses plus belles œuvres, et il convient d'arrêter nos regards sur un de ces livres vivants pour voir de quoi elle fut et de quoi elle demeure capable.

MORALE DE MARC-AURÈLE

Corps, âme animale, intelligence : voilà notre être. Le corps a les sensations, l'âme animale les passions, l'intelligence les principes.

La perception des objets qui tombent sous l'action des sens est une faculté qu'ont les brutes mêmes. L'agitation que nous imprime l'action mécanique des passions, les animaux féroces la connaissent, et les hommes efféminés, et un Phalaris, et un Néron. Régler sa conduite avec intelligence pour toutes les bienséances extérieures, ceux qui nient les dieux en

ont aussi le secret, ainsi que les traîtres à la patrie, et ceux qui osent tout quand ils ont leurs portes fermées. Ce qui reste le propre de l'homme de bien, c'est l'acceptation sans murmure de ce qui lui arrive et forme la trame de son existence ; c'est le soin de ne jamais souiller le génie qui habite dans sa poitrine, de ne le point troubler d'une foule confuse de perceptions, mais de le conserver calme, modestement soumis à la divinité, ne disant jamais un mot qui ne soit vrai, ne faisant jamais une action qui ne soit juste.

Que si tous les hommes refusent de croire à la simplicité, à la modestie, à la tranquillité de sa vie, il ne s'irrite contre personne ; il ne se détourne pas non plus de la route qui conduit à la fin de l'existence, à cette fin où il faut qu'on arrive pur, paisible, préparé pour le départ, et plein d'une résignation volontaire à la destinée.

Initiation à la vertu.

Dans cette philosophie rien de pédantesque ; tout tend à la pratique.

A l'œuvre Marc-Aurèle ! Initie-toi à la vertu ! Laisse là les livres. Plus de distraction. Le temps te manque. Il ne t'est plus loisible de lire ; mais tu peux mépriser les voluptés et les douleurs ; mais tu peux te mettre au-dessus de la vaine gloire ; mais tu peux ne pas te fâcher contre les stupides et les ingrats ; bien plus, tu peux leur faire du bien.

Songe à ce que tu es : un peu de chair, un faible souffle, et un principe modérateur. Méprise cette chair : du sang, des os, un réseau fragile, un tissu de nerfs, de veines et d'artères ! Considère ce souffle lui-

même : qu'est-ce en somme? du vent : non pas encore une chose toujours la même, mais une expiration, puis une aspiration de tous les instants. Reste le troisième principe, celui qui commande. C'est là qu'il faut appliquer tous tes soins : ne permets plus qu'il soit entraîné au gré d'un sauvage caprice, ni qu'il murmure, mécontent du présent, ou n'osant envisager l'avenir.

Que désormais ta préoccupation soit non point de paraître, mais d'être.

De fait, n'est-il pas étrange que l'homme, s'aimant lui-même par-dessus toutes choses, fasse cependant moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut que de celle d'autrui ?

Si l'on recevait d'un dieu l'ordre de ne rien penser, de ne rien méditer, qu'à l'instant même de la conception on n'en rendît compte en public, comme on serait changé du jour au lendemain par cette salutaire contrainte ! Il est donc vrai que nous redoutons l'opinion du prochain sur nous bien plus que la nôtre.

Devenu pour lui-même le plus sévère des témoins, le sage empereur pénètre toutes ses pensées et toute sa conduite de cette double maxime : « Ce que tu as à faire, fais-le en le rapportant au bien des hommes ; ce qui t'arrive, reçois-le en le rapportant aux dieux. »

Sincérité et esprit de fraternité.

Un premier devoir envers les hommes c'est la sincérité.

Fi de ces faux-semblants de vérité où le fourbe se dissimule ! L'affectation de la franchise est un poignard

caché. Il y a de la corruption et de l'hypocrisie dans ce discours : J'ai résolu d'en agir franchement avec vous.

Que fais-tu, ô homme? Ce préambule est inutile; la chose se fera bien voir à l'instant : ton front doit porter écrites tes intentions; on doit lire dans tes yeux du premier coup, comme celui qui est aimé découvre dans un regard toutes les pensées de celle qu'il aime.

Un second devoir, c'est l'esprit de fraternité.

Il n'y a qu'une lumière du soleil, bien qu'elle se divise à l'infini, sur les plaines, sur les montagnes, sur les eaux. Il n'y a qu'une matière commune, bien que disséminée en une infinité de corps particuliers. Il n'y a qu'une vie unique, bien qu'elle se partage entre une infinité d'êtres. Les choses telles que l'air, l'eau, le feu, la terre, n'ont pas de sentiment, et sont sans rapport d'affection les unes avec les autres nonobstant l'intelligence universelle qui les embrasse et la pesanteur qui les retient en un même lieu. Au contraire, la pensée tend par sa nature propre à s'unir à ce qui lui ressemble : ce penchant est tout en elle; rien ne peut en arracher l'instinct qui fait se rapprocher les êtres capables de connaissance.

Cet instinct nous révèle que nous sommes frères les uns des autres ; nous devons donc nous aimer et nous servir mutuellement.

D'ailleurs, si notre regard pouvait envisager l'ensemble des faits, nous verrions bien que ce qui ne profite pas à la société finit par nuire à l'individu.

Soyons donc pleins de bonté et par sentiment et par sagesse, nous appliquant à n'avoir jamais, même pour les inhumains, les sentiments que trop souvent les hommes ont pour les hommes.

La parfaite bonté.

La bonté est douce ; en présence de qui fait mal, elle vise non à invectiver, mais à améliorer. N'accuse personne; corrige, si tu le peux, celui qui pèche; si tu ne peux le corriger, remédie aux effets de sa faute ; si cela même passe ton pouvoir, que gagnes-tu encore à te plaindre? Il ne faut jamais rien faire sans but.

La bonté est docile; elle n'imagine point que ce soit s'asservir que de céder à qui a pour soi la raison. Souviens-toi que changer d'avis et te soumettre à quelqu'un qui te redresse, ne te rend pas moins libre que tu ne l'étais, car c'est une action produite par un effet de ta volonté et de ton jugement, par conséquent l'accomplissement de la pensée de ton âme.

La bonté est désintéressée ; elle n'a pas besoin qu'on la reconnaisse, elle sait se contenter d'elle-même. Quand tu as fait le bien et qu'un autre a reçu tes bienfaits, pourquoi, à l'exemple de tant d'insensés, chercher autre chose encore? Pourquoi vouloir que ta bienfaisance paraisse aux yeux, ou qu'on ait pour toi de la gratitude?

La bonté est miséricordieuse. Quelqu'un me méprise? c'est son affaire. Pour moi, je prendrai garde de ne rien faire ou dire qui soit digne de mépris; et contre les méchants dont j'ai à me plaindre ma seule vengeance sera de ne pas devenir semblable à eux. Quelqu'un me hait? c'est son affaire encore. Pour moi, je suis doux et bienveillant pour tout le monde, toujours prêt à montrer à chacun qu'il se trompe, non en le mortifiant, non en me faisant violence, mais franche-

ment et avec bonté. Or est-il rien de puissant comme la bonté ?

La bonté est invincible, pourvu qu'elle soit constante, sincère, sans dissimulation et sans fard.

Que pourrait te faire le plus méchant des hommes, si tu persévérais à le traiter avec douceur ; si, dans l'occasion, tu l'exhortais paisiblement, et lui donnais sans colère, alors qu'il s'efforce de te faire du mal, des leçons comme celle-ci : « Non, mon enfant ! nous sommes nés pour autre chose. Ce n'est pas moi qui éprouverai le mal, c'est toi qui t'en fais à toi-même, mon enfant ! » Fais-lui voir adroitement, par une considération générale, que telle est la règle ; que ni les abeilles n'agissent comme lui, ni aucun des animaux qui vivent naturellement en troupes. N'y mets ni moquerie, ni insulte, mais l'air d'une affection véritable ; ne parle pas en pédagogue, ni pour te faire admirer de ceux qui sont là, mais n'aie en vue que lui seul et son bien.

Le perpétuel éveil de la conscience.

Il est vrai. C'est chose difficile de se tenir à ces hauteurs où nous élèvent le détachement, la résignation, la sincérité, la bonté parfaite. Nous retombons bien vite, pauvres hommes. Mais il faut lutter toujours et toujours avoir en vue l'idéal.

O mon âme, seras-tu quelque jour enfin bonne, simple, toujours la même, et toute une, plus visible à l'œil que le corps qui t'enveloppe ? Goûteras-tu enfin le bonheur d'aimer, de chérir les hommes ? Seras-tu un jour enfin assez riche de toi-même pour n'avoir aucun besoin, aucun regret ; ne désirant ni objet de plai-

sir quelconque, ni temps pour prolonger tes jouissances, ni d'être en d'autres lieux, de respirer un air plus pur, d'avoir affaire avec des hommes plus sociables ?

Persuades-toi que tout ce qui t'arrive est bien pour toi ; que tout vient des dieux, et qu'il ne peut y avoir que du bien dans tous leurs décrets et dans tout ce qu'ils feront pour la conservation de la Nature, cet être parfait, bon, juste, beau, qui produit, embrasse, contient toutes choses, et où tout se dissout pour servir de matière à d'autres êtres semblables aux premiers. Seras-tu enfin en état quelque jour de vivre avec les dieux dans une telle communion, que jamais tu ne te plaignes d'eux et que jamais ils ne te condamnent ?

Voilà à quoi il convient de songer sans cesse ; car telles seront nos réflexions habituelles, tels nous serons. Notre âme prend la teinture de nos pensées. Plongeons-la donc continuellement dans de bonnes pensées en nous disant que les êtres raisonnables ne vivent que pour le bien et les uns pour les autres.

Le matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, dis-toi : J'ai à faire œuvre d'homme. Debout ! — Mais j'aurais plaisir à rester chaudement couché sous mes couvertures. — Tu es donc né pour te donner du plaisir ? Ce n'est donc pas pour agir, pour travailler ?

Ne vois-tu pas les plantes, les abeilles, les fourmis, remplissant chacune sa fonction, et servant selon leur pouvoir à l'harmonie de l'univers ?

Alerte donc, à l'œuvre ! mais garde-toi de rien faire au hasard, et ne te propose que le bien de la société.

Pareille à un grand feu qui s'alimente de tout ce qui y tombe, la vertu du sage convertit tout événement en une matière d'exercice.

Hier ce méchant t'insultait, aujourd'hui il a besoin de toi. Sois-lui secourable. Ressemble à la fontaine qui ne refuse pas au passant son onde rafraîchissante, y aurait-il jeté des monceaux de boue. Le soleil pénètre indistinctement tout ce qui est susceptible de recevoir sa lumière. Ainsi notre bonté doit rayonner sur tous. Répète-toi : « Il est contre nature que l'homme soit l'ennemi de l'homme. A quoi bon la raison, si elle ne m'apprend à garder un cœur fraternel envers ceux qui m'offensent? »

A chaque action que tu fais, demande-toi à toi-même : « Est-elle selon la conscience et conforme à l'humanité? »

Ce n'est pas assez de ne pas faire le mal, il faut même en bannir l'idée. Le méditer c'est déjà l'accomplir. Scrute donc tes idées comme tes actes et, par une pratique quotidienne, munis-toi d'un ferme propos contre lequel les passions viendront se briser, comme les flots contre un rocher.

Méditations de Marc-Aurèle sur le néant des choses.

Marc-Aurèle, conformément aux leçons de Platon, apprenait à vivre en méditant sur la nécessité de mourir. Convaincu qu'il est bon, pour mâter nos convoitises, de nous redire souvent combien nous sommes rien et combien tout est rien, il revient sans cesse à la considération du néant des choses et de son propre néant.

Comme est petite, se disait-il, cette partie du temps immense, infini, qui est accordée à chacun de nous, et comme elle s'évanouit bientôt dans l'éternité ! Combien est petite notre part de l'universelle matière ! Combien petite notre part de l'âme universelle ! Qu'est-ce,

prise dans la terre entière, que cette chétive motte de terre où tu rampes?

Supposons que tu t'élèves tout à coup dans l'air, et que de là tu contemples les choses humaines, embrassant d'un seul coup d'œil toute la variété des êtres ; tu reverras toujours, crois-moi, le même spectacle, la même courte durée: et voilà ce qui fait notre orgueil!

Repasse en ton esprit ce qui fut jadis, et tous ces changements des empires ; tu peux dès lors voir d'avance l'avenir. Tout sera toujours ce qu'il est : il est impossible que les choses sortent des règles qu'elles suivent aujourd'hui.

Il est bien indifférent d'avoir eu pendant quarante années le spectacle de la vie humaine, ou pendant dix mille ans. Que verrait-on davantage?

Considère, pour prendre un exemple, le temps où régnait Vespasien : tu y observeras toutes ces choses : gens qui se marient, qui élèvent des enfants, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont remplis d'arrogance, de soupçons, de desseins pervers, qui désirent la mort de tels ou tels, qui murmurent de l'état présent des affaires, qui se livrent à l'amour, qui thésaurisent, qui briguent de hautes situations; eh bien, ils ne sont plus ni ici ni ailleurs ; ils ont cessé de vivre.

Descends ensuite au temps de Trajan : même spectacle encore; et ce siècle aussi a péri.

Va, interroge les épitaphes d'autres temps et d'autres nations. Quelle multitude d'hommes qui, après des efforts inouïs pour s'élever, sont tombés bientôt et se sont dissous dans les éléments des choses !

Rappelle à ta mémoire tant de gens que tu as connus toi-même en proie aux distractions vaines, négligeant de faire ce que comportait leur dignité d'hommes et de borner là leurs désirs. Représente-toi enfin ceux qu'ont illustrés de grands honneurs, des malheurs, des inimitiés, des fortunes diverses. Demande-toi après : Où est tout cela maintenant? Qu'est-ce devenu? un tas de cendres, un objet d'entretien; pas même : on n'en parle plus.

Figure-toi Fabius dans sa campagne, Lucius dans ses jardins, Stertinius à Baies, Tibère à Caprée, enfin tous ces voluptueux qui occupaient tant de place dans le monde et que l'opinion mettait si haut. Combien était vil le but de leurs agitations! Ah! qu'il est bien plus sage de se montrer juste, tempérant, zélé pour le bien et soumis à la Providence, mais avec simplicité; car le pire orgueil est l'ostentation de l'humilité.

Si ton action présente est celle d'un être raisonnable, humain, soumis à la même loi que Dieu, qu'as-tu à chercher davantage?

Méditations de Marc-Aurèle sur sa propre mort.

Le temps arrive où tu rendras ton âme aux éléments. Quelle que soit l'heure, qu'elle te trouve prêt!

Pourquoi regretterais-tu un monde où si peu te regretteront?

Il n'est personne d'assez fortuné pour n'avoir pas, quand il meurt, quelqu'un près de lui qui se réjouisse du mal qui lui arrive.

C'était un homme vertueux et sage; qu'importe? Il y aura à sa dernière heure quelque personne qui se dira : « Enfin nous allons respirer, délivrés de ce



pédant : sans doute il ne faisait de mal à aucun de nous; mais je me suis aperçu qu'en secret il nous condamnait. »

Ainsi console-toi de mourir en pensant que tu sors d'une vie où tels qui la partageaient avec toi, pour qui tu avais travaillé, fait des vœux, pris mille soucis, sont ceux-là mêmes qui à ton départ se sentiront soulagés.

Qu'y a-t-il donc qui puisse nous engager à rester ici plus longtemps ?

Cependant ne te sépare pas d'eux moins bien disposé pour cela; continue à leur montrer amitié, indulgence, dévouement.

N'aie pas l'air non plus de céder à la contrainte. C'est la nature qui a formé le lien, c'est elle qui le rompt. Prends congé de bonne grâce.

Méditations de Marc-Aurèle sur la mortalité de l'âme

Mais, en mourant, tout est-il donc fini ? Mourir ? S'éteindre ? Se déplacer, peut-être ?

Si l'espoir d'une autre vie est une illusion, et tout nous prouve que c'en est une, comment se fait-il que les dieux qui ont ordonné si bien toutes choses, et avec tant d'amour pour les hommes, aient négligé ce seul point, et que des hommes d'une vertu éprouvée, qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la divinité, ne revivent pas après la mort, mais soient éteints pour jamais ?

Que veux-tu ? La chose est ainsi. Conclus-en qu'elle devait être. Si l'immortalité eût été juste, elle eût été possible.

Dans peu d'instants, tu ne seras plus que de la cendre, un squelette, un nom, à peine un nom.

Et le nom, qu'est-il, sinon un bruit, un écho ? Ce que nous estimons tant dans la vie n'est que vide, pourriture, petitesse : des chiens qui mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après.

Oui, regarde, considère; tout est rien : la terre, un petit coin du monde; l'océan, une goutte perdue dans l'univers; le temps présent, un point de la durée; la matière, un flux perpétuel; la sensation, un phénomène obscur; le corps, une masse corruptible; l'âme, un tourbillon; le sort, une énigme; la réputation, une chose sans jugement; le souvenir, le commencement de l'oubli; notre séjour en ce monde, une halte de voyageur; notre vie, une guerre sans trève.

Qu'est-ce donc qui peut nous servir de guide ? Une chose, et une seule : la philosophie. Et la philosophie, c'est de préserver notre conscience de toute ignominie; c'est de vaincre le plaisir et la douleur, de ne rien faire au hasard, de n'user jamais de mensonge et de dissimulation, de tout accepter sans trouble et d'attendre la mort d'un cœur tranquille.

Rien de grand, sinon de faire ce qu'exige et de souffrir ce qu'apporte la nature commune.

Comment ton âme use-t-elle d'elle-même ? Tout est là. Le reste, qu'il dépende de ta volonté ou n'en dépende point, n'est que corps mort et ombre vaine.

La foule des hommes vulgaires n'apprécie que les objets sensibles.

Ceux qui sont plus sages prisent avant tout les êtres raisonnables, non toutefois selon leur vertu, mais selon leur industrie et leur génie.

Seul, celui qui sait honorer la raison universelle, reine du monde et des sociétés, fait mince cas de tout ce

qui n'est pas la grandeur morale. Il n'a à cœur que de se régler conformément au bien de la communauté humaine et d'aider ses semblables à faire de même.

Pourquoi imaginer que sa vertu ait besoin de félicités à venir ? L'œil demande-t-il à être récompensé parce qu'il voit, le pied parce qu'il marche ?

Être bienfaisant est la fonction de l'homme. La récompense d'avoir fait le bien, c'est précisément d'avoir fait le bien.

Méditations de Marc-Aurèle sur la solidarité et la charité.

O Marc-Aurèle, répète-toi souvent : « Je suis membre de la société humaine. » Si tu dis simplement : « Je fais partie de la société humaine, » c'est que tu n'as pas encore du plaisir à faire du bien aux hommes comme à tes parents et à tes frères; tu leur en fais par pure bienséance, tu ne t'y portes pas encore comme à ton propre bien.

Chacun doit faire comme le pied et la main qui, s'ils étaient doués de raison et qu'ils comprissent la constitution de la nature, ne se remueraient jamais sans tenir compte de l'utilité du corps tout entier.

Ton bien se confond avec le bien de tous. Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas non plus utile à l'abeille. Il faut être branches du même arbre, tout en ayant chacun sa pensée.

Par cela même que tous les êtres raisonnables ont été faits les uns pour les autres, la patience fait partie de la justice qu'ils se doivent réciproquement.

Ceux qui gouvernent leurs semblables avec orgueil et les traitent de haut en bas, que sont-ils donc le plus souvent? des misérables qui tout à l'heure faisaient

bassement leur cour, toujours prêts à s'humilier devant toute puissance dont ils craignent ou espèrent quelque chose.

Le sage vit parmi les menteurs et les injustes sans s'écarter de la vérité et de la justice, et, corrigeant la méchanceté quand il le peut, la déplorant toujours, il n'a garde d'en vouloir aux méchants.

Pourquoi s'abandonner à des mouvements d'aversion? Tout homme, quel qu'il soit, n'est-il pas notre prochain, notre allié, notre parent, notre frère? Ah! aimons, aimons toujours! Comment ne pas se hâter d'aimer lorsque la mort est là?

Méditations de Marc-Aurèle sur la Providence.

Cependant, à la vue de tant de vices et de maux qui désolent l'humanité, la tristesse prend l'âme.

O mon âme, pourquoi es-tu triste? Il faut donner de la joie aux dieux. Ne les accuse point; n'accuse point la nature. Tais-toi, vil esclave; tais-toi!

Comment vas-tu imaginer que tout n'est pas pour le mieux?

Ou le monde a été bien ordonné, ou c'est un pêle-mêle fortuit.

Mais quoi! Tu peux être, toi-même, un monde bien réglé, et dans l'univers tout serait désordre et confusion? Et cela, quand toutes choses, à la fois distinctes et unies, marchent en un si bel accord!

Non. Il y a une souveraine intelligence répandue partout. Elle nous porte tous dans son sein; elle se communique spécialement à tout homme digne d'elle; elle est pour qui pense et veut ce que l'air ne cesse d'être pour tout ce qui respire.

O Intelligence, ô Monde, tout ce qui t'accommode m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures m'est un fruit savoureux, ô Nature ! Tout vient de toi ; tout est en toi; tout rentre en toi.

Marc-Aurèle, tu as été citoyen dans la grande cité. Que t'importe de l'avoir été pendant plus ou moins d'années? Ce qui est conforme à la loi commune n'est inique pour personne. Qu'y a-t-il donc de si fâcheux à être renvoyé de la cité par la Nature même qui t'y avait fait entrer?

C'est comme quand un comédien est congédié du théâtre par le préteur qui l'y avait engagé. — J'ai bien peu joué. — Tu as joué ton rôle. N'importe qu'il fût court. Le point est que tu l'aies bien joué.

Le même Dieu qui, hier, noua la trame de ton existence, aujourd'hui la dénoue. Ni génération, ni dissolution ne viennent de toi. Pars donc, l'âme sereine! Celui qui te renvoie ne te veut pas de mal.

L'originalité de Marc-Aurèle et d'Epictète.

Il y a un mot bien significatif de François Barberini qui venait de traduire en italien ces entretiens de Marc-Aurèle avec lui-même, que Pierron a si heureusement fait passer dans notre langue depuis 1843 : « Rougis, ô mon âme, s'écriait le bon cardinal. Je te dédie cette traduction pour te rendre plus rouge que ma pourpre au spectacle des vertus de ce païen. »

N'est-ce pas qu'on sent vibrer, dans les méditations de Marc-Aurèle, comme dans celles d'Epictète, l'âme d'un vrai philosophe, l'âme d'un sage?

Mais, objectera-t-on peut-être, Sénèque, que nous connaissons, n'a-t-il pas dit tout ce que disent Marc-Aurèle et Épictète?

Il l'a dit; il ne l'a point senti, il ne l'a point vécu.

Lisez tour à tour Sénèque et Marc-Aurèle; puis comparez, et vous mesurerez l'immense distance qu'il y a d'un auteur à un homme.

— Mais, dira-t-on encore, comme Épictète et Marc-Aurèle se répètent! C'est toujours la même chose.

Eh oui, certainement, et il le faut. Les vérités morales ne sont pas comme les vérités mathématiques qu'il suffit de démontrer une fois pour qu'on en demeure convaincu. Elles demandent à être présentées sous des milliers de faces, parce qu'il y a des milliers d'obstacles qui s'opposent à leur entrée en nous.

Les plaquer sur l'esprit, c'est ne rien faire; il faut qu'elles pénètrent jusqu'au plus intime de l'âme. Or, pour arriver jusqu'au plus intime de l'âme qu'obstruent tant d'intérêts et de passions, il est besoin de trouées bien profondes et les coups de pioche ne sauraient être trop répétés.

Pascal disait que « le cœur a son ordre » et que « cet ordre n'est point par principes et démonstrations mais consiste principalement en des digressions sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours. » Cet ordre qu'ont suivi Jésus-Christ et saint Paul, selon Pascal, est aussi celui qu'ont suivi Épictète et Marc-Aurèle.

Maintenant tout ici est-il à admirer? Non. Il y est fait trop de part à la résignation, et pas assez à l'action. La foi au progrès manque. Chez Épictète et encore plus chez Marc-Aurèle, nous trouvons un avant-goût de ce

mysticisme mélancolique et découragé qui prévalut aux heures tristes du moyen âge.

Il y a bien dans Marc-Aurèle une énérgie généreuse qui lui permet de dominer toute passion, de refouler tout dégoût, et d'arriver à une sérénité qui le met en harmonie avec la nature toujours sereine. Mais, dans ce cœur apaisé, perce quand même le sentiment de la disproportion énorme entre les efforts et l'œuvre accomplie.

Toujours à son poste, toujours vainqueur, il écrit sous sa tente : « Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche ; un chasseur d'avoir pris un lièvre ; un imperator d'avoir pris des Sarmates. Même vanité. Il n'y a que pourriture au fond du sac. »

Encore plus que contre les Sarmates ou les Marcomans, le bon empereur a à lutter contre les Romains, pour le bien de Rome. Il combat les mauvais vouloirs ; mais il les trouve invincibles, et il dit : « Ces gens n'en feront pas moins ce qu'ils font, devrais-tu en crever de dépit. Quel rêve d'enfant que de vouloir le règne de la philosophie ! N'espère pas la république de Platon. Tout en faisant pour le mieux, contente-toi d'un peu de bien, si petit soit-il. »

Il voit dans la mort le suprême refuge ; et c'est avec une sorte d'accent de triomphe qu'il constate combien, après tout, est bref le combat de la vie : « Derrière toi une infinité de temps où tu n'étais pas. Devant toi une infinité de temps où tu ne seras plus. La vie n'est qu'une apparition d'un moment entre les deux abîmes du néant. Finies bientôt les agitations, finies les servitudes. »

VI

LE STOÏCISME ROMAIN

L'esprit aristocratique des stoïciens.

On s'étonne que cette belle religion du devoir, qui fut le stoïcisme romain, ne soit pas devenue la discipline morale du grand nombre et n'ait pas pris la place des vieilles croyances qui avaient fait leur temps. Mais plusieurs causes empêchaient qu'elle pût jamais devenir populaire.

Aux nobles doctrines du stoïcisme se mêle toujours l'orgueil, l'orgueil qui glace tout, l'orgueil qui rend stérile et l'enseignement et l'exemple même de la vertu.

Ainsi, à ceux qui lui demandent quel homme il est pour vivre autrement que les autres, le sage répond volontiers : « Je suis l'espèce de choix; je suis la bande de pourpre dans la robe de laine. » Il sied mal de se distinguer si dédaigneusement du peuple quand on veut le conquérir.

Mais l'ambition de nos stoïciens ne va pas si loin ni si haut : ils auraient dit si bas. Une élite leur suffit. Épictète déclare qu'il ne veut pas parler à tous. Sans aptitude et préparation préalable, on ne saurait venir à son école. Il vous endoctrinera si vous lui faites

l'effet d'être quelqu'un, si vous avez en vous quelque chose qui engage à vous parler, si vous êtes comme le petit enfant charmant et vif qui nous donne l'envie de jouer avec lui, de marcher avec lui sur les mains, de balbutier avec lui. Mais qui a jamais eu l'idée de jouer avec un âne ou de braire avec lui?

Mépris déplacé. C'est témoigner trop d'attachement à l'esprit que de n'être inspiré qu'avec les gens d'esprit. Et puis, qui oublie le grand nombre s'en fait justement oublier.

Le fait est que ces sages n'ont pas foi en la bonne nature du grand nombre. Au lieu de voir dans la masse du peuple une riche terre à fertiliser, ils n'y voient que ronces et rocs stériles.

Marc-Aurèle lui-même prend en pitié ces politiques qui croient possible la réforme d'un peuple. Il se demande si le sage n'est pas en ce monde au milieu de fous dont on ne saurait rien tirer de bon et qu'il faut décidément laisser aller leur train. Il n'a pas cette confiance dans une régénération des multitudes, qui donna tant d'élan aux fondateurs du Christianisme et aux auteurs de la Révolution.

Quel mal que ce dédain du vulgaire! Sans le vulgaire on n'aboutit à rien. Et pourquoi donc se méfier? Il n'est pas de bonne idée que l'instruction ne puisse inculquer aux foules. Il n'est pas de bonne habitude à laquelle l'éducation ne puisse les façonner. Il faut avoir confiance en l'humanité et lui jeter de bon cœur les paroles de vie.

L'enthousiasme actif est la condition des grandes choses. Les puissantes croyances ne demeurent pas purement individuelles : il y a en elles une force expansive qui les pousse à s'implanter dans toutes les

âmes. Où manque l'ardeur de l'apostolat manque la vie.

Les apôtres du stoïcisme à Rome.

Le stoïcisme eut, il est vrai, ses apôtres attitrés. C'étaient les cyniques, avec leurs grands manteaux et leurs longues barbes.

Ils se vantaient d'avoir quitté le monde et faisaient métier de prêcher la vertu.

Plus d'une grande maison avait ainsi son philosophe, espèce de directeur de conscience, conseillant le parti à prendre dans les circonstances difficiles et exhortant au courage quand il fallait mourir.

Mais, maintes fois, le zèle pieux de ces austères mentors parut doublé de basses convoitises, et leurs menées semblèrent justifier les persécutions qu'on ne leur épargna point.

C'est en vain qu'afin de prévenir les abus, Épictète, quand il trace l'idéal du sacerdoce philosophique, demande que le sage, voué à l'apostolat, soit aussi voué au célibat, et semble rêver qu'il se fonde des congrégations de philosophes.

Est-il donc nécessaire de s'affranchir des douces attaches de la famille pour se dévouer aux intérêts de l'humanité? Avoir femmes et enfants empêche-t-il de voir dans tous les hommes ses frères et dans toutes les femmes ses sœurs? N'est-il pas excessif, n'est-il pas contre nature de prétendre qu'on ne peut être époux et père en même temps que prêtre de la vérité? Enfin, égoïsme pour égoïsme, l'égoïsme de famille ne vaut-il pas mieux que l'égoïsme de corporation?

L'excès d'insensibilité.

Tout un côté de la nature semble fermé aux stoïciens. Quand ils n'interdisent pas les affections, ils les mutilent. Ils ne comprennent pas les choses de l'âme; ils ne sentent pas la poésie et la fécondité de la douleur, de la tristesse, de la pitié et des larmes; ils autorisent presque leurs adversaires à prétendre que, s'ils ne se font pas stoïciens, c'est pour demeurer des hommes.

Trouvez-vous, par exemple, qu'il soit humain de comparer, comme le fait Épictète, la perte d'un fils à la « perte d'une coupe ou de tout autre ustensile », et de rester impassible devant la mort de ceux qui nous tiennent le plus de près en se disant que voilà une dette payée? Ce n'est pas assez de proclamer que les liens de la famille sont excellents pour quiconque n'a pas la vocation d'apôtre, et d'enseigner que se marier et avoir des enfants est conforme à la nature non moins qu'au bien public. Il faut encore ne pas sevrer le cœur de ses tendres délicatesses et même lui pardonner des faiblesses qui tiennent à sa force.

Outrer à un tel point la rigidité du devoir, c'est très mal le comprendre. La vertu qui est sans entrailles n'est pas la vertu.

C'est ce que comprit Marc-Aurèle. Ce fut son originalité d'être plus ouvert que les autres stoïciens aux saintes impressions de la pitié, d'embrasser de son ardente commisération la foule des déshérités, et de tempérer par une sage mesure les sévérités de Zénon à l'endroit des manquements de la volonté humaine que sa brutale rigueur mettait tous sur le même pied.

L'exclusion d'une vie future.

Si la vertu des stoïciens de Rome n'est pas toujours sans entrailles, surtout chez un Marc-Aurèle, elle est du moins toujours sans espérance. Il lui est prescrit de se nourrir d'elle-même, au lieu de se repaître des chimères de l'immortalité.

D'après Épictète et Marc-Aurèle, croire à une autre vie est une erreur.

D'autres ajoutent que c'est une puérilité sans profit. « Non, disait Chrysippe, le docteur le plus classique du stoïcisme, ce n'est pas un bon moyen de détourner les hommes de l'injustice que d'en appeler à la crainte des dieux. Tout ce discours sur les vengeances divines est sujet à mille controverses et difficultés. Il ne diffère guère de ces contes par lesquels les bonnes femmes empêchent les petits enfants de mal faire. »

Certes, rien d'aussi nécessaire que de déterminer une morale toute rationnelle en dehors des croyances religieuses; rien d'aussi immoral que de se faire une moralité dont la peur serait le principal ressort; mais encore est-il vrai qu'on est plus encouragé à bien vivre quand on a la persuasion de vivre toujours et que la grande masse des hommes, raisonnant d'une façon conséquente à la sublimité de notre nature, associe dans la destinée humaine l'immortalité au devoir.

Religion stoïque.

Alors même qu'ils nous enferment dans la vie présente, les stoïciens ne laissent pas de déclarer qu'il y a une Providence et que tout est pour le mieux.

Mais qu'est-ce que ce Dieu qu'ils adorent? Qu'est-ce que cet ordre qu'ils proclament?

Cet ordre, c'est l'assujettissement universel des choses à une irrésistible fatalité qu'il faut accepter sans murmure, opposant notre impassibilité réfléchie à l'impassibilité aveugle des forces de la nature. Ce Dieu, ce n'est ni le Dieu personnel du théisme, ni l'Homme-Dieu du christianisme sollicitant l'amour par l'amour et unissant son cœur au cœur de l'humanité; c'est le Dieu-Tout, froide idole qui ne dit rien à l'âme.

En somme, l'optimisme stoïque est l'optimisme du désespoir. Sa sévère grandeur pouvait bien captiver une élite, elle ne pouvait fixer la croyance des foules.

Eux-mêmes, Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle se trouvent trop à l'étroit dans la théologie de l'école et ils exaltent un Dieu vivant qui est « notre protecteur, notre guide, notre père ».

Mais ils ne s'en tiennent pas là. Leur piété s'accommode aux fictions dont s'entretenait la crédulité publique dans le monde romain comme dans le monde grec.

Ils professent la pluralité infinie des dieux avec le grand dieu Jupiter à leur tête; font des prières et des sacrifices à leur adresse; admettent la divination et les présages.

Sans doute, pour eux Jupiter n'est rien de plus que l'âme du monde, et les autres dieux, qu'ils adorent par métaphore, sont encore le Dieu unique considéré en ses parties, astres, éléments, forces naturelles, vertus morales. Toujours est-il qu'ils parlent comme le peuple, tandis qu'il aurait convenu de réagir virilement contre la superstition commune, et cela par la prédication

d'un Dieu éminemment personnel et moral, non par l'apothéose d'une abstraction.

Impopularité et noblesse du stoïcisme.

Pour se poser en conservateur des croyances établies au lieu de prendre une attitude franchement novatrice, le stoïcisme romain n'en devint pas plus populaire. C'est à l'épicurisme qu'allaient les gros bataillons.

L'on comprendra, en effet, que celui-ci fut salué comme une doctrine libératrice, si on considère de quelles terreurs sans fin la foi religieuse torturait les âmes, les forçant à s'inquiéter du vol d'un oiseau, de la lueur d'un éclair, des chimères d'un songe, du bruit d'un écho, du geste d'un passant, du saut d'un animal, de tout enfin, et annonçant, après la mort, au grand nombre d'atroces tourments, aux privilégiés une vie où cette terre se fait regretter.

En politique, de même qu'en religion, le stoïcisme romain ne fut pas assez révolutionnaire pour devenir vraiment populaire. Il resta une philosophie d'opposition, militante sans doute, mais très peu agressive.

Parmi les hontes de la corruption impériale, n'y avait-il rien plus à faire qu'à bien mourir ? N'y avait-il pas à tenter quelque grand coup et à s'aventurer dans quelque belle folie ? Il y a des cas où les fous sont les sages.

On se contentait de jeter en l'air quelques-unes de ces fortes paroles qui, de loin, nous semblent exagérées, mais qui étaient bien naturelles, sous le vent de terreur qui soufflait alors, prononcées par des hommes qui étaient proscrits ou allaient le devenir. Mais ils

demeuraient isolés tous ces braves gens, et, s'en tenant à la ferme volonté de ne pas déchoir, ils dédaignaient de former une sainte ligue contre la tyrannie et la corruption triomphantes. On savait se donner la mort; on ne savait pas donner la mort à César. On montrait une grande vertu, mais une vertu toute passive. Ce qui est passif répugne aux masses. Il faut l'action pour les entraîner.

Au fond, on péchait par un excès d'individualisme. Mais quel individualisme grandiose que celui de ces héros du devoir qui, tandis qu'autour d'eux tout était désordre et ténèbres, savaient rester debout, et, tranquilles au milieu de l'universelle dissolution des choses, s'imposaient de sauvegarder leur dignité d'hommes et de citoyens !

Ils n'ont pas su populariser leur doctrine; ils n'ont pas su créer autour d'eux des mœurs et une foi conformes à leurs règles ; mais, adaptant à tous les états de la vie le grand précepte : « Fais ce que dois, quoi qu'il advienne, » ils ont eu l'honneur de nous léguer la magnifique ébauche d'une morale vivante, fondée sur la raison. Elle demeurera comme un sublime fragment de la philosophie éternelle.

Hautes conceptions des jurisconsultes stoïciens.

C'est dans la sphère juridique que se concentra la grande influence du stoïcisme romain. S'il n'aboutit point à un entier renouvellement des cœurs et à une pleine transformation de la vie commune, il introduisit du moins dans la loi un esprit nouveau et traduisit en articles du code les plus sages inspirations de l'équité naturelle.

A un individualisme souvent outré les stoïciens unissaient un curieux sentiment de la solidarité humaine. Zénon et ses disciples grecs avaient les premiers développé l'idée d'une cité universelle ; les philosophes romains agrandirent cette conception et la firent passer dans la pratique.

Les événements y poussaient : car voici que Rome, donnant à toutes les nations un foyer commun, semblait avoir réalisé cette unité qu'Alexandre n'avait fait qu'ébaucher.

Aussi les tendances cosmopolites étaient-elles communes parmi les épicuriens non moins que parmi les stoïciens. Mais, chez les épicuriens, elles consistaient surtout à se défaire des préjugés d'État, de religion et de caste ; chez les stoïciens, elles visaient à l'établissement et à la garantie de droits communs. Là le cosmopolitisme de l'indifférence ; ici le cosmopolitisme de la vertu.

Cicéron interprétait la pensée stoïcienne quand il concluait de notre commune participation à la raison que la *charité* lie l'homme envers l'homme ; que le sage, s'estimant né pour tous et non pour soi, fait du monde sa patrie ; enfin que le droit, fondé sur notre inclination à nous entr'aimer, n'est, au fond, que la raison écrite.

Appliquant ces principes, les jurisconsultes Gaïus, Paulus, Ulpien, Papinien, immortels successeurs des Rufus, des Tubéron, des Scœvola, font pénétrer l'esprit philosophique dans la législation et mettent d'accord la jurisprudence avec la morale.

A leurs yeux, l'inviolabilité humaine repose sur la

fraternité humaine, et c'est parce que nous sommes les frères les uns des autres que l'homme est sacré pour l'homme.

Du saint caractère de l'humanité dérivent les grands préceptes de la justice, ainsi déterminés par Ulpien : « Vivre honnêtement ; ne faire du tort à personne ; rendre à chacun ce qui lui revient. »

La justice étant au-dessus de tous les intérêts et de tous les pouvoirs, le droit ne saurait être là où elle n'est pas. Le magistrat ne fait que la reconnaître et l'appliquer ; il ne saurait ni la créer, ni la transformer, ni la détruire, vu qu'elle est antérieure et supérieure à toutes les lois, une et immuable en tout lieu comme en tout temps.

La justice formulée c'est le droit. Au secours du droit vient la peine. « La peine, dit Paulus, est établie pour l'amélioration des hommes. » Elle ne doit atteindre que le coupable. Tant pis si vous n'arrivez point à le convaincre ou à le saisir. — « Qui sera coupable, s'il suffit de nier ses crimes ? » s'écriait un accusateur. — « Et, s'il suffit d'être accusé, qui sera innocent ? » répondit l'empereur Julien.

En même temps qu'ils édictaient ces grands principes et qu'ils brisaient les anciennes barrières des cités en légiférant pour la cité universelle, les jurisconsultes stoïciens donnaient une consécration rationnelle au droit de propriété antérieurement fondé sur le privilège des citoyens ; réclamaient la part de la bonne foi dans les contrats à l'encontre de l'autorité exclusive accordée à la chose écrite ; tendaient à substituer, dans la famille, l'équité à la tyrannie, en prescrivant au père

et à l'époux la bonté comme règle de ses droits : enfin, sapaient le principe même de l'esclavage en déclarant que l'assujettissement de l'homme par l'homme est une institution du droit des gens contraire à la nature qui, originairement, nous a faits tous libres.

L'esclavage toléré, quoique condamné.

L'esclavage, condamné en théorie, continuait à être maintenu dans la pratique. Mal immense : car son abolition aurait peut-être sauvé et régénéré l'ancien monde.

Mais encore est-il bien sûr que les stoïciens s'accordaient à le combattre. Enchérissant sur Zénon qui, d'après Diogène de Laërce, estimait que le droit du maître, qu'il résulte de la conquête ou d'un achat, est un droit mauvais, Sénèque proclamait que, la même origine nous étant commune à tous, il n'y a pas des esclaves, mais des hommes. Descendant aux causes, Epictète, plus profond ici qu'Aristote, disait que celui-là seul est susceptible d'être esclave qui ne participe pas à la raison : or cela n'est vrai que des bêtes. Enfin, et il faut que les idées d'égalité eussent fait un bien grand progrès pour devenir ainsi un lieu commun dans la bouche des rhéteurs, Dion Chrysostome opposait à l'esclavage une argumentation longue, mais décisive, qui peut être ramassée en ces quelques mots : « Pour vendre, pour échanger, pour donner, pour transmettre par héritage, il faut être légitimement propriétaire. Or, jamais on ne détient un homme en légitime propriété, vu que force ne fait pas droit. Les premiers esclaves ne l'ont pu devenir que par un effet de la violence; et par cela même ils avaient le droit de

reprendre par tous les moyens leur personnalité qu'on leur avait volée. Que si on reconnaît, et il faut nécessairement le reconnaître, qu'étant nés libres, les premiers esclaves ne pouvaient devenir justement esclaves, les mêmes raisons qui condamnent leur asservissement condamnent l'asservissement de leurs descendants. Ainsi toute acquisition et toute possession de l'homme par l'homme est foncièrement nulle et illégitime. »

En un mot, les stoïciens romains sont unanimes à dire au maître que l'esclave est son frère, étant comme lui capable de vérité et de vertu, fils de Dieu comme lui.

Le frère, quand il s'assujettit son frère, bénéficie d'une loi de mort faite par les hommes ; mais il viole la loi de vie qui est divine et veut que là où est la raison soit aussi la liberté.

Autres inconséquences des jurisconsultes romains.

Les inconséquences légales des jurisconsultes stoïciens ne se bornèrent pas malheureusement à la tolérance de l'esclavage. Une pente funeste les mena à consacrer la servitude dans sa forme politique la plus expresse qui est le césarisme, et Ulpien ne craignit point de formuler, à côté des axiomes de la justice, l'axiome de la tyrannie : « Le bon plaisir du prince a force de loi. »

Parler ainsi c'était subordonner les droits de tous aux privilèges d'un seul.

Il est vrai que, pour atténuer cette énormité, Ulpien faisait remonter le pouvoir de l'empereur à un plébiscite et ainsi essayait de jeter sur le despotisme le voile de la liberté. « C'est le peuple, est-il dit dans les

Institutes, qui, de par la *loi régalienne*, a concédé au prince la souveraine puissance. »

Mais qui ne voit que tout cela revient à faire dépendre le droit d'opprimer, attribué à César, du droit de se suicider, attribué au peuple ?

La souveraineté nationale ne saurait ni s'abdiquer, ni, quels que soient ses représentants temporaires, substituer légitimement l'arbitraire à la justice, seule vraiment souveraine.

Il est pénible de voir les jurisconsultes stoïciens autoriser ainsi l'usurpation et l'oppression, après avoir émis des principes contraires, tels que cette belle sentence d'Ulpien : « Juridiquement tous les hommes naissent libres et égaux. »

Sans doute, c'est chose commune en tous les temps, et surtout dans les temps de dictature, que les articles d'une loi enlèvent morceau par morceau ce qui est accordé en bloc dans ses préliminaires. Mais, de la part des coreligionnaires d'un Epictète et d'un Marc-Aurèle, de telles inconséquences étonnent.

Elles témoignent singulièrement des contradictions qui divisaient alors les consciences. En effet, les habitudes invétérées disputaient la place aux nouvelles idées. Autres étaient les aspirations, autres les mœurs.

Ces démocrates qui se disaient les citoyens du monde étaient foncièrement imbus de l'esprit aristocratique ; et la république telle qu'ils la comprenaient et l'aimaient était une république toute pétrie de privilèges.

Ils proclamaient les droits de l'humanité et ils étaient disposés à se sacrifier les droits de leurs concitoyens. Ils ne parlaient que de liberté et ils n'agissaient que

par routine. Dans leurs théories, ils égalisaient tous les hommes; dans la pratique, ils n'admettaient pas que le chevalier et l'affranchi pussent se coudoyer au sénat et au pouvoir. Dans leurs théories, ils réprouvaient ce qui est malhonnête, et rien que ce qui est malhonnête; dans la pratique, ils avaient la plus grande indulgence pour les déprédations des hommes de finance et ils accablaient de leurs flétrissures le travail mercenaire des pauvres gens.

Condamné par sa nature à vivre de popularité, l'empire servit la plèbe bien mieux que ces fiers républicains du patriciat; mais il servit la plèbe en l'avilissant, et, au lieu de relever les petits au niveau des grands, il abaissa les grands au niveau des petits.

Suprême grandeur du stoïcisme.

Malgré ses défectuosités et quelle qu'ait été en divers points la mauvaise influence des mœurs du temps ou de l'esprit de parti, l'œuvre juridique des stoïciens a été dans son ensemble tellement pénétrée de sagesse et d'équité, qu'elle a mérité de survivre à l'empire. Si l'on excepte les conceptions maîtresses de la Révolution française, le droit romain est le plus beau monument de l'application de la philosophie aux affaires humaines.

Ainsi, en même temps qu'au-dessus de la morale de l'instinct ou de l'égoïsme ils élevèrent une morale rationnelle et désintéressée, les stoïciens romains, au-dessus de législations fondées sur des intérêts particuliers, élevèrent une législation inspirée du droit commun.

Mais il ne faut pas oublier que la Grèce avait fourni les semences que les Romains firent si admirablement

fructifier. Athènes conçut, Rome pratiqua. Athènes fut la tête, Rome fut le bras.

L'an 529, au moment où, à l'instigation des chrétiens jetant l'interdit sur la philosophie, l'école d'Athènes fut fermée par l'empereur Justinien, le philosophe Simplicius commentait Epictète et couronnait son œuvre par cette prière à Dieu :

« Je t'en suplie, ô notre père, arbitre et guide des consciences, fais que nous nous souvenions de la noblesse dont tu as daigné nous honorer; prête-nous ton aide à nous que tu as créés maîtres de nous donner une loi et de la suivre; assure-nous les moyens de nous purger de nos affections brutales, et de soumettre nos désirs à la raison !

« O père, je t'en supplie, redresse notre esprit; unis-le à l'être véritable par la lumière de la vérité; écarte de plus en plus les nuages qui nous empêchent de bien connaître l'homme et Dieu. De là dépend notre salut; car comment bien connaître sans bien aimer ? Et comment bien connaître et bien aimer sans bien faire ? »

N'est-ce pas qu'il plaît à l'imagination de voir ce Romain de Cilicie, le dernier représentant de la philosophie hellénique, commenter, sur les ruines mêmes de l'école d'Athènes, le grand interprète de la doctrine stoïcienne, et s'inspirer de son esprit?

C'est que le stoïcisme représente le plus noble effort de la philosophie antique pour le gouvernement des âmes; et, quand aura été renouée la chaîne de la civilisation, nous le retrouverons, avec Descartes, Montesquieu et Kant, aux points culminants de la philosophie moderne.

VII

ÉCLECTISME RELIGIEUX DU MONDE ROMAIN

Le monde romain était devenu une Babel de doctrines et de contradictions, où étaient traduits, commentés, défendus, combattus, opposés, conciliés, le Zend-Avesta et la Bible, les hymnes d'Orphée et les livres d'Hermès, les évangiles chrétiens et les écrits bouddhiques, les dialogues de Platon et les traités d'Aristote.

Il y avait dans les âmes un singulier mélange d'abattement et d'ardeur, d'indifférence et d'enthousiasme. Les esprits inquiets étaient comme affamés de nouveautés et les cœurs avides cherchaient où se prendre.

APOLLONIUS DE TYANE

Il y a un homme dont la vie et le prestige peignent assez bien cette époque d'innovations et de superstitions, mal assurée dans ses croyances et amoureuse du merveilleux. C'est Apollonius de Tyane.

Il était né en Cappadoce quelques années avant Jésus-Christ. Après avoir reçu dans sa jeunesse les leçons d'un maître pythagoricien, il se mit à voyager pour s'éclairer et éclairer les autres, et il visita tour à tour les mages de la Perse, les brahmanes de l'Inde, les ascètes de l'Égypte.

Comme on lui demandait quelle était son école, il fit sa

profession de foi à peu près en ces termes : « La philosophie a mis devant moi toutes ses sectes. Parmi elles il en était une, celle qu'avait autrefois embrassée Pythagore, qui semblait me dire : « Écoute, jeune « homme, je suis sans agréments; je n'aime que « l'austérité. Qui s'attache à moi se résigne à retran- « cher de sa table tout ce qui a eu vie et renonce au « vin pour ne pas troubler en lui les sources de la pure « sagesse; il enchaîne en outre toutes ses passions et « même met un frein à sa langue. Maintenant, si tu « supportes cette vie, veux-tu savoir ce que tu y gagne- « ras? Tu y gagneras d'être tempérant, juste, exempt « d'envie et de crainte; tu y gagneras de pénétrer les « cœurs et de prévoir l'avenir. L'habituelle pureté de « l'âme la dote d'un regard si limpide et si perçant « qu'elle voit clair dans ce qui reste un mystère pour le « commun des hommes. » Voilà la secte que j'ai choisie; et je possède tout ce qui m'avait été promis. Les vrais philosophes sont ceux qui, à force de s'affranchir des liens du corps, d'exercer leur âme, de sanctifier leur vie, se font par leurs vertus les précepteurs de l'humanité et s'élèvent à l'intuition des choses divines. Sachez-le, la philosophie, réglée comme elle l'a été par Pythagore, et inspirée d'un souffle divin, comme elle l'était déjà avant Pythagore chez les Indiens, procure des jouissances infinies en nombre et en durée. »

D'après Apollonius, autant les Égyptiens sont inférieurs aux Grecs, autant les Grecs sont inférieurs aux Indiens.

Son commerce avec ces derniers avait fait de lui un illuminé. On le considéra comme un homme divin, et on lui attribua le don des miracles.

Son austère moralité et son ardent enthousiasme pour la vertu disposaient en effet à l'illusion sur ses prétentions de thaumaturge. Il était simplement vêtu, ne vivait que d'eau et de légumes, montrait la plus grande chasteté et se sevrait des plus ordinaires plaisirs.

De toutes parts, on accourait à sa rencontre. Il allait, donnant tout son avoir aux pauvres, attaquant les abus, apaisant les séditions, glorifiant le travail, prêchant la fraternité, exhortant aux bonnes mœurs, enseignant les plus nobles doctrines.

Selon Apollonius, l'existence et les révolutions des êtres visibles s'expliquent par l'opération de l'Être invisible, agent mystérieux des métamorphoses de la nature, principe de l'harmonie universelle, Dieu suprême, toujours un et identique sous la variété des noms et des représentations qui en altèrent l'essence.

La meilleure manière de montrer sa reconnaissance et sa piété à ce Dieu suprême, c'est de ne lui rien sacrifier, de ne lui rien consacrer qui tombe sous les sens. Il n'a besoin d'aucune chose matérielle ; et la terre ne porte point de plante, l'air ne nourrit point d'animal, qui ne soit impur devant sa face.

Que devons-nous donc offrir au plus grand des êtres pour nous attirer ses grâces ? Nous devons lui offrir ce qu'il y a en nous de plus excellent, notre âme. La prière est le don que l'âme fait d'elle-même.

« Quand je prie, disait Apollonius, je demande aux dieux que la justice règne sur la terre; que les lois ne soient point violées; que les sages aient le cœur d'être pauvres et que le reste des hommes possède tous les biens en abondance, mais innocemment. En ce qui me touche, je me borne à dire aux dieux : Donnez-moi

ce qui me convient! Si je suis bon, j'obtiendrai plus que je n'espère et que je ne désire. Si je suis méchant, j'aurai mérité tous les maux que je pourrai subir. »

Apollonius finit par avoir sa confrérie d'adorateurs. A les en croire, il savait toutes les langues sans jamais en avoir appris aucune; il avait le don de seconde vue, et son intelligence plongeait dans le lointain des lieux et des âges; il s'entretenait avec les ombres des morts, par exemple avec l'ombre d'Achille; il faisait enfin des cures merveilleuses, rendant la raison aux fous et la santé aux malades.

On lui attribuait même le pouvoir de rendre la vie aux morts, et on se racontait comment il avait ressuscité une jeune fille noble, puis lui avait donné pour sa dot les magnifiques présents qu'il venait de recevoir du père reconnaissant.

Quelque temps après la mort d'Apollonius, le rhéteur Philostrate fit son histoire ou plutôt amplifia sa légende, dans un livre que remplit le merveilleux le plus extravagant et où le philosophe est visiblement sacrifié au thaumaturge.

Entre autres prodiges il y est expliqué comment Apollonius, accusé de magie et sur le point d'être condamné, disparut tout à coup du tribunal; comment il quitta mystérieusement ce monde; comment il apparut, après sa mort, à un de ses disciples un peu incrédule, pour lui dire : « Quittez vos doutes; l'âme est immortelle : elle n'est pas à vous; elle est à la Providence. Une fois le corps épuisé, l'âme s'élance, méprisant le triste esclavage qu'elle a souffert. Au surplus, pour savoir pleinement les choses, attendez de n'être plus. »

Il faut remarquer, — signe frappant de l'état des esprits, — qu'en général on admettait la réalité des miracles d'Apollonius, et qu'on les attribuait, qui à une vertu divine, qui à une intervention démoniaque.

Les Pères de l'Église, avec Arnobe et Lactance, maltraitèrent fort ce philosophe thaumaturge. Ils lui en voulaient d'autant plus, qu'un de leurs adversaires, Hiéroclès, l'avait comparé et préféré à Jésus. Toutefois, ils n'eurent garde de nier tous ses miracles. Ils se bornèrent à en contester un certain nombre, et ils expliquèrent les autres, moitié par les artifices de la magie, moitié par les sortilèges du diable.

Au cinquième siècle, quand la période militante eut fait place à la période triomphante, l'opinion chrétienne s'adoucit à l'égard d'Apollonius. Ainsi l'évêque Sidoine Apollinaire verra en lui un sage meilleur et plus instruit que le commun des hommes.

Les païens, eux, du moins ceux qui étaient croyants, conservèrent le souvenir d'Apollonius comme celui d'un être privilégié qui, sous la forme d'un homme, aurait été plus qu'un homme. Eunape dira de lui : « C'est un Dieu qui n'a fait que passer sur la terre; » et l'empereur Alexandre Sévère, consacrant une espèce de chapelle éclectique aux grandes âmes de l'antiquité, placera l'image d'Apollonius à côté de celles de Jésus, d'Orphée et de Moïse.

LUCIEN

Parmi les païens, à côté des esprits crédules, il y avait les incrédules. Au premier rang parmi ceux-ci se trouve un homme qui se fit un malin plaisir de montrer

dans Apollonius un imposteur habile à exploiter la bonne foi populaire, et qui, généralisant ses attaques, cribla des flèches acérées de son ironie l'ancienne religion.

Cet homme, le Voltaire du paganisme, est Lucien, né à Samosate, en Syrie, au commencement du second siècle de l'ère chrétienne.

Grand frondeur des vanités, des bizarreries, des inconséquences, des hypocrisies de l'espèce humaine, Lucien se piquait d'être l'ennemi de l'imposture et de l'orgueil, l'ami de la vérité et de l'humanité. Ses *Dialogues des morts*, son *Jupiter confondu*, son *Assemblée des dieux* témoignent de l'ardeur qu'il mit à saper le vieil édifice païen.

Néanmoins, essentiellement sceptique, il n'avait rien à mettre à la place. Il mentionne bien, en passant, le christianisme, qui alors commence à faire du bruit; mais ce n'est que pour railler « les adorateurs du sophiste cloué à une croix », la sotte habitude qu'ils ont de mettre leurs biens en commun, par une foi aveugle dans les enseignements de leur maître, et leur mépris des supplices, procédant de leurs illusions sur l'immortalité des âmes.

En même temps qu'il se moquait de l'imbécillité de ces chrétiens en qui son ignorance voyait les dupes d'un misérable charlatanisme, Lucien tournait en dérision le roi de l'Olympe : « O Jupiter, s'écriait cet audacieux blasphémateur à qui ses ironies rapportaient argent et renommée, dis-moi, vieil assembleur de nuages, ce qu'il est advenu de tes étincelants éclairs et de ton bruyant tonnerre ? Voilà déjà longtemps que toutes ces histoires sur ta puissance et ta foudre ont tout

l'air de sots contes, éclos de la cervelle des poètes. Il n'en reste qu'un vain cliquetis de mots laborieusement ajustés pour remplir les lacunes des rythmes. Un homme méditant le larcin craindrait le lumignon d'une lampe mal éteinte, plutôt que les flammes de cette foudre dont la crédulité des anciens avait armé tes mains. »

Restait que ce sceptique, qui se moquait de tout, se moquât de son propre scepticisme. Il n'y manqua point. Dans *les Sectes à l'encan*, Lucien cingle du fouet de sa satire les Pyrrhoniens, en même temps que les philosophes dogmatiques. On voit en scène un citoyen qui achète Pyrrhon. Comme Pyrrhon, devenu esclave, continue à douter de tout, même de l'existence de son maître, celui-ci entreprend de l'éclairer à grands coups de bâton. Je te bâtonne, donc je suis. Battu mais obstiné, le sceptique répète qu'il s'abstiendra de rien décider. Mais les coups de pleuvoir plus fort, tant et si bien que Pyrrhon décide de reconnaître son maître et le suit au moulin, où il tournera la meule.

PLUTARQUE

Opposer Plutarque à Lucien, c'est opposer le plus pieux au plus impie des païens.

Plutarque naquit au milieu du premier siècle de l'ère chrétienne à Chéronée. Parent, ami, citoyen modèle, il ne quitte jamais sa ville natale, sauf pour de courts voyages dans les villes grecques et à Rome. « Je suis né, disait-il, dans une ville fort petite; et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, je veux m'y tenir. »

Esprit conciliant, Plutarque avait à cœur de mettre d'accord religions et philosophies. Ainsi il s'applique à montrer dans la religion des Egyptiens l'Idée des Idées, le Verbe de Platon ; et il fait des emprunts à Pythagore non moins qu'à Aristote.

Sa sagesse fuit tout rigorisme; mais il entend qu'on adore la providence partout présente.

Lui-même, prêtre d'Apollon assidu aux sacrifices, il croit aux songes qui sont des avertissements d'en haut, aux oracles qui prophétisent l'avenir, aux auspices qui, dans les circonstances délicates, marquent le parti à prendre, aux démons dont l'action mystérieuse se mêle à notre existence.

On s'étonnera que cet esprit si ouvert, si élevé, ait pu être la dupe naïve des plus sottes superstitions. C'est que son respect des choses antiques, à force d'être profond, était aveugle.

Mais comment lui en vouloir d'avoir été trop bonhomme, quand on lit ses ouvrages qui sont bien véritablement le plus riche et le plus intéressant répertoire de la sagesse antique ?

On disait un jour à un homme de goût : « Si toutes les œuvres de la Grèce et de Rome allaient être livrées à la destruction, sauf celle d'un seul auteur, laquelle voudriez-vous sauver ? — L'œuvre de Plutarque, » répondit-il.

Les *Vies des grands hommes*, malgré un mélange de fables et d'exagérations, sont une magnifique école de vertu et d'héroïsme. Les *Traités moraux*, où n'ont pas dédaigné de puiser Montaigne, Montesquieu, Rousseau et Joseph de Maistre, abondent en vues substantielles sur les mœurs, les devoirs et les croyances.

Voici, résumées, quelques-unes des réflexions où se complaisait ce judicieux moraliste.

Toute éducation doit être dominée par l'étude de la sagesse. La philosophie est le grand remède de toutes les infirmités de l'âme.

Il faut que notre esprit s'habitue à aller au fond des choses, au lieu de s'arrêter à la forme. Celui qui, lisant les écrits des grands philosophes, se contente d'en admirer le style et l'ordonnance systématique, ressemble au malade qui se contenterait de remarquer la couleur et l'odeur des plantes salutaires, au lieu d'en mettre à profit les vertus.

Pour juger de la valeur de nos lectures il faut faire un retour sur nous-mêmes. Si un livre porte de bons coups à nos mauvaises passions, adoucit nos peines, fortifie notre raison, nous enthousiasme pour la vertu, c'est un bon livre.

A l'origine d'une vie honorable ou honteuse, que trouverez-vous le plus souvent ? Ici une bonne, là une mauvaise éducation.

La vertu est une de ces plantes vigoureuses qui peuvent prendre racine dans toute sorte de terrains.

De même que la négligence peut amener à se corrompre le naturel le plus heureux, la bonne éducation peut rectifier les caractères les plus vicieux. C'est ainsi qu'une sage culture tire d'un arbre sauvage de doux fruits et qu'un dressage quotidien apprivoise les animaux les plus féroces.

Qu'arrive-t-il ? C'est qu'on ne se fait pas scrupule de prendre dans sa domesticité une personne gourmande, ivrogne, menteuse, pour lui confier son enfant, à l'âge où la volonté est le plus ployable en tous sens.

Pour nous convertir au bien, il faut d'abord nous purger de toute présomption et de tout orgueil. Dans une tête pleine de vent et de fumée on ne peut loger rien de bon.

Quelle passion singulière que l'avarice! Le gourmand ne se refuse pas la bonne chère par gourmandise, ni l'ivrogne le vin par ivrognerie. L'avare, lui, se refuse les richesses pour amasser des richesses.

La colère a deux aspects, l'un terrible, l'autre ridicule. Selon que l'un ou l'autre domine, elle nous attire soit la haine, soit le mépris.

Les eaux se corrompent quand elles sont stagnantes. C'est ainsi que l'inaction est funeste au corps et à l'âme.

Quels avantages dépendent de nous ? La naissance? Les parents en décident. Les richesses ? La fortune en dispose. La gloire ? Les caprices de l'opinion la dispensent. La santé ? Un rien nous l'enlève. La vie ? Nous sommes tous condamnés à mort. Nous n'avons en propre que la bonne conscience. Seule la vertu dépend de nous. Elle est le premier des biens.

Il est peu de maux dont on puisse dire qu'on est sûr de ne jamais les éprouver. Mais il est en notre pouvoir de nous abstenir de toute imposture, de toute fraude, de toute injustice, de toute méchanceté, et d'empêcher ainsi que notre âme soit jamais dévorée par cet ulcère rongeur qui s'appelle le remords.

La plupart des hommes ressemblent à des malades qui ne savent supporter ni le chaud ni le froid. Affolés par le bonheur, désespérés par le malheur, ils sont toujours en proie au trouble, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

La vertu mérite de nous attirer par sa beauté propre. Le désir des éloges, la crainte des châtiments sont des mobiles puissants, mais des mobiles inférieurs.

Quand nous inclinons à trouver un défaut chez autrui, examinons si nous ne l'avons pas nous-mêmes et tâchons de nous censurer avec la même sincérité rigide que nous mettons à censurer le prochain.

Fais-tu ce que tu loues chez les autres et évites-tu ce que tu y blâmes? Voilà ce qu'il faut te demander pour savoir si tu suis le droit chemin.

Il ne faut pas dire de Dieu qu'il a été ou qu'il sera. Il faut dire qu'il est.

L'athéisme et la superstition sont deux maux également dangereux qui procèdent de l'ignorance.

Mieux vaut nier Dieu que de le faire méchant. Si on disait que j'existe pour ajouter aussitôt que je suis injuste, dur et vindicatif, je trouverais préférable qu'on prétendît que je n'existe pas.

Oui, les générations humaines vont se fanant, dépérissant et tombant comme les feuilles des arbres; mais, tandis que les corps pourrissent, les âmes demeurent verdoyantes; et il y a en chacun de nous une racine de vie qui, par delà le tombeau, germe dans l'immortalité.

La mort est le retour à la patrie commune.

Dire que les âmes sont impérissables et dire que les dieux se mêlent de la conduite des hommes c'est une même chose. Immortalité et providence s'entre-supposent.

Le crime est un hameçon où le criminel se laisse prendre par l'amorce de la volupté; il devient aussitôt le prisonnier de la justice divine. S'il arrive encore à



ce coupable de se donner des plaisirs, il ressemble au condamné qui s'amuse à jouer aux dés pendant que la corde qui doit l'étrangler pend déjà sur sa tête.

De même que le coupable qui doit expirer sur la croix est condamné à la porter en allant au gibet, de même le méchant, livré à sa conscience devenue son bourreau, porte le poids de son supplice en même temps qu'il s'achemine au suprême châtiment. Où on voit des délais de la Justice divine, il n'y a qu'un art providentiel de faire durer la punition des méchants.

Qui dira les nuits des criminels? C'est surtout dans les ténèbres que le crime se fait horreur. Tandis qu'on s'étonne que tel homme vive tranquille sous l'œil d'une providence juste, il se trouve que, malgré les apparences, il vit tourmenté sous le fouet des furies.

S'il arrive que la peine est retardée parce que Dieu est bon, soyez sûr néanmoins que, — sauf repentir et réparation, — elle demeure certaine parce que Dieu est juste.

APULÉE

Vers l'époque où mourut Plutarque naquit Apulée, philosophe encore plus éclectique que le sage de Chéronée

La langue de cet africain est une mosaïque de toutes les langues et sa philosophie une mosaïque de toutes les philosophies.

C'est dans l'*Ane d'or*, roman où il raconte les tribulations d'un âne qui a été un homme et finit par le redevenir, que se trouve le plus beau mythe qui nous ait été légué par le vieux monde, le mythe de Psyché, dont s'inspireront des poètes tels que La Fontaine, Cor-

neille, Molière, Lamartine et Laprade, des sculpteurs tels que Canova, des peintres tels que Gérard, et tous les philosophes aimant à trouver dans les vieilles fables des allégories de la vérité éternelle.

De l'histoire de Psyché, comme des histoires de Pandore et de Prométhée, on peut dire : Ce ne fut jamais réel et c'est toujours vrai.

Apulée passa une partie de sa vie à courir par monts et par vaux à la poursuite des nouveautés de toute espèce.

Devenu prêtre d'Esculape, ce platonicien qui s'était initié à tous les rites religieux, dans les mille cités où l'avait mené son humeur vagabonde, eut une constante prédilection pour les mystérieuses pratiques des enchanteurs et des magiciens. Il croyait à la divination, aux sortilèges, aux maléfices.

Sa renommée devint telle que son compatriote saint Augustin a pu écrire qu'*on se faisait un plaisir de comparer avec le Christ ou même de lui préférer un Apulée et d'autres païens très experts dans les arts de la magie.*

Dans sa curiosité maladive de lettré, de naturaliste et de raisonneur, dans son mysticisme superstitieux mêlé d'insinuations sceptiques, dans ses prédilections pour la démonologie orientale, cet esprit inquiet reflète bien les tendances d'une foule de ses contemporains qu'on voyait frapper mélancoliquement à la porte de tous les sanctuaires et de toutes les écoles.

L'EMPEREUR JULIEN

C'est à ce moment-là qu'aurait pu se produire avec quelque apparence d'opportunité cette restauration du polythéisme que tenta l'empereur Julien, deux cents

ans plus tard, quand le christianisme avait commencé à s'emparer du monde.

Cet empereur, à qui Montesquieu a rendu ce témoignage qu' « il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouverner les hommes », avait sans doute de grandes qualités ; mais il se montra un esprit chimérique en entreprenant, en plein IVe siècle, de renouveler la religion païenne. Une religion ne se refait point comme une machine. C'est un organisme vivant. Vous pourrez bien surexciter un corps décrépit ; mais le rajeunir vous est impossible.

Julien ne négligea pourtant aucun moyen, et il s'ingénia habilement à couler dans le moule ancien le meilleur des idées nouvelles.

A peine monté sur le trône, il rend leur ancien éclat à toutes les fêtes païennes ; en même temps, il institue, à côté de l'étude de la vieille liturgie, un enseignement théologique dont le fond est fourni par le néoplatonisme s'ajoutant au stoïcisme ; enfin, pour confirmer la doctrine par les œuvres, il s'applique à créer un grand courant de charité, et, à l'exemple de Marc-Aurèle, il multiplie les institutions secourables. « L'expérience montre, dit Julien, que jamais l'aumône n'appauvrit qui la fait. Donnons à tous, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à nos ennemis. Il faut établir dans chaque cité des hospices pour que les malheureux bénéficient de nos ressources et de nos soins, quelle que soit d'ailleurs la religion qu'ils professent. » En même temps il reconnaît que l'exemple de la bienfaisance est donné, et par les juifs, parmi lesquels on ne voit aucun mendiant, et par les chrétiens : « La

secte impie des Galiléens, écrit-il, nourrit non seulement ses pauvres, mais souvent les nôtres. »

Autour de Julien se presse un énorme concours de partisans. Ce sont les lettrés, les mystiques, les politiques et la foule de ceux qui sont nés troupeau.

Rhéteurs et grammairiens ne voulaient point entendre parler de ce qu'ils auraient volontiers appelé la barbarie chrétienne. Au fond ils se souciaient peu des dogmes du paganisme; mais ils aimaient, ils adoraient le génie du paganisme.

A côté, il y avait les théurgistes qui, pleins d'engouement pour les rêveries et les pratiques de l'Orient, identifiaient les anciennes divinités à ces esprits ou démons partout répandus qu'ils croyaient évoquer par des opérations magiques.

Leurs hallucinations produisaient chez ceux-ci le même effet que produisaient chez ceux-là leurs prédilections littéraires. Les uns et les autres se rallièrent autour de Julien.

Avec eux firent nombre, d'abord les habiles qui, indifférents pour toute religion, adhèrent toujours à la religion de l'Etat, et pour qui prier Dieu est une manière de solliciter les hommes; puis les faibles qui, naïvement et par esprit de suite, inclinent vers l'opinion dominante. Julien avait avec lui toute la plèbe servile du monde officiel ; mais le vrai peuple lui échappait.

L'empereur philosophe ne dédaigna pas de prendre la plume pour justifier son œuvre, et il écrivit la *Défense de l'Hellénisme*. Le point essentiel de sa polémique revient à dire : Rendons aux Juifs ce qui est aux Juifs et aux Grecs ce qui est aux Grecs. Il oppose

Platon à Moïse ; il reproche aux chrétiens de s'être approprié le bien des païens, et il soutient qu'il faut compter à l'avoir du polythéisme la fleur des anciens philosophes que la religion nouvelle méprise, après avoir fait de leurs dépouilles sa principale parure.

Julien, recourant ainsi à la discussion et en appelant à la raison, prétendait bien ne pas employer la violence. « Ni le fer ni le feu, disait-il, ne changent l'homme. Si le corps cède, l'âme proteste. »

Mais, dans la pratique, il oublia maintes fois ces belles idées. Il traita d'abord le christianisme en religion purement tolérée, ce qui était déjà un commencement d'intolérance ; puis, par une pente fatale, il en fit une religion persécutée.

C'était lui donner une occasion de se retremper et de retrouver cette force, cette supériorité morale que, selon la parole de saint Grégoire de Nazianze, « les chrétiens avaient acquise par le malheur et perdue par la prospérité ».

Il advint que sur le champ de bataille, Julien fut grièvement blessé par les Perses. Souvent il avait dit : « Celui qui veut mourir quand il faut vivre est un lâche. Mais celui qui s'accroche à la vie quand il faut mourir est plus lâche encore. Le sage paie sa dette sans murmurer. » Et, en effet, tout sanglant, torturé par la douleur, Julien donna ses derniers moments à un paisible entretien avec ses amis : « C'était la destinée que je ne pusse achever ma tâche, dit-il. Je rends grâce à l'éternelle Bonté, qui permet que je meure en pleine jeunesse et en pleine victoire. »

Julien expira. Un chrétien prit sa place et la réaction fut terrible.

VIII

L'AGONIE DU PAGANISME

La mort de Julien fut le dernier râle du paganisme. Son agonie avait été longue et le mal qui le travaillait datait de loin.

Déjà, au temps de Lucrèce qui se donna pour mission d'affranchir les âmes des chimères du culte et des sottes craintes du Tartare, les classes cultivées de Rome professaient une entière incrédulité pour les fables polythéistes, et les augures avaient quelque peine à se regarder sans rire. Aussi César, en plein sénat, déclare qu'on sait bien que penser de ces contes sur une autre vie dont la religion amuse les enfants; et lui-même, le timide Virgile, se prend à envier le grand poète qui « a su pénétrer les mystères de la nature et fouler aux pieds les vaines inquiétudes des âmes dévotes ».

Mais voici que le prudent Auguste, qui d'ailleurs ne croit qu'en lui-même, met le culte en honneur. La dévotion est bien portée, et les poètes les plus sceptiques, tels que Tibulle et Horace, ajoutent à leur lyre une corde de piété.

La tradition s'établit parmi les Césars de protéger la religion et ils excitent une si bonne fièvre de supersti-

tion qu'on fait leur propre apothéose. Ils laissent faire.

Pourtant la mortalité des dieux de la terre pouvait bien apprendre au peuple que les dieux du ciel n'avaient jamais vécu. Au fond, le peuple s'en doute un peu; mais il se plaît tant aux pompes des sacrifices ; il aime tant à se faire illusion ! Les prières publiques, les jubilés, les pèlerinages se suivent sans interruption; les fêtes religieuses se multiplient au point d'embrasser le quart de l'année; et l'on s'y presse en foule, qui par politique, qui par dissipation, qui par imitation.

C'est ici qu'il faut admirer comme l'égoïsme se mêle à ce qu'il y a de plus sacré. Ceux qu'on appelait les honnêtes gens, c'est-à-dire les gens arrivés, estimaient qu'il faut des croyances au peuple. Incrédules dans le for intérieur, ils se prêtaient aux manifestations extérieures du culte, et plus ils se faisaient violence pour grimacer une foi qui leur manquait, plus ils étaient intolérants vis-à-vis des malheureux qui faisaient profession d'athéisme. Le plus malhonnête homme était loué de son honnêteté s'il s'astreignait à toutes les observances envers les dieux; le plus honnête homme était noté d'infamie dès qu'il ne craignait pas d'afficher l'irréligion.

Il arrivait bien que dans l'intimité ces honnêtes gens s'avouaient combien il entrait de feinte et de convention dans leurs manèges. Mais les justifications ne manquaient point : Y a-t-il un Dieu? N'y en a-t-il pas? Nous ne savons; mais il faut faire comme si Dieu était. Les masses ne pourraient plus être gouvernées si elles cessaient d'être réfrénées par le sentiment religieux.

Lorsqu'une religion devient ainsi un instrument politique, elle perd tout son ressort. A première vue elle semble bien acquérir par là un surcroît de force ; mais cette force est toute factice. Au lieu de plonger ses racines dans les entrailles de l'âme, la croyance s'accroche à des intérêts fragiles et variables ; elle n'a plus qu'un point d'appui artificiel : elle est perdue.

Les progrès de l'épicurisme.

A côté de la grande masse des prudents qui disaient : « Adorez sans chercher à voir clair », il y avait le troupeau de plus en plus grossi des épicuriens qui trouvaient les pratiques inutiles aux bonnes mœurs, utiles seulement à la fourbe et à l'imposture; louaient leur maître Epicure d'avoir enfin exorcisé le fantôme de la religion ; estimaient qu'il n'y a d'enfer que celui que nous forment nos passions; se piquaient en tout de n'être pas dupes et élargissaient leur esprit en dehors des préjugés de famille, de caste, de patrie, non moins qu'en dehors des préjugés du culte.

L'épicurisme, qui s'annonçait en libérateur, fit des progrès d'autant plus grands que plus rudes étaient les chaînes dont le paganisme chargeait les consciences.

Représentez-vous un Romain vraiment dévot. Le lourd manteau de la superstition pèse sans cesse sur ses épaules, et à tout moment se dresse devant lui le spectre des pieuses épouvantes. A quelles angoisses n'est-il pas condamné? Sort-il? Un chien aboie ; un corbeau croasse : cela veut dire malheur. Que si, par hasard, tout lui a ri pendant la journée, voici que, la nuit venue, un songe apporte l'inquiétude en son âme. Pense-t-il à former une résolution? Il faut consulter

la sagesse des devins. Interroger les entrailles des victimes, bien prendre les jours et les heures et s'assurer si le vol des oiseaux ne s'oppose point à l'entreprise projetée.

On comprend qu'il y eût plaisir à s'affranchir de cette continuelle servitude de l'âme. Mais souvent on ne faisait que changer d'esclavage. Ainsi nombre de Romains qui s'applaudissaient d'être émancipés du joug des divinités avec leur cortège de superstitions. avaient foi aux astrologues, et, autant ils se moquaient des scrupules dévots, autant ils étaient attentifs à ne jamais rien entreprendre sans avoir interrogé la lune et les étoiles. Lui-même, le grave Tacite, ajoutait foi aux mensonges de l'astrologie.

C'est ainsi qu'aujourd'hui tel positiviste qui condamne sans appel le christianisme croit aux tables tournantes.

La religiosité officielle.

Le scepticisme, qui dans l'ombre discrète des cercles aristocratiques avait son franc parler, gardait dans le public une espèce de décorum.

C'est que la grandeur de Rome semblait incorporée à sa religion. Mépriser les dieux, c'était mépriser le nom romain.

L'empire se montrait d'ailleurs libéral envers les divinités exotiques et ne leur refusait pas le droit de cité, pourvu qu'elles acceptassent la suzeraineté des divinités indigènes.

La raison de cet éclectisme, où la politique se couvrait de pieux dehors, était que la nature divine comporte

toute sorte de symboles et qu'il faut respecter les différentes manifestations de l'instinct religieux.

Seuls le judaïsme et le christianisme n'étaient pas toujours tolérés, parce qu'ils n'imitaient point la condescendance des autres religions et n'admettaient point de partage.

Par suite des avances faites aux cultes étrangers, les dieux de l'Afrique et de l'Asie envahirent le Panthéon romain et captivèrent bientôt l'imagination populaire, soit par leur étrangeté et leurs mystères, soit par la licence et les impuretés qui se mêlaient à leurs cérémonies.

Quelques-uns virent là une recrudescence de l'esprit de piété. Il est vrai que les malheurs subis et les misères du despotisme avaient développé un vague besoin du merveilleux et des émotions qu'il procure. De ce côté était la seule issue ouverte à l'activité des âmes inquiètes. Mais ce qui les poussait, c'était moins une foi religieuse qu'une frénésie superstitieuse.

Recrudescence des pratiques dévotes et des miracles lucratifs.

La matérialité du culte gagne tout ce que perd sa spiritualité. Aussi arriva-t-il que les pratiques dévotes devinrent plus nombreuses et plus variées qu'en aucun temps. Leur complication égala la complication des divinités.

On sait comment le formalisme romain avait multiplié à l'infini les administrateurs célestes. Pour chaque situation, pour chaque action, il y avait des divinités différentes à invoquer. Ainsi, à l'égard de l'enfant nouveau-né, on distinguait et la déesse qui facilite sa sortie du sein maternel, et la déesse qui, le prenant dans

ses bras, l'initie à la vie, et la déesse qui, effleurant sa bouche, le prépare à parler l'auguste langue des Romains. Chacun de ces divins personnages était parqué dans ses fonctions et ne sortait pas de sa spécialité.

L'esprit de régularité administrative s'étendait même aux hautes œuvres des dieux, aux miracles. Les grands dieux étaient assez généreux pour en faire partout, quoiqu'ils eussent leurs endroits préférés. Les petits dieux étaient cantonnés chacun dans ses terres. Hors de là leur puissance cessait, et il fallait prendre la peine d'aller les y trouver pour obtenir les faveurs dont on avait besoin.

Les fonctionnaires ne travaillent guère gratuitement : Aussi fallait-il payer chaque divinité pour les prodiges qui étaient de son ressort.

Dans les temples l'or coulait à profusion ; on multipliait les présents de toute sorte ; on suspendait d'innomblables ex-voto ; et, comme pour gagner le maître il n'est pas mauvais de se concilier les serviteurs, on prodiguait aux prêtres les legs opulents.

Du moins, n'avait-on pas lieu de regretter la dépense, tant on savait voir les choses par le bon côté. Il n'était bruit que de prophéties, d'interprétations de songes, de guérisons merveilleuses que personne ne songeait à mettre en doute. Eux-mêmes les chrétiens ne contestaient pas ces prodiges, et ils les expliquaient par l'intervention de malins esprits, jaloux d'attirer les âmes dans les filets des faux dieux.

En même temps que les prodiges s'ajoutaient aux prodiges, l'encens fumait partout et les cérémonies

s'accomplissaient avec une magnificence de plus en plus grande. C'était dans l'ordre. Plus décroît la vie d'une religion, plus s'accroît la pompe théâtrale dont elle s'environne. Il en est d'elle comme de la femme coquette qui, ne sachant pas vieillir, multiplie ses colifichets, s'ingénie à faire belle mine et se donne une activité factice.

Sentant qu'on a contre soi la nature, on imagine toute sorte d'artifices en dehors des voies naturelles ; on fabrique des miracles ; on spécule sur l'exaltation de la sensibilité, sur les surprises de l'imagination, et l'hystérie sous toutes ses formes est mise au service de la religiosité aux abois.

Goût universel du merveilleux.

Les illuminés ne manquaient pas qui s'attribuaient un commerce immédiat avec les esprits célestes. Ce que les médiums et autres font de nos jours, les devins le faisaient alors.

Le goût du merveilleux et du surnaturel, éternel levain des superstitions populaires, offrait à ces pieux charlatans un champ d'exploitation très fertile, et la communication des morts et des vivants par leur intermédiaire était d'autant plus aisément admise que le dogme de la métempsycose s'était généralisé dans les masses.

Ayant l'âme vide et l'esprit curieux, le vulgaire croyait à tout, et à l'astrologie avec ses divinations, et à la magie avec ses sortilèges, et aux lutins, et aux loups-garous.

De tous côtés, des saltimbanques sacerdotaux attroupaient et émerveillaient le petit peuple. Ainsi Apulée

nous raconte l'histoire de prêtres mendiants qui, avec leurs divinités syriennes hissées sur un char, allaient de village en village ; se livraient à toute sorte de contorsions, et puis quêtaient à la ronde. Le mal est qu'il leur arrivait de prendre sans se donner la peine de quêter. Cela gâta l'effet de leurs artifices. On ne vit plus en eux que des voleurs et on les traita en conséquence.

Les campagnes dernier refuge de la religion mourante.

C'était dans les campagnes que la superstition polythéiste avait ses plus profondes racines. Elle y florissait encore au moment où dans les villes elle ne pouvait plus se soutenir sérieusement.

Ce n'est pas que dans les villes il n'y eût point de païens religieux. Mais ils prenaient le parti d'interpréter la tradition : ils montraient dans le vieux culte la vivante expression d'une providence universelle qui s'exerce par grands et petits intermédiaires, et, avec le poète Manilius, ils regardaient les dieux comme des figures multiples du Dieu unique, de pures personnifications des vertus divines.

Lui-même, un illustre pontife de Jupiter, Symmaque, se fera ainsi l'interprète de l'éclectisme dominant : « Nous contemplons tous les mêmes astres ; un même ciel nous environne, et nous adorons tous le même Dieu. Qu'importent les chemins divers que nous prenons en cherchant à le bien connaître ? à lui tous aboutissent. »

Triste manière de défendre le polythéisme, en le sacrifiant !

C'est avec une bien autre assurance que s'affirmait

le christianisme, plein de sève et d'avenir. Aussi la majorité des villes, toujours ouverte au progrès, lui fut-elle vite conquise. Au contraire les campagnes, où les têtes, moins assouplies par le frottement social, sont plus lentes à prendre et à quitter une idée, demeurèrent très longtemps rebelles à la foi nouvelle; et on put appeler ironiquement la vieille religion, la *religion des paysans*, le *paganisme*.

Mais qu'importent les apparences de renouveau qu'à divers intervalles put prendre le culte antique ? Ce vernis de vie plus ou moins brillant, sous lequel une religion pourrie cache sa mort, dure pendant quelques cents ans, et puis le cadavre apparaît.

IX

SAGESSE GERMAINE ET SAGESSE CELTIQUE LA CHRÉTIENTÉ

Ces hordes de barbares qui submergèrent le monde romain et précipitèrent la mort du paganisme, c'était encore l'Orient. Les Germains, de même que les anciennes populations de Rome et de la Grèce, avaient eu leur patrie primitive en Asie et appartenaient à la race aryenne.

Doctrines des Scandinaves.

Chez les Germains septentrionaux, c'est-à-dire chez les Scandinaves, florissait une mythologie qui semble avoir été copiée sur celle des Perses. Au principe du mal qu'ils appelaient Lok, ils opposaient le principe du bien, Odin, le Dieu à l'œil de feu, la Lumière vivifiante, de qui émanent les autres dieux; et ils pensaient qu'il y a à lutter sans trêve contre le mal dans le monde terrestre comme dans le monde céleste. A un certain moment doit se produire une conflagration suprême où bons et mauvais, vainqueurs et vaincus succomberont, et où tout s'abîmera dans la mort. Mais la mort n'est qu'une transformation; le grand Tout renaîtra bien plus beau; et avec de nouveaux dieux

apparaîtront de nouveaux cieux où les âmes goûteront de plus parfaites délices.

Il faut bien que les mille fables des Scandinaves symbolisassent une haute philosophie pour qu'au XIe siècle un chrétien, Adam de Brême, ait dit à leur sujet : « Félicitons-nous de les avoir convertis ; mais avouons qu'avant de recevoir notre foi, ces hommes vivaient suivant les lois de la nature, et que leur religion ne différait pas beaucoup de la nôtre. »

Ils durent certainement à leurs croyances une partie de cette indomptable valeur qu'on a tant louée chez eux. L'idée de la guerre était l'âme de leur religion. Il fallait avoir pris part à beaucoup de batailles et, si c'était possible, être mort les armes à la main, pour entrer dans leur paradis qu'ils appelaient le Walhalla.

Dans le Walhalla s'entremêlent banquets et combats. Ce sont les nymphes de la guerre, les Walkyries, planant ici-bas sur les champs de carnage, qui là-haut versent aux guerriers la bière et l'hydromel.

Heureux ceux qui savent donner leur vie ! Heureux les compagnons fidèles qui, après avoir lutté pour leur chef, comme leur chef pour la victoire, se tuent généreusement lorsqu'ils le voient succomber ! Fidélité et sacrifice sont les deux maîtresses vertus.

Mœurs sociales et politiques des Germains.

La glorification du dévouement personnel était le propre, non des seuls Scandinaves, mais de tous les Germains.

A la magnanimité ces barbares unissaient de profonds sentiments d'humanité. Ainsi Tacite, le peintre des mœurs de la Germanie, nous apprend que c'était

un crime de fermer sa maison à quiconque demandait asile, fût-ce le dernier des hommes. Si les provisions s'épuisaient, le Germain dont vous étiez devenu l'hôte se rendait avec vous chez son voisin ; vous y étiez tous deux également bien accueillis et admis à la table commune.

Le culte de la famille et le soin de son agrandissement étaient encouragés par l'habitude de considérer chaque individu d'autant plus qu'il avait plus de parents et d'alliés. Le prêt à intérêt était ignoré. Les terres étaient successivement occupées par toutes les peuplades en raison du nombre de bras. Quand ils ne travaillaient point, les jeunes gens s'amusaient à sauter tout nus, au travers des framées et des épées. Il leur arrivait aussi de passer des journées à boire et à jouer. Au jeu, ils apportaient la même fougue qu'au combat. Souvent deux adversaires jouaient jusqu'à leur propre personne, laissant un coup de dés décider qui des deux serait l'esclave de l'autre.

Une particularité dont le moyen âge nous a légué la salutaire tradition, c'est le respect religieux de ces barbares pour la femme. Constatant en elle une singulière puissance d'intuition et de pressentiment, ils estimaient qu'elle possède quelque chose de mystérieux et de sacré. Mais aussi la femme était autre chez eux que chez bien des peuples; et, comme le remarque Tacite, « ici les bonnes mœurs faisaient plus qu'ailleurs les bonnes lois ». On n'y plaisantait pas en matière d'infidélité conjugale, et, au lieu de poétiser la séduction comme chose qui est dans le train du siècle, on la couvrait d'un opprobre indélébile. L'épouse n'ayant

qu'un mari comme on n'a qu'un corps et qu'une âme, et dressée à concentrer en lui toutes ses pensées, si bien qu' « il était pour elle non pas seulement un mari mais le mariage tout entier », demeurait chaste et fidèle, et elle avait la religion de la maternité.

Les femmes n'étaient d'ailleurs pas traitées en esclaves ou à la façon d'une marchandise; elles étaient librement unies aux hommes et formées à être leurs compagnes dans les travaux et dans les périls. En temps de guerre, elles allaient de leurs maris à leurs enfants, excitant leur courage pendant la bataille, et après comptant fièrement leurs blessures. En toute circonstance leur avis faisait autorité; et maintes fois il se trouva parmi elles de généreuses conseillères qui, comme la prêtresse Velléda, méritèrent d'être l'objet d'une espèce d'apothéose.

Aux mœurs sociales correspondaient des mœurs politiques vraiment dignes de l'esprit indépendant des Germains.

Les *rois* personnifiaient l'autorité; les *chefs* l'exerçaient. On choisissait les premiers d'après leur naissance, les seconds d'après leur mérite.

Le règlement des affaires importantes appartenait à la nation assemblée, avec cette réserve qu'avant que la volonté populaire décidât, les chefs devaient faciliter son choix par une discussion préalable. Pour les affaires moins importantes, les chefs les réglaient eux-mêmes.

La religion chez les Germains.

La théologie germaine divinisait les différentes forces de la nature; distinguait des dieux bienfaisants et des

dieux malfaisants, et adorait par-dessus tout un Dieu suprême, père de toutes choses, non sans souiller le culte de sacrifices humains.

Aux prêtres appartenait la plus grande influence. Ils présidaient aux assemblées publiques et en exécutaient les sentences.

Leur autorité s'étayait des pratiques de la magie, et ils se piquaient d'annoncer l'avenir. Au reste, pour honorer la divinité, ils n'admettaient pas, du moins primitivement, ni qu'on bâtit des temples, ni qu'on taillât des statues, ni qu'on dessinât des images ; ils voulaient qu'au lieu de prétendre se représenter l'invisible, on se pénétrât du sentiment de l'infini, et dans ce but ils consacraient des forêts où l'on adorait non les troncs noueux ou les sombres feuillages, mais ce que l'horreur de ces silencieuses solitudes rend présent aux âmes, quoique inaccessible aux regards.

Le Druidisme dans les Gaules.

Par ses divers côtés la religion des Germains ressemblait à la religion des Gaulois, avec qui ils se mêlèrent comme ceux-ci s'étaient mêlés aux Romains.

Chez les Gaulois, encore plus que chez les Germains, il y avait un mélange de mythologie et de philosophie se prêtant tour à tour aux besoins de la crédulité et aux besoins de la raison. On vit leur sacerdoce allier les sublimités et les horreurs.

Dans les différentes divinités populaires les sages ne voyaient que des symboles multiples de l'unité divine personnifiée dans Œsus. Ils disaient que Dieu est le grand inconnu, l'Être unique qui se suffit. Il leur répugnait de se le représenter sous des formes

humaines, et ils s'en tenaient à se figurer son infinité par d'immenses cercles de pierres.

Les prêtres gaulois appelés les druides, c'est-à-dire les hommes des chênes, passaient la plus grande partie de leur existence dans les profondeurs des bois sacrés.

Outre que leur vie austère et mystérieuse étonnait l'imagination des foules, leur science de naturalistes, de médecins, de mathématiciens et d'astronomes, faisait croire à la fausse science de devins et de magiciens qu'ils s'attribuaient.

Dans le corps druidique on distinguait d'abord, au sommet de la hiérarchie, les druides proprement dits, savants, juges et prêtres ; puis les ovates, sacrificateurs subalternes ; enfin les bardes, institués pour entretenir dans la nation l'enthousiasme religieux, glorifier les hauts faits, flétrir les méfaits, et perpétuer les traditions des ancêtres.

Les hommes de tout rang pouvaient être admis dans la corporation et monter en dignité, pourvu qu'ils fissent preuve des capacités et des vertus nécessaires. Le grand pontife était élu par les suffrages, de ses collègues. Si les voix étaient partagées, un combat décidait : c'était le jugement de Dieu.

Outre les druides il y avait les druidesses. On leur attribuait le pouvoir d'évoquer les puissances surnaturelles et de lire l'avenir dans les entrailles des victimes humaines. Une sainte horreur s'attachait aux séjours mystérieux qu'elles habitaient.

Les druides avaient su usurper la plus grande part de l'autorité, qui originairement devait appartenir aux chefs militaires.

La nation était une confédération de clans, le clan une confédération de familles, où les différents chefs s'entendaient mal tandis que les prêtres s'entendaient à merveille. A une certaine époque de l'année les druides, réunis au centre de la Gaule, jugeaient toutes les affaires restées en litige et décidaient souverainement. Si quelqu'un désobéissait à leurs injonctions, ils mettaient le rebelle hors la loi en prononçant que l'accès des sacrifices lui était interdit. Dès lors c'était un homme à jamais flétri : vainement demandait-il justice ou pitié, tout le monde le fuyait comme un fléau.

La corporation sacerdotale avait la haute main dans l'éducation, de même que dans les affaires publiques. César nous apprend que les jeunes gens passaient quelquefois vingt ans dans les écoles druidiques. On y enseignait la théologie, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la médecine, la morale, le droit, l'histoire nationale, et, comme le rythme poétique facilite singulièrement le souvenir, la plupart des leçons qu'on confiait à la mémoire étaient formulées en vers. Ainsi il y avait des poèmes purement didactiques traitant de l'essence et de la puissance des dieux, de la constitution et de la destinée de l'homme, des devoirs, des lois, de la nature des choses, des propriétés des plantes, des éléments de la terre, du mouvement des astres.

La sagesse druidique.

On a quelquefois prétendu que Pythagore avait été élève des druides. C'est peu probable, et il serait plus naturel de leur chercher à eux et à lui des maîtres communs en Orient. Mais enfin il est bien exact qu'outre des doctrines communes, par exemple la métempsy-

cose, le druidisme et le pythagorisme apportaient dans l'enseignement des procédés d'initiation analogues.

Quelles étaient les idées philosophiques que les druides inculquaient aux initiés les plus intimes? On ne saurait les préciser sûrement; mais on peut en présumer l'esprit si l'on consulte certains documents néodruidiques et en particulier les *Triades* et les *Mystères des bardes de Bretagne*, rédigés à différentes époques du moyen âge d'après d'anciennes traditions orales.

Pour la sagesse druidique, Dieu, en même temps qu'il est la Vérité et la Vie, est la Liberté, « point d'équilibre de toute opposition ».

Infini, immuable, éternel, il est à la fois Puissance, Sagesse, Amour, et il personnifie, veut et accomplit le bien parfait.

De lui dépend la longue hiérarchie des existences qui, toutes plus ou moins entachées par leur libre arbitre, se purifient aussi par leur libre arbitre, et s'élèvent tôt ou tard jusqu'à l'état de félicité où il n'y a plus ni faute ni douleur.

Dans l'existence de tout être, hormis Dieu, il y a trois phases, celle où il commence dans l'Abîme, « le plus près possible de l'entière mort »; celle où il se développe de transmigrations en transmigrations; celle où il jouit enfin de la plénitude de l'être, dans le Cercle céleste, montant désormais de la vie à la vie, sans passer par la mort, et s'acheminant vers la perfection la plus haute.

D'un premier état de nécessité où l'on a végété sous toutes les formes pendant de longs siècles, on arrive à un état de liberté en devenant homme; puis, après les

épreuves et les expiations nécessaires, on se dépouille de la forme humaine pour arriver au suprême bonheur de l'éternel amour. Tout être qui vit un moment vivra toujours, et, gravissant plus ou moins vite les divers échelons de la vie, il arrivera tôt ou tard au cercle de la félicité.

Le propre de l'homme est la puissance d'équilibre, de comparaison et d'option entre le mal et le bien.

Science et amour sont les deux conditions de la vertu. Dieu, qui fait participer chaque être à ses attributs, connaît, aime et agit avec nous pour rendre nos efforts efficaces. De jour en jour se renforcent la science, l'amour et la justice, tandis que l'injustice, la haine et l'ignorance s'affaiblissent de plus en plus. L'heure viendra où la lumière et la vie auront enfin pleinement triomphé de l'obscurité et de la mort.

Analogies des doctrines celtiques avec les doctrines de la Perse et de l'Inde.

La doctrine que nous venons de résumer semble avoir eu ses antécédents dans la Perse et dans l'Inde, dont les Gaulois furent originairement les proches voisins. Les mages affirmaient l'œuvre de plus en plus purificatrice de la liberté et la victoire définitive du bien. Les brahmanes affirmaient la préexistence de tous les êtres et la nécessité de transmigrations sans fin.

N'y a-t-il pas un écho répondant à la voix des mages et à la voix des brahmanes, dans ces paroles d'un barde à son initié : « La félicité ne peut être sans qu'aient été vaincus le mal, et la mort, et toute opposition. Or, le mal, la mort et toute opposition ne peu-

vent être vaincus sans qu'aient été connus leur espèce, leur nature, leur puissance, leurs opérations, leurs lieux et leurs temps, et toutes leurs formes d'existence. Cette connaissance ne peut être obtenue sans avoir passé par toute forme de vie, dans une longue série de transmigrations ; car pour connaître toute chose, il faut avoir souffert toute chose. Dans chaque espèce d'existence, il y a une science spéciale qui ne peut se rencontrer dans une autre, et ainsi il est nécessaire que nous traversions toutes les espèces d'existence, avant que nous puissions acquérir toutes les espèces de science et par suite repousser tout mal. Où il y a parfaite connaissance il y a parfaite liberté; et le mal et la mort, qu'on doit contrarier et combattre par tous les moyens, ne peuvent être repoussés et surmontés que là précisément où il y a parfaite liberté. C'est dans la parfaite liberté en union avec Dieu qu'existe le cercle de la félicité. »

Originalité de la philosophie celtique.

A côté de la théorie indienne des transmigrations et de la théorie persane de la sanctification finale par la liberté, il faut remarquer le prix infini que les Gaulois attachaient au savoir. Ils en venaient à admettre que l'âme, arrivée au cercle de la félicité, peut par son libre choix redescendre dans un état inférieur pour faire de nouvelles expériences et acquérir une nouvelle science.

Une autre idée éminemment celtique, c'est l'affirmation de notre indéfectible et indestructible individualité.

Les *Triades* enseignent que tout être a un génie

propre et une vocation personnelle ; que la mémoire et la perception, en chaque être, ont un caractère distinctif et incommunicable ; que la liberté sépare complètement l'homme de l'homme et le fait lui-même ; qu'à tout progrès dans la perfection correspond un progrès dans la liberté et par suite dans l'individualité.

La permanence de l'individualité n'exclut pas l'extension de la personnalité, ni l'intime union des âmes.

Dans le cercle des bienheureux, l'homme, exempt de mal et de besoin, établi dans l'immortalité, rentre en possession du Génie primitif, de l'Amour primitif et de la Science primitive ; mais, en même temps qu'il participe à tout savoir, possède toute espèce de génie et embrasse tous les êtres en un commun amour, il a un savoir, un génie, un amour prééminents ; et il reste soi.

Ainsi la sagesse celtique préludait à la philosophie de Descartes et de la Révolution. Outre que, par l'affirmation de la liberté divine, elle éliminait les doctrines qui font de Dieu un être impersonnel ou mettent au-dessus de lui l'aveugle Destin, elle était conduite par sa foi profonde en la liberté humaine, à entrevoir, contrairement à la théorie indienne des castes et à la théorie grecque de l'esclavage, que, foncièrement libres, nous sommes foncièrement égaux. De plus, au lieu d'aboutir, avec les brahmanes, à l'absorption de tous les êtres en un seul être, sinon à leur anéantissement, elle proclamait que l'individu ne périt pas, mais, à mesure qu'il progresse, ne fait qu'être plus complètement lui-même.

Les croyances populaires chez les Gaulois.

Malheureusement, les hautes doctrines des druides demeurèrent toujours le partage d'une élite. Le plus grand nombre des Gaulois ne sortit jamais des limbes de la religion populaire, gâtée par de barbares pratiques.

Cette religion éminemment naturaliste adorait le divin sous mille formes diverses. Tel dieu était l'esprit du tonnerre, tel autre le génie des Alpes.

La personnification des forces spirituelles s'ajoutant à celle des forces sensibles, on déifia la poésie et l'éloquence sous la forme d'un vieillard victorieux que ses captifs suivent gaîment, attachés à des chaînes d'or qui sortent de sa bouche; et, de même qu'un Apollon, on eut un Mercure celtique sous le nom de Teutatès.

Il y avait aussi un culte spécial qui s'adressait au Soleil, divinité bienfaisante dont la chaleur et la lumière anime la nature. On célébrait en son honneur différentes solennités selon les saisons.

La fête d'hiver était une vraie saturnale où le peuple se livrait à toute sorte d'excès sous les déguisements les plus grotesques; la fête d'été, dont la tradition s'est perpétuée dans les feux de la Saint-Jean, était une espèce d'illumination de toute la Gaule au moyen de grands feux allumés dans les clans.

En ces occasions les chants des bardes, véritables échos des hymnes védiques de l'Inde, retentissaient de l'éloge du feu, « le guerrier sublime à la colère profonde, au galop dévorant. »

Sans aller aussi loin que les Grecs qui figurèrent les dieux en un peuple de statues et firent descendre le ciel sur la terre, les Gaulois se plaisaient à voir l'invisible

dans le visible, et il y avait chez eux des monts et des bois, des rochers et des troncs séculaires que sanctifiait par toute sorte d'étranges récits l'imagination commune.

Leurs légendes, quoique gaies à l'occasion, n'avaient pas ce je ne sais quoi de brillant, d'ensoleillé, qui éblouit dans celles des Grecs, et ils leur imprimaient assez volontiers un caractère de douce mélancolie.

Le merveilleux celtique et la foi en l'immortalité.

Plusieurs superstitions celtiques devaient survivre au druidisme. Ainsi, au VIIe siècle, le concile de Nantes trouvera nécessaire de leur jeter l'anathème, et plus tard Charlemagne les proscrira dans deux capitulaires. Arrêts de mince effet.

Longtemps encore, de génération en génération, on se transmettra la croyance à différentes fées, telles que la fée Mélusine, moitié femme, moitié serpent; on se racontera mille histoires de lutins et de génies, ici se livrant à des chevauchées nocturnes, là s'amusant à friser la chevelure des jeunes filles, ailleurs se montrant parmi des ruines toutes les fois qu'un malheur est dans l'air.

Pendant la nuit, le Breton verra circuler, au milieu des dolmens, des menhirs et des cromlechs, tout un peuple d'habitants fantastiques. Il vous désignera l'endroit où, au clair de la lune, a lieu la danse des nains mystérieux. Malheur au voyageur qui passe! Les esprits l'entraînent dans leurs rondes frénétiques jusqu'à ce qu'il tombe épuisé.

Au quinzième siècle, des compatriotes de Jeanne d'Arc diront : « Notre Jeannette a pris tout son fait sous *l'arbre des dames* »; et ils la montreront, à l'écart de

ses compagnes en fête, silencieusement assise au pied du grand hêtre touffu près duquel les dames fées se donnaient rendez-vous. « Souvent, au clair de lune, dira Béatrix, la vieille marraine de Jeanne, nos pères ont vu les gentes fées, se tenant par la main, apparaître dans les clairières du Bois-Chenu et venir danser en rond autour du hêtre. Mais maintenant elles n'y viennent plus. *C'est à cause de nos péchés.* » Dans les têtes de ces paysans naïfs, c'était tout un que le culte druidique et le culte chrétien. *La Bonne-Fontaine-aux-fées-Notre-Seigneur*, tel est le nom éclectique qu'ils avaient donné à la source entourée de groseillers qui coulait non loin du hêtre féerique.

Le fond de tout le merveilleux des Celtes était un sentiment énergique de la réalité du monde invisible.

Il est incroyable comme le dogme de l'immortalité personnelle était populaire parmi les Gaulois. Tous les jours on adoptait des arrangements relatifs à des actes qu'on se réservait d'accomplir dans une autre vie, et, quand un homme mourait, il était chargé de transmettre les messages d'amis survivants à des amis décédés.

L'essentiel de la religion étant de maintenir et de fortifier la foi en la perpétuité de l'existence, les druides, pour inaugurer l'année, coupaient solennellement avec une faucille d'or le gui du chêne, symbole sacré de l'immortalité. Cette cérémonie avait lieu en hiver. A cette époque la verdure du gui, se détachant sur les arbres dépouillés, représente bien la vie dans la mort.

Ainsi, tandis que les années meurent une à une, l'âme ne meurt pas; mais elle alimente sa verte jeunesse dans la sève divine.

L'idéal moral des Gaulois.

Rien n'agrandit l'âme comme de se sentir éternelle. Aussi ne faut-il pas s'étonner de cette noble facilité au sacrifice, de ce magnifique mépris de la vie, qui était le propre de la race celtique.

Les Gaulois ne se bornaient pas à offrir aux dieux le sang des captifs et des condamnés; victimes volontaires, ils savaient s'immoler eux-mêmes.

Tous les jours s'accomplissaient de généreux suicides. C'étaient des parents, des amis, de belles jeunes filles, de beaux jeunes gens, qui, pleins de foi dans le rachat des personnes les unes par les autres, se sacrifiaient pour retarder la mort d'un être aimé. Ceux qui étaient frères d'armes regardaient comme une honte de survivre au chef dont ils étaient les *dévoués*. Le sourire à la bouche, ils se précipitaient dans les flammes du bûcher où avait été déposé le cadavre.

On pensait que le même esprit de dévouement qui jette des vivants dans la mort, rend des morts à la vie, et lorsque, aux heures solennelles, se révélait un héros, on se disait que c'était un ancêtre qui, transfiguré, avait reparu pour secourir la patrie en détresse.

Contemporains de Jeanne d'Arc, les Gaulois auraient vu en elle une résurrection de Vercingétorix s'incarnant dans une vierge pour reprendre son œuvre de délivrance. Chimères! dira-t-on. Oui, mais chimères magnanimes dont les médiocres sont incapables.

Après cela, qui osera se récrier si les anciens, qui, avec Aristote, ont loué la sagesse des druides, se sont aussi

généralement accordés à reconnaître chez la race des Celtes un beau tempérament philosophique ?

Les Gaulois n'étaient pas un de ces peuples qui n'aperçoivent rien au delà de la législation positive. Des lois ils savaient remonter à l'esprit qui fait les lois et opposer la justice naturelle à la justice écrite.

Nobles cœurs autant que larges esprits, on les voyait toujours prêts à se lever pour défendre tout droit en souffrance et protéger leurs voisins.

Que n'auraient-ils pu, s'ils avaient su rester unis au lieu de s'entre-combattre et de redouter dans tout chef un maître ?

Leur morale se ramenait à ces trois principes : Honorer les dieux; faire du bien à ses semblables; cultiver en soi la force. Bien guerroyer et bien parler était leur double passion; et non moins que l'intrépidité du courage ils prisaient la vertu persuasive de l'éloquence. Y a-t-il rien de plus beau que de savoir traîner les cœurs après soi ?

Le triomphe du barbare et l'établissement de la chrétienté.

Au contact des Romains, les Gaulois, du moins ceux des villes, s'étaient peu à peu imprégnés de la civilisation latine, lorsque l'invasion de cette ligue de peuples germains qui, selon Bossuet, s'appelaient les Francs parce qu'ils étaient unis par un commun amour de la liberté, vint remettre en fermentation le vieux levain celtique. Mais la résistance fut vaine; il fallut se soumettre.

Ce n'est pas seulement dans la Gaule, c'est en tous lieux que tout cède au barbare. Il marche en sa force, ne craignant rien, ne relevant que de lui-même, avide d'imprévu, mêlé à toute sorte d'aventures, se jouant

parmi les périls, et sachant partout, avec son épée, se faire une place au soleil. Quelle intensité de vie, et comme il se sent homme ! Mais aussi que de brutalités, de débauches, de violences et même de fourberies!

Maintenant, comme l'avait mélancoliquement pressenti Marc-Aurèle, c'est lui le maître là où dominaient les Césars. Or voici qu'à son tour il va fléchir devant une autorité qui s'est peu à peu fortifiée tandis que l'empire tombait en dissolution. Cette autorité est celle de l'Église chrétienne, absorbant le paganisme gréco-romain et le paganisme germano-celtique.

D'abord petite société de gens unis par une croyance commune, puis espèce de république religieuse — où l'on distinguait les *surveillants* aujourd'hui les évêques, les *anciens* aujourd'hui les prêtres, et les *diacres* c'est-à-dire les serviteurs chargés de la distribution du bien commun, tous élus par les suffrages de leurs coreligionnaires, — ensuite confédération d'églises, les unes orientales, les autres occidentales, ayant chacune son autonomie et ses rites, l'Église finit par devenir une monarchie spirituelle solidement organisée dont les gouvernants, avec leur hiérarchie, leurs ressources et leur juridiction propre, furent indépendants des gouvernés et formèrent un clergé ayant pour sujets les fidèles, pour chef le Pape.

De même qu'elle avait souri au civilisé, l'Église sourit au barbare; elle accueillit Clovis comme elle avait accueilli Constantin. Sous son patronage, la fusion se fit entre les vainqueurs et les vaincus, et, sur les débris du monde antique, qui dans sa ruine semblait avoir emporté la philosophie, s'établit la Chrétienté.

TABLE DES MATIÈRES



DEUXIÈME LIVRE

LA PENSÉE DANS LE MONDE GREC

Première période de la philosophie grecque.

Deuxième période de la philosophie grecque.

TROISIÈME LIVRE

LA PENSÉE DANS LE MONDE ROMAIN

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY